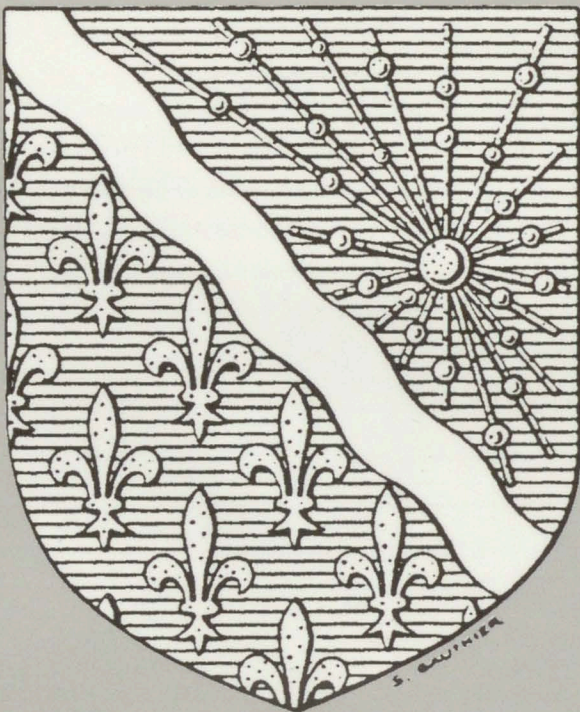


ESSONNE ET HUREPOIX

BULLETIN

*de la Société historique et archéologique
de l'Essonne et du Hurepoix*

N° 84 (2014)



CHAMARANDE

ESSONNE et HUREPOIX

ANNÉE 2014 – BULLETIN N° 84

TABLE DES MATIÈRES

VIE DE LA SOCIÉTÉ (Conseil d'administration, nouveaux membres, sortie d'été et Assemblée générale au château de Ballancourt, promenade d'automne à Dourdan)	5
HARTWEG (Jean) : <i>Francisque SARCEY et l'enseignement</i>	13
CROSNIER (Thomas) et MASSON (Aude) : <i>Edouard Béliard (Paris, 1832 – Étampes, 1912). Aux origines de l'impressionnisme</i>	31
THIÉBAUD (François) et MARTIN (Philippe) : <i>Les seigneurs de Bandeville et Saint-Cyr-sous-Dourdan sous l'Ancien Régime</i>	51
MACÉ (Jacques) : <i>L'Essonne napoléonienne</i>	81
SWAN (Alan) : <i>L'église de Briis-sous-Forges</i>	117
GATINEAU (Frédéric) : <i>Travaux et aménagements dans les églises de l'Essonne au cours du XVIII^e s. (2^{ème} partie : les paroisses relevant de l'ancien diocèse de Sens 1685-1790)</i>	137
BÉNARD (Alain) : <i>Art rupestre attribué au paléolithique supérieur en Essonne et Hurepoix</i>	179
OLIVE (Monique) et CHRISTENSEN (Marianne) : <i>Le site magdalénien d'Étiolles en 2014</i>	189
NOTES ARCHÉOLOGIQUES	203
PATRIMOINE ARCHITECTURAL	205
BIBLIOGRAPHIE	213
CHRONIQUE	225
NÉCROLOGIE	239

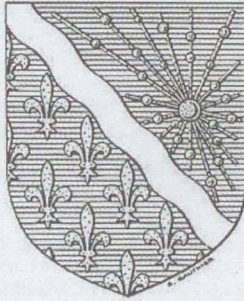
BULLETIN

N° 84 (2014)

DE LA SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DE
L'ESSONNE ET DU HUREPOIX

(Fondée en 1894)

*Publié avec le concours
de la Direction régionale des affaires culturelles de l'Île de France
(Ministère de la culture et de la communication)
et du Conseil général de l'Essonne*



CHAMARANDE

Le blason qui orne la couverture de *Essonne et Hurepoix* symbolise l'Essonne. Le projet dessiné par M^{lle} S. Gauthier a été présenté à l'assemblée départementale qui l'a approuvé le 16 décembre 1968. Il a été entériné, le 25 février 1969, par la Commission nationale d'héraldique urbaine. En voici la description : « D'azur à la bande ondulée d'argent [l'Essonne] accompagnée en chef d'un noyau atomique d'or éclatant en dix huit rais du même [le CEA de Saclay] et, en pointe, d'un semi de fleurs de lys d'or [l'Île de France] ».

Il est apparu sur la couverture en 1987, quand la Société historique et archéologique de Corbeil, d'Étampes et du Hurepoix est devenue la Société historique et archéologique de Corbeil, de l'Essonne et du Hurepoix, par décision de l'Assemblée générale extraordinaire du 27 septembre 1987, prenant en compte la réalité du département de l'Essonne qui avait été créé le 1^{er} janvier 1968, par découpage de l'ancienne Seine-et-Oise. Depuis cette date il a toujours figuré sur la page de titre du bulletin de la société. Il est réapparu sur la couverture en 2005, pour concrétiser le changement de nom de la société devenu Société historique et archéologique de l'Essonne et du Hurepoix, par décision de l'Assemblée générale extraordinaire du 22 juin 2003.

Mise en page : Info Color (www.info-color.fr)

© 2015 Société historique et archéologique
de l'Essonne et du Hurepoix (SHAEH)

site : <http://sha-essonne-et-hurepoix>

Archives départementales, rue du Commandant Arnoux, 91730 Chamarande

ISSN 1778-9257

ERRATUM

Dans le numéro 83 de *Essonne et Hurepoix*, la photo de la page 50, illustrant l'article *L'histoire du château de Beauvoir*, est celle du château d'Écharcon ; voici celle du château de Beauvoir !



Le château de Beauvoir vu de la grille d'entrée de l'avenue de Mousseau.

Nous corrigeons, également, une erreur de génération dans la note 5 de cette même page 50. Comme le docteur Paul Boucher est le **petit-fils**, et non le grand-père, du docteur Édouard Petit, la note doit se lire comme suit :

5. *Évry-sur-Seine et les châteaux de Petit-Bourg et de Mousseaux*, bulletin de la SHACEH, 1911. Notice manuscrite écrite en 1835 et trouvée dans les papiers du docteur Boucher (1841-1909), vice-président de la SHACEH, petit-fils du docteur Petit (1781-1849).

et nous ajoutons que le docteur Paul Boucher, médecin en chef de l'hôpital de Corbeil, qui, à la suite du docteur Petit, son grand-père, s'est passionné pour l'histoire locale, a, non seulement, été vice-président de notre société dès sa création en 1895 (elle était alors la « **Société Historique de Corbeil, d'Étampes et du Hurepoix** ») et jusqu'à son décès intervenu en 1909, mais encore, qu'il a assuré, à deux reprises, l'intérim de la présidence, en 1896, à l'occasion du décès du président Haureau et, en 1908, pour celui du président Coppée.

Vie de la Société

Conseil d'administration (2015)

Anciens présidents : Henri-Gabriel-Jules LAROCHE (1894) †, Jean-Barthélémy HAUREAU 1894-1896) †, François COPPÉE, de l'Académie française (1897-1908) †, docteur Paul BOUCHER (par intérim 1896-1897 et 1908-1909) †, Alphonse de COURCEL (1909-1919) †, Robert de COURCEL (1943-1966) †, Jean de COURCEL (1967-1983) †, Abbé Jean MERMINOD (1983-2005), Alain DEVANLAY (2005-2013)

Bureau

Président

M. l'Abbé Frédéric GATINEAU

Vice-présidents

M. Jacques GÉLIS

M. Serge BIANCHI

Secrétaire général

M. Jean-Claude DELEPINE

Secrétaire général adjoint

M. Alain SENÉE

Trésorière

Mme Arlette DELEPINE

Responsable des publications

M. Alain DEVANLAY

Membre

Mme Paulette CAVAILLER

M. Jacques MACÉ

Membres du Conseil

Mme Anne d'ANDURAIN

M. Alain BÉNARD

M. BERNARD GINESTE

M. Jean-Jacques IMMEL

M. Denys KLEIN

Mme Nicole LEMAÎTRE

Mme Yvette TABORIN

Membre de droit

Archives départementales de l'Essonne
(représentées par Dominique BASSIÈRE)

Nouveaux membres inscrits en 2014

À LA DÉCOUVERTE DU PLATEAU DE PALAISEAU – 46 chemin de la Hunière,
91120 PALAISEAU

BAEZA Antonio – 19 rue des Montatons, 91240 SAINT-MICHEL SUR
ORGE

BALLANCOURT AU FIL DU TEMPS – 17 rue de la Station, 91610 BALLANCOURT
SUR ESSONNE

CARACOSTA-BALAN Daniel – 4 square Rapp, 75007 PARIS

CHANDELIER Jean-Louis – Mairie, 91150 BROUY

CORPUS ÉTAMPOIS – 12 rue des Glycines, 91150 ÉTAMPES

FORTIN François – 79 avenue Pierre Mendes-France, 45800 SAINT-JEAN
DE BRAYE

HERBERT Pascal – 49 rue du Port aux Dames, 91210 DRAVEIL

HOFFMANN Daniel – 85 square Joachin du Bellay, 91250 SAINT-GERMAIN
LÈS CORBEIL

LAHAYE Patrick – 2 sente du Prieuré, 91150 ETAMPES

LECOANET Didier – 37 chemin des Jardins, 91250 SAINTRY SUR SEINE

PILLIAS Michel – 21 rue des Archers, 91310 MONTLHERY

ROUILLON Jean-Louis – 9 route de Dourdan, 91650 BREUILLET

SAINTE-CYR ÉGLISE et PATRIMOINE – Mairie, 91410 SAINT-CYR SOUS
DOURDAN

THIEBAUD François – 17 rue de l'Église, 91410 SAINT-CYR SOUS
DOURDAN

Assemblée générale de la Société historique et archéologique de l'Essonne et du Hurepoix

La Société historique et archéologique de l'Essonne et du Hurepoix a tenu son assemblée générale le 24 mai 2014 à Ballancourt-sur-Essonne où nous étions reçus, conjointement, par l'association « Ballancourt au fil du temps » et la municipalité.

Le président, Frédéric GATINEAU, qui a pris ses fonctions au 1^{er} janvier de cette année, déclare l'assemblée générale ouverte à 10 h.

Il se félicite de voir une assistance aussi nombreuse (68 personnes) et fait part des regrets d'une douzaine de membres qui ont prévenu qu'ils ne pourraient pas être présents (en particulier, Serge Dassault, sénateur de l'Essonne, membre d'honneur et grand bienfaiteur et... Jean-Claude Delepine, notre efficace secrétaire général, à qui ses enfants ont offert un voyage pour ses 70 ans. Également Anne d'Andurain, Nicole Lemaître et Jean-Jacques Immel, tous trois administrateurs.

Rapport d'activités

Frédéric Gatineau passe la parole à Alain Devanlay, qui était le président jusqu'à la fin de 2013, pour qu'il présente le rapport d'activités et le rapport financier pour cette année.

Nos sorties

Les participants à l'assemblée générale du 8 juin 2013 au château du Marais ont eu la chance d'assister à la présentation, par notre collègue Dominique CANTRYN, de sa remarquable exposition « Le chemin des Huguenots » qui évoque les protestants du Hurepoix et dont les recherches ont donné matière au fort bel article « *Protestants du Hurepoix* », publié dans notre dernier numéro. Ils ont pu également visiter les expositions permanentes présentées au château (en particulier, le musée Tayllerand, créé par madame Gaston Palewsky), et assister à une présentation de l'histoire des jardins du château (avant leur visite) par Madame Anna de Bagneux, propriétaire des lieux.

Cette journée a été suivie par plus de cinquante personnes auxquelles a été servi, dans les communs du château, un excellent déjeuner préparé par un traiteur.

La Promenade d'automne a été consacrée à une conférence/projection, donnée le 12 octobre 2013, dans la salle « Roland-Pierre » du domaine de Chamarande, avec l'aide des Archives départementales, par notre collègue Jean-Jacques IMMEL qui a traité du patrimoine rural de proximité constitué des lavoirs, fontaines, puits, abris de

cantonnier, etc. dont il subsiste de nombreux témoins dans nos campagnes, témoignant de l'ingéniosité et de la technicité de nos prédécesseurs, de leur mode de vie et de leurs croyances. Ces lieux de mémoire d'une société paysanne disparue constituent un héritage commun à conserver.

Cette conférence a été suivie, avec une grande attention, par une soixantaine de membres. Après que le conférencier ait répondu aux nombreuses questions, les discussions se sont poursuivies alors que des rafraîchissements étaient servis.

Nos publications

Le numéro 82 de notre bulletin, pour l'année 2012, a été distribué en octobre 2013. Ce numéro totalise 216 pages pour un coût de 4832 euros, hors mise sous pli et affranchissement, soit un coût à la page de 24 € (comme le précédent).

À ce propos, il faut rappeler que ce coût a baissé régulièrement (30 euros en 2005, 27 euros en 2006, 26 euros en 2007, 24 euros en 2009, 23 euros en 2010 et 2011) et que la maîtrise des frais de publication est indispensable pour faire face à la diminution du montant des subventions accordées par le Conseil général depuis 3 ans (pour 2012, demandé : 2 000 euros (comme les années précédentes) reçu 1 600 euros, au lieu de 2 000 euros auparavant).

Nous avons également publié, en octobre 2013, l'ouvrage *L'Essonne, un berceau de l'aviation* qui est le tome XXII de notre série Mémoires et documents, dont le coût de fabrication s'est élevé à 5507 euros pour 168 pages mais une double couverture, soit un coût à la page de 33 euros (au lieu de 35 pour le tome XXI) réalisé par l'« Université du Temps Libre de l'Essonne » avec qui nous avons coédité ce volume, sans aucune subvention du Conseil général de l'Essonne, mais notre part a été fort heureusement entièrement couverte par une subvention personnelle de Serge Dassault, sensible à notre évocation du rôle de son père et de la Société des avions Marcel Dassault.

Notre programme comprend deux projets en cours d'avancement : *Vin, vignes et vigneron en Essonne* et *De quelques châteaux disparus en Essonne* sur lesquels travaillent deux groupes de recherche composés d'étudiants de l'Université du Temps Libre de l'Essonne avec qui nous avons déjà coédité les tomes XIX et XXII de nos *Mémoires et Documents*.

Le financement de notre programme de publication repose principalement sur les cotisations des membres et les subventions régulières du Conseil régional (1 600 €) et de la DRAC-ÎdF (1 500 €).

Nos membres

À la fin de 2013, notre Société comptait 293 membres. Fin 2012, la Société comptait 297 membres et, en 2013, nous avons enregistré 8 nouveaux membres, 6 décès et 6 démissions ou radiations pour cotisations impayées, ce qui donne bien 293. (À titre de comparaison, en 2012, nous avons enregistré 4 nouveaux, 3 décès et 6 démissions ou radiations).

À ce jour, nous avons déjà enregistré 12 nouvelles adhésions (contre 8 en 2013, 4 seulement en 2012) et le nombre de membres remonte à 302 retrouvant son niveau de fin 2011.

Soumis au vote, le rapport d'activité est approuvé à l'unanimité.

Rapport financier

Le bilan 2013, qui est distribué aux participants se présente comme suit

RECETTES

au 01/01/13	14 447,93
Intérêts Livret A 2010	261,85
Intérêts créditeurs	20,99
Cotisations	4 905,00
Subventions	9 220,00
Ventes	1 711,00
Sorties	1 530,00
	<hr/>
	32 096,77

DÉPENSES

Cotisations	95,00
Assurances	104,97
Frais bancaires	184,40
Frais de bureau	735,57
Publications	11 887,12
Sorties	1 889,00
	<hr/>
	14 896,06

RÉSULTAT

17 200,71

TRÉSORERIE

Livret A	10 712,28
CC	4 342,50
La Poste	2 145,93
	<hr/>
	17 200,71

Nos réserves s'élèvent donc, à fin 2013, à 17 200 €, contre 14 450 € à fin 2012 grâce à l'augmentation de la cotisation dont le montant est passé à 20 € en 2013 ; réserves d'autant plus utiles que les subventions pourraient diminuer en 2014.

Soumis au vote le rapport financier est approuvé à l'unanimité et quitus est donné au trésorier.

Frédéric Gatineau reprend ensuite la parole.

Questions diverses

Le **numéro 83** de notre bulletin sera distribué à l'automne 2014. En plus des rubriques habituelles (auxquelles va s'ajouter une rubrique consacrée à l'histoire littéraire et artistique de l'Essonne), il comportera plusieurs articles originaux :

- celui de François Thiébaud, nouvel adhérent, sur *l'Histoire du presbytère de Saint-Cyr-sous-Dourdan et de ses habitants* ;

- celui de René Davoine, président de l'association « Histoire locale et Patrimoine de Fleury-Mérogis, de qui nous avons déjà publié un article sur les Joly de Fleury et un autre sur Bartissol – les gloires locales de Fleury-Mérogis – ; cette fois-ci, il traite de *L'invention de la plus grande prison d'Europe à Fleury-Mérogis* (il y a 50 ans) ;

- celui de nos amis Christ de Valpuseaux, qui, après leur article sur la chapelle de Varennes du n° 81 (2012) nous ont proposé un article sur une famille de seigneurs détrousseurs de Valpuseaux au XVI^e ;

- celui d'Odile Nave (sur le château de Beauvoir à Evry) ;

- nous avons aussi un article sur *Les pionniers partis de l'Essonne pour la Nouvelle France*, écrit par la secrétaire générale de la Commission franco-québécoise des lieux de mémoire communs ;

- et celui du président sur *Les travaux dans les églises de l'Essonne au cours du XVIII^e s.*, travail qui sera publié en trois fois et dont la première partie est consacrée aux édifices religieux de l'Essonne qui faisaient autrefois partie de l'ancien diocèse de Chartres.

La **promenade d'automne** est prévue, pour la journée, le samedi 4 octobre à Dourdan où nous serons accueillis par « les amis du Château et du Musée de Dourdan ».

Le tout nouveau **Site internet** de la SHAEH est présenté par son concepteur, Alain Bénard, membre de notre Conseil d'administration.

L'ordre du jour étant épuisé, le président lève la séance à 11 h.

Il présente la suite du programme de la journée qui, après l'apéritif et le déjeuner, verra les participants se diviser en deux groupes pour les visites du château (sous la conduite de son propriétaire, Charles de Bourbon-Busset) d'une part et de la chapelle templière (visite animée par l'association Ballancourt au fil du temps) et de la Roche à glissade (visite commentée par Alain Bénard) d'autre part.

Puis il accueille Charles de Bourbon-Busset qui vient nous parler de son père, Jacques de Bourbon-Busset (1912-2001), diplomate et écrivain (membre de l'Académie française).

Promenade d'automne

Elle a eu lieu le 4 octobre 2014 à Dourdan où nous avons été reçus par « Les Amis du Château et du Musée de Dourdan », association membre de la SHAEH.

Après un accueil au château, nous avons visité l'église Saint-Germain des XII^e et XIII^e s. sous la conduite de notre président Frédéric Gatineau puis passant sur la place du marché avec sa halle reconstruite au XIX^e nous avons visité l'Hôtel-Dieu, en particulier la chapelle et son remarquable retable XVIII^e. Mme Isabelle Mitton, nous a fait partager sa connaissance de cette institution, aujourd'hui maison de retraite. Suite au déjeuner convivial à l'hostellerie Blanche de Castille, Mme Marianne Chardine nous a menés au château du Parterre, de nos jours mairie de Dourdan, visite suivie d'une conférence de M. Jean Hartweg sur Francisque Sarcey, critique dramatique †(1827-1899) natif de la ville. Cette journée aux centres d'intérêts variés s'est achevée par la visite du château-musée sous la conduite de Mme Mitton, conservatrice qui nous a fait apprécier la richesse de ses collections, reflet du passé chargé d'histoire de la ville.



Francisque SARCEY et l'enseignement*

Jean HARTWEG

jeanetchristiane.hartweg@sfr.fr

Je remercie les Amis du Château de Dourdan, et en particulier Marianne Chardine, de m'avoir invité une nouvelle fois pour parler d'un critique très parisien (il habitait rue de Douai et il a son caveau dans le cimetière de Montmartre) mais qui est demeuré attaché à sa ville natale, laquelle le lui rend bien puisque son lycée porte son nom¹.

Francisque Sarcey (en réalité François) est né en octobre 1827², à Dourdan, dans la pension de famille³, dirigée (de 1823 à 1836⁴) par son père, dont les murs portent, aujourd'hui une plaque en son honneur.



La plaque de la rue Debertrand à Dourdan. (Cliché F. Gatineau).

* Cet article reprend une conférence donnée par l'auteur, à Dourdan, le 4 octobre 2014.

1. Le 20 juillet 1920, le maire de Dourdan proposa que l'École Primaire Supérieure de la Ville porte ce nom ; l'établissement, devenu collège en 1943, puis lycée en 1960, le gardera, même après avoir déménagé dans ses nouveaux locaux du chemin du Champ de Course.

2. L'extrait d'acte de naissance, conservé à la mairie de Dourdan, sa ville natale, en atteste : du « *lundi 8 octobre 1827, une heure de relevée, acte de naissance de François Sarcey de sexe masculin, né aujourd'hui à une heure du matin fils de Jean-Benoist Sarcey, maître de pension et de Odile Constance de Brunel Serbonnes, son épouse demeurant à Dourdan.* ».

3. Cette pension se trouvait rue Neuve (actuelle rue Debertrand)

4. Bussereau (A.), *Monographie communale*, Archives communales de Dourdan, 1899.

Sur cette plaque est inscrit « *Francisque Sarcey, professeur et journaliste* ». Ces deux mots disent bien le rapport ambigu de Sarcey à l'école. Entré à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm en 1848, il a la vocation de l'enseignement mais il est envoyé dans des postes secondaires par un pouvoir impérial qui ne l'aime pas. Au bout de dix ans, il décide de quitter l'enseignement pour le journalisme.

Sarcey offre ainsi un bel exemple de petit bourgeois promu par l'école, puis abandonnant l'enseignement à la suite des brimades du pouvoir en place.

Il est le fils de Jean-Benoist Sarcey, maître de pension et d'Odile Constance de Brunel Serbonnes.

Dans ses *Souvenirs de jeunesse*⁵, Sarcey présente son père, Jean-Benoist, comme le dernier d'une famille de onze enfants, canuts lyonnais dont il aurait un temps partagé les travaux ; c'est un enfant de la Croix Rousse, le quartier le plus éprouvé et le plus peuplé de canuts, la classe révolutionnaire par excellence, dont les révoltes symbolisent la résistance au centralisme parisien. Nous ne savons presque rien sur l'enrôlement de Jean-Benoist Sarcey, à l'âge de 19 ans, donc pendant les Cent Jours. A-t-il découvert la guerre à Waterloo, comme Fabrice del Dongo ? Nous l'ignorons. Il y a un trou dans la biographie du caporal Jean-Benoist Sarcey, démobilisé après Waterloo. À Paris, il passe son baccalauréat, ce qui témoigne d'un certain niveau d'instruction, le baccalauréat étant à l'époque un passeport pour entrer dans la bourgeoisie, l'équivalent de notre maîtrise. Cela lui permet de devenir maître de pension, donc répétiteur, dans l'illustre institution Massin, près du lycée Charlemagne.

Fille d'un hobereau désargenté des environs de Sens qui cultive lui-même ses terres, Odile de Serbonnes s'installe vite en province, à Dourdan, où son mari et elle ouvrent une pension⁶ pour une centaine de fils de paysans beaucerons, quarante internes et soixante externes à la meilleure époque.

5. Francisque Sarcey, *Souvenirs de jeunesse*, Paris, Ollendorff, 1885.

6. Sous Louis-Philippe, des institutions libérales, sinon laïques, commencent à concurrencer les pensionnats religieux. Mais le clergé garde la haute main sur les nominations et les autorisations d'ouverture des établissements. Nous avons conservé l'extrait des arrêtés et opérations du Maire et du Conseil municipal de Dourdan, daté du 15 avril 1824 : « *Au nom du roi, Denis Frayssinous, ..., premier aumônier du Roi, Grand Maître de l'Université, vu le rapport de M. l'abbé Nicolle, Receveur de l'Académie de Paris.*

Donnons par ces présentes au sieur Sarcey (Jean-Benoist) bachelier es lettres, né à Lyon (Rhône) le 29 juin 1796, le diplôme de maître de pension pour en jouir avec les droits et prérogatives qui y sont attachés par les lois et règlements, et l'autorisons à diriger un pensionnat à Dourdan, département de Seine et Oise.

Fait au chef-lieu et sous le sceau de l'Université de Paris le 7 février 1824. (...)

Transcrit le diplôme ci-dessus à la requête de Monsieur Sarcey, par Nous, premier adjoint..., ce 15 avril 1824. »

Dans l'hommage qu'il consacre à sa mère, Sarcey dit sa perplexité à propos de la rencontre de ses parents : « *Comment se fit ce mariage, entre deux personnes qui ne s'étaient jamais vues ; entre deux familles qui n'avaient point de contact, je ne l'ai jamais bien su.* »

Par cette convergence entre deux traditions, l'une issue de la révolution bourgeoise et l'autre de l'aristocratie d'ancien régime, Sarcey est bien un orléaniste, vivant sa jeunesse à l'époque du « roi citoyen » Louis-Philippe. La saga familiale mêle vertu du travail, goût pour l'aventure militaire, respect du savoir scolaire et spéculation commerciale.

Cette origine populaire ne doit pas masquer une réalité sociale plus complexe.

Les parents de Sarcey sont plutôt des chefs d'entreprise que des intellectuels.

Le père applique la discipline de fer qui est de règle à l'époque : lever à cinq heures en été, à cinq heures et demie en hiver. Son fils n'a qu'un quignon de pain pour son petit déjeuner.

Les occupations de la mère sont plus terre à terre. C'est elle, qui avec l'aide d'une seule bonne et d'une lingère intermittente, une ou deux fois par semaine, s'occupe des repas et du linge de ses quarante pensionnaires. Cette demoiselle noble, dont la grand-mère était qualifiée de « marquise », ne recule pas devant les tâches les plus rudes. Sarcey raconte que sa « *mère connaissait sans doute le travail et la peine quand elle entra en ménage. Mais ce fut bien une autre affaire quand elle dut faire face aux exigences de la situation nouvelle où elle venait de s'engager. Aussi loin que remontent mes souvenirs, je la vois à la tête d'une maison, qui ne comptait pas moins de quarante pensionnaires et de soixante externes. Elle n'avait, pour expédier cette énorme besogne, d'autre domestique qu'une vigoureuse fille, qui était toute dévouée à la famille, et qui travaillait comme quatre. Ma mère travaillait comme dix. Elle était la première levée, veillait à ce que tout ce petit monde fût débarbouillé et peigné, expédiait les quarante têtes, de concert avec la grosse Félicité, courait elle-même, son panier sous le bras, au marché, en rapportant les vivres, présidait au dîner des élèves qui se faisait à midi, passait le reste de la journée à raccommoder et à coudre, sauf les jours de lessive, où ses journées étaient prises du matin au soir ; et je la vois encore étendre le linge, qu'elle assujettissait sur des cordes, le pliant ensuite et le portant sur son épaule. Car elle était d'une vigueur peu commune. Le soir, elle ne se couchait que lorsque tout le monde était endormi. Comment elle put, pendant sept ou huit années, durer à cette vie d'effroyable labeur, je n'y comprends rien, quand je regarde nos femmes d'aujourd'hui qui sont des mauviettes.* »⁷

7. *Souvenirs de jeunesse, op. cit.*, p. 310-316.

Ses opinions s'opposent à celles de son mari selon un schéma masculin/féminin que l'on trouvait déjà chez les parents de Victor Hugo – au moins dans la représentation qu'il donne d'eux. Le père, voltairien, prononce volontiers le nom de Robespierre, pour faire dire à la mère que c'est un assassin dont le nom ne doit pas être mentionné. La mère est pieuse, le père chante des chansons de Béranger et connaît par cœur tout le répertoire de *la Clef du caveau*, recueil de chansons publié chaque année à partir de 1805. Travail acharné et gaité française : ce sont deux ressorts que l'on retrouvera chez Francisque Sarcey.

Le père de Sarcey a la voix fragile ; or il n'a qu'un maître suppléant pour l'aider. Les cent élèves constituent deux groupes de cinquante. Il demande donc le poste de greffier au tribunal de commerce qu'il obtient en 1836. Or en octobre 1852, Jean-Benoît Sarcey se retrouve sans ressources ayant dû démissionner de son poste⁸. Les lettres incluses dans le *Journal de jeunesse*⁹ de Sarcey attestent du choc ressenti par la famille. Sarcey écrit à son père en novembre 1853 : « Je reçois à l'instant ta lettre du dimanche 23 ; j'avoue que j'ai été tout étourdi de ce nouveau coup de la fortune. Il est difficile de voir un malheur plus cruel et plus immérité. »

Sarcey aura, toute sa vie, une conception voltairienne et classique de l'éducation : il s'agit de faire preuve de discernement, de voir de façon claire et distincte ce qu'on n'aperçoit d'abord que de manière confuse. Un texte d'un opuscule de portée apparemment limitée, *Gare à vos yeux !*¹⁰ sur la myopie (1884) donne une superbe image de l'enseignement qui, selon une vieille expression, « dessille les yeux » des enfants ; dans ce texte, il revient sur le moment où chaussant les lunettes de son père, il a découvert la vue claire et distincte : « *Mon père était maître de pension, et dans la cour de l'établissement qu'il dirigeait il y avait une fort longue avenue de vieux tilleuls qui, en été, par l'entrecroisement de leurs rameaux, formaient un bel ombrage. C'était là que je jouais, tantôt avec mes petits camarades, tantôt seul en famille.*

Un jour, il m'arriva de prendre par gaminerie les lunettes d'argent que mon père portait toujours sur le nez et de les mettre sur le mien, comme font les enfants qui s'amuse. Il y a cinquante ans de cela : la sensation que j'éprouvai est encore présente à ma mémoire. Je poussai un cri d'étonnement

8. On consultera sur ce point l'article de Marianne Chardine, « Le Nouveau seigneur du village » dans *L'Essonne au milieu du XIX^e siècle*, tome 4 : *Républiques et vie politique*, Comité de Recherches Historiques sur les Révolutions en Essonne, 2000, p.157-173.

9. Sarcey (Francisque), *Journal de jeunesse, 1839-1857*, édité et commenté par Adolphe Brisson. Paris, Bibliothèque des Annales politiques et littéraires, 1903, p. 101.

10. Sarcey (Francisque), *Gare à vos yeux ! Sages conseils donnés par un myope à ses confrères*. Paris, Ollendorff, 1884.

et de joie. Jusqu'à ce jour, je n'avais encore jamais vu la voûte des feuillages, qui se courbait au-dessus de ma tête, que comme une grosse nappe verte et compacte, au travers de laquelle ne passait aucun jour. Je vis tout à coup, ô surprise ! ô stupéfaction ! ô ravissement ! que, dans ce dôme, il y avait des percées de lumière ; qu'il se composait de feuilles distinctes, qui n'étaient pas soudées les unes aux autres ; que le soleil filtrait au travers et s'y jouait en les nuançant de verts tantôt plus lumineux, tantôt plus sombres. Ce qui m'étonna le plus, ce qui me jeta dans un enchantement dont je ne puis parler encore sans émotion, c'est que, par certains trous du feuillage, j'aperçus soudainement, par-dessus, bien loin, de petits coins de ciel qui étaient tout bleus. Je battis des mains et fus comme en extase. J'étais fou d'admiration et de joie. »¹¹

L'éducation du jeune Sarcey se fait à la maison, par les lectures de son père : Scribe, Racine, Molière, Regnard (natif lui aussi de Dourdan), Beaumarchais. Sarcey enfant connaît par cœur *le Médecin malgré lui* avant de l'avoir lu. Le père essaie de donner à son fils des talents aristocratiques : dessin et peinture (mais il est très myope), musique (mais il ne sait jouer ni du violon ni du bugle)¹². Il reporte alors son ambition sur l'éducation académique et envoie son fils, dès l'âge de 12 ans, à la pension Massin, qui avait ses études et ses répétiteurs (et où il avait été, lui-même, répétiteur) ainsi que, parallèlement, au lycée Charlemagne, où il devient le condisciple et l'ami d'Edmond About. Sarcey est encore un enfant : dans une lettre à sa mère, il parle avec gourmandise de ce qu'il mange (à 12 ans). On lui a servi un hareng et « une petite saucisse. » Il s'est régalé, mais ne veut pas le dire car il a un camarade originaire du Mans à qui ses parents envoient des colis de volaille et qu'on appelle pour cette raison « la poularde ». Cela nous donne une bonne image de l'enseignement destiné à une élite intellectuelle sous le règne de Louis-Philippe. Les journées commencent à 5h et demie et se terminent à 22h. L'originalité est que les cours forment une parenthèse assez courte dans un travail personnel acharné. On se repose en écoutant le professeur faire une mise au point sur ce que l'on a préparé à l'étude. Emploi du temps : étude de 6h à 7h30, cours à Charlemagne de 8h à 10h, étude de 10h15 à 13h15, repas de 13h15 à 13h45, cours de 14h à 16h, goûter de 16h15 à 16h45, étude de 16h45 à 19h15, souper de 19h 15 à 19h45, étude de 20h30 à 22h. Au total donc, 4 heures de cours seulement, mais 7h30 d'étude, soit 11h30 de travail au sens moderne du terme, dans lequel on revoit le

11. *Gare à vos yeux !*, op. cit., Chapitre premier, « Je suis né myope », p. 3.

12. Dans ses *Souvenirs de jeunesse* (p. 3 à 49), Sarcey revient longuement sur ses expériences musicales d'enfant de Dourdan dont il décrit l'atmosphère (*Dourdan, c'était, en ce temps-là, je ne dirai pas un pays sauvage, mais un pays perdu.*).

matin (étude de 6h) ce qu'on a appris le soir (étude de 20h30) et le cours est un délassement entre de longues séances de travail personnel. Les rares distractions sont des sorties au théâtre, pour lesquelles il faut demander une autorisation : il voit Rachel jouer dans *Andromaque*, et rit des bons mots de son compatriote Regnard dans les *Folies amoureuses* où il note que l'acteur Samson « multiplie les grimaces ».

L'enseignement prépare au baccalauréat littéraire, qui ne comporte d'épreuves écrites que depuis 1833, à l'initiative de Guizot. Le baccalauréat scientifique n'est préparé qu'ensuite (comme une seconde partie pour ceux qui le désirent). Les épreuves sont version latine, version grecque et composition française ou latine, tirée au sort et choisie par le recteur de l'université. Sous la Restauration, il y a si peu de candidats que ce sont des professeurs d'université qui les interrogent. La préparation littéraire est fondée sur la rhétorique, qui donne son nom à la classe de première. Le manuel de Fontanier, celui de Dumarsais, sont la base de l'enseignement. Le *Journal de jeunesse* donne des exemples d'appréciations du professeur de Charlemagne, Leprévost : « *creuser profondément le sillon* », c'est travailler beaucoup ; « *s'éloigner en pleine mer* », c'est être loin du sens ; pour réussir une version, il faut « *lever le voile peu à peu* ».

Ces élèves d'élite sont présentés au concours général, qui se déroule à la Sorbonne, dès l'âge de 14 ans et demi. Le 27 janvier 1842, Sarcey est présenté au concours général. Dans ses écrits, il parle de ses échecs plus que de ses succès : il a signé sa copie de composition française et a été disqualifié ; comme il n'a rien à dire sur le sujet proposé, il écrit à sa mère sur le papier du concours. Mais il a tout de même remporté un prix de vers latins¹³.

En 1848 il est reçu cinquième à l'École normale supérieure : Taine est premier, About second. Mais c'est Sarcey qui a la meilleure note en lettres, avec une éblouissante lettre de Voltaire exilé en Angleterre à son ami Cideville¹⁴ pour évoquer la vie qu'il mène à Londres.

À l'École normale règne une grande liberté. Les normaliens ont peu d'indulgence pour leurs professeurs : « *L'école n'est composée que de plainiards, qui seraient honteux de dire du bien de qui que ce soit, ou de quoi que ce soit* ». Sarcey n'est pas en reste : M. Lebas (membre de l'Institut) est éreinté : il « *ne sait pas un mot de grec et de notoriété publique, cache derrière sa serviette une traduction juxtalinéaire* ». Taine et About s'amuse à s'opposer sur deux contresens différents. M. Jacquinet,

13. *Journal de jeunesse*, op. cit., p. 338.

14. Cideville est un camarade de Louis le Grand auprès duquel, en 1731, Voltaire intervient dans une spirituelle épître en vers pour défendre un abbé de ses amis qui avait fait preuve d'un peu de « gaillardise ».

professeur de littérature, est mieux considéré, mais il a le tort de se marier et de prendre quinze jours : « *pour peu que la lune de miel se prolonge, nous sommes perdus.* ». Mais on discute de tout autour des « poètes » de l'École, y compris de questions métaphysiques ou morales : « Y a-t-il un Bien absolu ? Tout est-il en Dieu ou Dieu est-il tout ? » Politiquement, presque tous sont favorables à Lamartine. Sarcey se rend régulièrement au Collège de France notamment pour y entendre Ozanam, Jules Simon et Michelet. Michelet, surtout, captive son public que Sarcey évalue à deux ou trois mille personnes : « *Il comprend admirablement son public, dont il est admirablement compris* » Le thème du cours est « une campagne contre la religion chrétienne », ce qui vaut à Michelet des attaques virulentes de Veuillot dans un « sale article » de *l'Univers catholique* puis la suspension en mars 1851.

Mais dès la fin de 1849 c'est Falloux qui est ministre de l'instruction publique. On craint que la « liberté de l'enseignement » le mette aux mains de l'Église, et que ce soit la mort de l'Université et de l'École normale. Or Falloux s'y rend à la fin de 1849 : l'incroyant Sarcey est pressenti pour une leçon sur *Polyeucte*, remplacée in extremis par une interrogation de M. Jacquinet, responsable de la « conférence de français » : « *Nous entamons une discussion sur la grâce, sur le caractère de la foi de Polyeucte ; nous nous lançons dans le Saint-Augustin ; j'avais quelques extraits des Saints Pères et du Martyrologe, je le cite avec aplomb ; M. Falloux s'épanouissait* ». Il commente ce qu'il a entendu en ces termes sibyllins. ¹⁵ Malgré cette visite favorable, les craintes de Sarcey et de ses camarades s'avèrent justifiées : M. Vacherot, philosophe néo-platonicien, directeur de l'École de 1838 à 1842 est destitué, suivi par M. Dubois, directeur depuis 1842, dès 1850. M. Dubois est remplacé par un M. Michelle, aussitôt surnommé « la mère Michel ». Le concours lui-même doit être réformé par une commission dans laquelle siège Mgr Dupanloup. La sélection sera affinée par deux commissions : l'une éliminera les mauvais esprits ; l'autre jugera de « l'aptitude morale » des candidats.

Le *Journal de jeunesse* de Sarcey dénonce, dans une lettre d'octobre 1849, l'usure intellectuelle à laquelle s'exposent les professeurs, même ceux qui, à l'instar de M. Berger, enseignent à l'École Normale : « *On ne porte pas impunément durant de longues années ce double fardeau d'une classe de cent élèves et d'une conférence à l'École Normale. Un esprit a beau se renouveler par l'étude, il s'appauvrit encore plus qu'il ne reçoit. Vingt ans de professorat sont la mort d'un homme. On vieillit vite dans l'Université ; je ne parle pas du corps, presque tous nos professeurs sont frais, gaillards et*

15. *Journal de jeunesse*, op. cit., p 65.

droits, j'entends la tête, l'esprit ; tout cela fatigue et s'en va. On se couche homme d'esprit et l'on est tout étonné de se réveiller ganache. Rien ne crétinise comme l'enseignement. Il me semble que de cinq ans en cinq ans, on devrait accorder un congé de dix-huit mois aux professeurs, ce serait le seul moyen de les sauver de la décadence. Mais à les pousser toujours et sans relâche, comme on fait maintenant, ils deviendront tous poussifs. Tout n'est pas rose dans le métier, et bien que j'en aie la vocation, j'ai une peur terrible de m'y encroûter. Si je sentais que j'enfonçai, je jetterais le métier à la mer et le froc aux orties ; je ne veux pas devenir mâchoire. »¹⁶

Au total, Sarcey garde sa vocation pour l'enseignement : « Je crois décidément que je suis destiné à faire un excellent professeur qui sera aimé de ses élèves et fort estimé du petit cercle où il sera connu. Mais pour un sort plus brillant, il n'y faut pas compter. » De fait, il réussit bien au lycée Bonaparte (aujourd'hui Condorcet) où il effectue son stage et où il a, comme élèves des fils de notables comme Guillaume Guizot et Reille (dont le père est maréchal de France depuis 1847). Mais le bruit court que dans sa classe, Sarcey a fait l'éloge de Robespierre. Cette rumeur (sans doute répandue par l'un de ses élèves légitimistes, de Grammont, fils de général, qui termine une copie par « Vive Henri V ! Vive le principe qu'il représente ! ») lui vaut probablement d'être refusé à l'agrégation de lettres en août 1851. Le concours comporte alors une composition française, mais aussi une dissertation latine et des vers latins. Sarcey est humilié de n'être même pas admissible. Pourtant Adolphe Brisson (promotion 1849) témoigne de ses aptitudes littéraires sur le rapport de son professeur M. Jacquinet. Lors de la préparation, en plein mois de juillet, Sarcey improvise une brillante conférence sur le théâtre de Musset : précision, logique, clarté, mais aussi émotion, rêve, tout y est. Après la conférence, on veut le porter en triomphe. On ne le trouve pas ; « Sarcey, que son discours avait mis en état d'ébullition, s'était couché, nu comme un ver, sous le robinet de la fontaine, laissant couler l'onde pure sur sa bedaine naissante, radieux, impudique, s'abandonnant à la douceur de vivre, ainsi qu'aux premiers âges du monde, selon la loi naturelle. »¹⁷ Retrouvé, Sarcey est acclamé et porté en triomphe.

Les rapports de ses professeurs à l'École sont favorables, mais l'affaire « Grammont » est revenue aux oreilles du ministre, Dombidau de Crouzeilles : « Comment !, un jeune homme qui pousse à la haine des classes les unes contre les autres ! C'est cet esprit qui, à un moment donné, fait descendre dans la rue. Il est impossible de le placer, je ne le placerai pas. »¹⁸

16. *Journal de jeunesse*, op. cit. p. 356.

17. *Journal de jeunesse*, op. cit., p. 281, témoignage de P. Jacquinet, professeur de Sarcey ? l'École Normale Supérieure.

18. *Journal de jeunesse*, op. cit., p. 166.

Nommé loin de la capitale, à Chaumont sur Yonne, Sarcey y est chargé d'enseigner la grammaire grecque à de « jeunes cruchons ». Il a onze élèves « Ma classe est très spacieuse. Elle a quelque rapport avec le Champ de Mars, un jour de courses, quand il pleut. » Ses soirées sont libres : la bonne société de Chaumont ne reçoit pas les fonctionnaires. Le proviseur est mou : il écoute avec indulgence la mère d'un élève chahuteur reprocher au professeur d'avoir sanctionné son fils pour républicanisme. La vie de professeur est routinière : « *Je ne veux pas me laisser gagner à cette vie assise, sédentaire et énervante où pataugent la plupart de mes collègues. Ils passent leur vie dans une atmosphère de fumée à boire de la bière.* »¹⁹

La nouvelle du coup d'État du 2 décembre 1851 cause la consternation dans le milieu enseignant, notamment chez Sarcey et son camarade de l'École normale Dottain. Le père de Sarcey conseille la prudence à son fils. Sarcey parle de ses réactions dans une Chronique intitulée *Années de jeunesse*, publiée à l'occasion de la parution d'un choix de lettres de Prévost-Paradol (promotion 1849)²⁰. Sarcey commente : « *C'est en 1851 ; le coup d'État vient de porter Napoléon à la dictature. Taine se pose cette question de conscience qui nous a tous, à cette heure sombre, agités dans l'Université : faut-il donner sa démission ? À ce moment-là, n'était mon père, qui m'a écrit lettres sur lettres pour me supplier de rester, je sais bien que j'aurais profité de l'occasion pour jeter la robe aux orties.* »

Le symbole le plus net de cette tentation est l'affaire de la barbe. Le ministre Fortoul, (Instruction publique, 1851-1856) en interdit le port comme « symbole d'anarchie » par une circulaire d'avril 1852. Dans une lettre au recteur de l'académie de Dijon, Sarcey ironise : « *Barbe en deçà de la Loire, a dit un philosophe, moustache au-delà.* » ; la péroraison contient une supplique héroï-comique : « *Laissez-nous cette barbe qui est née avec le premier homme, bien avant qu'on eût inventé le rasoir ; cette barbe qu'a portée l'antiquité tout entière, la sage antiquité qui avait fait du nom de glabre une sanglante injure ; cette barbe qui jadis faisait le philosophe ou du moins lui servait d'enseigne ; qu'ont laissée croître tous les Pères de l'Église, tous les saints du désert, sans craindre qu'elle diminuât en rien le respect qu'on avait pour eux ; cette barbe qui a traversé tout le Moyen âge sans encombre, et que nous retrouvons sur les lèvres du grand Bossuet ; cette barbe enfin dont un poète a dit que de son côté était la toute-puissance, en sorte que si elle était chassée du reste de l'univers, c'est au menton des professeurs qu'elle devrait trouver un dernier asile !* »²¹

Le recteur de l'académie de Dijon, au lieu d'en rire écrit au ministre

19. *Journal de jeunesse*, op. cit., p. 177.

20. *Journal de jeunesse*, op. cit., p 356 et Octave Gréard, *Prévost-Paradol, étude suivie d'un choix de lettres*, Paris, Hachette, 1894.

21. *Journal de jeunesse*, op. cit. p 211

Fortoul le 4 mars 1853 : « J'ai l'honneur de vous déférer, conformément aux dispositions du décret organique du 9 mars 1852, la lettre que m'a écrite, à la date du 3 du courant, M. Sarcey, chargé du cours de 3^e au lycée de Chaumont. La lecture de ces impertinences qui ont visé à être piquantes et spirituelles, mais qui ont seulement réussi à être grossières, vous convaincra, M. le Ministre, que ce long persiflage s'attaque à l'une de vos circulaires où vous recommandez au corps enseignant la décence et la gravité qui conviennent à ses fonctions. M. Feuvrier, nouveau professeur de physique, et à sa suite l'inculpé s'opiniâtrent à porter la moustache. Consulté par M. le Proviseur, j'ai maintenu sévèrement la mesure que vous aviez rendue obligatoire. De là des récriminations que je signale à votre juste répression. Vous ne tolérerez pas, M. le ministre, cette indigne moquerie qui insulte à votre autorité, plus encore qu'à la mienne ! Ce jeune homme, dont les mauvaises tendances se sont manifestées déjà plus d'une fois dans le lycée, a manqué gravement aux règles de la subordination et de la hiérarchie. Je demande qu'il soit rappelé au sentiment de ses devoirs par une mutation et un emploi inférieur dans un collège communal. »

Sarcey est nommé à Lesneven, à 20 km de Brest, en mars 1853, au milieu de l'année scolaire. C'est un établissement catholique dirigé par des prêtres. Une circulaire y impose un « cahier de classe » indiquant les exercices effectués quart d'heure par quart d'heure et un bilan quotidien des progrès des élèves. Sarcey note : « Progrès incessants le lundi, extraordinaires le mardi, puis inouïs, incroyables, stupéfiants, renversants. ». Le serment d'allégeance à la personne de l'empereur a lieu entre les mains du proviseur en décembre 1852 et Sarcey de commenter : « Il vaut mieux, comme dit l'autre, prêter serment qu'à la petite semaine. La première fois, ces trois mots « je le jure », m'étranglaient et ne pouvaient sortir de mon gosier ; dimanche, je les ai prononcés comme j'aurais avalé un verre de vin. » Sarcey ridiculiserà ce serment dans les *Misères d'un fonctionnaire chinois* : doit-on prêter serment chaque fois qu'un coup d'État ou une usurpation renverse le pouvoir établi ? Edmond About le console de manière très parisienne : « Comment, bougre, tu t'avises d'avoir de l'esprit dans un temps où personne n'en a, où les plus hauts fonctionnaires donnent l'exemple de la stupidité, où l'empereur est un crétin, où la France se conduit comme une bête à trente-six millions de pattes, et tu t'imagines qu'on ne te destituera pas ? »

Exilé à Lesneven, Sarcey s'y trouve bien : il y trouve la tranquillité qui lui a manqué à Chaumont. Il commente : « J'ai ici ce qui me manquait à Chaumont, la liberté, une entière, une complète liberté ; la liberté de rester chez moi à travailler du matin au soir, sans être obligé de faire la cour à personne. » Et il note le paradoxe : « C'est en Bretagne, c'est dans un séminaire que j'ai trouvé la tolérance. » Le principal (« M. L'abbé ») est bienveillant, et respecte la liberté des

professeurs. Bien sûr Lesneven a ses intrigues provinciales ; mais Sarcey n'est pas obligé de s'y mêler : « Lesneven a ses coteries, comme Chaumont, comme Dourdan, comme toutes les petites villes. » Symbole de cette liberté : la circulaire sur la barbe n'est pas respectée, et le recteur, en tournée, ne s'inquiète pas de voir Sarcey « aussi barbu qu'un homme peut l'être ». L'usage veut que les élèves de rhétorique montent une pièce. Sarcey propose *Le secrétaire et le cuisinier*, de Scribe créée à Paris en 1821. Le principal n'en veut pas, tout en déclarant qu'il ne connaît rien au théâtre. Sarcey propose alors une version censurée des *Fourberies de Scapin* : il ne faut pas de femmes, pas de plaisanteries scabreuses. La représentation est un triomphe.

À la veille des vacances, un inspecteur général de passage à Brest fait un détour par Lesneven. Dans sa classe, Sarcey fait les questions et les réponses, en attribuant le silence des élèves à « une invincible timidité ». Ensuite, il anime le dîner (succulent) servi à l'inspecteur général : en dehors du principal, qui ne prononce que quelques mots, car l'Église n'aime pas l'Université, les séminaristes présents restent « muets comme des poissons » et ne « fonctionnent que de la mâchoire. » Deux heures durant, l'inspecteur et Sarcey dialoguent ; la soirée montre « l'antipathie de l'esprit laïc et de l'esprit clérical »²². L'inspecteur demande ses vœux à Sarcey, qui souhaite rester une année de plus. C'est pris pour une insolence, et Sarcey est envoyé à Rodez.

À Rodez, Sarcey vit « en anachorète ». Il subvient aux dépenses d'une femme abandonnée par son mari avec deux enfants, et il vit chichement : « du bouilli et des œufs le matin, du pain et du fromage le soir ». Sarcey fait la connaissance d'un voisin de pension, régent de collège mis en quarantaine par ses collègues. C'est un suppléant, une sorte de « passe-volant » qui a fait dix collègues en huit ans. « *Il est malheureux de la haine qu'il inspire, vit seul comme une bête farouche, les cheveux longs, affreusement sale, la bouche hérissée, avec un regard clignotant comme celui des hiboux, et tout le monde s'enfuit de lui quand il approche.* » Quant aux Ruthénois, qui se sont illustrés dix ans auparavant par l'abominable affaire Fualdès (six assassinats au moins, dont celui d'une fillette achetée à sa mère), ce sont « des Mohicans... froids, patients, rusés et féroces ». Les enfants valent les parents : « *visages durs et froids, de vrais visages de montagnards, avec un regard rusé, un mélange de renard et de loup.* » L'administration se conforme à cette mentalité : il y a un surveillant général mais pas de censeur. La seule distraction de Sarcey est la lecture des journaux : *Le Journal des débats*, *le Siècle*, et surtout *Le Charivari*. Comme on sait, *Le Charivari*, fondé par Philippon, s'est illustré par la caricature de Louis-Philippe en poire. Il tire à environ

22. *Journal de jeunesse*, op. cit., p.231.

2000 exemplaires (le Siècle à 20 000, soit dix fois plus : chiffres de 1846, peu changés par la suite).

Rodez est marquée par le cléricisme : en une année (1853) il y a deux « missions », l'une menée par un jésuite, l'autre par deux capucins. La vie culturelle est pauvre : Jasmin, poète perruquier patoisant, attire une foule énorme avec de la poésie intimiste, déclamée sans la moindre réserve : « Il a le grand geste des hommes du midi, il rit aux éclats, il pleure et s'essuie les yeux, il se jette à genoux, il joue sa poésie des pieds, des mains, de tout le corps. » À l'inverse, un excellent violoniste, premier prix de violon au Conservatoire, n'attire qu'une centaine de personnes.

Retour des vexations : le rapport du proviseur, que grâce à un ami (probablement Octave Gréard) Sarcey peut consulter au ministère, rappelle que « ce jeune homme nous est arrivé avec toute sa barbe de Chaumont ». Il a ensuite osé se présenter à l'hôtel de l'Académie « dans la même tenue, redingote, chemise de couleur, et barbe complète ». L'inspecteur général n'est pas plus indulgent : « Le professeur, extrêmement myope, reste debout devant ses élèves. La familiarité qui naît de ce rapprochement s'accroît encore des habitudes causeuses de M. Sarcey. Il semble craindre de paraître pédant s'il leur montrait de la gravité et tenait ses élèves à distance... Dans les corrections et explications, il n'impose pas son jugement avec fermeté et précision ; elles ressemblent plutôt à de la causerie qu'à un enseignement dogmatique ; et puis ce sont des digressions sans fin, qui peuvent amuser les élèves mais sans grand profit pour leur instruction. » L'inspecteur va jusqu'à reprocher à Sarcey des impairs qu'on lui a rapportés au bal du Trésorier général (ne pas porter de gants blancs).

En septembre 1854, Sarcey, enfin agrégé, arrive à Grenoble. Son propriétaire, le père Bouchard, a été capitaine dans l'armée de Napoléon. Élèves et professeurs sont d'un commerce agréable. Le recteur, Nisard, est un homme d'esprit. Seul le proviseur garde les habitudes tatillonnes de l'Empire autoritaire : « *Ce triple crétin a la manie de venir dans nos classes faire des discours aux élèves.* » Mme de Ventavon, femme du premier avocat de la ville, lui conseille d'abandonner l'enseignement : « Soyez sûr qu'avec tout votre talent de la parole, etc., etc., vous ne ferez jamais rien dans votre boutique. Le moindre cuistre vous passera sur le corps. » Elle lui suggère donc de faire son droit. En 1855, Sarcey est invité au mariage d'une petite cousine avec un universitaire. Il écrit au père de celle-ci : « *Ta fille entre donc dans l'Université ; tant mieux, l'Université a besoin de jolies filles ; il y a tant de vieux singes ! Il faut des esprits aimables ; on y rencontre tant de pédants désagréables et bêtes. Je lui souhaite une cascade de petits universitaires. Mais entendons-nous : qu'elle fasse souche de professeurs, bien ; les professeurs*

sont de bons drilles. Si elle s'avise de nous donner le moindre bout de proviseur, de censeur, d'inspecteur, de recteur, ou même de ministre, je lui flanque ma malédiction. Je les reconnâitrai bien tout de suite ; toute cette race d'administrateurs est faite sur un même patron : ils ont le nez haut, le cri aigre, l'œil oblique, l'air important et sot ; ils naissent avec une cravate blanche autour du cou. » De fait, sa dernière inspection renouvelle les reproches des précédentes. « M. Sarcey a pris tout de suite et a conservé, malgré récriminations et conseils, un ton d'une liberté peu conciliable avec sa position de professeur de philosophie (discipline proposée par le recteur Nisard). Une ou deux fois, la liberté a été jusqu'au débraillé. M. Sarcey a le goût, un peu étrange aujourd'hui, de montrer une admiration sans réserve pour les doctrines de Voltaire. » Sarcey est ulcéré car c'est à la demande du recteur qu'il avait accepté d'assurer un cours de philosophie.

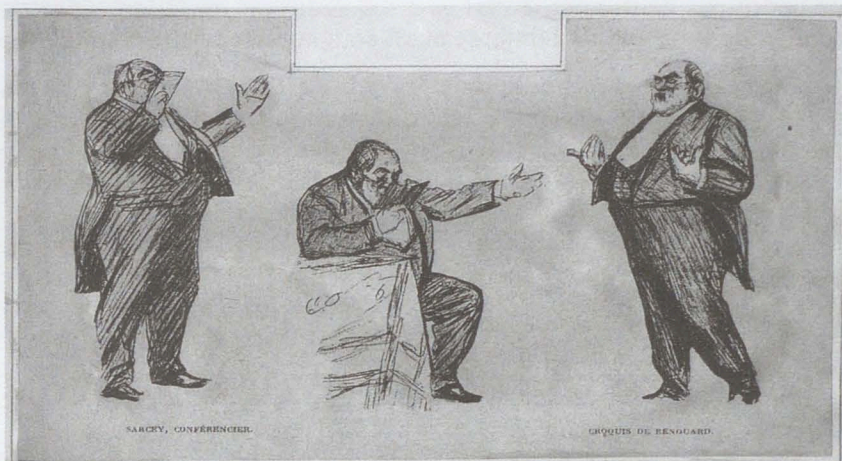
Sarcey compose alors (tout en assurant ses cours) comédies vaudevilles (*Bonjour mon oncle*, inspiré du *Barbier de Séville*), articles piquants dans la *Revue des Alpes*, et finalement, en 1857, des articles sur la province signés « Satané Binet » et qui sont acceptés par Villemessant, le directeur du *Figaro*.

Sur le conseil d'Edmond About, il se met en disponibilité de l'Instruction publique, puis est engagé par l'*Opinion Nationale* de Guérault, journal libéral soutenu par Napoléon III lorsque le soutien à l'unité italienne l'amène à changer d'alliances, les catholiques conservateurs ne lui pardonnant pas de remettre en cause le pouvoir temporel du pape.

Sarcey ne reviendra jamais à l'enseignement. Mais les conférences qu'il donne en marge de son activité de feuilletoniste à l'*Opinion Nationale* (jusqu'en 1867) et au *Temps* (de 1867 à sa mort en mai 1899) sont bel et bien un enseignement. Sarcey y côtoie des universitaires en exercice ou à la retraite, parfois pour des raisons idéologiques : ainsi, Émile Deschanel, le père du futur président de la République Paul Deschanel, côtoie Sarcey aux conférences de l'« Athénée comique », rue Scribe, à partir de 1866. C'est un futur professeur à la Sorbonne, Léon Terrier, qui rend compte de ces conférences dans la *Revue des cours littéraires de la France et de l'étranger*, dont le premier numéro paraît le 5 décembre 1863. À la fin de sa carrière, Sarcey s'opposera à Brunetière, maître de conférence à l'École normale supérieure (1886) puis professeur à la Sorbonne, à propos de Regnard, enfant de Dourdan comme on sait. Les conférences s'inscrivent dans un projet d'éducation populaire laïque ; exilé en Belgique après le coup d'État du 2 décembre 1851, Émile Deschanel vit en faisant des conférences à Bruxelles. Victor Hugo, lui aussi exilé (et d'abord à Bruxelles, où il a écrit *Napoléon le Petit*, jusqu'à la fin de juillet 1852), lui écrit de Jersey le 11 décembre

1853 : « Je vous revois au fond de cette grande salle, trop petite, assis à votre trône de lumière, doux, gracieux, modeste, applaudi, charmant, entouré d'une foule d'hommes dont les mains claquent et de femmes jolies dont le cœur bat... ». De telles manifestations ne plaisaient guère aux confesseurs de ces dames. Deschanel y parle de poètes, notamment de Théodore de Banville. Sarcey débute dans la conférence à la demande de l'avocat Henri de la Pommeraye : à Sceaux, il sera un « prédicateur laïque pour dames ». C'est l'expression par laquelle il se désigne au début de ses *Souvenirs d'âge mûr*. Mais en même temps qu'une prédication, la conférence est une activité d'enseignement. Lorsque, devant cinq auditeurs dont quatre sont des amis, Sarcey s'essaie à la conférence quai Malaquais, en 1865, il commente : « *Je ne vis là qu'une classe de plus à faire.* ». Prédicateur, Sarcey prend « texte » de grandes œuvres littéraires et théâtrales. La première conférence sera consacrée à Alexandre Dumas fils et à son *Ami des femmes* (1864) qui de fait se substitue au directeur de conscience. Ses vrais débuts, Sarcey les fait à l'Athénée, rue Scribe, sur *Polyeucte*. En novembre 1867, il implique son public de femmes et de jeunes filles : « *Mais Pauline, c'est vous, c'est votre fille, c'est votre amie ; ce qu'elle éprouve, vous l'avez senti, ou le sentirez un jour.* » Ce public féminin a été frustré de l'éducation humaniste donnée aux hommes de la bourgeoisie. C'est seulement en cette même année 1867 que Victor Duruy crée un enseignement secondaire pour jeunes filles. Le conférencier laïque retient le côté profane de la tragédie sacrée : il montre comment une femme encore sensible à un amour de jeunesse (pour Sévère, jeune chevalier devenu favori de l'empereur Décie) peut tomber éperdument amoureuse d'un mari (l'Arménien Polyeucte, qui se fait chrétien) au moment où elle sent qu'il lui échappe. Cet enseignement ne plaît pas aux prédicateurs en titre : à la même époque, le père Hyacinthe, prédicateur à Notre-Dame, proclamait : « L'homme est la tête de la femme et la femme est le cœur de l'homme. ».

Le public de ces conférences n'est pas exclusivement composé de femmes. Si, dans les loges trônent des mondaines, parées pour se rendre à l'Opéra après la conférence ; à l'orchestre se trouvent étudiants et professeurs et dans le parterre, des auditeurs sans profession précise pour qui « le théâtre était un plaisir trop cher. » L'art de la conférence consiste donc à la fois à s'adresser à des lettrés qui connaissent bien le texte et à des badauds qui ne le connaissent pas du tout. Il n'est donc pas différent de celui de l'instituteur d'une « classe unique » ou du professeur qui se plaint de ne pas avoir une classe homogène. La controverse est un élément essentiel de la conférence. Il ne faut pas répéter ce que tout le monde sait ou croit savoir, mais frapper par des paradoxes, des idées ingénieuses, tout ce que les inspecteurs généraux ont reproché à Sarcey jusqu'en 1858. Ainsi, le



Sarcey conférencier ; croquis parus dans *Les Annales politiques et littéraires* (op. cit.).

jeudi après-midi 17 janvier 1867, Sarcey parle des idées sociales de Molière et le présente comme traître à la classe bourgeoise dont il est issu : c'est un « *fil de bourgeois qui, fier de sa dignité de valet du roi, renie la classe dont il est sorti.* » Le mardi suivant, Émile Deschanel lui donne la réplique. On retrouve pourtant ce paradoxe de Sarcey dans les *Morales du grand siècle* de Paul Bénichou, un classique de la critique contemporaine.

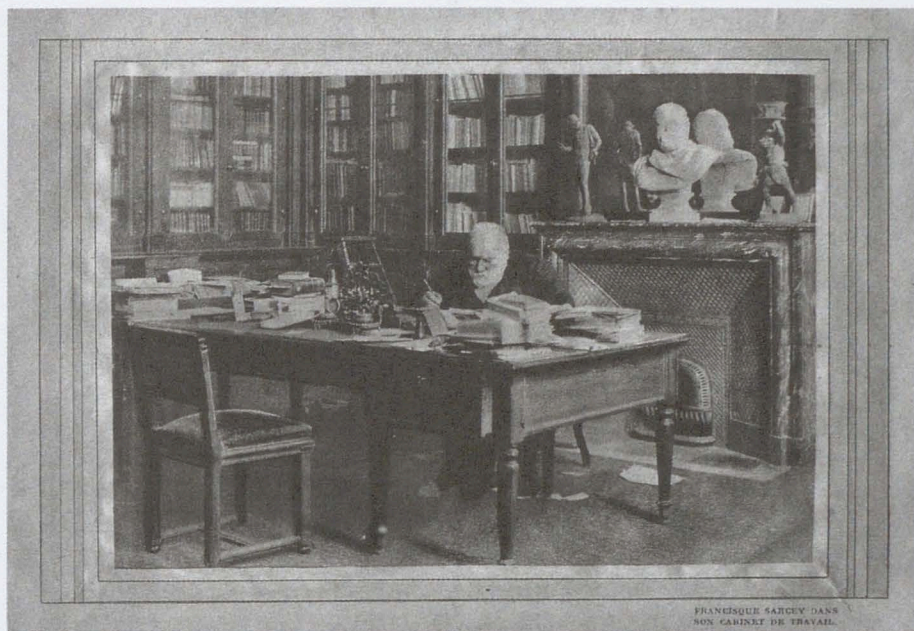
L'art de Sarcey annonce les meilleures prestations de la télévision scolaire. Il est à la fois professeur et acteur. Les inspecteurs lui reprochaient d'être debout et de dialoguer avec son public ; il est debout, sans notes, et affecte d'interpeller un public qui, trop nombreux (jusqu'à 1200 personnes) ne peut évidemment prendre la parole. Dans *L'Année littéraire* de 1866, Gustave Vapereau oppose Deschanel, « un des plus heureux et des plus habiles causeurs » et Sarcey, « qui, par la spontanéité des opinions sincères, des boutades, a conquis à la tribune une originalité analogue à celle qu'il avait déjà dans le journal. » Dans ses *Souvenirs d'âge mûr*, Sarcey se présente ainsi comme mime et comme tribun : « *L'exubérance de mes gestes, le mouvement de toute ma personne, les audaces familières de mon langage, les éclats d'une voix très sonore et d'une diction naturellement ample et vive s'harmonisaient mieux avec ces espaces vides où j'évoluais en toute liberté, en face de ces douze-cent têtes tournées vers moi, que je dominais de mes mains jetées en avant, par-dessus la rampe.* » Par-dessus la rampe : on voit que Sarcey

ne craint pas de donner le vertige à ses auditeurs en faisant mine de tomber de l'estrade. Il demande aussi à un auditeur l'heure qu'il est.

Avec beaucoup de ses contemporains, dont Taine, Sarcey attribue la défaite française de 1870 au défaut d'instruction. Il cite tel général qui prend une boucle de la Marne pour un méandre de la Seine, faute de connaître les affluents de celle-ci. Sarcey multiplie donc les conférences dans des lieux populaires, par exemple il parle au Casino Cadet, bal public et rendez-vous des « belles de nuit ». Celles-ci, le voyant arriver en avance sur le « désert du parquet ciré », le prennent pour le chef d'orchestre qui doit leur faire répéter leur chorégraphie. Plus sérieusement, de 1889 à sa mort, Sarcey donne régulièrement une conférence ou deux par an au public de lycéens que rassemblent les conférences de l'Odéon. Outre les grands classiques, Corneille d'abord, Molière, Racine, Beaumarchais, il parle d'auteurs secondaires, comme Destouches (*Le Glorieux*) Regnard son compatriote (*Le légataire universel* mais aussi *Le Joueur*, *le Distrain*), d'auteurs antiques (Plaute *Rudens*) ou étrangers (Moreto). Les ambitions sont universitaires : ainsi, il pousse ceux qui parmi ses auditeurs sont étudiants à aller à la bibliothèque de l'Escurial étudier les manuscrits du drame.

On peut relever trois principes : repérer le véritable sujet sous le sujet apparent. Ainsi dans *Mithridate* de Racine, on peut croire à la rivalité oedipienne entre le père et ses deux fils Xipharès et Pharnace pour la possession de la belle Monime, dont tous trois sont amoureux. En fait, le vrai sujet est un vieillard amoureux d'une jeune fille. Sujet de comédie (*l'École des femmes*) qu'il faut élever à la hauteur de la tragédie. Donc Monime, au lieu de dire « Vous n'avez pas vu vos cheveux blancs ? » se tait, tout comme Dona Sol dans *Hernani* face à don Ruy Gomez. Le second principe, souvent contesté, c'est de transposer l'action à l'époque actuelle ; ainsi, quand il présente *Horace*, il explique : « Supposez une famille d'Alsace où le fils aurait épousé une jeune fille née dans le grand-duché de Bade. L'Allemagne nous déclare la guerre... » Le troisième principe, c'est de s'adapter au public. En 1892, Sarcey présente *Le Cid* à l'Odéon devant un public d'adultes : il met l'accent sur les amours de l'Infante. Cette princesse épousera-t-elle un jeune homme pauvre appelé Rodrigue ? C'est un leurre ; mais ce leurre donne à la pièce son mouvement de folle fierté aristocratique : « Meurs ou tue » ; on ne transige pas avec l'honneur. En 1898, devant un public de lycéens, le ton change : comment faire accepter l'inacceptable, une jeune fille épousant le meurtrier de son père ? Il y faut un roi faible, qui ne châtie pas un attentat commis par le nouveau défenseur de son trône. La « scène à faire » est la plus scandaleuse de toutes : la rencontre nocturne entre Chimène et Rodrigue, dans la

maison de celle-ci. Esprit de finesse et esprit de géométrie alternent ainsi dans l'enseignement dramatique de Sarcey.



Sarcey dans son cabinet de travail de la rue de Douai à Paris ; derrière lui, sur la cheminée, son buste par Gustave Crauk (1827-1905). Photographie parue dans Les Annales politiques et littéraires, revue hebdomadaire, paraissant le dimanche, dirigée par Adolphe Brisson, son gendre.

Conclusion

La carrière de Sarcey peut offrir un raccourci, à la fois inquiétant et encourageant, des destinées de l'enseignement.

Cadre institutionnel d'abord : des jeunes gens amoureux des textes et des idées sont formés en serre chaude pour devenir d'excellents professeurs ; puis on les brime, on leur demande de faire des cours magistraux, ex cathedra, de prêter serment à l'Empire, de rendre compte heure par heure de leurs activités, de couper moustache et barbe. Les meilleurs démissionnent en s'en vont grossir les rangs des journalistes d'opposition.

Cadre philosophique ensuite : le théâtre que connaît Sarcey enfant au travers des goûts de son père est une mécanique bien réglée, celle des vaudevilles de Scribe, où rien n'est laissé au hasard. Ce

microcosme de la scène (dans *Un Verre d'eau* par exemple) rend compte du macrocosme historique, en l'occurrence la guerre de succession d'Espagne à la fin du règne de Louis XIV.

Cadre pédagogique enfin : le meilleur pédagogue n'est pas le professeur autoritaire que Sarcey a dû, à son corps défendant, devenir dans l'enfer de Rodez ; c'est à la fois un accoucheur d'esprits et un acteur qui sait faire son numéro, sans baguette magique, sans trucage et sans notes. Sarcey n'oublie jamais qu'il est un passeur : il ne parle en scène que pour préparer ses auditeurs à entendre et à comprendre la pièce qui sera représentée, aux Matinées Ballande, par exemple, ou qu'ils pourront lire et admirer ultérieurement.

Peu enclin aux spéculations philosophiques, Sarcey se lève plus tôt que l'oiseau de Minerve. Il conçoit sa pédagogie comme une propédeutique, ou une médiation culturelle. Nous avons donc encore beaucoup à apprendre de lui.

Édouard Béliard
(Paris, 1832 – Étampes, 1912)
Aux origines de l'impressionnisme

Thomas CROSNIER, *diplômé de l'École du Louvre, chargé des collections au Musée intercommunal d'Étampes,*
thomascrosnier@yahoo.fr

et

Aude MASSON, *maîtresse en histoire de l'art à l'Université Panthéon-Sorbonne*
masson.aude@yahoo.fr

Le 9 mars 1913 avait lieu au 15, rue de Chauffour à Étampes la vente après décès des « Tableaux, dessins, fusains, aquarelles, gravures et autographes »¹ exécutés ou appartenant à Édouard Béliard, artiste peintre et ancien maire de la ville d'Étampes, décédé le 28 novembre 1912. Depuis 1876, le peintre s'était retiré à Étampes, dans le quartier Saint-Martin si cher à son cœur, et décidait de s'engager dans la vie politique locale.

Pourtant, Béliard semblait être au sommet de son art : pionnier et membre fondateur du groupe des impressionnistes aux côtés de Camille Pissarro, Paul Cézanne et Claude Monet, encouragé dans sa peinture par Émile Zola et Paul Alexis, il était également promu par le marchand d'art Paul Durand-Ruel à Paris, Londres et aux États-Unis. Sa retraite à Étampes a certainement contrarié les espoirs que son ami Pissarro fondait en lui. Dans une lettre, datée du 3 septembre 1872, adressée au peintre Antoine Guillemet, Pissarro affirmait en effet : « Béliard est toujours auprès de nous, il fait des études à Pontoise, très sérieuses, ce sera une personnalité ».

1. Documentation du Musée intercommunal d'Étampes. Dossier d'artiste « Édouard Béliard ».

Les œuvres mentionnées dans ce catalogue constituent le témoignage le plus précieux sur la production artistique d'Édouard Béliard. Aujourd'hui, nous ne connaissons qu'une quinzaine de peintures signées de sa main réparties entre le Musée intercommunal d'Étampes, les Musées de Pontoise, l'*Art Institute* de Chicago, ainsi que des collections particulières. Hors, dans le catalogue figurent près de 120 peintures dont seuls des étampois, raconte-t-on, se sont portés acquéreurs. Marcel Bouilloux-Lafont, proche de Béliard, alors maire d'Étampes en aurait acheté une grande partie, dont six ont été données au musée. Henri Louis Richou, Aurélien Scholl, deux amis de Béliard membres de son conseil municipal à Étampes, ainsi que le comte de Saint-Léon, propriétaire du château voisin de Jeurre, seraient d'autres acquéreurs remarquables de cette vente.

D'autres œuvres, issues cette fois de la collection personnelle de Béliard, sont également vendues. Parmi elles, des tableaux de peintres hollandais, dont un de Johan Barthold Jongkind, source d'inspiration majeure pour les impressionnistes, des paysages de Narcisse Berchère et Gabriel-Gervais Chardin, actifs à Étampes au XIX^e siècle, des fusains de Théodore Rousseau, ainsi que sa correspondance avec Émile Zola, Paul Alexis et Alphonse Esquiros².

Sa vocation d'artiste lui a permis d'exposer ses œuvres qui allaient être reçues au Salon Annuel de 1868, et encore en 1880 et 1881, envoyées à l'Exposition Universelle de Philadelphie en 1876, et, bien sûr, présentées aux deux premières expositions des impressionnistes chez Nadar en 1874, puis chez Paul Durand-Ruel en 1876. Certaines sources archivistiques voudraient que Béliard ait été plus présent à l'occasion de tels événements artistiques. On lit souvent qu'il aurait participé à l'exposition universelle de Londres sans en connaître l'année. On croit qu'il a envoyé le *Moulin de Chauffour* à l'exposition universelle de Philadelphie en 1878, alors qu'il s'agit de *Bords de l'Oise à Pontoise*. De même, il aurait exposé au Salon de 1867, 1877 et 1878, alors que son nom n'apparaît pas dans les catalogues officiels.

Béliard avant Béliard

Édouard Joseph Béliard est né à Paris le 24 novembre 1832. Il est le fruit de l'union de Pierre Célestin Béliard et d'Éloïse Rose Sergent dont le mariage est célébré à Étampes le 5 mars de cette même année. Il est issu de familles bourgeoises et plutôt aisées : son père, né à

2. Cf. infra.

Thouars le 19 mai 1805, fils de notaire, est négociant et marchand de nouveautés ; sa mère est née à Étampes le 13 avril 1813, sa famille est dans le commerce de draps et l'agriculture. Le père d'Éloïse occupe un siège de conseiller municipal à Étampes pendant plusieurs années.³

Édouard Béliard perd sa mère alors qu'il n'a pas encore 3 ans. Elle décède le 12 mars 1835 à l'âge de 22 ans chez ses parents au 9, rue du Haut Pavé à Étampes. Le père de Béliard se remarie l'année suivante avec Flore Adélaïde Bonnet, le 20 juin 1836 à Paris.

Une courte biographie de Georges Denoinville sur la vie d'Édouard Béliard parue dans le *Journal des Arts* des 28 juillet et 4 août 1923⁴, ainsi que l'oraison funèbre du maire d'Étampes, Marcel Bouilloux-Lafont, lors de ses funérailles sont les principales sources d'informations sur l'enfance de Béliard. Nous y apprenons que le jeune Édouard fréquente quelques temps le collège Henri IV à Paris, et qu'il passe régulièrement ses vacances à Étampes chez ses grands-parents maternels. Béliard porte une réelle affection à la ville d'Étampes et en particulier au quartier Saint-Martin, si bien qu'il demande, en octobre 1861, une concession perpétuelle⁵.

Entre 1848 et 1851, il semble être proche d'Alphonse Esquiros (1812-1876), auteur romantique, journaliste et homme politique d'opinion démocrate et socialiste, libre penseur et anticlérical militant, député et exilé après le coup d'État de 1851. Après la défaite contre les Prussiens en 1871, Béliard retrouve des fonctions politiques auprès d'Esquiros, lorsque ce dernier rentre d'exil. À ce moment-là, il fréquente déjà les peintres qui lui sont proches tels que Camille Pissarro, Paul Cézanne et tous les assidus du Café Guerbois⁶ qui s'amusaient à le surnommer le « Proudhonnien ». Béliard a toujours eu une profonde admiration pour Alphonse Esquiros. Sa mort l'a profondément marqué et précipita son retour à Étampes.

Entre temps, Béliard s'est rapproché de l'univers maçonnique. Il a été initié à la loge de *La Persévérante Amitié* du Grand Orient de France en 1863, puis affilié à la loge de *La Rose du Parfait Silence* en 1864 ou 1865 dont il devient Surveillant en 1866 et Secrétaire en 1868. Il abandonne toute responsabilité l'année suivante mais demeure sur

3. CAVAINAC, François, *Édouard Béliard (1832-1912), le peintre, le maire et le libre penseur*, vol.1, Étampes, imprimerie municipale, 2014, pp.3-4.

4. DENOINVILLE, Georges, « Un impressionniste oublié – Édouard Béliard, artiste peintre (1832-1912) », in *Le Journal des Arts*, 28 juillet et 4 août 1923.

5. Édouard Béliard est enterré au cimetière Saint-Gilles.

6. Le Café Guerbois, situé au 9-11 rue des Batignolles à Paris, est un établissement très fréquenté par les artistes, écrivains et amateurs d'art dans les années 1860.

les tableaux d'effectifs jusqu'en 1870.⁷ *La Rose du Parfait Silence*, est un atelier actif et républicain qui comprend dans ses rangs Alexandre Massol, journaliste et philosophe saint-simonien, exécuteur testamentaire de Proudhon, et l'homme politique Jean-Claude Colfavru, également très proche de la pensée proudhonienne et fondateur de la Société des Droits de l'Homme et du Citoyen. Il semble que Béliard a quitté la franc-maçonnerie au moment des événements de 1870-1871 pour se donner pleinement à la vie d'artiste.

Le 8 décembre 1873, Édouard Béliard se marie avec Émilie Clara Dubec à Saint-Ouen-l'Aumône. Cette union prouve son attachement aux bords de l'Oise où il séjourne depuis la fin des années 1860. Il est alors propriétaire de l'Hôtel du Grand Cerf à Pontoise, et c'est probablement là qu'il rencontre sa future femme, dont les parents sont les maîtres d'hôtel de l'établissement. Née le 8 juillet 1857 à Passy, Émilie Dubec n'a que 16 ans au moment de son mariage avec Béliard, de 25 ans son aîné. L'un des témoins n'est autre que Dosithé Bourdeau, son ami d'enfance à Étampes, également futur maire de la ville.

Édouard Béliard décide, selon toute vraisemblance, de s'installer avec sa femme au 15, rue de Chauffour à Étampes en 1876. À cette même période, il concourt à l'un des épisodes clés de l'histoire de la peinture moderne : l'impressionnisme.

L'envie plus forte de faire de la peinture

À partir des années 1840, la référence est la peinture de paysage historique. Un prix lui est même dédié. La peinture de paysage est considérée comme imparfaite et il faut l'idéaliser. Cette conception est à l'antipode de la peinture sur motif dite de « plein air ». Un certain nombre de jeunes artistes débute par le « grand genre » qui est la peinture d'histoire. D'autres s'orientent vers la peinture de paysage qui est très peu valorisée. Il faut noter que selon la tradition classique de l'École des Beaux-arts, le motif disparaît au profit d'une reconstitution totale en atelier. C'est alors qu'apparaissent les peintres de l'école de Barbizon, précurseurs du groupe qu'on appelle « impressionniste ». Ils peignent sur place, face au motif. Ils captent le sujet et le retravaillent sans pour autant le retravailler en atelier dans le but de l'incorporer à un ensemble plus grand. « C'est – déclarait le comte Nieuwerkerke, directeur impérial des Beaux-arts – de la peinture de

7. CAVAIGNAC, François, *Édouard Béliard (1832-1912), le peintre, le maire et le libre penseur*, vol.2, Étampes, imprimerie municipale, 2014, pp. 17-19.

démocrates, de ces hommes qui ne changent pas de linge, qui veulent s'imposer aux gens du monde ; cet art me déplaît et me dégoûte »⁸.

Tant par sa conception de l'art que par ses idées politiques, Édouard Béliard vit pleinement dans la modernité de son temps, malgré son parcours très atypique. On peut le comparer à celui de son ami Ludovic Piette⁹. En effet, ayant commencé par des études de droit, rien ne présageait que celui-ci devienne peintre. Alors pourquoi pas la peinture après la politique ? Il semblerait, cependant, qu'on n'ait pas de réponse claire à cette question. Béliard arrive, toutefois, à concilier sa vie de politicien à celle de peintre. Georges Denoinville, son biographe, affirme qu'il était animé « du désir impérieux de faire de la peinture »¹⁰. Il est important de souligner que malgré sa carrière artistique, Béliard est toujours au service d'Alphonse Esquiros. Ce dernier encourage même son protégé dans cette voie comme en témoigne ces quelques mots adressés à Béliard :

« [...] Cher ami, je suis heureux d'apprendre que vous ayez vendu vos tableaux. C'est d'un bon présage. Je n'ai jamais douté que vous n'atteigniez un jour le vrai succès. Vous avez sur les autres peintres un grand avantage, celui de comprendre, d'aimer et de raisonner votre art. Vous ouvrez une voie nouvelle dans laquelle ceux qui marchent avec vous n'ont pas le même don de s'intéresser à tout ce qui vit, à tout ce qui est juste, à tout ce qui finira par triompher, malgré les obstacles et les réactions. Je ne croirai jamais que la politique et la philosophie soient étrangères à la pratique des arts libéraux [...] »¹¹.

Se dégage alors toute la subtilité de Béliard. La peinture devient une continuité de la pensée proudhonienne, comme un vecteur d'idées. En effet, selon Proudhon l'artiste et son art ont une fonction d'ordre social. En 1865, Proudhon, dans son ouvrage *Du principe de l'art et de sa destination sociale* donne un véritable rôle pédagogique à l'artiste. Cela montre que la ligne de pensée politique de Béliard ne s'interrompt pas mais se poursuit à travers sa peinture. C'est donc un autre moyen de communication et de transmission qu'il choisit pour faire passer son message. Au premier abord, on pourrait croire qu'il adopte la peinture par manque de talent en tant qu'orateur politique. Il n'en n'est rien ; Béliard est un fin stratège et veut parvenir à son but. Il

8. REWALD, John, *Histoire de l'impressionnisme*, Paris, Albin Michel, 1986, np.

9. Ludovic Piette (1826-1878) est peintre et homme politique très proche de Camille Pissarro. Formé à l'atelier de Thomas Couture, il rencontrait Édouard Manet et le groupe des Batignolles à l'Académie Suisse. Il n'a exposé qu'à la troisième exposition des impressionnistes en 1877.

10. DENOINVILLE, *op. cit.*

11. *Idem.*

hérite d'une véritable mission. Le choix de peindre des sujets comme son quartier Saint-Martin à Étampes devient le moyen de rassembler autour de mêmes idées, autour d'une même lutte pour fédérer le peuple, d'après les théories de Proudhon.

Cette vision de l'art et de la peinture sera en totale contradiction avec la vision qu'en a Émile Zola qui est pour plus de liberté. L'art ne doit pas avoir une fonction ou un but mais a une portée qui va au-delà. Pour lui, ce qui prime dans un tableau c'est l'originalité et le tempérament du peintre. De vifs débats s'établissent entre les deux hommes autour de ces principes, comme en témoigne cet extrait d'une lettre d'Émile Zola datée du 5 avril 1875 en réponse à une lettre de Béliard : « [...] Tâchez, si vous croyez sentir cela en vous, de ne pas vous en tenir à l'analyse pure de la nature ; et j'entends une analyse originale et personnelle, l'homme ajouté aux choses. Allez plus haut, tirez de la nature une morale et une justice. Concluez. Faites des synthèses. Aidez au progrès. Tout cela sera pour le mieux, et je vous admirerai bien volontiers – si surtout, avec toutes ces belles préoccupations, vous n'oubliez pas d'être artiste »¹².

Ce qui est certain, c'est que Béliard suivra l'enseignement de grands maîtres tels que Léon Cogniet (1794-1880), pensionnaire de l'Académie de France à Rome et prix de Rome en 1817 ; Ernest Hébert (1817-1880) ; celui de Léon Bonnat (1833-1922), grand portraitiste académique ; et enfin celui de Jean-Baptiste Camille Corot (1796-1875). Ce qui intéresse le jeune peintre est la peinture de paysage. Sur les conseils de Corot, et grâce à son grand-père maternel qui accepte de financer son séjour, il entreprend un voyage en Italie dès 1859 pour y découvrir Naples, Rome et surtout Venise. Il y peint le château et le Pont Saint-Ange. Le *Grand Canal de Venise*¹³, acquise en 2012 par le Musée intercommunal d'Étampes, est le seul témoignage connu de son voyage. À noter aussi la très belle copie de la *Rue Notre-Dame*, aujourd'hui rue Censier à Paris, conservée à l'*Art Institute* de Chicago, d'après la toile du peintre hollandais Johann Barthold Jongking, considéré comme l'un des pères de l'impressionnisme. On pourra également citer les noms de Narcisse Berchère et de Gabriel-Gervais Chardin, peintres de paysage dont l'esthétique s'apparente à l'école de Barbizon, qu'Édouard Béliard côtoie à Étampes dans les années 1850.

12. BECKER, Colette, *Zola, le saut dans les étoiles*, Paris, Presse Universitaire de la Sorbonne Nouvelle, 2002, p. 245-246.

13. Les reproductions des tableaux conservés aux musées d'Étampes et de Pontoise sont reportées en fin de l'article.

Le groupe des Batignolles, Paris et les bords de l'Oise

Marcel Bouilloux-Lafont, maire d'Étampes en 1912, dit, dans l'oraison funèbre qu'il prononce aux obsèques de Béliard, : « Ce sage était sans ambition ; il le montra en peinture comme en politique. Il avait acquis à l'école de Corot un réel talent de paysagiste dont font foi les nombreuses toiles reçues au Salon, et les tableaux qu'il envoya aux expositions de Londres et de Philadelphie [...] »¹⁴. Ces quelques phrases sont un témoignage rare. En effet, qui aujourd'hui connaît le nom d'Édouard Béliard ? Qui sait que ce libre penseur, homme politique, fut aussi un membre imminent du groupe des impressionnistes ? Pourquoi un tel silence ? Peintre oublié ou simplement dénué de talent ?

A priori exposé au Salon de 1867¹⁵, le *Pont Saint-Ange à Rome*, probablement peint des années plus tôt et considéré comme le « chef-d'œuvre de Béliard ». Il ne connaît pas les mêmes difficultés que certains à être reçu au Salon, bien qu'il n'en accepte pas les principes. *Intérieur d'atelier* exposé en 1868 témoigne d'une observation minutieuse de la nature, comme l'atteste ses contemporains. Ses sujets et leurs représentations trouvent un accueil mitigé auprès du jury et du public. Cependant, il aspire à une autre peinture. Il rejoint les révolutionnaires de l'art et de la littérature, ceux qui se soulèvent contre les règles et les systèmes imposés par l'Académie des Beaux-arts pour être reconnu. À l'Académie du Père Suisse¹⁶ et au Café Guerbois, il rencontre ses futurs compagnons de fortune. Une effervescence se dégage de ces lieux, comme en témoigne les mots de Claude Monet : « Rien de plus intéressant que ces causeries, avec leur choc d'opinions perpétuel. On s'y tenait l'esprit en haleine, on s'y encourageait à la recherche désintéressée, on y faisait des provisions d'enthousiasme qui pendant des semaines et des semaines nous soutenaient jusqu'à la mise en forme de l'idée »¹⁷.

14. Documentation du Musée intercommunal d'Étampes. Dossier d'artiste « Édouard Béliard ».

15. Les sources documentaires se contredisent à ce sujet. Rappelons que le nom d'Édouard Béliard n'apparaît pas dans le catalogue officiel du Salon cette année-là.

16. Charles Suisse, ancien modèle et élève de Jacques-Louis David, avait fondé en 1815 l'Académie Suisse, un atelier de peinture situé quai des Orfèvres à Paris. Nombre de peintre ont fréquenté cet atelier qui favorisait une certaine liberté artistique.

17. THIEBAULT-SISSON, François, « Claude Monet par lui-même », paru dans le *Le Temps*, 26 novembre, 1900, np.

C'est sûrement avec Camille Pissarro qu'il tisse la plus grande amitié. Pissarro habite Pontoise dès la fin des années 1860. Il est l'héritier des peintres de Barbizon, et tout comme Courbet, il structure ses compositions de façon très géométrique. Il respecte d'une certaine manière les codes du clair-obscur cher aux Beaux-arts, mais avec une palette plus claire. Pissarro fait partie des peintres refusés au Salon de 1863 mais n'aura pas autant de difficultés que certains pour exposer. Béliard habite alors à Auvers-sur-Oise et rejoint régulièrement son ami Pissarro pour peindre les bords de l'Oise à Pontoise. Paul Cézanne et Ludovic Piette se joignent à eux. Ils rompent progressivement avec le réalisme de l'école de Barbizon pour se diriger vers une peinture à la touche plus rapide et intégrant des éléments modernes tels que les cheminées des usines environnantes.

Édouard Béliard fait une peinture anecdotique et pittoresque. On retrouve toujours un sentier, une rivière, une maison... Il ne veut pas sublimer ce qui l'entoure mais rester dans le réel afin de fixer une pensée, un moment, telle une photographie. Une certaine admiration pour Camille Pissarro se traduit certainement à travers les mêmes sujets représentés dans les années 1870. On sent un attachement très fort entre les deux hommes. Le catalogue après décès du peintre est un témoignage de cette époque. En effet, on retrouve beaucoup d'études sur la ville de Pontoise. Au contact de Pissarro, Béliard se forge un regard, au gré de leurs promenades. C'est un véritable apprentissage qui s'opère. Il est parfois difficile de distinguer l'auteur de certaines toiles de cette époque. Béliard s'est imprégné de la manière de Pissarro de fixer un instant sur la toile. Les deux amis sont alors en osmose. Ils ont les mêmes idées, les mêmes techniques picturales et surtout, la même envie de se détacher du système oppressant des Beaux-arts.

Ses peintures sont très construites, presque géométriques sur certaines toiles. Cela se retrouve dans le *Quai du Pothuis à Pontoise*¹⁸ ou *Pontoise vue depuis l'écluse*¹⁹. L'utilisation du clair-obscur est toujours présente mais plus estompée. On retrouve alors au cœur du tableau les vibrations de l'eau, l'instantanéité, l'éphémère. La touche est rapide si bien qu'on en aperçoit les coups de pinceau. Les ombres sont étudiées pour capter leur effet dans la toile. Elles sont colorées par les éléments qui les environnent. La neige devient un objet d'étude à part entière et récurrent. Cela confère à la peinture de paysage une grande luminosité. On observe que le blanc devient une couleur et permet par le jeu des empâtements sur la toile de suspendre celle-ci dans le temps.

18. Reproduction en fin d'article.

19. Reproduction en fin d'article.

Quand les peintres se libèrent des Beaux-arts

La question centrale des peintres voulant faire une nouvelle peinture est : comment se faire connaître ? Comment vivre de leur art et se différencier des autres peintres ? Les artistes ne sont alors pas tous sur un même pied d'égalité. En effet, Édouard Manet, Edgar Degas ou encore Frédéric Bazille appartiennent à une bourgeoisie cultivée et ne se posent pas la question. En revanche, pour Monet, Pissarro, Sisley la question est cruciale. Quant à Béliard, un petit héritage lui permet de vivre modestement. Il devient rentier à l'âge de vingt-neuf ans mais les temps sont incertains dans le contexte des années 1870. Le marché de l'art ne s'intéresse que très peu à ces artistes qui captent l'éphémère. Le seul moyen de vivre de son art est d'exposer au Salon, mais les artistes ne s'intègrent pas au système des Beaux-arts où la critique est sévère vis-à-vis de leur peinture trop novatrice. À la fin des années 1860, l'atelier de Frédéric Bazille de la rue Condamine à Paris est un de ces lieux qui marque la formation d'un groupe de peintres désireux de créer et d'exposer ensemble. C'est une nouvelle conception de la peinture et de sa diffusion qui rassemble les peintres, mais également des écrivains, des marchands d'art, des critiques et des journalistes.

Les bouleversements sociaux liés aux événements de 1870 renforcent la volonté de ces peintres à se détacher du système officiel des Beaux-arts. C'est dans ce contexte que Claude Monet et Camille Pissarro rencontraient à Londres le marchand d'art Paul Duran-Ruel qui allait jouer un rôle primordial dans la reconnaissance de cette nouvelle peinture. Déjà marchand des peintres de Barbizon, c'est tout naturellement qu'il s'était tourné vers cette nouvelle génération de peintres de paysage.

La création d'une société d'artistes tient à cœur Béliard. C'est la question économique et financière qui pousse les jeunes artistes à se réunir afin de pallier les problèmes administratifs. En effet, Monet, Pissarro et Béliard relancent cette idée qui est aussi corrélative à la crise des années 1870. Le but est de s'unir autour de mêmes intérêts et non autour d'un même système artistique. Mettre en place une telle organisation permet de faire face aux mauvaises ventes des tableaux et au refus d'exposer au Salon annuel. Une telle mesure est souvent prise pour un temps restreint. Plus il y a d'artistes qui se joignent à la société, plus les frais seront divisés. Ainsi, le 27 décembre 1873, est créée la « société anonyme de peintres, sculpteurs, graveurs, à capital et personnel variable ». Celle-ci permet de faire des expositions avec la contribution financière de la coopérative, sans aucun contrôle tel que pouvaient l'exercer le Salon, les jurys et les récompenses. Le seul but est de pouvoir exposer ses œuvres indépendamment des autres

(accrochage par nom et non plus noyé au milieu des autres artistes), de se faire connaître du grand public et de pouvoir vivre de son art, en supprimant les intermédiaires pour se confronter directement au public, et donc potentiellement aux futurs acheteurs, sans que l'Académie ne joue son rôle de formateur de goût esthétique et artistique.

Les deux premières expositions impressionnistes en 1874 et 1876

La première exposition se tient au 35, boulevard des Capucines du 15 avril au 15 mai 1874 dans les ateliers du photographe Nadar, fervent partisan des discussions bouillonnantes au Café Guerbois. Trente participants se joignent alors pour exposer. On voit alors que les cercles d'amis sont importants : Camille Pissarro rallie ainsi Édouard Béliard, Paul Cézanne, Armand Guillaumin, Alfred Meyer et Berthe Morizot, la belle-sœur d'Édouard Manet ; Claude Monet fait le lien avec Alfred Sisley, Pierre-Auguste Renoir ou Edgar Degas. Édouard Béliard expose quatre tableaux : *Le fort des halles*, *Saules*, *Rue de l'Hermitage à Pontoise* et *Vallée d'Auvers*.

Le bilan de cette première exposition est mitigé. Elle permet surtout au petit groupe de se faire connaître et de susciter la curiosité de leurs contemporains. Les critiques sont plutôt favorables mais les peintres ne s'y retrouvent pas financièrement et décident d'organiser une vente aux enchères pour pallier le déficit : c'est un *fiasco* !

Organiser une nouvelle exposition est alors leur dernière chance. Paul Durand-Ruel est leur soutien indéniable pour la seconde exposition du groupe en 1876. Cette dernière aura une critique plus incisive : « Il y a là des barbouillages ruisselants d'insanité, des cascades de tons, des [...] simplifications de forme et de modelé de la dernière audace charentonnaise »²⁰.

On retiendra cependant les nombreuses critiques favorables et encourageantes : « Cette école est intéressante [...] Elle procède d'un principe de simplification vraiment nouveau et auquel on ne saurait contester sa raison d'être. Uniquement préoccupée de la justesse, elle procède par harmonie élémentaire ; peu soucieuse de la forme [...] Son idéal est incomplet, mais ses travaux auront assurément une place dans la légende de l'art contemporain »²¹.

20. LEROY, Louis, « Choses et autres », *Le Journal Amusant*, 15 avril 1876, n°1024, p. 3-7.

21. SILVESTRE, Armand, « Exposition de la rue Le Peletier », *L'Opinion Nationale*, 2 avril 1876, p. 3.

Ou encore : « Qu'est-ce qu'un peintre impressionniste ? On ne nous a guère donné de définition satisfaisante ; mais il nous paraît que les artistes qui se réunissent ou qu'on réunit sous cette qualification, poursuivent par divers modes d'exécution un but analogue : rendre avec une sincérité absolue, sans arrangement ni atténuation, par des procédés simples et larges, l'impression éveillée en eux par les aspects de la réalité »²².

Chez Durand-Ruel, Édouard Béliard expose huit peintures : *Bords de l'Oise*, *Fabriques au bord de l'Oise*, *Rue de village*, *La rue de Chauffour à Étampes*. *Effet de neige*²³, *Port de Granville*, *Rue de l'Hermitage à Pontoise*, *Rue Dorée à Pontoise* et *Promenade des Fossés à Pontoise*²⁴. Émile Zola est le seul à écrire sur ces peintures parmi les autres critiques d'art : « M. Béliard est un paysagiste dont le trait caractéristique est la conscience. On sent en lui un copiste soigneux de la nature. Il gagne à l'étudier avec persévérance, une solidité puissante qui fait de ses moindres toiles une traduction savante et littérale. Certains de ses paysages : la rue de Chauffour à Étampes, les Bords de l'Oise, la rue Dorée à Pontoise, sont des pages excellentes, solidement bâties, d'une tonalité extrêmement juste, qui arrivent jusqu'au trompe-l'œil, tant elles sont fidèles. Ma seule critique est que la personnalité manque encore un peu. Je voudrais une flamme qui montât dans toute cette conscience, même si cette flamme devait brûler aux dépens de la sincérité »²⁵.

Une fidèle amitié lie les deux hommes que l'on peut apprécier à travers leur correspondance. C'est cette même amitié qui pousse Zola à encourager Béliard dans sa peinture. On comprend mieux sa déception lorsque Béliard décidait de quitter la vie parisienne pour se retourner à Étampes fin 1876.

Une retraite à Étampes

1876 est un tournant dans la vie de Béliard. La seconde exposition est un échec populaire pour ces peintres, si bien que la société est dissoute. D'autre part, Alphonse Esquiros, le mentor idéologique de Béliard, meurt ce qui l'affecte profondément. Ces événements précipitent donc son retour à Étampes, malgré la désapprobation de Zola

22. BLEMONT, Émile (Émile Petitdidier), « Les Impressionnistes », *Le Rappel*, 9 Avril 1876, p. 2-3.

23. Reproduction en fin d'article.

24. Reproduction en fin d'article.

25. ZOLA, Émile, *Ecrits sur l'art*, Paris, Gallimard, 1991, p. 314.

qui lui écrit en 1877 : « [...] Mon cher Béliard, vous êtes triste et découragé ? Et pourquoi ? Vous direz que je suis un entêté, mais je vous répéterai encore que le séjour à Étampes ne vous vaut rien. Vous avez besoin, tous les hivers, de six mois de Paris. Soyez donc brave ! Vous allez très bien en peinture, vos dernières toiles témoignaient de grands progrès. Suivez mon hygiène artistique, croyez en vous [...] »²⁶.

Une note manuscrite à l'écriture du roman *L'Œuvre*, quatorzième tome des Rougon-Macquart publié en 1886, confirme les contrariétés de Zola à l'égard de Béliard qui lui inspirait son personnage de Gagnière, le peintre raté : « Raté comme peintre, prendre là Béliard. À peine quelques toiles qui se couvrent de poussière. Le raté retourné chez lui ». Malgré leurs différences de convictions tant artistiques que philosophiques, Zola n'adhérant pas aux idées proudhoniennes de Béliard, il ne faut pas considérer ces mots comme des attaques de l'écrivain envers le peintre. Si Zola se permet une telle comparaison, c'est bien parce que Béliard est un ami proche. Dans un sens, c'est même lui rendre hommage de le prendre comme modèle d'un de ses personnages.

C'est également au moment de son retour à Étampes qu'Édouard Béliard s'investit dans la vie politique locale en tant que conseiller municipal aux côtés de son ami d'enfance, et prochain maire de la ville, Dosithé Bourdeau. Édouard Béliard abandonne alors peu à peu la peinture pour la politique. Pourtant, entre 1877 et 1881, le peintre est encore productif, et de belle manière. Le quartier Saint-Martin à Étampes va être au centre des intérêts artistiques de Béliard. Il redécouvre les lavoirs, les moulins, la maison de ses grands-parents, les rues qui lui permettent une perspective telle que Cézanne et Pissarro auraient pu lui conseiller. À l'image des peintures pontoisiennes, Béliard s'inspire de ces mêmes principes esthétiques du paysage à Étampes. L'aspect pittoresque et rural des lieux lui offre, avec *Lavoir sur la rivière d'Étampes*²⁷, un tableau digne de Corot ou de Jongkind. Le moulin industriel de Chauffour, les lampadaires et les cheminées d'usines concourent à la modernité du tableau.

Dans ces œuvres, le peintre a toujours côtoyé l'homme politique. En tant que fervent démocrate, libre penseur et républicain radical, Béliard croit au progrès social et industriel. Ce n'est pas un hasard si à Pontoise il peignait le quartier de l'Hermitage, et à Étampes celui de Saint-Martin, deux quartiers isolés par rapport au centre de la ville, verdoyant, rural, agricole et donc populaire, qui tendent à un aménagement urbain imminent avec la construction de belles maisons bourgeoises le long de la rivière.

26. DENOINVILLE, *op. cit.*

27. Reproduction en fin d'article.

À l'instar de la pensée proudhonienne, le peintre a un rôle social. Même si les vues de Saint-Martin véhiculent une certaine nostalgie chez Béliard, elles n'en sont pas moins révélatrices de la modernité décrites par l'artiste, témoin de la contemporanéité de son époque. La *Rue des moulins à Étampes*²⁸ en est un exemple probant où le sujet principal de la toile est en fait un lampadaire, situé à gauche du tableau, permettant l'éclairage public au gaz dans la ville. Cet objet moderne, industriel, s'intègre dans un paysage rural identifié par la lavandière s'approchant du lavoir.

Il semble que Béliard parvienne à exposer ses tableaux réalisés en 1877-1878 dans une galerie parisienne, comme en témoigne ce billet d'Émile Zola félicitant son ami : « [...] Je voulais aussi vous dire que je suis allé à votre exposition et que j'ai été enchanté : vos toiles sont très bien »²⁹. Puis, en 1880, Édouard Béliard expose au Salon un tableau intitulé *Faubourg Saint-Martin d'Étampes. Effet de neige*, et à nouveau en 1881, deux tableaux, *Place de l'Ouche à Saint-Martin d'Étampes* et *Courtils de Saint-Martin à Étampes*, remarquées par le critique Théodore Véron et retranscrites dans son *Dictionnaire des Sciences, des Lettres et des Arts* la même année :

« BELIARD Édouard. – *L'Ouche de Saint-Martin, à Étampes*. Sous un ciel clair et argenté se découpe la silhouette d'un massif d'arbres verts au pied desquels vient jouer une trainée de soleil. Au fond, le clocher et l'église d'Étampes dominent les maisons aux toits gris de la ville, où mène une route traversant la prairie, dans l'ombre au premier plan. L'aspect de cette petite toile est à la fois tendre et ferme et offre toutes les qualités d'une étude, directe, consciencieuse et sincère.

Les Courtils de Saint-Martin à Étampes. Sous ce titre M. Béliard nous présente un petit paysage où l'on aperçoit des meules de foin dressées sur les terres dépouillées de leurs moissons et, au fond, le clocher d'une église, celle de Saint-Martin, sans doute. Cette toile qui a de bonnes qualités et qui sent l'étude directe, est malheureusement placée un peu haut pour sa petite dimension. Ce n'est pas étonnant, cet artiste indépendant n'appartient à aucune coterie. Il débuta au Salon de 1868 par *Intérieur d'atelier*, tableau de genre révélant une consciencieuse observation et imitation de la nature.

Élève de MM. Cogniet, Hébert, Bonnat et Corot, c'est pour ce dernier maître symphoniste qu'il a gardé la plus vive sympathie, ce qui fait honneur à l'élévation de son esthétique et à sa vocation pour la poésie de la nature.

28. Reproduction en fin d'article.

29. DENOINVILLE, *op. cit.*

Aussi a-t-il dans l'art le culte de la vérité comme il l'a encore prouvé au dernier Salon par *Le Faubourg Saint-Martin à Étampes, effet de neige* rendu directement avec la plus grande franchise. De plus, chose rare et appréciable dans la minorité de ces artistes ; M. É. Béliard, nous le répétons, a un caractère libre et indépendant de toutes ces coteries dont les intrigues malhonnêtes sont la honte de cette carrière. C'est pourquoi il n'a que la justice pour *criterium*, aussi bien dans sa profession d'artiste que dans sa vie sociale et politique. Car il n'a pas seulement coopéré et aidé à la formation de plusieurs Sociétés artistiques et indépendantes ; il a encore eu l'honneur d'être élu conseiller municipal par ses concitoyens »³⁰.

Dernière œuvre connue d'Édouard Béliard, la *Place de l'Ouche à Saint-Martin d'Étampes*³¹ est conservé dans les collections du Musée intercommunal d'Étampes. De 1892 à 1900, Édouard Béliard sera maire d'Étampes, et conseiller municipal jusqu'à sa mort, mandats au cours desquels il a œuvré au progrès social et industriel qu'il avait su dépeindre des années auparavant.

Oubli et postérité

D'après Dosithé Bourdeau, la vente des tableaux de Béliard a été un succès. 6 000 francs ont été récoltés et l'ensemble des lots a été adjugé. Mais l'enthousiasme de Bourdeau doit être modéré à la lecture d'un article paru dans la presse locale après la clôture de la vente : « Si cette vente a donné des résultats satisfaisants, c'est grâce – il faut bien le dire – à M. Marcel Bouilloux-Lafont, maire d'Étampes, qui, généreusement, pour le Musée municipal ou pour sa collection personnelle, et en souvenir de son ancien collègue, a enlevé au prix fort la plupart des choses. Des marchands de Paris étaient venus, mais aucun n'a disputé les tableaux de M. Béliard »³².

Les mots du journaliste sont assez révélateurs. Comme peintre, Béliard est inconnu du grand public. Sa retraite artistique dure depuis trop longtemps pour que ses toiles atteignent des sommes plus importantes. Sa carrière politique a pris le pas sur la peinture pourtant ancrée dans la modernité de son temps. Il faut croire que la peinture

30. Documentation du Musée intercommunal d'Étampes. Dossier d'artiste « Édouard Béliard ».

31. Reproduction en fin d'article.

32. Documentation du Musée intercommunal d'Étampes. Dossier d'artiste « Édouard Béliard ».

n'était pas une priorité pour Béliard, mais elle lui permettait d'exprimer le caractère moderniste de sa personnalité.

Peu d'écrivains ont été attirés par sa peinture, hormis ceux qui lui étaient proches, Émile Zola et Paul Alexis. À part les quelques lignes que Théodore Véron lui consacre, en 1881, dans son *Dictionnaire des Sciences, des Lettres et des Arts*, il faut attendre 1923 et les articles du critique Georges Denoinville dans le *Journal des Arts* pour revoir le nom de Béliard renouer avec l'histoire de la peinture moderne. La chance de Denoinville était de pouvoir rencontrer la veuve de Béliard, ainsi que son ami Richou, pour lui raconter la vie du peintre devenu maire. Il nous décrit *Intérieur d'atelier*, une peinture exposée au Salon de 1868, qu'il admire chez le même Richou, alors propriétaire du tableau.

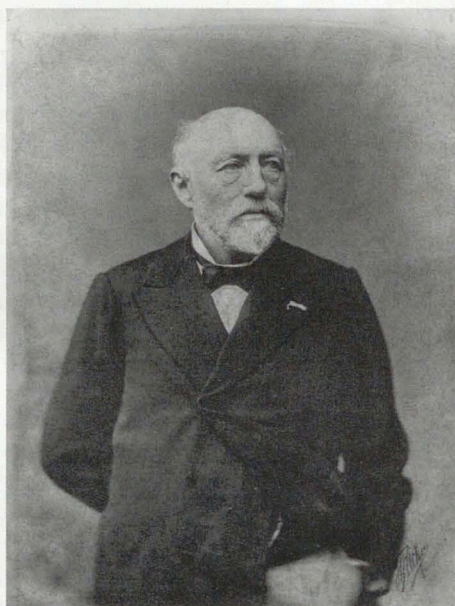
Georges Denoinville a cherché à se documenter. Mais le chroniqueur doit faire face à ce constat 10 ans après la mort de Béliard : « La vente qui eut lieu à Étampes, en 1913, de son atelier dispersa trop vite toutes ses toiles et ses dessins. Ils sont passés en des mains étrangères ». *Le Pont Saint-Ange à Rome*, les *Saules*, exposé à la première exposition des impressionnistes, les *Courtils à Saint-Martin d'Étampes*, présenté au Salon de 1881, de même que les œuvres de Berchère, Chardin, Jongkind et Rousseau qu'il possédait, sont autant de peintures qu'il nous tarde de retrouver.

Le nom d'Édouard Béliard ne figure pas non plus dans le *Bénézit*, dictionnaire encyclopédique de référence des peintres et sculpteurs édité pour la première fois en 1911. Depuis, seuls quelques ouvrages et autres articles se réfèrent à la personne et au rôle d'Édouard Béliard quant aux origines de l'impressionnisme, notamment *The New Painting* de John Rewald, historien de l'art et spécialiste du mouvement, paru en 1986.

Sur le marché de l'art, l'attente est la même. Mais les rares peintures de Béliard qui se sont présentées depuis 2010 ont été acquises par le Musée intercommunal d'Étampes et les Musées de Pontoise dont la *Vue du Grand Canal de Venise* ou la *Promenade des Fossés à Pontoise*. Ces peintures, qui figuraient sur le catalogue de la vente après décès, ont désormais intégré les collections publiques françaises.

Beaucoup de questions resteront encore un moment en attente. En revanche, ce qui est sûr, c'est qu'Édouard Béliard est injustement tombé dans l'oubli. Son parcours, est certes atypique mais pourquoi un tel silence ? Il a rencontré les plus grands et avait de nombreuses idées révolutionnaires pour son temps. Sûrement n'était-il pas une forte personnalité au tempérament combatif comme l'était Camille Pissarro et Claude Monet, mais Édouard Béliard a cependant toute sa place au milieu de ceux qu'on nomme les impressionnistes. S'éloignant des

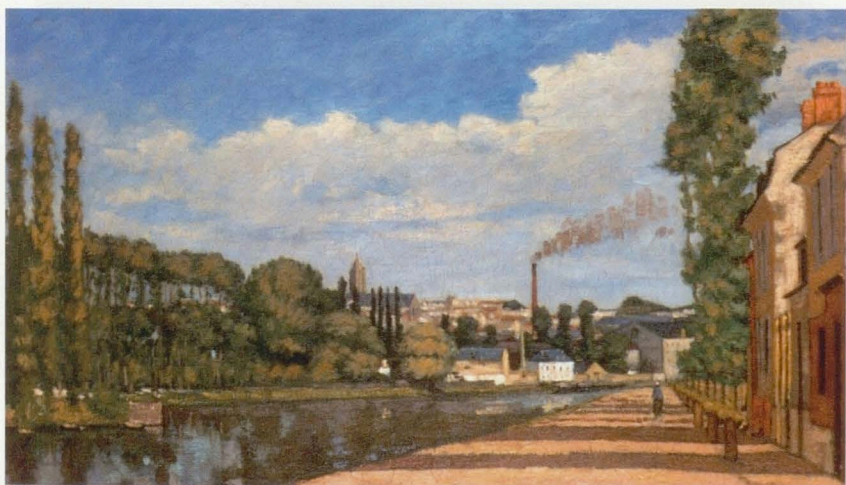
carcans du système des Beaux-arts, faisant une peinture de paysage, révélant un travail sur des effets atmosphériques, relayant les personnages sur les côtés, étudiant la neige et sa lumière dans les compositions. Tout cela mérite de s'y intéresser. La découverte de nouveaux éléments sur sa vie et son parcours permettront d'enrichir notre connaissance sur ce peintre, maire et libre penseur, pilier, au carrefour d'un bouleversement artistique, philosophique et social.



Henri Richou, Portrait d'Édouard Béliard, vers 1900, tirage posthume en 1913, tirage photographique contrecollé sur carton/ Musée intercommunal d'Étampes.



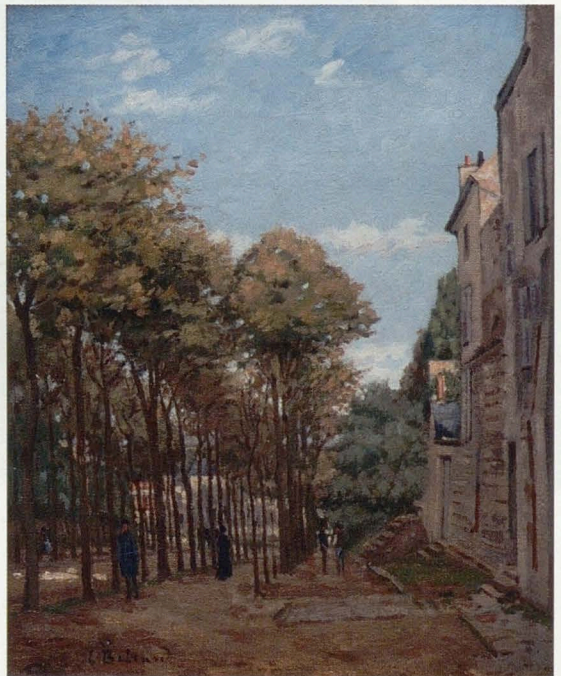
Édouard Béliard, Vue du Grand Canal de Venise, vers 1859, huile sur toile,
Musée intercommunal d'Étampes.



Édouard Béliard, Pontoise vue depuis l'écluse, 1872-1875,
huile sur toile, Musées de Pontoise.



*Édouard Béliard, Le quai du Pothuis à Pontoise, 1875,
huile sur toile, Musée intercommunal d'Étampes.*



*Édouard Béliard,
Promenade des
Fossés à Pontoise,
1872-1875,
huile sur toile, Musée
de Pontoise.*



Édouard Béliard, Moulin de Chauffeur. Effet de neige, 1876-1878, huile sur toile, Musée intercommunal d'Étampes.



Édouard Béliard, Lavoir sur la rivière d'Étampes, vers 1877, huile sur toile, Musée intercommunal d'Étampes.



*Édouard Béliard, Rue des moulins à Étampes, vers 1877,
huile sur toile, Musée intercommunal d'Étampes.*



*Édouard Béliard, Place de l'Ouche à Saint-Martin d'Étampes, 1881,
huile sur toile, Musée intercommunal d'Étampes.*

Les seigneurs de Bandeville et Saint-Cyr-sous-Dourdan sous l'Ancien Régime

François THIEBAUD et Philippe MARTIN

Francois.p.thiebaud@wanadoo.fr et martinphilippe66@neuf.fr

Les archives du château de Bandeville auxquelles nous avons eu accès, à titre exceptionnel, en 2012, ont fait l'objet d'un inventaire détaillé et d'une numérisation partielle, ce qui a permis une exposition à Saint-Cyr-sous-Dourdan (**dorénavant St-Cyr**) pour les Journées du Patrimoine 2012 : « Les Seigneurs du domaine de Bandeville sous l'Ancien Régime ».

Les publications existantes sur l'histoire de St-Cyr avant la Révolution sont peu nombreuses et limitées à des esquisses chronologiques¹. En décembre 1986, Jean-Luc Prêter a publié² un article assez complet basé sur l'inventaire des titres du domaine de Bandeville réalisé en 1780. Une présentation plus récente et bien documentée a été faite en 2011 par Frédérique Le Du³, basée sur les mêmes registres d'actes. Nous allons ci-après présenter les recherches faites depuis, en se référant aux travaux de Prêter et Le Du quand nécessaire. Les références données pour les archives du château de Bandeville correspondent à l'inventaire de 2012 déposé aux Archives Départementales de l'Essonne.

Il s'agit d'une présentation, par fief, des propriétaires successifs du domaine de Bandeville jusqu'à la Révolution qui comprendra des hameaux aujourd'hui regroupés dans les communes de St-Cyr et Longvilliers. Une cartographie des fiefs, arrière-fiefs et lieudits est proposée en annexe 1 pour éclairer une situation territoriale complexe, quoique sans doute courante.

Les principaux fiefs qui furent rattachés au domaine de Bandeville sont représentés sur la carte qui suit ; une mosaïque des rattachements est proposée ensuite, indiquant quel propriétaire de Bandeville a permis ces regroupements.

Au XVI^e siècle, un premier regroupement a lieu autour du domaine de Bandeville, avec Béchereau, La Baste, St-Cyr de Briis, La Tour St-Cyr, Foisnard. Au début du XVII^e siècle, un second regroupement a lieu avec Morsang, La Baste, Bistelle, puis en 1679, Longvilliers et la moitié du Plessis-Marly ; enfin, en 1739 le rachat de Rouillon concrétise l'apogée du domaine. De nombreuses autres acquisitions d'arrière-fiefs discontinus ont eu lieu mais ne sont pas traitées dans cet article.

La revue des fiefs est présentée, ci-dessous, en commençant par les plus anciens, suivis par ceux rattachés en dernier au domaine de Bandeville, présenté en dernier. Nous fournissons dans cet article des généalogies simplifiées des seigneurs et dames de ces fiefs, sachant qu'avant le XVII^e siècle les dates sont bien sûr incomplètes. Dans les listes de propriétaires successifs des fiefs, l'abréviation « Prop. » signifie « propriétaire » ; les chiffres en tête des noms donnent la séquence de propriété ou juridiction sur le fief. Les références sont en Annexe 3.

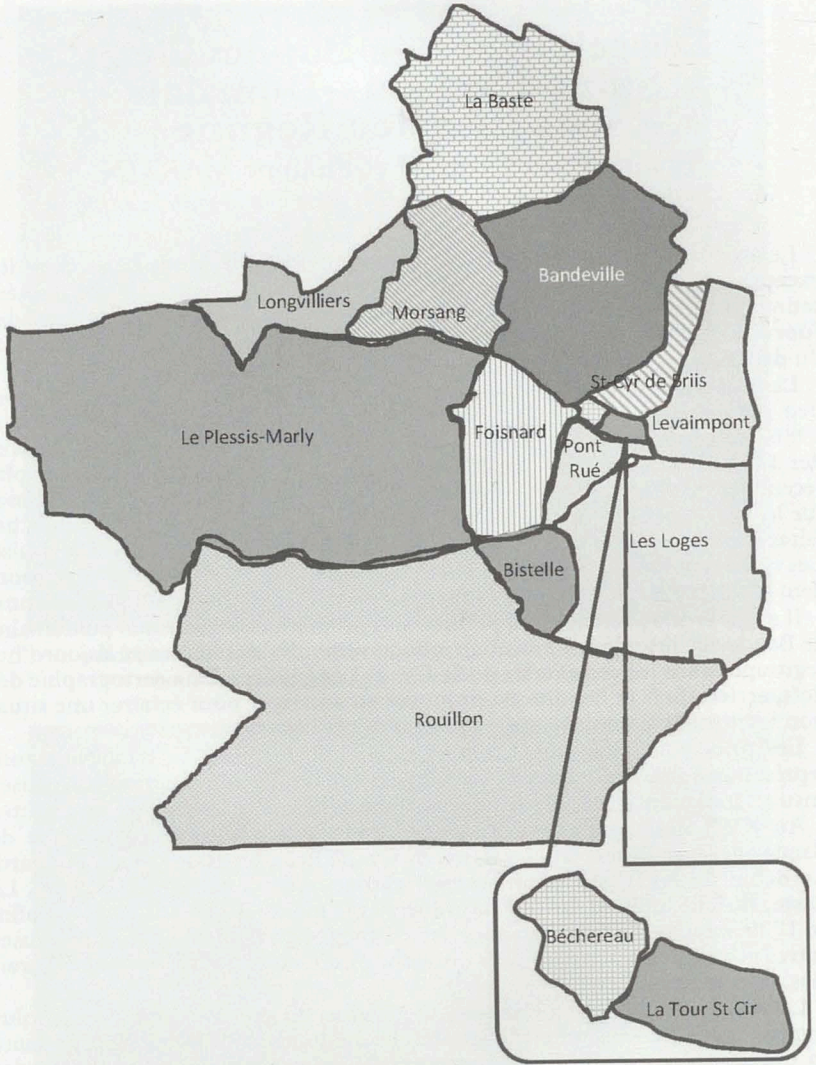
1. – GUYOT (Joseph), *Chronique d'une Ancienne Ville Royale. Dourdan*, Paris, Aubry, 1869.

– PILTANT (Jules), *Notes sur Saint Cyr sous Dourdan*, Imprimerie Chaix, 1887.

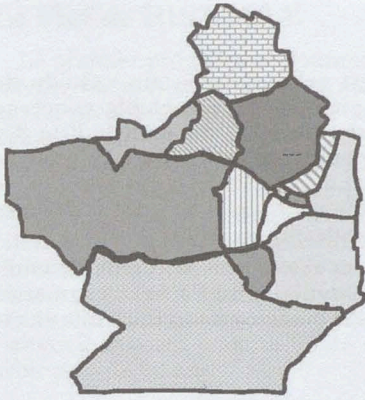
– CHRETIEN et GAUCHARD, *Monographie communale*, 1889.

2. PRÊTER (J.-L.), « La Seigneurie de Bandeville et ses fiefs du XIII^e au XVIII^e siècle », Bulletin de la Société Littéraire de Dourdan, n° 13, déc. 1986.

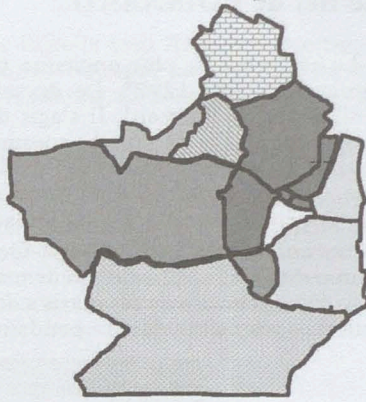
3. LE DU (Frédérique), *Le Château de Bandeville (Essonne)*, Mémoire de master 2 en Histoire de l'Architecture moderne, Paris, Université Paris IV-Sorbonne, 2011, 3 vol.



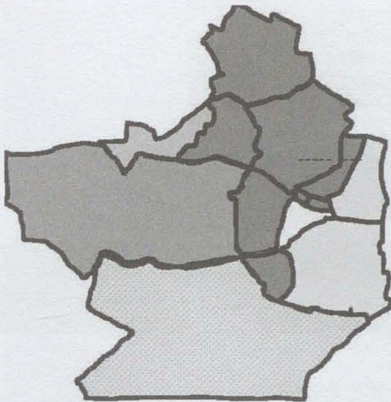
Implantation générale des fiefs au XV^e siècle.



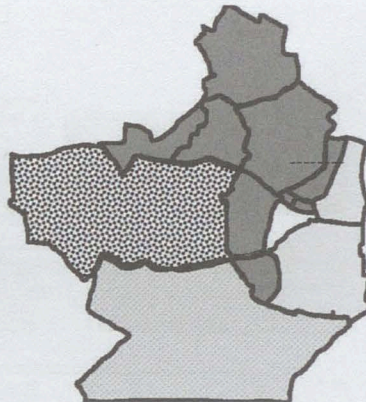
Avant 1530.



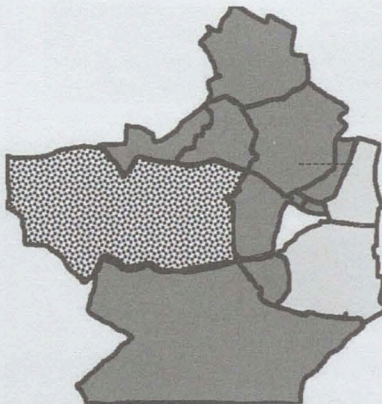
An 1538 après les achats de Thomas Rappouël.



En 1622 après les achats de Thierry Sevin.



En 1679 après les achats de François Bazin.

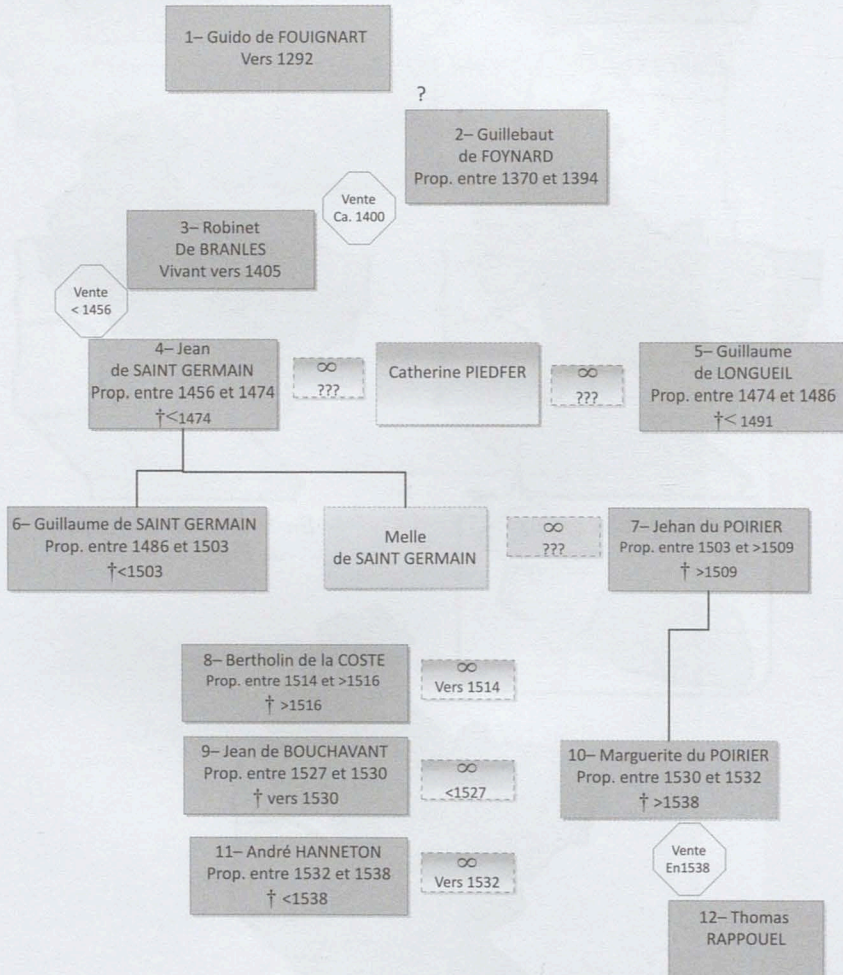


En 1739 après l'achat par Pierre Doublet de Crouy.

Le fief de FOISNARD

La référence la plus ancienne trouvée est celle d'un certain « Guido de Fouignart » vers 1292⁴. Le document le plus ancien disponible concerne Guillebaut de Foisnard. Il s'agit d'un censier de 1370 donnant la liste des propriétaires. On ne sait pas comment cette propriété est passée à Robinet de Branles (cf Prêter) puis à Jean de Saint-Germain. Le schéma qui suit montre que, ensuite, Foisnard a été transmis par héritage jusqu'à sa vente à Thomas Rappouël qui l'a rattaché au domaine de Bandeville en 1538.

Les enfants de Jean de Saint-Germain sont restés sous la tutelle de Guillaume de Longueil jusqu'à leur majorité. Marguerite du Poirier s'est mariée trois fois et chacun de ses maris a administré le domaine à son tour. Elle en est toutefois restée la « dame » pendant 33 ans.

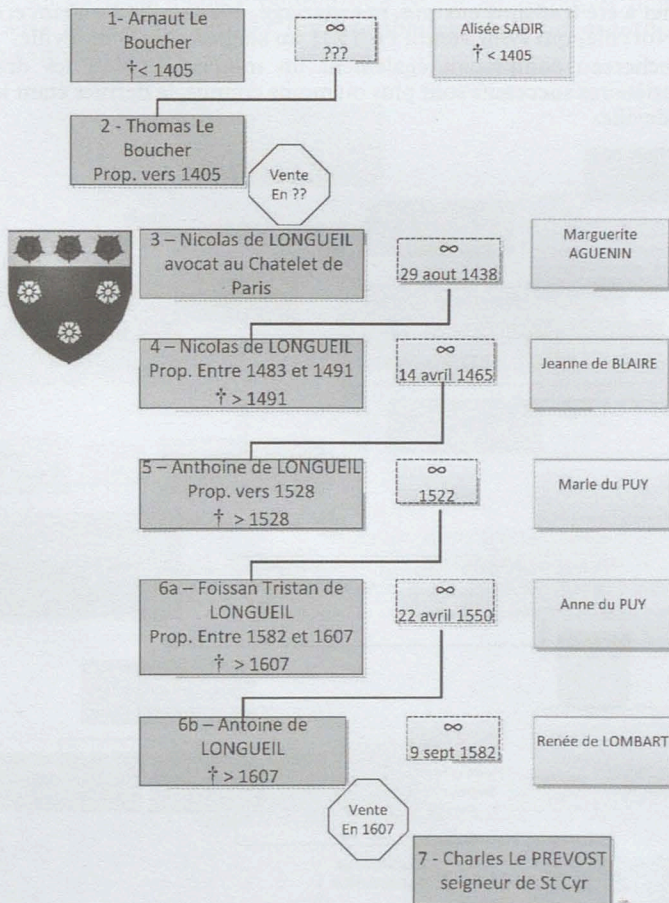


4. *Mémoire t. VI, 1876, Société archéologique d'Eure-et-Loir, p. 160-165.*

Le Fief de BISTELLE

Le premier propriétaire connu du fief de Bistelle était Arnaut le Boucher ; son fils Thomas en fait un aveu au seigneur de Béchereau en 1405 ; on ne sait qui lui succéda avant que ce fief entre dans la famille de Longueil pour près de deux siècles.

Dans un dictionnaire de la Noblesse Nicolas de Longueil, marié à Marguerite Aguenin en 1438⁵ est cité comme seigneur de Bistelle⁶. Il n'existe pas d'archives au château de Bandeville permettant de confirmer ce fait. Son fils, Nicolas (II) de Longueil émet un aveu et dénombrement en 1483 au seigneur de Béchereau et le renouvelle en 1491 pour son fief de Bistelle. Contrairement à ce qui a été écrit, il n'hérite pas de ce fief par sa femme. Le domaine est vendu en 1607 au seigneur de St-Cyr, Charles Le Prevost par Antoine de Longueil agissant comme fondé de pouvoir de son père infirme qui devait avoir près de 80 ans.



5. LA CHENAYE-DESBOIS (François de), *Dictionnaire de la Noblesse*, 3^e édition, Paris, Schlesinger, 1863, t.1, p. 151 & t.12,

6. ANSELME (Père) et al., *Histoire Généalogique et Chronologique de la Maison Royale de France*, ..., 3^e édition, t. 1, Paris, Compagnie des libraires, 1726, p. 151.

Le fief de BÉCHEREAU

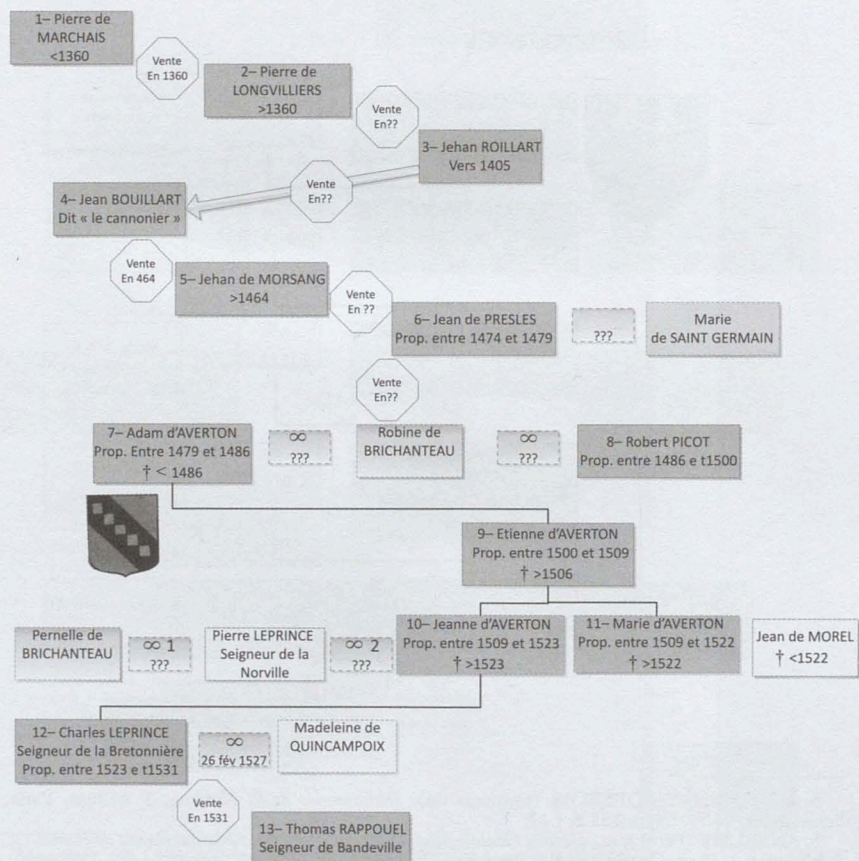
Les deux premiers propriétaires connus de Béchereau furent Pierre de Marchais, vendeur et Pierre de Longvilliers, acheteur en 1360. Ensuite, peu d'information au XIV^e siècle.

De nombreux actes au XV^e siècle existent dans les archives du château de Bandeville sur des transactions à Béchereau entre bailleurs et preneurs ce qui rend complexe l'identification des propriétaires du domaine. Le premier seigneur connu était Jehan Roillart qui reçut en 1405 les foyes et hommages des seigneurs de Foisnard et Bichetelle.

Après un « trou » d'un demi-siècle, les propriétaires se sont succédé sans qu'il soit possible de savoir si c'était par héritage ou par vente, bien que les noms « Roillart » et Bouillart » soient proches et aient pu être de la même famille.

Le fief de Béchereau a appartenu à Jean de Morsang (voir *infra* l'histoire du fief de Morsang), puis Jean de Presles qui l'a transmis à la famille d'Averton. Le fief a été transmis ensuite, par mariage, à la famille Le Prince, seigneurs de La Norville, qui l'ont vendu en 1531 au seigneur de Bandeville.

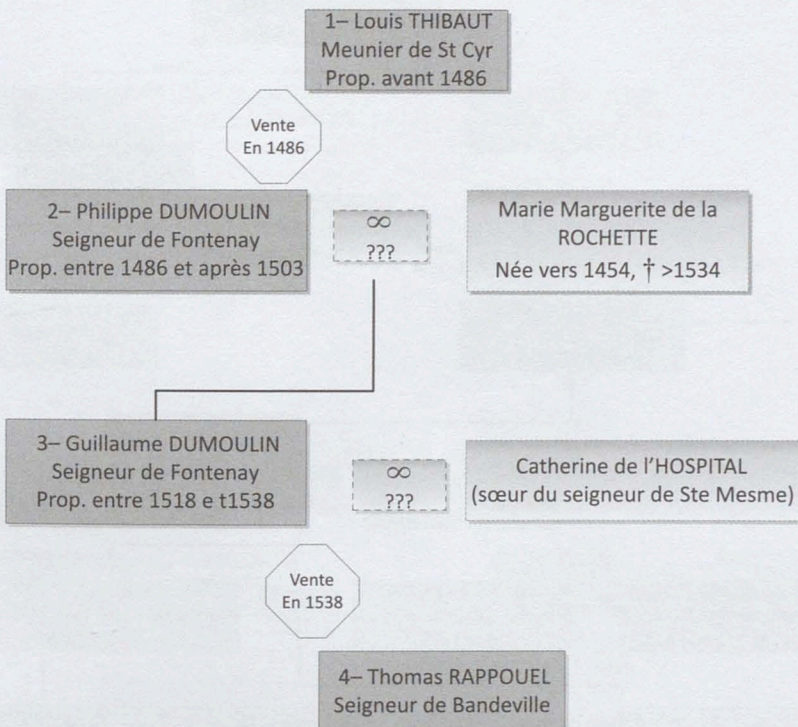
Béchereau comprenait également un moulin à fouler les draps dont les propriétaires successifs sont plus ou moins connus, le dernier étant le seigneur de Bandeville.



Le fief de ST-CYR DE BRIIS

Un acte de foy et hommage de 1785⁷ pour le fief de St-Cyr de Briis, appelé second fief de St-Cyr, donne une bonne description de l'emplacement de ce fief : « le domaine consiste en une place sur le bord de la rivière où il y avait autrefois un moulin dont il ne reste plus aucun vestige, avec un petit jardin, le tout servant actuellement de place publique devant l'Église paroissiale de St-Cyr ». La mention la plus ancienne de ce fief date de 1486 ; il fut vendu au seigneur de Bandeville en 1538. Il appartient tout ce temps aux seigneurs de Fontenay-les-Bris, la famille Dumoulin.

On peut citer une anecdote sur l'épouse de Philippe Dumoulin rapportée par l'abbé Lebeuf⁸, « En 1534, Guillaume du Moulin était seigneur de ce lieu et avait encore sa mère. Son respect pour les lois de l'Église mérite d'être connu. Il expose à l'évêque de Paris que cette dame, nommée Marie, était âgée de 80 ans et ne pouvait se passer de viande pendant le Carême. L'évêque lui permit de lui en faire manger pourvu que ce fût en secret, et non les vendredis. Cette permission qui est remarquable en tout, fut accordée le 19 janvier de cette année-là ».



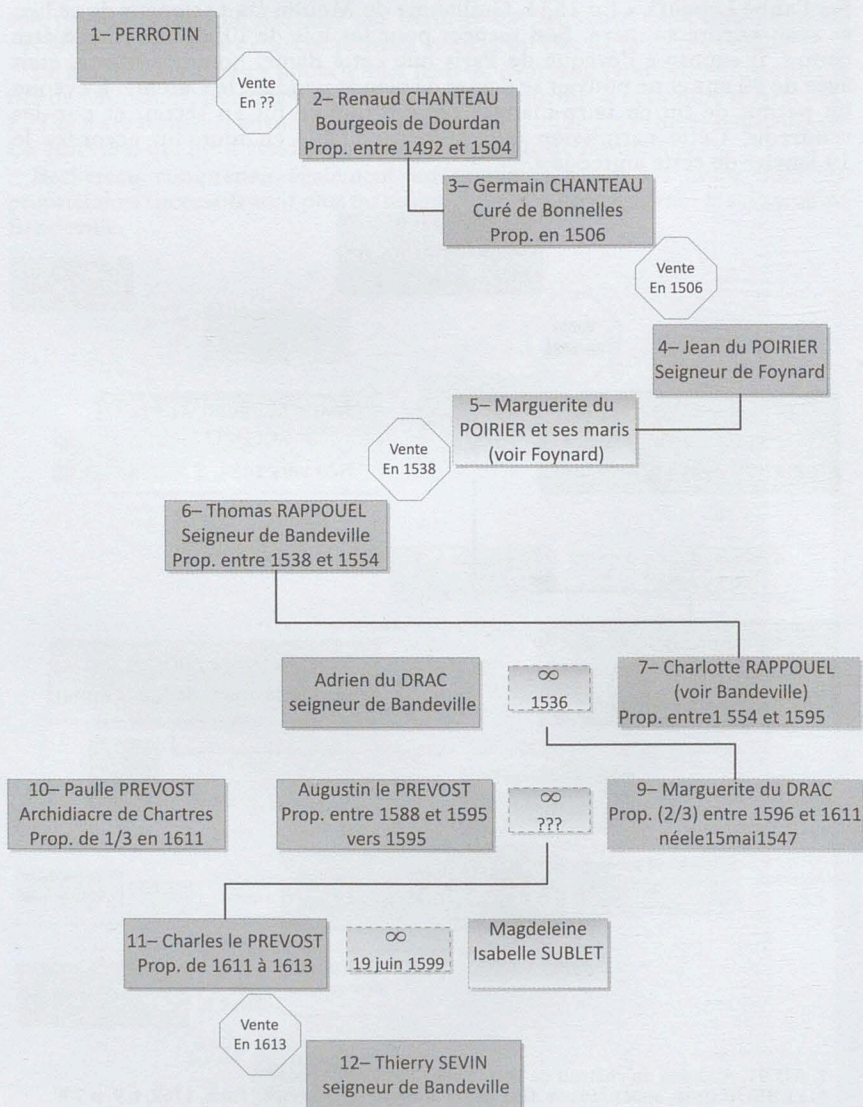
7. AD 91, Archives du château de Bandeville, 2/401/149- 68/692.

8. LEBEUF (Jean, abbé) *Histoire de la ville et de tout diocèse de Paris*, Paris, 1762, t. 9, p 208.

Le fief de LA TOUR DE ST-CYR

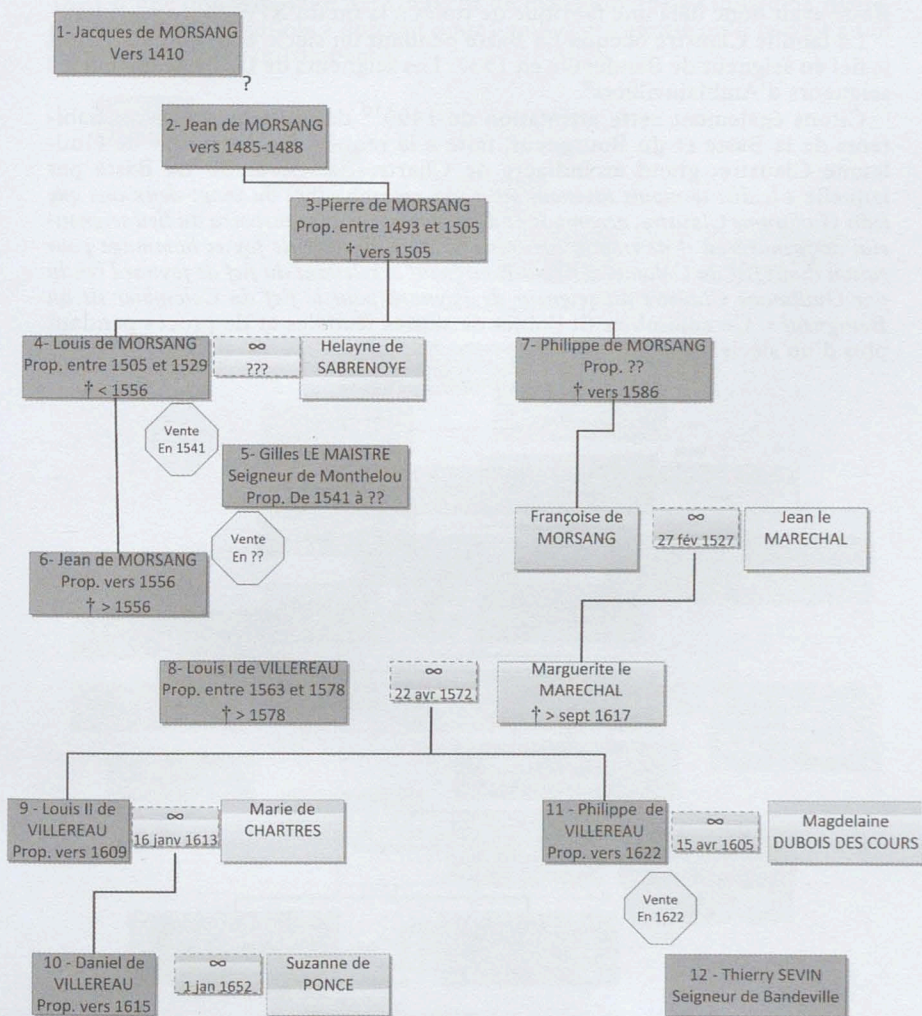
Au début du XVI^e siècle ce domaine a appartenu aux Chanteau dont les héritiers le vendirent à la famille du Poirier, seigneurs de Foynard. Thomas Rappouël, seigneur de Bandeville, l'acquit en 1538 et après sa mort, ce fief fut gérée par sa fille Charlotte jusqu'en 1595.

Le fief passa ensuite à la famille Le Prevost (Augustin, gendre, pour 2/3, et Paul, son frère, pour 1/3) ; L'arrière-petit-fils de Thomas Rappouël le racheta en 1611 puis le vendit au nouveau seigneur de Bandeville, Thierry Sevin, en 1613.



Le Fief de MORSANG

La référence la plus ancienne sur le fief de Morsang date de 1410. Ce domaine est resté la propriété de la famille de Morsang puis par alliance de la famille de Villereau, jusqu'à sa vente, en 1622, au seigneur de Bandeville, Thierry Sevin.

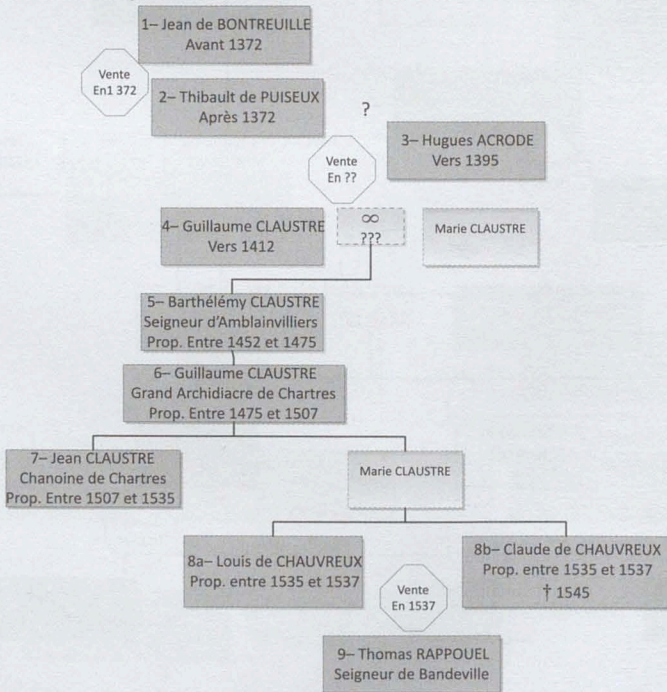


Le fief de LA BASTE

Le plus ancien texte connu concernant La Baste est un acte passé le 3 mars 1372 par Jean de Bontreuille, seigneur de Bonnelles pour la vente de l'hôtel seigneurial de La Baste et du moulin de Corbelin à Thibault de Puiseux. En 1395, Hugues Acrode, seigneur de Bourgneuf et Corbelin baille à Danyau Le Marquant et Jean Le Baille « une loge et place à faire thuille ... près l'étang de la Baste qui est à icelluy bailleur. Pourront les preneurs prendre terres et sables en terre dudit lieu et de l'eau audit étang, pourvu quiceluy etang n'en soit point empiré ». La Baste avait donc déjà une fabrique de tuiles à la fin du XIV^e.

La famille Claustre occupa La Baste pendant un siècle et demi puis vendit le fief au seigneur de Bandeville en 1537. Les seigneurs de La Baste étaient les seigneurs d'Amblainvilliers⁹.

Citons également cette attestation de 1499¹⁰ de plusieurs témoins, habitants de la Baste et du Bourgneuf, faite à la requête du procureur de Guillaume Claustre, grand archidiacre de Chartres, seigneur de La Baste par laquelle « lesdits tesmoins attestent qu'il y a environ vingt ou vingt-deux ans que ledit Guillaume Claustre, accompagné desdits témoins, se transporta au lieu seigneurial de foynard où il ne trouva personne, et où il fit offre de foy et hommage pour raison dudit fief du Colombier sis au Bourgneuf et relevant du fief de foynard rendu par Guillaume Claustre au seigneur de Foynard pour le fief du Colombier sis au Bourgneuf ». Ce colombier fit l'objet de saisies féodales et de procès pendant plus d'un siècle.



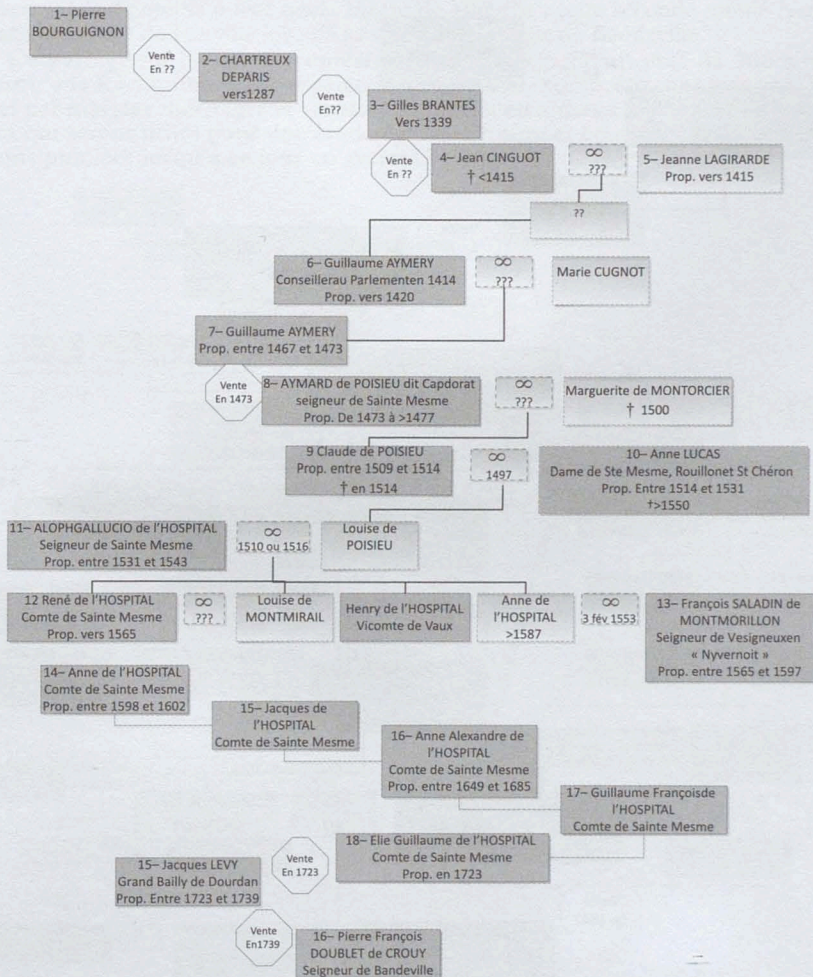
9. Département de Seine et Oise, Bulletin de la Commission des Antiquités et des Arts, XLVII^e volume, p 220, Rodez, 1935.

10. AD 91, Archives du château de Bandeville, 2/36/5/47 – 48/602.

Le fief de ROUILLON

L'histoire de Rouillon a été largement décrite par J-L Prêter en 2008¹¹. Nous nous contenterons de rappeler quels en étaient les seigneurs dans le même format que pour les autres fiefs.

Après plusieurs ventes du XII^e au XV^e siècles, Rouillon appartenait aux seigneurs de Sainte-Mesme depuis le milieu du XV^e siècle, d'abord à la famille de Poisieu puis de l'Hospital par mariage, avec une intermittence au seigneur de Vesigneux en Nivernais. On peut noter l'étrange acte du 10 avril 1421 d'une donation faite par Clément de Faucamberg à Guillaume Aymery, seigneur de Rouillon, « don fait pour l'amour et l'amitié qu'il portait audit Aimery qui étoit son compère ».

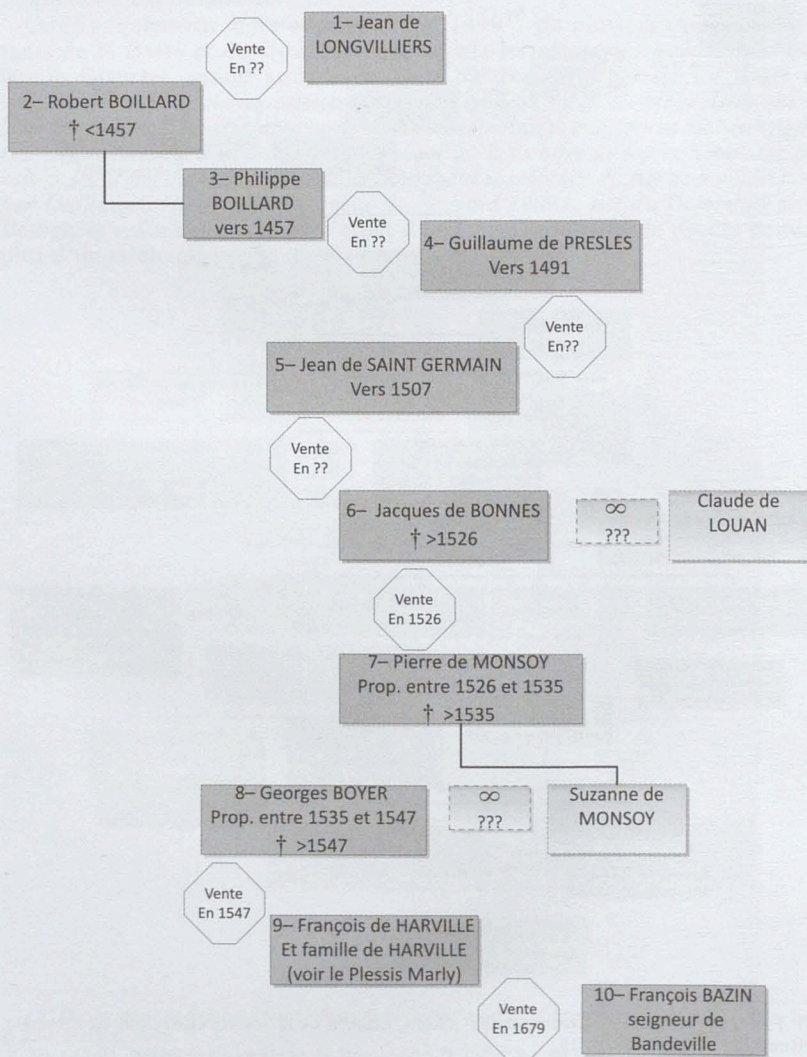


11. PRÊTER (J.-L.), « Le hameau de Rouillon », Bulletin de la Société Historique de Dourdan en Hurepoix, N° 55, 2008, p. 36.

Le fief de LONGVILLIERS

Le plus ancien seigneur connu de Longvilliers était Jean de Longvilliers. Plus tard, les archives du château de Bandeville donnent la succession des propriétaires de Longvilliers (voir tableau ci-dessous), plus complète que ce qui a été publié jusqu'à présent.

Citons toutefois un contrat du 27 septembre 1473 répertorié par l'archiviste du château de Bandeville en 1780 pour la vente de la moitié des terres et seigneurie de Longvilliers par Louis de Bouhault, seigneur de Bruyères le Chastel à Louis de Bouville. Cet acte n'est référencé dans aucun ouvrage historique local et ne correspond à aucune logique vis-à-vis des propriétaires connus de Longvilliers. Il s'agit peut-être d'une erreur.

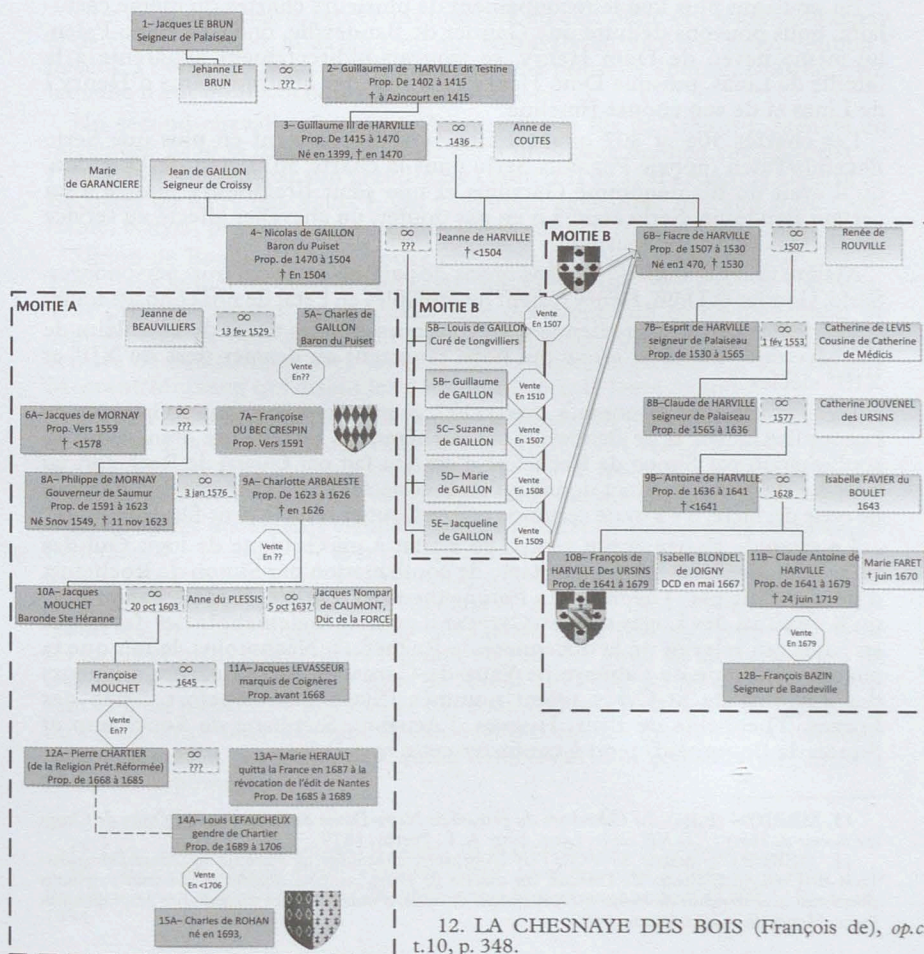


Le fief DU PLESSIS-MARLY

Guillaume II de Harville rendit un aveu pour le fief du Plessis-Marly au seigneur de Magny Lessart en 1402. Il mourut à Azincourt en 1415¹². Cet aveu, fait partie des archives de Bandeville et spécifie que « Guillaume de Harville, dit Testine, escuyer, eschanson du Roy, seigneur, a cause de damoiselle Jehanne sa femme, fille de feu Jacques Le Brun, chevallier, seigneur de Paloiseil » ; On peut donc supposer que Jacques Lebrun était seigneur du Plessis-Marly en même temps que de Palaiseau.

À la mort de Nicolas de Gaillon en 1504, héritier du Plessis par sa femme Jeanne de Harville, le fief fut partagé en deux : une première part pour l'aîné Charles de Gaillon qui fut vendu et possédé par des protestants jusqu'à l'achat par la famille de Rohan ; une seconde part pour les autres enfants qui vendirent progressivement cette moitié à leur oncle Fiacre de Harville ; cette seconde moitié resta dans la famille de Harville jusqu'à sa vente au seigneur de Bandeville.

Ce partage fut l'objet de contestations diverses pendant près de 300 ans, jusqu'à la Révolution. Les propriétaires successifs, nombreux, ont transmis le fief par mariage, héritages et ventes. Le tableau en annexe fournit les références qui seront utiles pour une étude détaillée future et complète ; les descriptions publiées jusqu'à ce jour en avaient besoin.



12. LA CHESNAYE DES BOIS (François de), *op.cit.*, 1866, t.10, p. 348.

Le domaine de BANDEVILLE

Bien qu'il n'en reste aucune trace, il devait exister un petit hameau sur le territoire de St-Cyr au cours du haut Moyen Âge. Après les incursions normandes de la fin du IX^e et du début du X^e siècle, la reconstruction du Hurepoix s'organise autour des puissantes maisons de Montlhéry, Rochefort et Montfort-l'Amaury.

Les plus anciens titres qui nous soient connus à ce jour sur Saint-Cyr remontent au XII^e siècle. Qui sont-ils et que nous apprennent-ils ?

Le tout premier document historique est donné par la charte 327 du cartulaire du prieuré de Notre-Dame de Longpont¹³. Elle relate le don de terres au prieuré par un certain Serlo Paganus/Païen. Il y est précisé que le dit Serlo est neveu de Dom Henry, cinquième prieur de Notre-Dame entre 1086 et 1135, et que parmi les témoins à l'acte de donation se trouvait, en plus de son épouse Marcha, un autre oncle Galterius de bendevilla/Gautier de Bendeville. Nous nous trouvons ainsi en présence de la plus ancienne mention d'un membre de la famille de Bandeville qui nous ramène à la toute fin du XI^e – début du XII^e siècle sous le règne du roi Louis VI le Gros.

En poussant plus loin le recouplement de plusieurs chartes du même cartulaire, nous pouvons déduire que Gautier de Bandeville, oncle de Serlo Païen, lui-même neveu de Dom Henry, se trouvait indirectement apparenté à la famille de Linas, puisque Dom Henry était l'un des quatre enfants d'Henry I de Linas et de son épouse Émeline.

Les chartes 306 et 307 quant à elles nous apprennent en plus que Serlo Paganus/Païen (appelé Paganus Serlo dans la charte 307) était de Dourdan, qu'il avait un fils dénommé Garsilius et une sœur Erembourg mariée à un certain Baudouin. Serlo était, à n'en pas douter, un chevalier affecté au service du château royal de Dourdan.

Malgré tous ces indices, les liens précis de parenté entre ces trois personnages, Serlo, Gautier et Dom. Henry restent invérifiables en l'état de nos connaissances.

Les textes suivants proviennent de plusieurs chartes tirées du cartulaire de l'abbaye des Vaux de Cernay qui nous reportent au dernier tiers du XII^e et XIII^e siècles¹⁴.

La plus ancienne remonte à mars 1177 et mentionne un autre Galterius de bendevilla/Gautier II de Bendeville comme témoin à la signature d'une lettre de confirmation par Simon de Rochefort d'un don fait par Guerri de Rochefort au bénéficiaire de l'abbaye. Étant donné qu'un bon siècle sépare la charte de Longpont de cette dernière, il y a toute certitude que ce Gautier II fut le petit-fils du premier.

La seconde charte écrite vers 1180 a trait à un Guidone de logis/Gui des Loges, lui aussi témoin d'une charte de confirmation par Simon de Rochefort d'un don fait par Theonius de Forgiis/théo des Forges. Il n'est pas précisé qu'il s'agit ici des Loges sis à St-Cyr, car il existait également le fief des Loges en Josas qui relevait de la doyennoté de Rochefort. Néanmoins, le fait que la charte provienne de l'abbaye de Vaux-de-Cernay et que plusieurs seigneurs des environs de St-Cyr y soient nommés (Syvin de Rochefort, Théo des Forges, Theobalde de Briis, Hugues d'Arpajon, Stéphane de Sonchamp et Simon de Bourgneuf) tend à conforter cette hypothèse.

13. MARION (Jules), *Le Cartulaire du prieuré de Notre-Dame de Longpont de l'Ordre de Cluny, au diocèse de Paris : XI-XII^e siècle*, Lyon, Imp. A. L. Perrin, 1879.

14. MERLET (Lucien) & MOUTIÉ (Auguste), *Cartulaire de l'abbaye de Notre-Dame-des-Vaux-de-Cernay, de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Paris, composé d'après les Chartres originales conservées aux Archives de Seine-et-Oise, enrichi de notes, d'index, et d'un dictionnaire géographiques*, Paris, Henri Plon imprimeur, 1858.

Nous possédons également le rôle des feudataires de Philippe-Auguste relevant de Montlhéry de 1202 qui cite deux chevaliers de St-Cyr. Tout d'abord, Robertus de Logiis ante Ruppem Fortem/Robert des Loges devant Rochefort, homme lige du roi et seigneur des Loges. Ce Robert, fils du précédent Gui des Loges devait un service d'armes de deux mois à Montlhéry. Se trouve ensuite Rogerus Sine Nappis de Sancto Cyriaco/Roger Sans Nappe de St-Cyr, homme du roi pour le moulin de Levimpont (molendino de Levenpont) ; il devait lui aussi deux mois de service à Montlhéry. [Notons, ici, que cette toute première mention historique du moulin de Levimpont, notée dans sa graphie d'ancien français latinisé « Levenpont », permet d'émettre une nouvelle hypothèse quant à l'origine de son nom. En effet il faut y voir un pont levant adossé au moulin et non pas un pont sur vingt piles comme est expliquée communément son étymologie. D'ailleurs la largeur de la Rémard n'aurait pu porter à l'évidence un tel ouvrage.]

Sur Bandeville, par une charte du même cartulaire des Vaux de Cernay de 1215, le chevalier Radulphe/Raoul I de Bandeville vient confirmer la donation faite par son père Gautier II et sa mère Marie d'une rente de muid de blé au profit de la dite abbaye des Vaux de Cernay. Son sceau, en cire verte, est apposé sur ladite charte. Cet acte nous confirme que Raoul était fils de Galterius/Gautier II, chevalier de Bandeville, et de Marie, ainsi que l'époux en premières noces de Julienne.

Une deuxième charte provenant toujours du cartulaire des Vaux-de-Cernay et datée d'août 1234, nous apprend que Raoul I avait un frère, Symon/Simon I décédé à cette époque, et qu'il avait pris une nouvelle épouse, Isabelle, avec laquelle il eut un fils dénommé lui aussi Raoul.

Un second chevalier Simon de Bandeville, le fils de Simon I, racheta en novembre 1256 la rente de muid de blé d'hivernage donnée aux religieux de l'abbaye de Cernay par son grand-père Gautier II en leur cédant la censive de Bécherel ou « Pré des Vaulx ». On y apprend également que son frère Guillerme, écuyer, possédait lui aussi des terres sur le territoire de Bandeville.

Simon de Bandeville se retrouve cité dans un acte de Saint-Maur daté de 1266 dans lequel un certain Petrus de Mailliaco Villa, chevalier de Marly-la-Ville près de Louvres, et sa femme Ade déclarent être en co-possession de cent arpents de bois au lieu-dit Jarriel à Ozoir-la-Ferrière, dépendant de la censive de Saint-Maur, avec les chevaliers Simon de Bandeville et Dreux de Morcent/Morsang qui disent les détenir du côté de leurs femmes.

Ce n'est pas la seule terre que la famille de Bandeville possédait hors des limites de St-Cyr. Dans la charte des Vaux de Cernay de 1234 susmentionnée, Raoul I précise que son frère Simon I avait fait don pour le repos de son âme, d'un 1/2 muid de blé d'hivernage à percevoir chaque année sur son moulin d'Ermenonville.

Deux autres documents viennent encore attester de possessions outre-saint-cyriennes. Le premier est la mention, dans le terrier de Pierre de Thillay, de Simon I de Bandeville qui possède cinq arpents de terres à Gonesse aux environs de 1220. Le second est le cueilloir de rentes¹⁵ de 1319-1343 de Guillaume du Breuil, seigneur d'Osny-sur-Viosne¹⁶. Ce précieux registre détaille les terres et biens immobiliers relevant au « fié des hoirs de mons. Gautier de Bendeville », et cite même le nom de Raoul. En l'état actuel de nos connaissances il est difficile de savoir si ce fief était déjà une possession de Gautier II ou s'il est entré dans la famille de Bandeville par le jeu des alliances matrimoniales ; toutefois la citation de Gautier dans le cueilloir accrédi^{te}rait plutôt la première hypothèse.

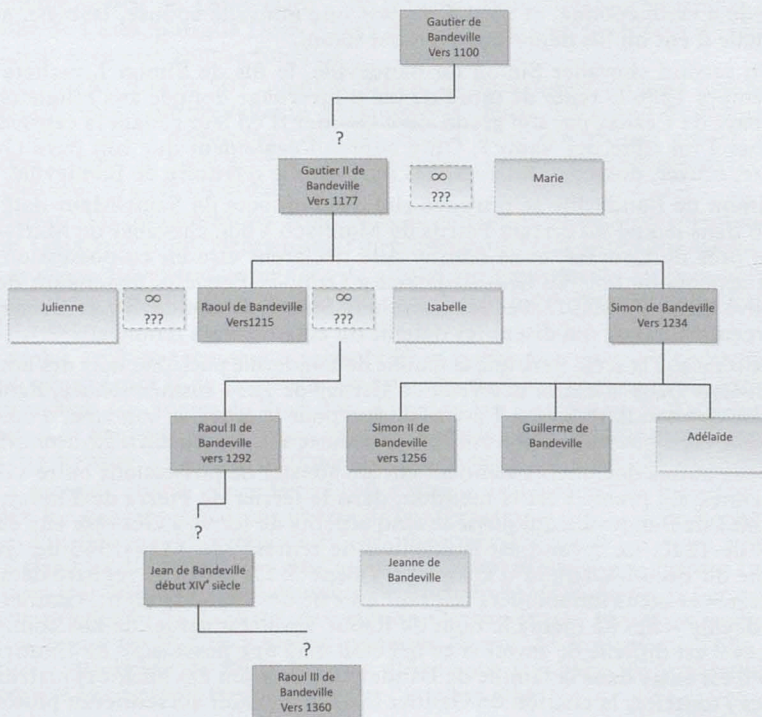
15. Livre de comptes enregistrant la recette des cens. Synonyme : Cueilleret ou terrier.

16. LEFEVRE (Louis, abbé), *Osny-sur-Viosne. Essai historique d'après les archives de la seigneurie*, revu et annoté par José GILLES, Société historique et archéologique de Pontoise ; 1934.

Mais attardons-nous sur le cueilloir et reportons-nous quelques lignes plus loin. Le nom d'un autre seigneur y apparaît, celui de Jehan de Fresnoy qui pourrait être Jean II de Fresnoy-en-Thelle. Il n'est pas anodin de citer son nom car, bien qu'il ne soit pas ici directement associé à celui des héritiers de Bandeville, on peut néanmoins être enclin à supputer le chaînon manquant qui expliquerait la transmission du fief de Bandeville à la famille de Fresnoy dans le courant du XIV^e siècle (sur ce sujet voir plus loin le contrat de vente de 1408 de Marguerite de Fresnoy et son époux Philippe de Belloy, propriétaires du fief de Bandeville, à Philippot Gaudin).

Revenons à la fin du XIII^e siècle avec un rôle de 1271 dans lequel nous pouvons lire qu'un certain François des Loges doit service au Roi pour 40 jours. On le voit apparaître également en 1292 dans un cartulaire de Montfort-l'Amaury comme homme lige de la châtellenie de Rochefort¹⁷. Dans ce même cartulaire sont également cités les noms de Simon de Logis/Simon des Loges, de Radulphe de Bendeville (Raoul II de Bandeville) et d'un certain Guido de Foynart/Gui de Foynard, homme lige de la châtellenie d'Épernon.

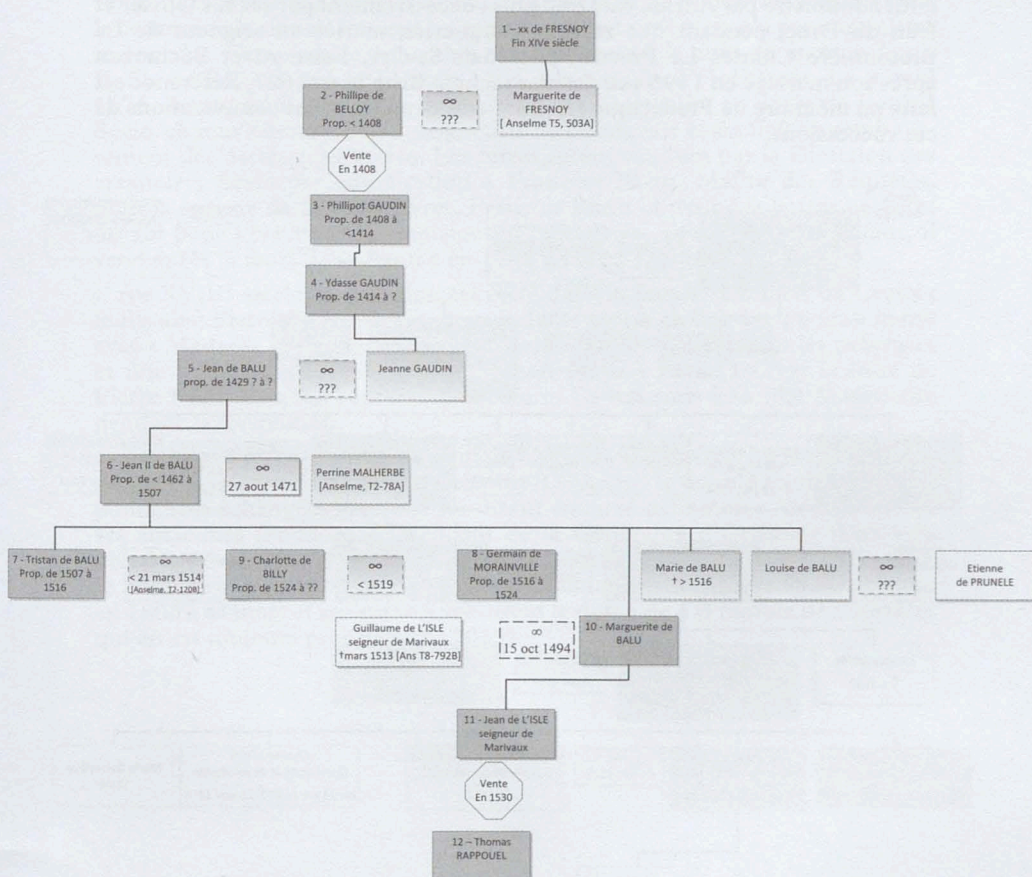
Les comptes de Montlhéry de la première moitié du XIV^e siècle¹⁸ nous apprennent que la seigneurie de Bandeville avait versé à la châtellenie de Montlhéry seize livres de subvention à la guerre lancée en 1337 par le roi Philippe VI contre Édouard III d'Angleterre et qui sonne le début de la guerre de Cents Ans.



17. MORICE (Hyacinthe, dom), *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, t. I, Paris, Charles Osmont imprimeur, 1742, t. 1, p.1101-1104.

18. MAILLARD (François), « L'Extension de la prévôté de Paris et des châtellenies de l'Île-de-France au XIV^e siècle » dans Actes du 100^e Congrès national des Sociétés savantes ; Paris, CTHS, 1975, t.2, p. 19-58.

Le 22 mars 1408 Philippe de Belloy, seigneur de Bandeville par son épouse Marguerite de Fresnoy, vendit à Philippot Gaudin, écuyer originaire de Louville La Chenard, les fief, arrière-fiefs, justice et seigneurie de Bandeville. Les liens entre les familles de Belloy et de Fresnoy sont mal connus malgré plusieurs mentions de Marguerite de Fresnoy à cette époque.¹⁹ Les seigneurs de Bandeville au Moyen Âge sont représentés ci-dessous sans qu'il soit possible de dire qui était propriétaire du domaine ou à quelles dates ni quelle était son étendue.

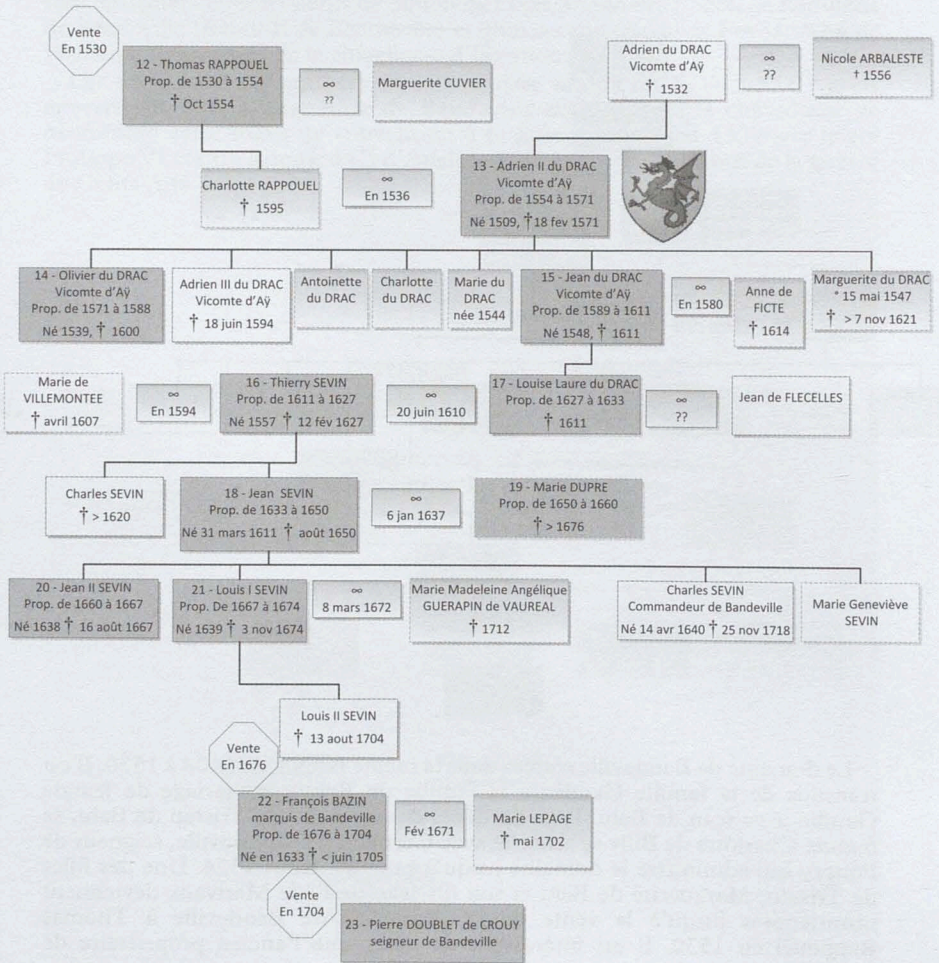


Le domaine de Bandeville restera dans la même famille de 1408 à 1530. Il est transmis de la famille Gaudin à la famille de Balu par mariage de Jeanne Gaudin avec Jean de Balu. Lors du décès de son petit-fils Tristan de Balu, sa femme Charlotte de Billy se remarie avec Germain de Morainville, seigneur de Poupry qui administre le domaine jusqu'à sa mort début 1524. Une des filles de Tristan, Marguerite de Balu et son fils Jean de l'Isle Marivaux deviennent propriétaires jusqu'à la vente de la seigneurie de Bandeville à Thomas Rapouël en 1530. Il est intéressant de noter que l'ancien propriétaire de

19. BELLEVAL (René de), *Nobiliaire de Ponthieu et de Vimeu*, Amiens, Lemer Aîné éd., 1861-1864. [B.N.F., <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb300804840>], t. 1, p. 329.

Bandeville à la fin du XIV^e siècle, Philippe Gaudin, venait de Louville la Chenart en Eure-et-Loir ; or, Germain de Morainville, plus de 100 ans après, venait de ce village, ainsi que Étienne de Prunelé, seigneur de Louville-la-Chenart, mari de Louise de Balu.

Thomas Rappouël va agrandir considérablement le domaine qu'il transmet à sa mort en 1554 à son gendre Adrien du Drac, vicomte d'Aÿ. Il a été écrit que le domaine fut partagé entre les enfants de Thomas Rappouël. En réalité, il fut administré par Adrien du Drac puis successivement par ses fils Olivier et Jean du Drac, pendant que sa fille Marguerite, mariée au seigneur de La Bretonnière Charles Le Prevost, possédait St-Cyr, Foisnard et Béchereau après son mariage en 1595 ; ce dernier racheta Bistelle en 1607. Référence est faite au mémoire de Frédérique Le Du²⁰ très détaillé sur les complications de ces successions.



20. LE DU (Frédérique), *Le Château de Bandeville*, op. cit.

Le domaine de Bandeville, est réuni à St-Cyr en 1613 par Thierry Sévin qui engagea la restauration du château. La branche Bandeville de la famille Sevin connaît une brève existence du fait de ses activités militaires²¹. Tout d'abord elle perd Jean II Sevin, petit-fils de Thierry Sevin, qui meurt au cours du siège de Lille le 18 août 1667, la tête emportée par un boulet²². Vient son frère Louis I Sevin, marquis de Bandeville, qui décède le 03 novembre 1674 de ses blessures reçues à la bataille d'Ensheim lors de la campagne d'Alsace de Louis XIV. Son 3^e fils Charles Sevin, commandeur de Bandeville résidait dans la commune et signait souvent les registres d'état civil mais n'a pas administré le domaine. Cette famille disparaîtra définitivement à la mort du marquis Louis II, fils de Louis I, tué le 13 août 1704 à la bataille d'Hochstedt. Le 3 avril 1676, devant faire face à des difficultés financières suite au décès de Louis I Sevin, sa veuve devra céder la seigneurie de Bandeville et ses fiefs en remboursement des dettes contractées. Les terres furent vendues par la Direction des créanciers Sevin par adjudication à François Bazin, Maître des Requêtes, pour la somme de 122 000 livres. François Bazin obtient des lettres patentes du roi pour l'érection du domaine en marquisat. Toutefois, sans enfant, il vend après la mort de sa femme en 1704 à Pierre Doublet de Crouy.

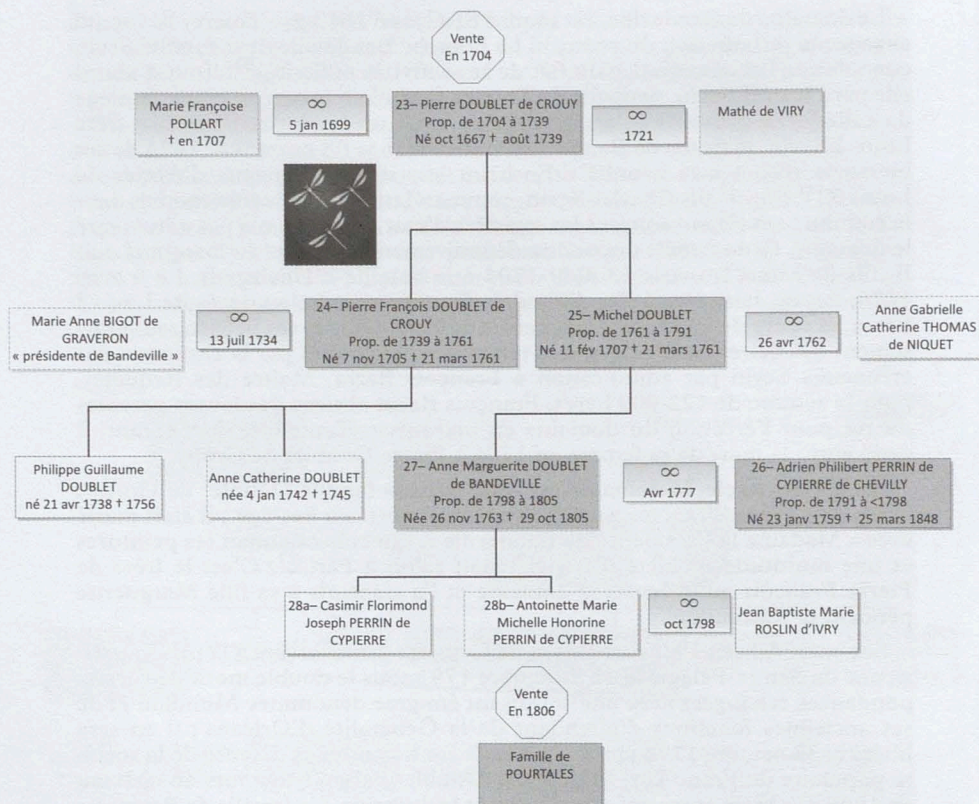
Au XVIII^e siècle, le domaine est resté dans la famille Doublet de Crouy ; le fils aîné Pierre François a eu deux enfants morts en bas-âge ; il était marié avec « Madame la Présidente de Bandeville », qui collectionnait les peintures et une multitude d'objets d'art, et tenait salon à Paris²³. C'est le frère de Pierre François qui a repris le domaine et l'a transmis à sa fille Marguerite pendant la Révolution.

Son mari Adrien-Philibert Perrin de Cypierre est incarcéré à la prison parisienne de Sainte-Pélagie le 28 décembre 1793 sous le double motif de correspondances échangées avec une soi-disant émigrée dénommée Mondion et de ses anciennes fonctions d'intendant de la Généralité d'Orléans ; il en sera libéré le 25 octobre 1794 après avoir eu le soutien pour sa défense de la société populaire de Franc-Cir. Marguerite Doublet habitait toujours au château en 1806 à sa mort et ses enfants vendirent le domaine à la famille de Pourtalès qui en est toujours propriétaire (2015).

21. *Généalogie de la famille de Sevin, établie pour Mme de Naurois, née de Sevin...*, Paris, Champion, 1912 [B.N.F., département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 4 LM3-3134].

22. HOZIER (Jean-François d'), *L'impôt du sang, ou la noblesse de France sur les champs de bataille*, t. 3, 2^e partie, Paris, Ed. L. Techener, 1874-1881. [B.N.F., département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 8-LL2-67 (2,2)].

23. Remy Pierre : « Catalogue de tableaux des Peintres Célèbres ... provenant du Cabinet de feu Madame la Présidente de Bandeville », Hayot, Paris, 1787 (catalogue de 88 pièces).



CARTOGRAPHIE DES FIEFS DU DOMAINE DE BANDEVILLE

Légende:

POSSESEUR DU FIEF
AVANT RATTACHEMENT
A BANDEVILLE

FIEF, ARRIERE FIEF
présenté dans cet
article

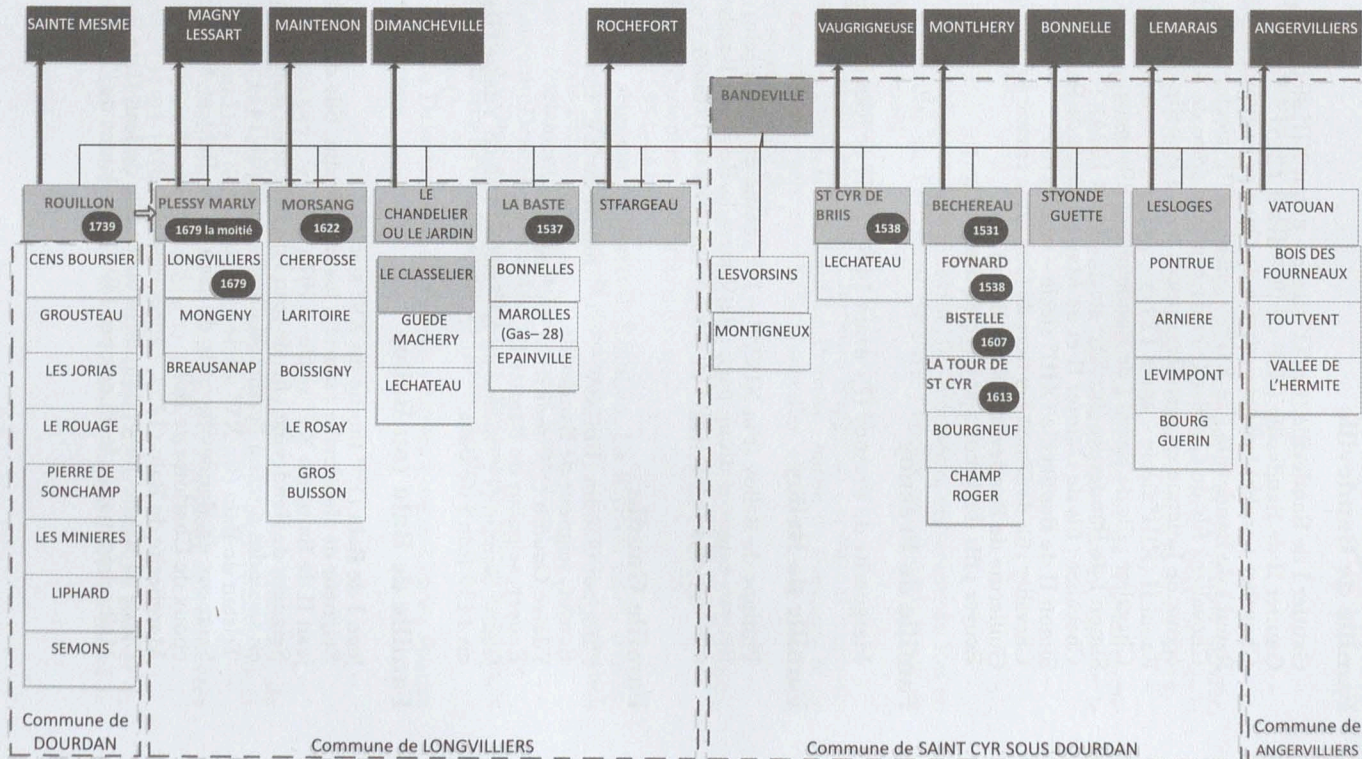
FIEF

ARRIERE FIEF
OU LIEUDIT

Délimitation actuelle de commune

1720

Date de rattachement définitif
au domaine de Bandeville



Cartographie des fiefs du domaine de Bandeville

ANNEXE 1

ANNEXE 2

Généalogie des familles propriétaires de Bandeville

Famille de Bandeville

- Gautier I de Bandeville (fin XI^e siècle – début XII^e siècle).
- Gautier II de Bandeville (XII^e siècle – avant 1215)
Chevalier ; probablement petit-fils de Gautier I ; époux de Marie.
- Raoul I de Bandeville (fin XII^e siècle – début XIII^e siècle)
Chevalier ; fils de Gautier II et de Marie et frère de Simon I (qui suit) ;
époux de Julienne en premières noces puis d'Isabelle.
- Raoul II (XIII^e siècle – après 1292)
Chevalier ; fils de Raoul I de Bandeville et d'Isabelle.
- Simon I de Bandeville (fin XII^e siècle – avant 1234)
Chevalier ; fils de Gautier II et de Marie et frère de Raoul I.
- Simon II de Bandeville (XIII^e siècle – vers 1270)
Chevalier ; fils de Simon I et frère de Guillaume ; marié à Adelia/Adélaïde.
- Guillaume de Bandeville (XIII^e siècle)
Écuyer ; fils de Simon I et frère de Simon II.

Famille de Fresnoy

- Marguerite de Fresnoy (? – avant 1414) ; fille de Jean de Fresnoy (?).

Famille de Belloy

- Philippe de Belloy (Fin XIV^e siècle – 1^{ère} moitié du XV^e siècle)
Écuyer, seigneur d'une partie de Villiers-le-Bel et de Bandeville par son
mariage en octobre 1390 (?) avec Marguerite de Fresnoy.

Famille Gaudin

- Philippot Gaudin (Fin XIV^e siècle – 1^{ère} moitié du XV^e siècle)
Écuyer, seigneur de Bandeville.
- Ydasse Gaudin (1^{ère} moitié du XV^e siècle)
Écuyer, seigneur de Bandeville.
- Jeanne Gaudin (1^{ère} moitié du XV^e siècle) ; fille d'Ydasse Gaudin, épouse
en 1430 Jean I de Balu.

Famille de Balu (ou Ballu)

- Jean I de Balu (1^{ère} moitié du XV^e siècle)
Seigneur de Bandeville ; marié à Jeanne Gaudin, fille d'Ydasse Gaudin.
- Jean II de Balu (fin XV^e siècle – 1507)
Seigneur de Bandeville ; fils de Jean I de Balu et de Jeanne Gaudin ; marié
en secondes noces à Perrine Malherbe, le 27/08/1471.
- Tristan de Balu (fin XV^e siècle – 1516 ?)
Seigneur de Bandeville ; fils de Jean II de Balu et Perrine Malherbe ;
époux de Charlotte de Billy.
- Marguerite de Balu (1452 – après mars 1513)
Dame de Bandeville et de Lantricourt ; fille de Jean II de Balu et Perrine
Malherbe ; mariée le 15 octobre 1494 à Guillaume de l'Isle (1440 – 1511),

seigneur de Marivaux, de Mesnil-Teribus, de Jagny, d'Ybouwilliers, de Serifontaine en Beauvoisis.

- Marie de Balu (fin XV^e – début XVI^e) ; fille de Jean II de Balu et Perrine Malherbe ; mariée à Eustache de la Tigerneve, écuyer, seigneur de Lieuseurs.

Famille Rappouël (ou Rapouël)

- Thomas Rappouël (? – 1554)
Seigneur de Bandeville ; fils de Jacques Rappouël et de Jeanne Olivier, époux de Marguerite Cuvier, dame de Vignolles-en-Brie ; Secrétaire de la Chambre du Roi François 1^{er}, reçu Maître des Comptes le 07/01/1535.
- Charlotte Rappouël (? – 1595)
Dame de Bandeville (1573), Bécherel, La Chaise et de Vignolles-en-Brie ; fille de Thomas Rappouël et de Marguerite Cuvier, épouse le 04/01/1536 Adrien II du Drac.

Famille du Drac

- Adrien II du Drac (01/06/1509 – 18/02/1571)
Vicomte d'Aÿ ; seigneur de Bandeville, fils d'échevin, secrétaire du Roi en 1530 et Conseiller au Parlement de Paris ; époux en seconde nocce de Charlotte Rappouël.
- Marguerite du Drac (15/05/1547 – 07/11/1621)
Fille d'Adrien II du Drac et de Charlotte Rappouël ; épouse d'Augustin Le Prévost (? – 1585), fils de Paul Le Prévost ; baron de Brevands et de Malval, échevin de Paris en 1575, Conseiller au Parlement de Paris, notaire et secrétaire du Roi.
- Adrien III du Drac (31/07/1543 – 18/06/1594)
Fils d'Adrien II du Drac et de Charlotte Rappouël. Marié le 15/01/1568 à Marie Le Prévost (? – 11/08/1596), fille de Charles Le Prévost. Conseiller au Parlement de Paris.
- Jean du Drac (1551-1611)
Vicomte d'Aÿ, seigneur de Mareuil, Beaulieu, La Rivière, Cors, Bandeville et La Baste. Fils d'Adrien II du Drac et de Charlotte Rappouël, époux d'Anne de Ficte. Conseiller au Parlement (1575) et Maître des Requêtes.
- Louise-Laure du Drac (? – avant 1633)
Fille de Jean du Drac et d'Anne de Ficte. Épouse en seconde nocces le 20/06/1610 Thierry Sevin, seigneur de Quincy et de La Vove.
- Marie du Drac (? – ?)
Fille de Jean du Drac et d'Anne de Ficte, sœur de Louise-Laure ; épouse de Jacques Avrillot.

Famille Sevin

- Thierry Sevin (1557 – 21/02/1627)
Seigneur de Quincy-les-Meaux et de l'Auneau en 1598, châtelain de Magny, de la Cour du Bois et de Conflans ; épouse en secondes nocces Louise Laure du Drac le 20/06/1610 ; Conseiller au Parlement de Paris le 04/02/1587, Président aux Enquêtes le 24/05/1612, puis Conseiller d'État le 31/01/1617.
- Jean I Sevin (31/03/1611 – ?/08/1650)
Seigneur de Bandeville, de Magny, de Marcé, de la Cour du Bois et de Conflans ; fils de Thierry Sevin et de Louise Laure du Drac ; marié le

06/01/1637 à Marie du Pré du Plessis-Chatulé (? – 1642)

Conseiller au Grand Conseil le 12/01/1632, Conseiller au Parlement le 16/01/1634 et Maître des Requêtes le 09/02/1636 ; Capitaine des chiens d'Écosse du Roi, chassant le lièvre. Résigna ses charges à la mort de son épouse pour entrer dans les Ordres.

- Jean II Sevin (31/03/1611 – 18/08/1667) ; fils de Jean I Sevin et de Louise Laure du Drac, frère de Louis I et de Charles Sevin ; il reprend la charge de capitaine des chiens d'Écosse de son père, le 30 août 1653, qu'il résignera en mars 1662. Il achète un guidon (charge d'officier porte-étendard) dans la compagnie des Gendarmes de Monsieur le Dauphin et aura la tête emportée par un boulet au siège de Lille, le 18 août 1667.
- Louis I Sevin (? – 03/11/1674)
Marquis de Bandeville, seigneur de Magny, de Brehenville, de Marcé, de la Cour du Bois, de Carouge, de la Quarellière et de Montadon ; fils de Jean I Sevin et de Marie du Pré du Plessis-Chatulé. Marié à Angélique-Marie-Madeleine Guérapin de Vauréal (? – 03/10/1712) ;
Lieutenant au régiment des Gardes Françaises puis colonel du régiment « Bandeville » en 1671. Meurt de ses blessures reçues à la bataille d'Einsheim en Alsace en 1674.
- Charles Sevin (24/04/1640 – 24/11/1718)
Commandeur de Bandeville ; Fils de Jean I Sevin et de Marie du Pré du Plessis-Chatulé, frère de Jean II et de Louis Sevin.
Chevalier de Malte à sa minorité. Le 09 mai 1647 devient capitaine dans le régiment de Bandeville commandé par son frère Louis et auquel il succédera à la mort de ce dernier en 1674. En 1677 il cédera son régiment à M. de Vaubecourt. Il obtient ensuite les commanderies de Villedieu-lèz-Bailleul en 1684, de Villedieu-Dreugesin en 1691, de Fieffes en 1696 puis de Boncourt en 1705 avec la charge de Grand Hospitalier du prieuré de Champagne. Il devient Grand Prieur de Champagne en 1707. Il meurt à Paris le 24 novembre 1718 en léguant sa fortune à l'Ordre de Malte.
- Louis II Sevin (? – 14/08/1704)
Marquis de Bandeville. Fils unique de Louis I Sevin et d'Angélique-Marie-Madeleine Guérapin de Vauréal ;
Capitaine au régiment de la Reine, puis colonel d'un régiment d'infanterie qu'il lève par commission le 04 janvier 1702. Il est tué à la bataille d'Hochstedt sans laisser de descendance.

Famille Bazin

- François Bazin (1633 – 1705)
Chevalier, Marquis de Bandeville, seigneur de St-Cyr, Morsang, la Baste ; marié le 09 février 1671 à Marie Lepage (? – 1702)
Conseiller au Grand Conseil du Roi, Maître des Requêtes, intendant de la Généralité de Metz de 1677 à 1681, nommé ambassadeur du Roi en Suède du 04 avril au 25 septembre 1681.

Famille Doublet de Persan de Croüy

- Pierre Doublet de Persan de Croüy (1667 – 31/07/1739)
Marquis de Bandeville, seigneur de Saint-Aubin et de Beaulche (ou Bauche) ; marié le 05/01/1699 à Marie-Françoise Pollart (? – 03/05/1707)
Conseiller au Parlement le 20/06/1711, Maître des Requêtes.
- Pierre-François Doublet de Bandeville (05/11/1705 – 21/03/1761) ; fils aîné de Pierre Doublet de Croüy et de Marie-Françoise Pollard.

Président de la 3^{ème} Chambre des Enquêtes au Parlement le 11/07/1741, meurt sans enfants.

- Michel Doublet de Persan (1707 – 1777)
Baron de Beaulche (ou Bauche), marquis de Bandeville ; fils cadet de Pierre Doublet de Croüy ; marié le 26/02/1762 à Anne-Thomas de Niquet ;
Conseiller honoraire au Parlement le 20/07/1731.
- Anne-Marguerite Doublet de Bandeville (1763 – 1805)
Fille de Michel Doublet de Persan, épouse Adrien-Philibert Perrin de Cypierre, baron de Chevilly le 29/03/1777.

Famille Perrin de Cypierre de Chevilly

- Adrien-Philibert Perrin de Cypierre, baron de Chevilly (23/01/1759 – 25/03/1848) ; époux d'Anne-Marguerite Doublet de Bandeville ;
Conseiller au Parlement de Paris le 13/12/1775, puis Maître des Requêtes de 1777 à 1789 et intendant de la Généralité d'Orléans de novembre 1787 à août 1789.
- Casimir-Florimond-Joseph Perrin de Cypierre de Chevilly (26/03/1784 – 20/11/1844) ; fils d'Adrien-Philibert Perrin de Cypierre de Chevilly et d'Anne-Marguerite Doublet de Bandeville ; marié le 14/02/1811 à Antoinette-Jeanne-Marguerite dite « Jenny » de Thélusson de Sorcy (24/12/1790 – 30/08/1816).
- Marie-Antoinette-Michelle-Honorine Perrin de Cypierre (v. 1781 – 17/03/1852) ; fille d'Adrien-Philibert Perrin de Cypierre de Chevilly et d'Anne-Marguerite Doublet de Bandeville ; épouse le 19 vendémiaire an VII (10/10/1798) Jean-Baptiste Marie Roslin, baron d'Ivry.

ANNEXE 3

Références

SEIGNEURS SUCCESSIFS DE FOISNARD							
Séquence	Nom du propriétaire	à partir de	vers	jusqu'à	Nature de l'acte	Ref Acte	Date
1	GUI de FOISNARD	vers 1292			Cartulaire de Montfort l'Amaury		
...
2	GUILLEBAU TFOYNARD	1370			papier censier	2/36/2/17-45/593	en 1370
	GUILLEBAUT FOYNARD			> 1394	aveu et dénombrement	ANP//128 - item III C1	19 oct 1394
3	Robinet de BRANLES	1405			foyet hommage à Bichereau	2/36/7/63-50/3142	21 août 1405
...
4	Jean de SAINT GERMAIN	1456	1474		foyet hommage de Bourgneuf	2/36/5/47-48/599	12 avril 1456
5	Guillaume de LONGUEIL	1474	1486		foyet hommage à Bechereau	1/32/5/367-26/3105	15 nov 1474
6	Guillaume de SAINT GERMAIN	1486	1503		foyet hommage à Bechereau	1/32/3/367-26/3102	31 dec 1486
7	Jehan du POIRIER	1503	1514		foyet hommage à St Cir	2/41/1/181-72/1580	18 jan 1503
8	Bertholin de la COSTE	1514	1527		foyet hommage à St Cir	2/40/3/165-70/736	29 nov 1514
9	Jean de BOUCHAVANT	1527	1530		foyet hommage à St Cir	1/32/3/367-26/3096	21 mars 1527
10	Marguerite du POIRIER	1530	1532		foyet hommage à St Cir	1/32/2/365-25/1127	en 1530
11	André HANNETON	1532	1538		foyet hommage à StCir	2/36/763- 50/3145	29 sept 1532
12	Thomas RAPPOUEL	1538			vente	1/33/11/389-31/515	12 juil 1538

SEIGNEURS SUCCESSIFS DE BISTELLE							
Séquence	Nom du propriétaire	à partir de	vers	jusqu'à	Nature de l'acte	Ref Acte	Date
1	Arnaut Le Boucher		<1400				
2	Thomas Le Boucher		1405		aveu et dénombrement à Béchereau	2/38/2/105- 58/3167	22 août 1405
...
3	Nicolas de Longueil		1438		Dictionnaire de la Noblesse	CHENAYE DES BOIS, T1	
4	Nicolas de Longueil		1483		aveu et dénombrement à Béchereau	2/38/2/105 - 58/3166	29 sept 1483
5	Anthoine de Longueil		1528		aveu et dénombrement à Béchereau	2/38/2/105 - 58/3165	26 sept 1528
6A	Tristan de Longueil		1597	1607	aveu et dénombrement à Béchereau	2/38/2/105 - 58/3164	25 sept 1597
6B	Antoine de Longueil		1582		fondé de pouvoir de son père	2/39/1/129 - 64/2575	
7	Charles Le Prevost		1607		vente	2/39/1/129 - 64/2575	20 fev 1607

SEIGNEURS SUCCESSIFS DE BECHEREAU							
Séquence	Nom du propriétaire	à partir de	vers	jusqu'à	Nature de l'acte	Ref Acte	Date
1	Pierre de MARCHAIS			1360			
2	Pierre de LONGVILLIERS	1360			vente	1/32/1/341 - 24/582	3 mai 1360
...
3	Jean ROILLART		1405		foyet et hommage de Foisnard	2/36/7/63 - 50/3142	21 août 1405
...
4	Jean BOUILLART			1464	vente	1/32/2/365 - 25/2001	28 avr 1464
5	Jean de MORSANG	1464					
6	Jean de PRESLES		1474	1479	foyet et hommage de Foisnard	2/36/7/63 - 50/3143	16 nov 1474
7	Adam d'AVERTON	>1479		1486			
8	Robert PICOT	1486		1500	foyet et hommage de Foisnard	1/32/3/367 - 26/3102	31 dec 1486
9	Etienne d'AVERTON	1500		1509	foyet et hommage faite au roi	1/32/6/379 - 29/3092	29 sept 1500
10	Jeanne d'AVERTON	> 1509		1523	vente	1/32/2/365 - 25/1966	12 juin 1523
11	Marie d'AVERTON	> 1509		1522	vente	1/32/2/365 - 25/1971	30 nov 1522
12	Charles LE PRINCE	1514		1531		1/29/19/217 - 19/1699	1514
13	Thomas RAPPOUEL	1531				1/32/1/341 - 24/1947	16 janv 1531

SEIGNEURS SUCCESSIFS DE ST CYR DE BRIIS							
Séquence	Nom du propriétaire	à partir de	vers	jusqu'à	Nature de l'acte	Ref Acte	Date
1	Louis THIBAUT			1486	vente du moulin	2/40/1/149 - 68/690	13 mars 1486
2	Philippe DUMOULIN			> 1503			
3	Guillaume DUMOULIN		1518	1538	rente du moulin	2/40/1/149 - 68/684	5 sept 1518
4	Thomas RAPPOUEL	1538			vente	2/40/1/149 - 68/673	3 juil 1538

SEIGNEURS SUCCESSIFS DE LA TOUR DE ST CYR							
Séquence	Nom du propriétaire	à partir de	vers	jusqu'à	Nature de l'acte	Ref Acte	Date
1	PERROTIN						
2	Renaud CHANTEAU		1492	< 1504	bail	2/34/2/421 - 37/3090	1 oct 1492
3	Germain CHANTEAU			1506	vente	1/33/1-1/389 - 31/517	2 oct 1506
4	Jean DU POIRIER	1506					
5	Marguerite du POIRIER			1538	vente	1/33/1-1/389 - 31/515	12 juil 1538
6	Thomas RAPPOUEL	1538		1554			
7	Charlotte RAPPOUEL	1554		1595	succession	1/33/1-2/397 - 32/296	14 aout 1596
8	Augustin le PREVOST	1588		1595			
9	Marguerite du DRAC	1596			arpentage de St Cyr	2/33/1-6/417 - 36/520	24 sept 1596
				1611	vente de 2/3 du domaine	2/33/1-6/417 - 36/512	16 may 1611
10	Paul le PREVOST			1611	vente de 1/3 du domaine	2/33/1-6/417 - 36/513	16 may 1611
11	Charles Le PREVOST	1611		1613	vente	1/33/1-1/389 - 31/501	20 nov 1613
12	Thierry SEVIN	1613					

SEIGNEURS SUCCESSIFS DE MORSANG							
Séquence	Nom du propriétaire	à partir de	vers	jusqu'à	Nature de l'acte	Ref Acte	Date
1	Jacques de MORSANG		1410				
			
2	Jean de MORSANG		1485		don	1/2/7/61 - 7/2217	31 dec 1485
			1488		acquisition de terres	3/92/1/469 - 194/1809	11 juin 1488
3	Pierre de MORSANG		1493	< 1505	aveu et dénombrement	3/50/4/387 - 106/1370	27 fev 1493
4	Louis de MORSANG	1505			échange avec madame de Bonnelle	3/44/2/237 - 81/923	25 nov 1505
			1529	< 1541	foy et hommage à Me de Maintenon	3/45/9/267 - 88/963	5 juil 1529
5	Gilles Le MAISTRE	1541		?	vente	AN - ET8 / 69 Boreau	27 aout 1541
6	Jean de MORSANG	1556		?	foy et hommage à Mr de Maintenon	3/45/9/267 - 88/961	21 avril 1556
7	Philippe de MORSANG	?		< 1586	succession	3/44/1/229 - 80/883	3 nov 1586
8	Louis I de VILLEREAU	> 1563			foy et hommage au fief du jardin	3/50/4/387 - 106/1368	13 fév 1563
				> 1578	foy et hommage au Grand Plessey	3/67/9/639 - 140/1109	5 déc 1578
9	Louis II de VILLEREAU		1609		bail du moulin	AD78-3E34/001 - Pichon	22 nov 1609
10	Daniel de VILLEREAU	1615			foy et hommage à Mr de Maintenon	3/45/9/267 - 88/959	30 mai 1615
11	Philippe de VILLEREAU			1622			
12	Thierry SEVIN	1622			acquisition de Morsang par échange	3/44/1/229 - 80/870	5 mai 1622

SEIGNEURS SUCCESSIFS DE LA BASTE							
Séquence	Nom du propriétaire	à partir de	vers	jusqu'à	Nature de l'acte	Ref Acte	Date
1	Jean de Bontreuille		1372		vente de l'hotel et moulin	3/61/3/465-123/3058	13 mars 1372
2	Thibault de Puiseux						
3	Hugues Acrode		1395		bail de l'étang	3/54/1/455 - 121/891	10 fév 1395
4	Guillaume Claustre		1412		foy et hommage	3/57/4/499 - 124/1089	28 fév 1412
5	Barthélémy Claustre	< 1452	1464	1475	bail	3/59/7/535 - 127/3016	14 juil 1464
6	Guillaume Claustre	1475	1482	1507	bail	3/59/7/535 - 127/3008	10 juil 1482
7	Jean Claustre	1507		1535	foy et hommage	2/36/5/47 - 48/592	27 juil 1508
8	Claude et Louis de Chauvreux	1535		1537	foy et hommage	3/61/10/551 - 130/3071	26 nov 1535
9	Thomas Rappouël	1537			achat	3/61/10/551 - 130/3068	17 mars 1537

SEIGNEURS SUCCESSIFS DE LONGVILLIERS							
Séquence	Nom du propriétaire	à partir de	vers	jusqu'à	Nature de l'acte	Référence ou Acte	Date
1	Jean de LONGVILLIERS			fin 14e siècle		Généalogie Anselme T4 - 181B	
			
2	Robert BOILLARD			< 1457			
3	Philippe BOILLARD	1457			aveu et dénombrement	3/73/7/692 - 148/2731	3 oct 1457
4	Guillaume de PRESLES	1491			vente du bois du Mineray	3/48/1/345 - 97/1268	30 oct 1491
5	Jean de SAINT GERMAIN	1507			Bail	3/71/5/685 - 146/1620	28 avril 1507
6	Jacques de BONNES		1525		Bail de Longvilliers	3/68/3/679 - 144/202	27 avril 1525
7	Pierre de MONSOY	1526	<1535		vente de Longvilliers	3/68/1/659 - 142/2940	19 janv 1526
8	Georges BOYER	> 1535		1547	acquisition	3/68/1/659 - 142/1742	13 avr 1535
9	François de HARVILLE	1547			Vente de Longvilliers	3/68/3/679 - 144/204	19 janv 1547
	Famille de Harville			1679			
10	François Bazin	1679			Vente	3/67/9/639 - 144/203	27 mai 1679

SEIGNEURS SUCCESSIFS DE ROUILLON							
Séquence	Nom du propriétaire	à partir de	vers	jusqu'à	Nature de l'acte	Référence ou Acte	Date
1	Pierre Bourguignon				observations sur Rouillon	3/78/5/105 - 154/3048	1784
2	Chartreux de Paris		1287			Prêter, 2008	
3	Gilles BRANTES		1339		aveu de Faucillon		1339
4	Jean CINGUOT						
5	Jeanne La GIRARDE	1415			aveu pour la terre de Rouillon	3/78/5/105 - 154/3048	9 juin 1415
6	Guillaume AYMERY	< 1420		??	observations sur Jorias	3/86//357 - 180/1873	1459
7	Guillaume AYMERY	< 1467		1473	aveu	3/78/6/117 - 155/1099	1er juillet 1473
8	Aymard de POISIEU (Capdorot)	1473		> 1477	vente	3/74/1/13 - 150/9	1er juillet 1473
9	Claude de POISIEU	< 1509		1514	foy et hommage	3/74/1/13 - 150/2346	21 déc 1509
10	Anne LUCAS	1514		<1531	foy et hommage	3/74/1/13 - 150/2345	15 mars 1514
11	Aloph Gallucio de l'HOSPITAL	1531	1539	> 1543	foy et hommage	3/74/1/13 - 150/2335	16 sept 1539
12	René de l'HOSPITAL			1565	vente	3/74/1/13 - 150/2322	9 fév 1565
13	François Saladin de MONT MORILLO	1565		1597			
14	Anne de l'HOSPITAL	1598		>1602	foy et hommage	3/74/1/13 - 150/2337	10 avril 1598
15	Jacques de l'HOSPITAL		1581		foy et hommage	3/74/1/13 - 150/2332	13 oct 1581
16	Anne Alexandre de l'HOSPITAL	< 1649	1685		aveu	3/74/1/13 - 150/2327	16 mars 1685
17	Guillaume François de l'HOSPITAL						
18	Elie Guillaume de l'HOSPITAL			1723	vente	3/74/1/13 - 150/2237	15 juil 1723
19	Jacques Michel LEVY	1723		1739	vente	3/74/1/13 - 150/217	27 juil 1739
20	Pierre François DOUBLET de CROUY	1739					

SEIGNEURS SUCCESSIFS DU PLESSIS-MARLY							
Séquence	Nom du propriétaire	à partir de	vers	jusqu'à	Nature de l'acte	Référence ou Acte	Date
1	Jacques LEBRUN			< 1402			
2	Guillaume II de HARVILLE		1402	1415	aveu	3/67/9/639 - 140/2779	24 nov 1402
3	Guillaume III de HARVILLE	1415	1452	1470	aveu	3/67/9/639 - 140/2778	30 juin 1452
4	Nicolas de GAILLON	1470		1504			
MOITIEA							
5A	Charles de GAILLON	1504			partage	3/62/1/577 - 132/2942	17 jan 1504
6A	Jacques de MORNAY	1559		?	adjudication	3/62/1/577 - 132/3769	21 août 1559
7A	François DU BEC CRESPIN	?		1591	aveu	3/67/9/639 - 140/1109	5 dec 1578
8A	Philippe de MORNAY	1591		1623	Testament	3/66/4/609 - 135/2536	6 fév 1606
9A	Charlotte ARBALESTE	1623		1626			
10A	Jacques MOUCHET	< 1626		??	aveu	3/67/9/639 - 140/2768	24 mai 1626
11A	Jacques LEVASSEUR	??		< 1668			
12A	Pierre CHARTIER	1668		ca. 1685			
13A	Marie HERAULT	1685		1689	aveu	3/67/9/639 - 140/2765	18 juin 1685
14A	LEFAUCHEUX	1689		< 1706			
15A	Charles de ROHAN	< 1706			foy et hommage	3/73/7/692 - 148/2727	15 fév 1706
MOITIEB							
5B	Louis de GAILLON				vente	3/62/1/577 - 132/3130	4 mars 1507
5B	guillaume de GAILLON				vente	3/62/1/577 - 132/3126	25 sept 1510
5B	Suzanne de GAILLON				vente	3/62/1/577 - 132/3132	11 fév 1507
5B	Marie de GAILLON				vente	3/62/1/577 - 132/2953	22 mars 1508
5B	Jacqueline de GAILLON				vente	3/62/1/577 - 132/3127	1er juil 1509
6B	Fiacre de HARVILLE	1507		1530	bail	3/65/3/605 - 134/2686	19 sept 1529
7B	Esprit de HARVILLE	1530		ca. 1565	aveu	3/67/9/639 - 140/2769	29 oct 1555
8B	Claude de HARVILLE	ca. 1565		1636	aveu	3/67/9/639 - 140/2767	16 fév 1630
9B	Antoine de HARVILLE	1636		< 1641	bail	3/65/3/605 - 134/2681	26 jan 1641
10B	François de HARVILLE	1641		1679			
10B	Claude Antoine de HARVILLE	1641		1679	vente	3/67/9/639 - 140	27 mai 1679
12B	François BAZIN	1679					

SEIGNEURS SUCCESSIFS DE BANDEVILLE AU MOYEN AGE							
Séquence	Nom du propriétaire	à partir de	vers	jusqu'à	Nature de l'acte	Référence ou Acte	Date
	Gautier de Bandeville		1100		charte 327	Prieuré de Notre Dame de Longpont	
	Gautier II de Bandeville		1177		charte XLVII	Cartulaire de l'Abbaye des Vaux de Cernay	10 mars 1177
	Raoul I de Bandeville		1215		charte CXCIII	Cartulaire de l'Abbaye des Vaux de Cernay	
	Simon I de Bandeville		1234		charte CCCXLVIII	Cartulaire de l'Abbaye des Vaux de Cernay	août 1234
	Simon II de Bandeville		1256		charte DLXVII	Cartulaire de l'Abbaye des Vaux de Cernay	nov 1256
	Simon II de Bandeville		1257		charte DLXXI	Cartulaire de l'Abbaye des Vaux de Cernay	avril 1257
	Raoul II de Bandeville		1292			Cartulaire de Montfort l'Amaury	
	Jehan de Bandeville	14e siècle				vente de 1408	1408
	Raoul III de Bandeville		1360			Bandeville :1 /32/1/341 - 24/582	3 mai 1360

SEIGNEURS SUCCESSIFS DE BANDEVILLE							
Séquence	Nom du propriétaire	à partir de	vers	jusqu'à	Nature de l'acte	Référence ou Acte	Date
1	xx de FRESNOY			fin14esiècle			
2	Philippe de BELLOY	1408		<1414	acquisition	1/2/6/59 - 6/2147	4 juill 1414
3	Phillipot GAUDIN						
4	Ydasse GAUDIN	1414		???			
5	Jean d eBALU	1429?			bail	1/32/5/375 - 28/2015	20 sept 1462
6	Jean II de BALU	<1462		1507			
7	Tristan de BALU	1507		1516	vente	1/3/8/79 - 8/2232	15 may 1507
8	Germainde MORAINVILLE	<1519		<1524	vente	1/2/7/61 - 7/2214	2 fév 1519
9	Charlotte de BILLY	1524			vente	1/2/7/61 - 7/2195	10 fév 1524
10	Marguerite de BALU						
11	Jean de L'ISLEMARIVAUX			1530	cession de droits	1/1/1/13 - 1/1027	2 mai 1543
12	Thomas RAPPOUEL	1530		1554	inventaire après décès	AN, Min cent VI, 71	16 oct 1554
13	Adrien II du DRAC	1554		1571	foy et hommage	2/37/3/87 - 54/3153	20 avr 1571
14	Olivier du DRAC	1571		1588		voir Mémoire Le Du	
15	Jean du DRAC	1589		1611		voir Mémoire Le Du	
16	thierry SEVIN	1611		1627		voir Mémoire Le Du	
17	Louise du DRAC	1627		1633	vente	AN, Min cent	13 mars 1627
18	Jean SEVIN	1633		1650			
19	Marie DUPRE	1650		1660			
20	Jean SEVIN	1660		1667			
21	Louis SEVIN	1667		1674	inventaire après décès	An Min Cent. XXI, 238	21 fév 1675
	Marie DUPRE	1674		1676	vente du domaine	1/3/9/85 - 9/744	21 mars 1676
22	François BAZIN	1676		1704	vente du domaine	An Min Cent. LXXXIX, 188	18 oct 1704
23	Pierre DOUBLET de CROUY	1704		1739	inventaire après décès	An Min Cent. LXXXIX, 462	6 août 1739
24	Pierre François DOUBLET de CROUY	1739		1761	inventaire après décès	An Min Cent. LXXVI, 378	27 mars 1761
25	Michel DOUBLET	1761		1791	inventaire après décès	An Min Cent. XVIII, 893	24 janv 1791
26	Adrien Philibert PERRIN de CYPierre de CHEVILLY	1791		<1798			
27	Marguerite DOUBLET de BANDEVILLE	1798		1805	AN Min. Cent	PV	9 fév 1806
28a	Casimir Florimon PERRIN de CYPierre	1805		1806			
28b	Antoinette ROSLIN d'IVRY	1805		1806	vente du domaine	AN, Min. Cent. CXVII, 1015	10 dec 1806

L'Essonne napoléonienne

Jacques MACÉ

*Historien, administrateur de la Fondation Napoléon
et du Souvenir napoléonien
jacqmace@wanadoo.fr*

On cherchera vainement le nom de l'Essonne dans la liste des cent trente-quatre départements qui, de Hambourg à Rome, constituaient, en 1813, l'Empire français. Néanmoins, deux hauts lieux du pouvoir napoléonien, le château de Fontainebleau à l'est et celui de Rambouillet à l'ouest, se trouvaient à proximité immédiate du territoire qui allait devenir département sous ce nom cent cinquante ans plus tard. En se rendant des Tuileries à Fontainebleau (et de là en Italie) ou de Saint-Cloud ou Malmaison à Rambouillet (et de là en Espagne), Napoléon 1^{er} a traversé à maintes reprises « notre département », s'arrêtant parfois dans des communes qui ont conservé le souvenir de ce passage. Puis la région de Juvisy et d'Essonnes a vécu le 30 mars 1814 et les jours suivants l'un des épisodes les plus dramatiques de l'histoire de l'Empire, suivi de l'abdication de l'Empereur et de ses Adieux de Fontainebleau.

Les acteurs de cette épopée, qu'ils aient été civils ou militaires, partisans ou opposants politiques, ont en grand nombre laissé leurs noms dans notre mémoire historique. Le territoire essonnien a vu naître certains d'entre eux et, surtout, les vallées de la Seine et de ses affluents – l'Orge, l'Essonne, la Juine – les ont accueillis dans des châteaux et maisons de campagne où ils ont perpétué un mode de vie lancé dès le XVIII^e siècle par l'aristocratie et la haute bourgeoisie parisiennes. Après la chute de l'Empire, le mouvement s'est encore accéléré et nombreux furent les dignitaires du régime impérial et « illustres débris de la Grande Armée » – ralliés à la Restauration ou amnistiés – à venir y vivre paisiblement, avant pour certains de reprendre du service sous la Monarchie de Juillet.

En parcourant par des chemins de traverse le département de l'Essonne, nous pouvons rencontrer ces personnages dans les lieux qu'ils ont fréquentés ou aimés et revivre avec eux certaines des plus glorieuses pages de notre histoire.

La chute de l'Empire

Après avoir ramené en France la paix civile et religieuse, posé les fondements d'un État moderne, imposé son hégémonie en Europe, Napoléon se lance imprudemment en 1808 dans l'aventure espagnole, avant en 1812, de commettre l'erreur d'envahir la Russie. L'effroyable retraite de Russie est suivie l'année suivante du désastre de Leipzig qui amène, le 1^{er} janvier 1814, les alliés russes, prussiens et autrichiens sur la rive du Rhin. Se refusant à abandonner ses conquêtes, Napoléon mène durant trois mois avec des moyens militaires désormais réduits une brillante campagne, dite la Campagne de France, divisant ses adversaires pour mieux les vaincre mais sans parvenir à les repousser. Le 29 mars, les Prussiens de Blücher et les Cosaques d'Alexandre 1^{er} sont à Belleville et Ménilmontant, face aux troupes en retraite des maréchaux Mortier et Marmont, tandis que Napoléon est encore près de Troyes essayant de contenir les Autrichiens de Schwarzenberg. Il a laissé pour consigne à son frère Joseph, président du conseil de régence, de ne pas défendre la ville de Paris (alors non fortifiée) et, s'il le fallait, d'évacuer vers la Loire l'impératrice Marie-Louise et le Roi de Rome.

Par Sens, Moret et Fontainebleau, dans un cabriolet et suivi d'une escorte réduite, Napoléon arrive le 30 mars à dix heures du soir au relais de poste de Fromentin, dit aussi de la Cour de France, à **Juvisy-sur-Orge** (91260), aujourd'hui l'observatoire Camille Flammarion. Là, il apprend que son contordre envoyé de Troyes n'a pas été reçu, que Joseph a évacué, dès le 29 mars, Marie-Louise et le Roi de Rome à Rambouillet, que le maréchal Marmont vient de signer un armistice et que les Alliés sont en train d'occuper pacifiquement Paris. L'Empereur entre dans une terrible colère, accable son frère Joseph et Clarke son ministre de la Guerre, prononçant la phrase retenue par l'histoire : « J'eusse arrivé quatre heures plus tôt, tout était sauvé ! ».

À trois heures du matin, il se résigne à faire demi-tour et à se rendre à Fontainebleau, envoyant son ministre des Relations extérieures Caulaincourt négocier avec le tsar Alexandre 1^{er} à Paris.

Dès le 1^{er} avril, Napoléon revient jusqu'à **Essonnes** (91100) où Marmont a replié son corps d'armée de 11 000 hommes puis regagne Fontainebleau où il apprend que les soixante-dix sénateurs réunis à

Paris par Talleyrand ont prononcé le 2 avril sa déchéance. Les maréchaux qui l'ont rejoint à Fontainebleau – Ney, Lefebvre, Oudinot, Macdonald – lui conseillent d'abdiquer pour permettre une paix à laquelle la plupart d'entre eux aspire depuis plusieurs mois. Dans la soirée du 3, Napoléon se rend néanmoins jusqu'à **Mennecy** (91540) où sont rassemblées les troupes revenues de Troyes, tente de les mettre en ordre de bataille et ordonne au maréchal Mortier, replié de Paris avec son corps, d'y établir son quartier général (on y montre toujours le modeste « pavillon de l'Empereur » où il séjourna quelques heures). De retour à Fontainebleau, il se résout à rédiger, sous la pression des maréchaux bien décidés à en finir, une abdication conditionnelle qu'il charge Caulaincourt, Ney et Macdonald de porter à Paris. Mais il ne perd pas l'espoir de relancer l'offensive et de reprendre Paris.

La « trahison » de Marmont

Auguste-Frédéric-Louis Vieesse de **Marmont** (1774-1852), né à Châtillon-sur-Seine et de petite noblesse bourguignonne, s'engage résolument dans la Révolution et devient aide de camp du général Bonaparte qu'il accompagne en Égypte. Il admire son chef et celui-ci l'apprécie infiniment pour son intelligence et sa prestance. Nommé en 1806 gouverneur de la Dalmatie et duc de Raguse (aujourd'hui Dubrovnik), élevé à la dignité de maréchal d'Empire en 1809 à 35 ans, Marmont est de 1809 à 1811 gouverneur général des Provinces Illyriennes, regroupement des territoires de la côte orientale de l'Adriatique annonçant la future Yougoslavie et dont l'existence sera encore plus éphémère. Marmont se révèle un excellent administrateur, développant et modernisant ces contrées encore primitives ; son souvenir est conservé avec ferveur dans l'actuelle Croatie. Il a épousé Hortense Perregaux – fille du banquier Perregaux, fondateur de la Banque de France –, laquelle a acheté le château de Viry à **Viry-Châtillon** (91170), démoli en 1950 et dont ne subsiste qu'un pavillon doté d'une chapelle.

On sait que, depuis la retraite de Russie à laquelle il a participé, Marmont est un partisan d'une paix honorable dans une France ramenée dans ses frontières naturelles. Talleyrand et Schwarzenberg l'informent donc immédiatement de la décision du Sénat et, sans attendre que Napoléon se prononce, il s'engage à retirer son corps d'armée stationné à Essonnes et protégeant la route de Fontainebleau. Quand Ney, Caulaincourt et Macdonald, se rendant à Paris, le rencontrent à Viry, il comprend qu'il s'est engagé un peu vite et les

accompagne. Pendant son absence, les officiers de son état-major (les a-t-il correctement informés ?) appliquent l'ordre précédent et déplacent leurs troupes en direction de Versailles. Fontainebleau n'est plus protégé d'une attaque des Alliés et le tsar profite de cette opportunité pour imposer l'abdication inconditionnelle de Napoléon, puis la décision de son exil à l'île d'Elbe. Bien que les responsabilités de l'affaire soient encore aujourd'hui disputées, la troupe et le petit peuple créèrent le verbe *raguser* et le mot *ragusade* en synonymes de *trahir* et *trahison*. Il a ensuite été immortalisé par Edmond Rostand dans *L'Aiglon* : « Il n'a plus manqué que vous ragussassiez ! », lance Flambeau à Marmont exilé en Autriche. Mais Marmont n'a-t-il pas sauvé Paris de la guerre civile et d'une destruction par les Cosaques au cas où Napoléon aurait relancé un combat désespéré ? N'a-t-il pas eu un comportement « à la von Choltitz » ?

Histoires de maréchaux

À Viry, Marmont avait pour voisin le maréchal **Davout** (1770-1823) qui acheta en 1802 le château de Savigny à **Savigny-sur-Orge** (91600) et le transforma en une élégante résidence. Louis-Nicolas d'Avout, né en 1770 près d'Auxerre, débute une carrière militaire dans l'armée royale mais se rallie avec fougue aux idées révolutionnaires. Il participe à la Campagne d'Égypte, commande la cavalerie en Italie et reçoit en 1804 la dignité de maréchal d'Empire. Excellent tacticien, homme ferme et autoritaire, Davout est le plus jeune des quatorze premiers maréchaux d'Empire promus en 1804, titré par la suite duc d'Auerstedt, puis prince d'Eckmühl. Il participe à la campagne de Russie. En août 1813, il se retranche avec son corps d'armée dans la forteresse d'Hambourg où il résiste jusqu'à la chute de l'Empire. Pourquoi en janvier 1814, pour défendre la frontière du Rhin, Napoléon n'a-t-il pas rapatrié les 100 000 hommes encore retranchés en Allemagne ? Mystère de l'histoire... Davout ne revient à Paris qu'en juin 1814 et sera ministre de la Guerre durant les Cent-Jours, sans participer à la bataille de Waterloo où sa présence aurait pu être utile. Il se retire à Savigny où il décède dès le 1^{er} juin 1823, mais sa veuve, née Louise-Aimée Leclerc et sœur du général Leclerc – époux de Pauline Bonaparte – décédé lors de l'expédition de Saint-Domingue, sera jusqu'en 1868 une châtelaine de Savigny cultivée et généreuse. Le château de Savigny est devenu le lycée Jean-Baptiste Corot, le maréchal s'étant fait battre par un peintre. Mais, lorsque le poste de proviseur est vacant, ils sont nombreux à se bousculer pour y être nommé et occuper « les appartements du maréchal ».

Un autre maréchal, Michel **Ney** (1769-1815), le *Brave des braves*, duc d'Elchingen et prince de la Moskova, fréquenta à plusieurs reprises le château de Villiers à **Draveil** (91210), maison de campagne de son beau-frère et de sa belle-sœur, Charles et Antoinette Gamot. Charles-Guillaume **Gamot** (1766-1820), rapatrié de Saint-Domingue, était devenu directeur des Droits réunis (nos Contributions indirectes) et avait épousé Antoinette Auguié, nièce de madame Campan, dont la sœur Eglé avait épousé Michel Ney. Eglé Ney, princesse de la Moskova, fut l'une des personnalités marquantes de la Cour des Tuileries. Quant à Charles Gamot, il conseillait le maréchal dans le placement de ses dotations. Le couple Gamot a été étroitement associé à la fin tragique du maréchal Ney. En effet, préfet de l'Yonne à Auxerre en mars 1815, Gamot présida à la rencontre de Napoléon, revenant de l'île d'Elbe, et de son beau-frère qui avait promis au roi Louis XVIII de « ramener l'Usurpateur à Paris dans une cage de fer ». La monarchie rétablie, Ney fut condamné à mort, exécuté le 7 décembre 1815 à Paris près du square de l'Observatoire (là où depuis 1853 se dresse sa statue) et Gamot, destitué, recueillit son corps. Que ce soit à l'Observatoire Camille Flammarion de Juvisy ou à l'Hôtel de Ville de Draveil (château de Villiers), l'ombre de la chute de l'Empire plane sur notre bord de Seine.

Tout près de là, à **Vigneux-sur-Seine** (91270), nous aurions pu aussi rencontrer le maréchal **Bernadotte** (1763-1844), futur roi de Suède et de Norvège, très lié avec le général **Sarrazin** (1770-1848), propriétaire du château Frayé. Si Bernadotte est controversé dans les milieux napoléoniens en raison de son action au côté des adversaires de l'Empire en 1813-1814, le général Sarrazin a sans conteste trahi l'Empire en désertant le 10 juin 1810 et en passant au service de l'Angleterre. Réhabilité sous la Restauration, il sera condamné pour bigamie en 1819, abandonnera Vigneux et partira terminer sa vie à Bruxelles.

Le maréchal **Alexandre Berthier** (1753-1815), prince de Wagram, chef d'état-major de Napoléon, peut difficilement être évoqué ici puisque son château de Grosbois se trouve en Val-de-Marne (en limite de l'Essonne). On dira néanmoins que, après avoir participé à la Guerre d'Indépendance américaine, il se lie à Bonaparte dès la première campagne d'Italie et rencontre à Milan la marquise Giuseppa Visconti dont il tombe follement amoureux. Le marquis Visconti étant nommé ambassadeur de la République cisalpine à Paris, Giuseppa devient l'ornement de la Cour consulaire, puis impériale et Berthier rêve de l'épouser mais encore faut-il qu'elle puisse divorcer et Napoléon, sans doute jaloux, refuse obstinément d'autoriser ce divorce, si bien qu'en 1808 Berthier se laisse convaincre par l'Empereur d'épouser la

princesse Elisabeth de Bavière. Trois mois plus tard, le marquis de Visconti décède, pour la plus grande consternation de Berthier¹ ! **La marquise Visconti** (1760-1840), *La Visconti* comme disait Napoléon, se fit construire à **Verrières-le-Buisson** (91370) une remarquable villa avec attique dans le plus pur style italien : elle porte aujourd'hui le nom de château d'Amblainvilliers.

Ministres et diplomates

Plus que les campagnes militaires, l'œuvre civile constitue l'apport le plus remarquable du Premier Empire à notre histoire et à nos institutions. Pourtant les noms des ministres et dignitaires civils de l'Empire sont beaucoup moins connus que ceux des maréchaux et généraux. Notre promenade nous fait rencontrer certains d'entre eux.

Nicolas-François **Mollien** (1758-1850), passionné d'économie, entre dès 1778 au Contrôle général des Finances. Proche des fermiers généraux, il échappe de peu à la guillotine sous la Terreur. Remarqué par le Premier Consul, il devient directeur de la Caisse d'amortissement et est nommé ministre du Trésor en 1806. Son rôle fut essentiel dans l'organisation des finances publiques ; il s'opposa aux mesures irréalistes envisagées par Napoléon à partir du moment où les affaires tournèrent mal pour l'Empire mais il lui resta fidèle jusqu'au bout. Ce grand financier méconnu épousa en 1802 Adèle-Rosalie Collart-Dutilleul, filleule de Louis-César Dufresne de Saint-Léon, directeur général de la liquidation de la dette publique. Celle-ci avait reçu de son parrain le château de Jeurre à **Morigny-Champigny** (91150), près d'Etampes, au bord de la Juine, où le couple Mollien fit d'importants travaux d'agrandissement et d'aménagement et où ils vécurent jusqu'en 1850 (château toujours existant). Le comte Mollien est inhumé au cimetière de Morigny-Champigny.

Toujours au bord de la Juine, à Bouray, nous pouvons évoquer un étonnant personnage, « homme de haute politique et de basses intrigues » qui traversa tous les régimes de la Révolution à la Monarchie de Juillet et qui, avec Talleyrand et Fouché, prêta le plus de serments, Charles-Louis Huguet de **Sémonville** (1759-1839). La famille Huguet, marchands originaires de l'Orléanais, acquit au début du XVIII^e siècle le château de Frémigny à **Bouray-sur-Juine** (91850) et prit le nom d'Huguet de Montaran. Mais, en 1777, Charles-Louis, né en 1759, adopta le nom de Sémonville, autre terre de la famille. Sous ce nom, il

1. « Que cela lui aurait-il fait de mourir trois mois plus tôt », disait-il.

sera successivement conseiller au Parlement de Paris, député aux États généraux, diplomate sous le Directoire et le Consulat, sénateur de l'Empire, grand référendaire de la Chambre des Pairs sous la Restauration et la Monarchie de Juillet. « Grand manipulateur de l'Histoire », Sémonville est inhumé avec sa famille dans l'enclos près de l'église de Bouray-sur-Juine. Le château de Frémigny est aujourd'hui le centre de formation de la compagnie d'assurances AXA. Sémonville avait épousé la veuve du marquis de Montholon et adopté ses quatre enfants, dont **Charles-Tristan de Montholon-Sémonville** (1783-1853), ambassadeur et général d'Empire qui accompagna Napoléon 1^{er} à Sainte-Hélène et a été injustement soupçonné par des écrivains de la petite histoire d'avoir empoisonné l'Empereur. Charles de Montholon est également inhumé à Bouray².

Déplaçons-nous à **Nainville-les-Roches** (91750), au sud de Mennecey, pour rencontrer le général et ministre René **Savary** (1774-1833), souvent surnommé « l'âme damnée de Napoléon ». Militaire extrêmement actif et zélé, Savary est remarqué par Bonaparte en Égypte, puis à la bataille de Marengo. Il ne le quittera plus jusqu'à son embarquement pour Sainte-Hélène. Ne discutant jamais un ordre reçu et l'exécutant sans attendre (ce qui parfois peut être un défaut), Il aura une lourde responsabilité dans l'exécution de duc d'Enghien, créera la gendarmerie impériale, les réseaux d'espionnage et de contre-espionnage de l'Empire, deviendra duc de Rovigo et succédera à Fouché dans la fonction de ministre de la Police (en beaucoup moins subtil). Plus connu sous le nom de **Rovigo**, on le retrouve en 1831 en Algérie³ où il inaugure les mesures de sévère répression des révoltes arabes. Avec son épouse Marie-Charlotte de Faudoas-Barbaran qui lui donna sept enfants, Savary acheta vers 1800 le domaine de Nainville dont il fit détruire et reconstruire le château. Il y vécut notamment pendant la Première Restauration, puis rejoignit Napoléon pour les Cent-Jours avant de s'exiler jusqu'en 1819 et de ne revenir à Nainville qu'en 1830. Son château a été reconstruit en 1922 en style Louis XIII et le domaine abrite aujourd'hui l'École nationale de la Protection civile.

C'est à **Vaugrigneuse** (91640), près de Limours, que nous évoquons Gabriel-Marie-Théodore **Hédouville** (1755-1825), général qui après avoir participé près de Hoche aux guerres de Vendée joua un

2. En 1812, Charles de Montholon, ambassadeur à Würzburg, avait été démis de ses fonctions pour avoir épousé, malgré l'interdiction de l'Empereur et en soudoyant le maire de la petite commune de Draveil, une jeune femme deux fois divorcée. Le maire de Draveil fut destitué pour infractions au Code civil et condamné à un mois de prison. Ce maire se nommait Louis Beaupied.

3. Une commune d'Algérie a porté ce nom (aujourd'hui Bougara dans la wilaya de Blida).

rôle de réconciliateur puis fut, de 1800 à 1804, ambassadeur de France à Saint-Petersbourg, où il eut la délicate tâche « d'expliquer » l'exécution du duc d'Enghien. Chambellan de Jérôme Bonaparte (roi de Westphalie), sénateur de l'Empire, il vota le 2 avril 1814 la déchéance de l'Empereur et, l'année suivante, la condamnation à mort du maréchal Ney. À son retour de Russie, il avait acheté le manoir de La Fontaine aux Cossons à Vaugrigneuse et y vécut jusqu'en 1825 (il est décédé à Brétigny). L'actuel château de La Fontaine aux Cossons est une reconstruction du début du XX^e siècle.

Rendons-nous maintenant à l'Hôtel de Ville de **Palaiseau** (91120), aussi appelé hôtel Tronchet, où vécut des années 1790 à sa mort en 1806 l'un des plus illustres juristes de son temps. L'avocat François Denis **Tronchet** (1726-1806) est bâtonnier de Paris en 1789, député aux États généraux et joue un rôle éminent dans le comité de constitution. Défenseur de Louis XVI avec Malherbes et de Sèze, il tente d'obtenir un report de la sentence et doit se cacher à Palaiseau durant la Terreur. Dès 1800, Bonaparte le nomme à la commission chargée de préparer l'établissement du Code civil. Napoléon le désignera comme « l'âme des discussions » ayant concouru à la rédaction du Code Napoléon et appellera « le citoyen Tronchet, premier jurisconsulte de France ». Sénateur, il se consacrera à la traduction de tragédies grecques. Il est inhumé au Panthéon.

Intéressons-nous maintenant à Antoine François **Andréossy** (1761-1828), l'un des plus éminents ambassadeurs de l'Empire, qui nous amène à Ris-Orangis. Languedocien, ancien élève du collège de Sorèze (Tarn), officier de l'artillerie royale, Andréossy adhère aux principes révolutionnaires, participe à la campagne d'Égypte et à la création de l'Institut d'Égypte. Il est ambassadeur à Londres pendant la courte période de paix entre la France et l'Angleterre (1802-1803), ambassadeur à Vienne après la victoire d'Austerlitz, gouverneur de Vienne après celle de Wagram en 1809 et ambassadeur à Constantinople à partir de 1812, dissuadant la Sublime Porte de rallier la coalition de 1813 contre la France. Ayant fait sa soumission à Louis XVIII, il se consacra ensuite à des recherches scientifiques et devint membre de l'Académie des Sciences.

Dès 1798, à son retour de la première campagne d'Italie, le général Bonaparte songe à acheter une maison de campagne à proximité de Paris et jette son dévolu sur le château de Ris à **Ris-Orangis** (91130), alors en vente. Mais il part très vite en Égypte et, pendant son absence, son épouse Joséphine visite le château de Malmaison qu'elle préfère de beaucoup et achète sans disposer du premier sou pour le payer, comptant sur le retour de son époux. Andréossy avait-il entendu parler de Ris en Égypte ? Toujours est-il qu'il se porta acquéreur du

château en 1802 et y vécut jusqu'en 1828. Le chanteur Dranem, vedette du caf'conc' à l'humour scabreux, acheta en 1911 le château de Ris dans le but d'en faire une maison d'accueil et de retraite pour vieux comédiens dans le besoin. Devenu le château Dranem, transformé, il est toujours une maison de retraite de type EHPAD mais la Fondation Dranem a cessé d'exister en 2000 par épuisement de ses moyens financiers, malgré, un temps, l'aide financière de Maurice Chevalier. Non loin se dresse le château d'Orangis (dit aujourd'hui château Gomel) qui eut entre autres propriétaires le comte Charles de Bombelles, second fils du célèbre marquis de Bombelles, qui émigra en Autriche et s'y établit. Nommé ministre autrichien à Parme, il y épousa en 1833 l'archiduchesse régnante Marie-Louise – ancienne impératrice des Français et veuve du comte Neipperg – qu'il accompagna jusqu'à sa mort. Dans *L'Aiglon*, Edmond Rostand, n'a pas manqué de mettre en scène ce Bombelles auprès du duc de Reichstadt !

Quelques Égyptiens

Élu à l'Institut, au titre de l'Académie des Sciences, en décembre 1797 à son retour de la 1^{ère} campagne d'Italie, le général Bonaparte reçoit la mission d'aller en Égypte couper la route des Indes à l'Angleterre et décide d'adjoindre à sa campagne militaire une expédition scientifique afin d'aller à la découverte des mystères de l'Égypte ancienne, d'y diffuser l'esprit des Lumières et d'évaluer les ressources du pays. Cent soixante-sept savants et ingénieurs (dont Monge, Berthollet, Denon, Fourier, etc. et six élèves de l'École Polytechnique) s'embarquèrent donc pour l'Égypte où ils constituèrent la Commission des sciences et des arts et fondèrent l'Institut d'Égypte. Une vingtaine d'entre eux y perdit la vie.

En passant à Palaiseau, nous aurions pu ainsi évoquer l'ingénieur-géographe Edme François **Jomard** (1777-1862), issu de la première promotion de l'École polytechnique. À son retour d'Égypte, il consacra vingt-cinq ans de sa vie à la publication de *La Description de l'Égypte* – l'ouvrage monumental présentant les travaux de l'expédition –, présidant la commission de rédaction. Fondateur de la Société de Géographie, il acheta en 1828 à Palaiseau une maison de campagne, dite le manoir de Lozère⁴, où il se livra à des expérimentations botaniques. Sous le Second Empire, il aura la joie de voir la réalisation de l'un de ses rêves et deviendra président honoraire de la Compagnie

4. Marin (Hervé), « Jomard à Lozère ». *Essonne et Hurepoix*, n° 82 (2012), 2013, p. 12.

universelle du canal de Suez. Le manoir de Lozère, loti, existe toujours et le chemin menant de la gare RER de Lozère à l'École Polytechnique porte depuis 2012 le nom de Chemin Jomard.

Né à **Étampes** (91150), Étienne **Geoffroy Saint-Hilaire** (1772-1844), d'abord démonstrateur et zoologue au Jardin des Plantes, participe avec Cuvier à la réorganisation du muséum d'Histoire naturelle en 1794 et devient un éminent naturaliste. C'est lui qui est volontaire pour l'expédition d'Égypte comme naturaliste tandis que Cuvier reste en France. Il est membre de l'Institut d'Égypte, dont Andréossy est vice-président. À son retour, il enseigne au Muséum et est élu à l'Institut, publiant en 1809 un *Catalogue des mammifères* et en 1818 sa *Philosophie anatomique*. Il vécut à Paris jusqu'en 1844. Sa statue, en marbre blanc et grès, par Elias Robert, élève de David d'Angers, s'élève depuis 1857 sur la place du Théâtre d'Étampes. Il y est représenté en robe de professeur de faculté, appuyé sur une statue symbolisant l'Égypte alors que le lycée voisin porte son nom.

Quittons l'Institut d'Égypte pour retrouver les opérations militaires. Après avoir débarqué à Alexandrie et vaincu les Mameluks à la bataille des Pyramides, Bonaparte s'empare du Caire et entreprend la conquête de l'Égypte. Il échouera devant Saint-Jean d'Acre. Les mameluks sont en fait des esclaves slaves affranchis et constitués en un corps d'élite qui s'est emparé du pouvoir réel. Bonaparte recrute une compagnie de jeunes mameluks qu'il ramènera en France et ceux-ci contribueront avec leurs costumes chamarrés, leurs sabres courbes et leur férocité supposée à la réputation de l'armée impériale. Un jeune Arménien nommé **Roustam Raza** (1782-1845), né à Tiflis en Géorgie et enlevé comme esclave par les Turcs, fut « offert » par le cheik El-Bakri au général Bonaparte qui, avec un second mameluk nommé Ali, l'affecta à son service personnel. Roustam suivit son maître en France, ne le quittant pas jour et nuit, vêtu d'un impressionnant uniforme de fantaisie. Il devint un personnage incontournable de la légende napoléonienne et figure sur la plupart des tableaux des grandes victoires de l'Empire. Entremetteur près de l'Empereur, il se constitua un joli petit pécule et on peut même dire que, devenu arrogant, son succès lui monta à la tête. À Fontainebleau, le 13 avril 1814 – craignant, dira-t-il, d'être mêlé à la tentative de suicide de Napoléon –, il prendra la fuite et, aux Cent-Jours, Napoléon ne le rappellera pas. Il avait épousé Alexandrine Doudeville, fille du premier valet de chambre de l'Impératrice Joséphine, et en 1834 son épouse se verra attribuer un emploi à la poste de **Dourdan** (91410). C'est ainsi que le mameluk de l'Empereur, après s'être exhibé jusqu'en Angleterre dans son beau costume, va terminer sa vie en 1845 dans un appartement au 1^{er} étage d'une maison de Dourdan (aujourd'hui école Georges-Lepître, rue Jubé de

La Pérelle). Les Anciens Combattants arméniens de France, considérant Roustam Raza comme le premier Arménien ayant combattu au service de la France, et aussi comme un symbole d'opposition à l'hégémonie ottomane, viennent régulièrement s'incliner sur sa tombe au cimetière de Dourdan.

Ce cimetière abrite aussi la tombe d'Auguste **Jubé, baron de La Pérelle** (1765-1824), chef d'état-major de Hoche, puis de la garde consulaire, membre du tribunal, ensuite préfet de la Doire (département dans la plaine du Pô), puis du Gers, et enfin historiographe au ministère de la guerre sous la Restauration. Il possédait le château de Bonchamp, au hameau de Rouillon, près de Dourdan.

Dourdan se souvient également de la visite de Napoléon le 24 août 1806. Revenu à Paris le 27 janvier 1806 après sa victoire d'Austerlitz, Napoléon passe huit mois sans quitter la région parisienne (ce qui est rare !), en y déployant une intense activité. Durant cette période, il partage son temps entre le château de Saint-Cloud et celui de Rambouillet où il fait de nombreux courts séjours, généralement en fin de semaine. Le vendredi 22 août à 8 heures du matin, venant de Saint-Cloud, il fait une halte à Dourdan car on lui a signalé l'état désastreux de l'église Saint-Germain. De Rambouillet, il y revient le dimanche 24 accompagné de l'Impératrice Joséphine et visite le château ainsi que l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Cette visite met la municipalité en émoi et l'Empereur fera un don de six mille francs, notamment, pour la reconstruction des flèches du sanctuaire, démolies en 1794 sur l'ordre de la Convention.

Sur le chemin du retour vers Rambouillet, Napoléon et Joséphine s'arrêtèrent dans le petit village de Plessis, pour s'y rafraîchir et peut-être aussi pour rassurer la population parce qu'un loup semait la terreur dans les bois environnants. Il n'en fallut pas plus pour faire naître la légende de l'Empereur et l'Impératrice chassant le loup dans les bois de Plessis et de Napoléon demandant à une brave habitante du village d'assurer son déjeuner⁵. Les anecdotes de ce genre sont nombreuses et font tout le charme de la Légende napoléonienne

Enfin le château de **Villeconin** (91580) expose le buste de Benoît-François-Fortuné **de Pluvié de Guibert**, lieutenant aide de camp du général Bonaparte, tué le 25 juillet 1799 à la bataille d'Aboukir. Il était le neveu du général Hyppolite de Guibert (1743-1790), auteur en 1770 d'un *Essai général de tactique militaire*, longuement étudié par l'élève-officier Napoléon Bonaparte à l'École militaire de Paris et

5. L'Empereur ne se déplaçait jamais sans une suite, un peloton de cavalerie et ses voitures étaient fort bien conçues pour faire face à toutes les situations de la vie.

qu'il mit en application par la suite. Le buste provient du château de Chenonceau, propriété à partir de 1799 et jusqu'en 1863 de René-François Vallet de Villeneuve et de son épouse Apolline de Guibert. Le propriétaire actuel du château de Villeconin est apparenté à la famille de Villeneuve-Guibert. À noter que René Vallet de Villeneuve, aristocrate rallié à l'Empire, fut chambellan de Louis Bonaparte, roi de Hollande, et comte d'Empire.

Des proches de l'Empereur

Napoléon disait : « Je ne crois pas en la médecine, mais je crois en Corvisart ». Jean-Nicolas **Corvisart** (1755-1821) fut pendant dix ans le médecin de Napoléon 1^{er} et son plus intime confident. Professeur à l'hôpital de la Charité⁶, puis au Collège de France, il est considéré comme l'un des pères de la médecine moderne, privilégiant l'étude et l'analyse systématique des symptômes à la description de la maladie. En 1801, il est appelé à donner ses soins au Premier Consul qui, depuis son adolescence, souffre de divers troubles et il lui rétablit une santé permettant de supporter un rythme de vie plus qu'éprouvant. Couvert d'honneurs, Corvisart fut dès lors le médecin officiel de la Cour et de la famille impériale. Reçu aux Tuileries deux fois par semaine quand l'Empereur était à Paris, il partageait avec celui-ci tous les problèmes du moment ; il l'accompagna en Autriche en 1805 (Austerlitz) et 1809 (Wagram) mais ne participa pas à la campagne de Russie ni aux suivantes. Il menait un train de vie fastueux entre son hôtel de la rue Saint-Dominique, sa maison de campagne de La Garenne (La Garenne-Colombes) et était propriétaire de la ferme du château d'Athis, sur la route de Fontainebleau. Frappé d'apoplexie dès 1816, il vécut retiré jusqu'à son décès à Colombes, quatre mois après celui de Napoléon à Sainte-Hélène. Il fut inhumé à la ferme d'Athis et, lors de la vente de celle-ci par ses héritiers en 1828, sa sépulture fut transférée au cimetière **d'Athis-Mons** (91200) où il repose près de son petit-neveu Lucien Corvisart, médecin de l'Empereur Napoléon III.

Il nous faut aller à **Gif-sur-Yvette** (91190) pour retrouver un autre proche de Napoléon 1^{er}, Claude-François de **Méneval** (1778-1850), son secrétaire intime. Méneval est d'abord secrétaire de Joseph Bonaparte qu'il assiste lors de la négociation de la paix d'Amiens (avec

6. Ancien hôpital parisien, détruit vers 1935, pour la construction de la nouvelle faculté de médecine de la rue des Saints-Pères.

l'Angleterre) en 1802. Joseph le recommande à son frère qui est à la recherche d'un secrétaire du portefeuille. Ménéval devient ainsi le chef du secrétariat du premier Consul puis de l'Empereur et un confident d'une probité, d'une discrétion, d'une douceur de caractère et d'un courage absolus qui ont marqué l'histoire. La très grande majorité des quelque 40 000 lettres signées Napoléon a été écrite par Ménéval sous la dictée. Nommé baron, il accompagne l'Empereur dans tous ses déplacements et campagnes jusqu'en 1812 et revient complètement épuisé de la Campagne de Russie. Napoléon le nomme alors secrétaire des commandements de l'impératrice Marie-Louise, une sinécure dira-t-il. Après l'Empire, il se consacra à l'écriture de forts intéressants Mémoires et acheta en 1827 la propriété de l'Ermitage à Gif, entre les rivières l'Yvette et la Mérantaise, où il fit construire un petit château carré à deux étages qui est aujourd'hui la mairie de Gif-sur-Yvette, commune dont il fut conseiller municipal de 1831 à 1848. La petite histoire a retenu que le Président de la Seconde République venait pêcher à la ligne dans l'Yvette, chez l'ancien secrétaire de son oncle.

Au baron de Ménéval succède dans le poste de secrétaire intime, en 1813 et 1814 puis durant les Cent-Jours, Agathon-Jean-François **Fain** (1778-1836), secrétaire-archiviste au cabinet de l'Empereur depuis 1806. Son dévouement ne fut pas inférieur à celui de Ménéval et il a lui aussi laissé de précieux Mémoires sur la fin de l'Empire, vécue par lui jour après jour. Il acheta le château La Fontaine à **Brétigny-sur-Orge** (91220) et fut maire de la commune de 1819 à 1825. Ce château a été entièrement détruit et la construction actuelle date du début du XX^e siècle. Au début de la Monarchie de Juillet, on retrouve le baron Fain au château de la Cossonnerie à **Sainte-Geneviève-des-Bois** (91700), appartenant à sa famille. Cette propriété a été transformée en 1927 en une maison de repos et de retraite pour les exilés de la diaspora russe, dite la Maison Russe. Cet établissement existe toujours dans un bâtiment construit en 1995 alors que le château est devenu un centre culturel russe. Les décès de pensionnaires de la Cossonnerie sont à l'origine de la création du cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois.

Formé dans les écoles du Roi, Napoléon Bonaparte était resté sensible au prestige de l'ancienne noblesse et recherchait la fusion de celle-ci avec la noblesse d'Empire. Nombre d'aristocrates ralliés à l'Empire furent promus chambellans ou ambassadeurs. Le château de Courson, à **Courson-Monteloup** (91680) près de Limours, offre un remarquable exemple de cette politique. En 1775, ce château passe de la famille des Lamoignon à un certain Duplex de Bacquencourt qui est guillotiné sous la Terreur. La fille de celui-ci épouse le comte

Pierre-Elisabeth de **Montesquiou-Fézensac** (1764-1834). N'ayant pas émigré, il se montre discret, traverse sans encombre la période révolutionnaire, accueille sans état d'âme le nouveau régime et est invité au Sacre de Napoléon. Il sera membre du Corps législatif, président de la commission des finances, grand chambellan de l'Empire en remplacement de Talleyrand en 1810. Son épouse, descendante de Louvois, douce et sensible, sera choisie en 1811 pour être gouvernante du Roi de Rome. L'instinct maternel de l'Impératrice Marie-Louise n'étant pas particulièrement développé, l'enfant s'attacha à celle qui l'éleva et qu'il appelait **Maman Quiou**. En 1814, Madame de Montesquiou accompagna le Roi de Rome jusqu'à Vienne. Elle en fut expulsée en avril 1815 lors du retour de l'île d'Elbe et cette séparation fut très douloureusement ressentie par l'enfant de quatre ans.

Anne Rose Zoé de Montesquiou-Fézensac, fille du comte et de la comtesse de Montesquiou, se vit attribuer le château de Courson et épousa le général Jean Toussaint **Arrighi de Casanova**, duc de Padoue (1778-1853). La mère de Jean Toussaint Arrighi, née Casanova (d'où le double nom), était une cousine germaine de Laetitia Bonaparte, la mère de Napoléon. Les deux familles étaient très proches et Jean Toussaint naquit à Corte dans la maison où était né Joseph Bonaparte, le frère aîné de Napoléon. Comme son cousin Napoléon, Jean Toussaint Arrighi entreprend une carrière militaire et participe à la campagne d'Italie, à l'expédition d'Égypte (grièvement blessé au siège de Saint-Jean d'Acre), aux campagnes du Consulat et de l'Empire, sauf celle de Russie durant laquelle, commandant des côtes de l'Océan, il est chargé de surveiller le comportement de la Grande-Bretagne. Il est général à 29 ans et nommé duc de Padoue en 1808. C'est lui qui en 1820 fit appel au paysagiste Berthaut pour transformer et aménager le parc de Courson (où se déroulent chaque année deux superbes Fêtes des Plantes). Son fils Ernest, deuxième duc de Padoue, sénateur et ministre sous le Second Empire, fit transformer le vestibule du château en un remarquable salon d'apparat rouge et or. Élu de Corse, il siégea parmi les députés bonapartistes jusqu'en 1881. Il n'eut pas d'héritier masculin et sa fille unique Marie Adèle Henriette épousa Georges Ernest Maurice de Riquet, duc de Caraman. Le château de Courson est toujours entre les mains de leurs descendants.

En Essonne nous pouvons non seulement rencontrer un cousin de l'Empereur, mais aussi l'un de ses quatre frères, **Jérôme Bonaparte** (1784-1860). Par esprit clanique, Napoléon attribua des postes et titres prestigieux aux membres de sa famille. L'aîné Joseph, collectionneur et dilettante fut roi de Naples et (pour son malheur) roi d'Espagne. Lucien, politique qui joua un rôle majeur lors du 19 Brumaire, se

brouilla avec son frère, s'exila en Italie, puis en Angleterre et ne réapparut en France que pour les Cent Jours. Louis, le frère préféré, de santé fragile, époux d'Hortense de Beauharnais, la fille de l'Impératrice Joséphine, fut de 1806 à 1810 roi de Hollande avant de s'éloigner de son frère. Son fils Louis-Napoléon deviendra l'Empereur Napoléon III. Le dernier, Jérôme, d'abord officier de marine, donna bien du souci à sa famille. Il se maria aux États-Unis et Napoléon fit casser ce mariage. Plein de fougue, dépensier et frivole, Jérôme manifeste néanmoins un certain talent militaire lors de la campagne de 1807. Son frère lui fait alors épouser Catherine de Wurtemberg et le propulse roi de Westphalie. Jérôme donne beaucoup d'éclat à la Cour de Cassel et participe au début de la campagne de Russie. Au prétexte d'une brouille avec le maréchal Davout, il en retire les troupes westphaliennes après la bataille de Smolensk, leur évitant la terrible retraite. Retiré au Wurtemberg, il revient néanmoins en France pour la campagne de Waterloo puis repart en exil pour plus de trente ans. L'élection de son neveu Louis-Napoléon à la présidence de la République le ramène en France, dernier survivant de la fratrie Bonaparte. Il sera gouverneur général des Invalides, promu maréchal de France, un temps président du Sénat. C'est en 1852 qu'il achète le château de Vilgénis à **Massy** (91300), qu'il agrandit et aménage en style Empire, où il fait construire des écuries, transformer le parc et creuser deux lacs dont l'un en forme de chapeau impérial. Il y meurt le 24 juin 1860 et est inhumé à Paris dans l'une des chapelles latérales de l'église du Dôme des Invalides. La République l'y a laissé et il a même été rejoint, de 1940 à 1969, par le sarcophage de son neveu le duc de Reichstadt (le Roi de Rome) – rapatrié de Vienne et « restitué à la France » par Hitler – avant qu'il ne soit inhumé dans la crypte près du Tombeau de l'Empereur. Après la Seconde Guerre mondiale, le château de Vilgénis est devenu la propriété de la compagnie Air France qui a installé dans son parc le Centre de formation de son personnel technique. L'ensemble a été repris et aménagé en campus en 2012 par le groupe aéronautique SAFRAN sous le nom d'Université Safran.

On peut aussi considérer comme proche de Napoléon, **Laure Junot, duchesse d'Abrantès** (1784-1838), née Laure Permon, dont les Mémoires – publiés dans les années 1830 avec la collaboration du jeune Honoré de Balzac – fourmillent d'anecdotes, à prendre néanmoins avec précaution, sur la vie à Malmaison et à la Cour des Tuileries, de détails croustillants sur la famille impériale, tout en n'hésitant pas à porter des jugements, parfois empreints de bon sens, sur la politique de la période du Consulat et de l'Empire qu'elle a particulièrement bien connue. En effet, la famille Permon était très proche de la famille Bonaparte et accueillit à Paris Napoléon, élève-officier

d'artillerie. Dès le début du Consulat, Laure se fait remarquer par son esprit vif et primesautier, son goût pour la fête. Elle forme un couple bien assorti avec le général Andoche **Junot** (1771-1813), aide de camp favori du général Bonaparte qui est nommé ambassadeur au Portugal. À Lisbonne, l'ambassadrice est parfaitement à l'aise dans cette fonction, de même que dans celle d'épouse du gouverneur militaire de Paris lorsque Junot est nommé à ce poste. C'est à cette époque, nous apprend-elle dans ses Mémoires que Junot lui achète à **Bièvres** (91570), au lieu-dit Petit-Bièvres, une maison dite Pavillon Marie-Antoinette (la Reine avait dû y passer) : « Cette campagne, car ce n'était pas assez considérable pour être appelé une terre, ni un château, était un charmant lieu d'agrément et tout à fait ce qui était nécessaire à Junot et à moi, en ce que nous pouvions y venir en peu de temps et qu'il lui était possible de se distraire en chassant dans les bois de Verrières et sur les étangs de Saclay ». Puis la vie reprend son cours, Junot part occuper le Portugal (dont il reviendra avec le titre de duc d'Abrantès) tandis que Laure cherche un rapprochement avec l'Autriche en devenant la maîtresse de Metternich, son ambassadeur à Paris. Junot, devenu schizophrène à la suite de plusieurs blessures à la tête, la laissera veuve dès 1813 et l'œuvre littéraire que la duchesse d'Abrantès a ensuite créée s'est révélée essentielle pour connaître de l'intérieur les quinze années d'histoire qu'elle a vécues de si près.

Enfin, l'historien essonnien est surpris de découvrir l'existence à Verrières-le-Buisson d'une avenue et d'un lac portant le nom de Cambacérès. Régis **Cambacérès** (1753-1824), le Deuxième Consul, l'alter ego de Napoléon durant ses absences de Paris, aurait-il fréquenté cette commune ? Il faut déchanter car il s'agit en fait de son neveu Hubert de Cambacérès (1798-1881), duc et héritier de l'Archichancelier de l'Empire, page de Napoléon 1^{er} et Grand-Maître des Cérémonies de Napoléon III, qui acheta le château des Migneaux à Verrières (dont il ne subsiste que le lac) et fut le bienfaiteur de la commune (avant les Vilmorin).

Quelques opposants

Tant le Consulat à vie en 1802 que la proclamation de l'Empire en 1804 ("Le gouvernement de la République est confié à un empereur", dit le sénatus-consulte !) soulèvent la réprobation de certains anciens conventionnels et de militaires. Parmi ceux-ci, Lazare **Carnot** (1753-1823). Simple capitaine sous l'Ancien Régime du fait de son absence de noblesse, Carnot se fait remarquer par ses travaux en mathématiques et en mécanique. Député à l'Assemblée législative, puis membre

de la Convention, il vote la mort de Louis XVI et dirige le Comité de la Guerre au Comité de salut public, devenant « L'Organisateur de la Victoire ». Après le coup d'État de Brumaire, il démissionne du poste de ministre de la Guerre et, nommé par Bonaparte au Tribunal, manifeste sa réserve sur l'évolution du régime et même son opposition. À partir de 1806, il se retire de la vie politique et se consacre à des travaux scientifiques, dans le château de Presles, à **Cerny** (91590), près de La Ferté-Alais, qu'il vient d'acquérir et dont le parc est l'objet de tous ses soins. Il reprend cependant du service en 1814 face à l'invasion du territoire national et accepte d'être ministre de l'Intérieur durant les Cent-Jours. Banni en tant que régicide, il s'exile en Prusse où il mourra. Le château de Presles, où il ne vécut que sept ans, est resté depuis deux siècles la propriété de ses descendants, occupé successivement par son fils le physicien Sadi Carnot, puis son petit-fils Marie-François Sadi Carnot, brillant ingénieur et inventeur, élu président de la République en 1887 et assassiné à Lyon le 25 juin 1894.

Autre héros de la Révolution, aussi célèbre à l'armée du Rhin que Bonaparte à l'armée d'Italie, le général Jean-Victor **Moreau** (1763-1813) a également marqué notre région. En effet, il avait épousé Eugénie Hulot, d'une riche famille de l'île Bourbon (Réunion) et, pour célébrer la victoire de son gendre à la bataille d'Hohenlinden le 3 décembre 1800, sa belle-mère fait construire dans sa propriété d'**Orsay** (91400) un castel néo-palladien, appelé le Temple de la Gloire, aujourd'hui classé monument historique. Mais Moreau préférait résider dans son château de Grosbois à Boissy-Saint-Léger (Val de Marne), dont la forêt lui permettait de se consacrer à la chasse. En 1804, Moreau semble plus disposé que son collègue Premier Consul à favoriser une restauration monarchique. Il se trouve alors compromis dans la conspiration de Cadoudal, est condamné à seulement deux ans de prison au bénéfice du doute et Napoléon, furieux, l'exile aux États-Unis. Il en revient début 1813 dès les premières défaites de l'Empire, conspire avec Bernadotte en Suède et le tsar Alexandre mais est malencontreusement tué par un boulet français le 25 août 1813 sous l'uniforme russe.

Durant les campagnes de la Révolution et du Consulat, Moreau eut pour adjoint son fidèle ami le général Claude-Jacques **Lecourbe** (1759-1815), excellent tacticien. En 1800, Lecourbe fait l'acquisition du château de Soisy, à **Soisy-sur-Seine** (91450), dont les bois giboyeux sont très proches de ceux de Grosbois, ce qui permet aux deux amis de se rejoindre pour leur activité favorite. Lors du procès de Moreau, Lecourbe prend sa défense, lui manifeste bruyamment son soutien, sème la perturbation à l'audience. Napoléon, furieux, prive pendant

dix ans Lecourbe de tout emploi, l'assigne à résidence dans son Jura natal, l'oblige à vendre son château de Soisy et le fera même accuser par Savary de détournement de mineur(e)s. Lecourbe ne retrouvera un commandement militaire que durant les Cent-Jours. À Sainte-Hélène, Napoléon dira regretter son attitude envers Lecourbe, décédé fin 1815.

On peut aussi placer parmi les opposants au régime impérial le marquis Gilbert du Motier de **La Fayette** (1757-1834). Retenu prisonnier en Autriche de 1793 à 1797, La Fayette chercha d'abord à se rapprocher de Bonaparte qui se méfiait de ses idées libérales puis s'en écarta lors de la proclamation du Consulat à vie. Retiré sur ses terres et entretenant de bonnes relations avec Joseph et Lucien Bonaparte, frères de l'Empereur, il fréquentait assidument son ami américain Daniel Parker, aventurier enrichi dans le trafic d'armes lors de la Guerre d'Indépendance, qui résidait au château de **Draveil** (aujourd'hui château de Paris-Jardins) où il recevait fastueusement les Américains de Paris en d'agréables *parties*. Quand La Fayette se cassa la jambe dans une chute de cheval, il vint passer sa convalescence chez son ami Parker. En 1815, La Fayette pousse à l'abdication de Napoléon mais se tient à l'écart des Bourbons et ne reprendra un rôle politique qu'en 1830 pour favoriser l'avènement du duc d'Orléans. Ruiné, Parker avait vendu en 1821 le château de Draveil et mourut à Paris en 1829.

Artistes et écrivains

En 1787, peu avant la Révolution, est publié un petit roman, précurseur de la littérature romantique et universellement connu jusqu'à nos jours, *Paul et Virginie*. Son auteur, Jacques-Henri **Bernardin de Saint-Pierre** (1737-1814) est un ingénieur des Ponts et Chaussées qui abandonne vite ce métier pour voyager à travers l'Europe, puis à la découverte du monde, notamment des Mascareignes (aujourd'hui îles Maurice et Réunion) dont il étudie le climat, la botanique, l'évolution des systèmes vivants, tel l'un des premiers écologistes. Il en ramène son ouvrage *Voyage à l'Ile-de-France, à l'île Bourbon et au Cap de Bonne-espérance, par un officier du roi* (1773). Il entre ainsi dans la société des encyclopédistes, fréquente d'Alembert et Julie de Lespinasse, devient intime de Jean-Jacques Rousseau. La Convention l'appelle à enseigner la morale à l'École normale ; il entre à l'Institut en 1795 et à l'Académie française en 1803. Les frères Bonaparte, à commencer par Napoléon, sont extrêmement sensibles au lyrisme de sa littérature et le couvrent d'honneurs. En 1793, à 55 ans, Bernardin de Saint-Pierre

épouse Félicité Didot, âgée de 22 ans, dont le père François-Ambroise Didot, imprimeur, a acheté en 1789 *Les Papeteries d'Essonnes* et fait construire, sur une île de l'Essonne, une jolie maison appelée *La Chaumière*. L'écrivain sera très heureux dans ce domaine où il réalisera de nombreux aménagements, empoissonnant sa pièce d'eau, semant les plantes et fleurs les plus diverses. Il y écrira *Les Harmonies de la nature*. Ses deux enfants, nommés Virginie et Paul, y naissent. Malheureusement, veuf dès 1800, il se remarie et doit quitter Corbeil-Essonnes. *La Chaumière*, englobée dans le quartier de la Nacelle à Corbeil-Essonnes, a été rasée en 1974. Seule une rue y rappelle le nom de l'auteur de *Paul et Virginie*.

Allons maintenant à **Champlan** (91160), près de Villebon-sur-Yvette, village dont le château porte aujourd'hui le nom de Propriété Brunet-Debladis, où nous évoquerons **Madame Cottin** (1770-1807), romancière oubliée qui connut au XIX^e siècle une extraordinaire renommée. Née Marie-Sophie Risteau dans une bonne famille bordelaise, elle épouse le banquier Paul-Marie Cottin qui meurt d'une crise cardiaque de crainte d'être arrêté en septembre 1793. Elle achète alors le château de Champlan où elle va se retirer pour écrire une œuvre qui va marquer son époque, tout en suscitant des passions extrêmes chez les hommes qui fréquentent son petit domaine. Sensuelle, imaginative, fortement inspirée par Jean-Jacques Rousseau, annonçant le romantisme, marquée par les souvenirs douloureux de la période révolutionnaire et des guerres napoléoniennes, elle publie une demi-douzaine de romans qui connaissent un immense succès, le plus célèbre étant sans doute *Mathilde ou Mémoires tirés de l'histoire des Croisades*, dont les scènes gravées étaient répandues par les colporteurs. Cette annonciatrice féminine de la littérature romantique, connue aussi grâce à la publication de sa correspondance, décéda brutalement à l'âge de trente-sept ans. Elle avait en 1802 cédé son domaine de Champlan à un cousin qui le revendit en 1828 à Jean-Henri **Baradère** (1792-1839), ancien commissaire des guerres et secrétaire général du ministère de la Guerre, qui est inhumé au cimetière de Champlan.

Passionné de botanique, Louis-Philibert **Debrun des Beaunes**, ou de Brun (1761-1842), ancien major d'artillerie devenu docteur en la faculté des Sciences de l'Université impériale, publie en 1811 un ouvrage intitulé *Tableau méthodique de tous les genres de productions naturelles qui se trouvent en France*. Il achète le domaine de Champrond à **Saint-Hilaire** (91780), près d'Étampes. Il y fait édifier un élégant château de style classique (toujours existant) et surtout aménage un grand parc paysager à l'anglaise, doté de pins maritimes, de cèdres et d'espèces rares dont un *sequoia giganteus*. Une grande partie de cet arboretum a résisté à la tempête de décembre 1999.

Revenons maintenant à **Bièvres** (91570), au château des Roches, dit aujourd'hui Maison littéraire de Victor Hugo, qui comporte un salon Bertin. Car, à partir de 1804, il fut la propriété de Louis-François **Bertin** (1766-1841), dit Bertin l'Aîné, journaliste créateur du *Journal de Débats*, organe d'opposition royaliste où collaborèrent Chateaubriand, Royer-Collard, etc. Censuré, interdit, Bertin ne reprit la publication de son journal qu'en 1814. Dans les années 1830, Bertin créa aux Roches un salon littéraire que fréquentèrent Chateaubriand, Ingres, Berlioz, Liszt, Gounod et surtout Victor Hugo qui y écrivit *Les Feuilles d'automne*, *Tristesse d'Olympio*, *Les Chants du crépuscule*, etc. Pendant une dizaine d'années la famille Hugo, invitée par Bertin, séjourna chaque été aux Roches, tandis que Juliette Drouet louait une maison dans un hameau voisin.

Partons en musique à **Varennnes-Jarcy** (91480) pour y retrouver le compositeur François-Adrien **Boieldieu** (1775-1834), auteur des plus célèbres opéras de la période allant du Directoire à la Restauration, ainsi que d'œuvres instrumentales. L'opéra *Le Calife de Bagdad* en 1800 lui vaut un succès éclatant. En 1803, il répond à une requête du tsar Alexandre 1^{er} et part à Saint-Petersbourg comme maître de chapelle jusqu'en 1811. Il y compose une dizaine d'œuvres. Ses compositions de la fin de l'Empire se veulent stimulantes. Sa carrière se poursuit sous la Restauration où, musicien de la chambre du roi, il compose des opéras patriotiques et nationalistes, célébrant notamment la naissance du duc de Bordeaux, « l'enfant du miracle ». C'est en 1826 que sa seconde épouse achète une agréable maison construite sur le site de l'ancienne abbaye de Jarcy. Boieldieu, malade et affaibli, vient s'y reposer à partir de 1830 et y décède le 8 octobre 1834. On l'appelle toujours la Villa Boieldieu.

Si Napoléon était assez peu sensible à la musique, il adorait le théâtre et spécialement la tragédie, antique de préférence. Ne nous étonnons donc pas de sa grande amitié avec le comédien François-Joseph **Talma** (1763-1826). Après une enfance en Angleterre où il découvre l'œuvre de Shakespeare, Talma débute sa carrière sous la Révolution. Proche des Girondins, il échappe de peu à la guillotine et fait dès 1792 la connaissance du capitaine Buonaparte, dont il suscite l'admiration. Comédien exceptionnel, sa réputation monte en parallèle de celle de son ami. Non seulement Napoléon assiste très fréquemment à ses spectacles à la Comédie-Française ou au Théâtre Feydeau, mais il l'invite à jouer au château de Saint-Cloud devant la Cour et le rencontre en privé. Talma joue aussi en tournée dans les villes européennes où l'Empereur se rend. C'est en 1798 que Talma achète à **Brunoy** (91800) une première maison provenant de l'ancien domaine du comte de Provence, puis en 1803 la résidence de l'ancien intendant,

dite le *Gouvernement* ou la *Gouvernerie*. Il ne cessera d'agrandir son domaine, prendra plaisir à se trouver à Brunoy et, très proche des habitants, restera fidèle à ce lieu jusqu'à sa fin, malgré une vie personnelle et sentimentale agitée. La propriété de Talma n'a pas résisté à la frénésie immobilière et il n'en subsiste qu'une maison, dite la *Maison des Nourrices* car il y faisait élever ses enfants naturels. Et les adolescents de Brunoy fréquentent le lycée François-Joseph Talma.

Au sortir d'un spectacle de Talma, allons souper à **Villiers-sur-Orge** (91700), non à l'invitation de la marquise de Brinvilliers dont le frère détint la seigneurie de Villiers, mais d'Alexandre-Balthazar-Laurent **Grimod de la Reynière** (1758-1838), qui se rendit célèbre dès 1783 en révolutionnant l'art de la gastronomie. Sans être lui-même cuisinier mais menant une existence d'amphitryon, il publie en 1806 le *Journal des gourmands et des belles*, en 1808 le *Manuel des amphitryons* et chaque année de 1803 à 1812 l'*Almanach des Gourmands* qui donne des conseils sur l'art de la table, mêlant à la gastronomie des propos sur la littérature, les arts, les spectacles, la galanterie et la chronique scandaleuse des coulisses de la société. En 1812, il acheta la grande maison dite La Seigneurie à Villiers-sur-Orge où il continua à recevoir, avec moins d'excentricités qu'à Paris. En fait, il fréquentait Villiers depuis au moins 1806 car sa grande amie, la romancière **Sophie Gay** (1776-1852) tenait à Paris un salon littéraire réputé mais recevait également à Villiers dans sa propriété *La Maison rouge* (qui existe toujours). Moins connu que Brillat-Savarin et le précédant, Grimod de La Reynière doit être considéré comme le précurseur des auteurs de guides gastronomiques.

Classons aussi parmi les écrivains Alexandre **de Laborde** (1773-1842), auteur mais aussi diplomate, conseiller d'État, archéologue, financier. Il était le fils du marquis Jean-Joseph de Laborde, banquier de la Cour de France sous Louis XV, propriétaire du château de **Méréville** (91660) qu'il fit transformer vers 1785 par l'architecte Jean-Benoît Barré et dont il aménagea le parc à l'anglaise. Le marquis fut guillotiné en 1794 ; son fils Alexandre, élevé en Autriche, revint en France en 1797 et entra au ministère des Relations extérieures près de Talleyrand. Il se lia avec Lucien Bonaparte et c'est au château de Méréville, récupéré par la famille Laborde, que Lucien rencontra sa seconde épouse Alexandrine de Bleschamp, veuve d'un agent de change. Laborde accompagne Lucien Bonaparte nommé ambassadeur en Espagne. Il y reste longuement et publiera en 1807 un *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, suivi d'un *Voyage pittoresque et historique en Espagne*, en quatre tomes. La Guerre d'Espagne le ramène en France où il est successivement liquidateur des comptes de la Grande Armée, directeur des Ponts et Chaussées, membre de l'Institut, et prévoit

d'établir un inventaire des richesses archéologiques de la France, projet qui ne sera réalisé que sous le Second Empire. Proche de la reine Hortense, il écrit les paroles des romances qu'elle compose, notamment le *Partant pour la Syrie* qui, sous le titre *Le Beau Dunois*, deviendra l'hymne quasi-officiel du Second Empire. Sa sœur **Natalie de Laborde** (1774-1835) épousa en 1790 Charles de Noailles, duc de Noailles et de Mouchy. Dite la *Muse de Méréville* par Chateaubriand, qui la connut au château et en tomba follement amoureux. Leur liaison « débutée dans les beaux jardins de Méréville se poursuit sous les ombrages de la Vallée aux loups ». Au retour de son voyage à Jérusalem, elle vint, dit-on, l'attendre à Grenade. Le château de Méréville est aujourd'hui propriété du Conseil général de l'Essonne.

Comment enfin écarter de ce récit la plus prestigieuse des demeures de l'Essonne, le château du Marais au **Val Saint-Germain** (91530) qui nous permet d'évoquer de nouveau **Chateaubriand** et aussi **Talleyrand**. Reconstitué de 1772 à 1779 par Le Maître de La Martinière, trésorier de l'artillerie, le château du Marais appartient sous le Directoire et le Consulat à Madame de La Briche qui tient un salon littéraire. François-René de Chateaubriand qui s'était retiré avec son amante **Pauline de Beaumont** (1768-1803) dans une maison louée à Savigny-sur-Orge pour y terminer l'écriture du *Génie du christianisme* se rendit avec elle au château du Marais où le couple trouva la félicité : « Quand la nuit tombait, elle lui enseignait les noms des étoiles et lui disait qu'un jour il se souviendrait que c'était elle qui lui avait appris à les nommer ». Juste avant que Pauline n'accompagne son amant à Rome en 1803 et ne meure de tuberculose dans ses bras. On est en plein romantisme !

Un siècle plus tard, le château se trouvait dans les mains de Boni de Castellane et de son épouse américaine Anna Gould qui, divorcée, conserva le château et épousa Hélié de Talleyrand-Périgord, prince de Sagan. Le château appartient toujours à leurs descendants qui ont rassemblé des collections⁷ permettant de réunir le souvenir de Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent, ministre des Relations extérieures, Grand Chambellan puis Vice-Grand-Électeur de l'Empire – qui contribua tant à la chute de Napoléon – et de l'opposant résolu à l'Empereur, le vicomte de Chateaubriand. Le château reçut aussi la visite du duc de Wellington, ambassadeur de Grande-Bretagne à Paris au début de la Restauration. N'en jetez plus !

7. Le musée Talleyrand fut inauguré, le 9 octobre 1982, par Gaston Palewski et son épouse, héritière du domaine.

Un inventeur et un industriel

En 1784, un artisan originaire de Châlons-sur-Marne s'installe confiseur à Paris, rue des Lombards. Il sera d'ailleurs un membre actif de la section de la Commune portant ce nom et échappera de peu à la guillotine. Ce Nicolas **Appert** (1749-1841) est conscient que les méthodes de conservation des aliments alors pratiquées (le fumage, le salage, l'utilisation de l'alcool ou du vinaigre, etc.) manquent d'efficacité et il expérimente l'effet de la chaleur. Il découvre que le chauffage des produits jusqu'à 100°C dans des bouteilles en verre hermétiquement closes permet leur longue conservation. L'industrie de la conserve est née. En 1802, Appert achète à **Massy** (91300) une propriété de quatre hectares sur laquelle il construit un atelier où il met en œuvre sa découverte. Malgré le soutien du gastronome Grimod de La Reynière, la méthode tarde à s'imposer et ce n'est qu'en 1809 qu'elle est reconnue par la *Société d'encouragement pour l'industrie nationale*. Appert publie en 2010 *l'Art de conserver pendant plusieurs années toutes les substances animales et végétales*. Le succès vient enfin et ses produits se commercialisent jusqu'en Russie mais des Anglais s'emparent de la découverte et remplacent les bouteilles en verre par des boîtes de fer blanc serties, plus faciles à transporter. L'usine Appert de Massy est pillée en 1814 par les troupes russes qui écumant la région et détruite en 1815 par les Prussiens. Précurseur de Pasteur, Appert effectue par la suite des recherches sur la stérilisation du lait alors que son invention de la conservation des aliments est largement pratiquée par divers industriels, notamment pour éviter le scorbut chez les marins. N'ayant pas pris de brevet d'invention, le père de « la boîte de conserve » meurt à Massy dans un semi-dénuement et son corps est mis à la fosse commune. Mais, aujourd'hui, grâce à *l'Association internationale Nicolas Appert*, sa statue se dresse depuis 1991 à Châlons-en-Champagne, son buste à Massy depuis 1999 ainsi qu'à *l'Institute of Food Technologists* à Chicago, et 2010 a été déclarée en France *Année Nicolas Appert*.

Christophe-Philippe **Oberkampf** (1738-1815), né à Wiesenbach en Allemagne, apprend auprès de son père l'art de l'impression des toiles à l'indienne, avant de venir créer à Jouy-en-Josas une entreprise modernisant le procédé et qui recevra le label de manufacture royale. En 1769, il installe pour son frère un atelier de fabrication d'indiennes à **Essonnes**, au domaine de Chantemerle, et y adjoint en 1804 une filature de coton qui connaît un grand essor en cette période du Blocus continental empêchant l'importation des produits anglais. Comme à Massy, les ateliers de Chantemerle sont détruits par les envahisseurs russes en 1814. On dit qu'Oberkampf en est mort de chagrin. La

manufacture de Jouy fonctionnera jusqu'en 1843 sous la direction de Barbet de Jouy et aujourd'hui le musée de la Toile de Jouy, à Jouy-en-Josas (Yvelines), décrit les techniques mises au point par Oberkampf.

Les débris de la Grande Armée

Il s'agit là du nom que prirent après 1815 de nombreuses associations d'anciens combattants qui avaient survécu aux campagnes de l'Empire. Il faut n'y voir aucune intention péjorative et rapprocher cette formulation des expressions *Poilus* ou *Gueules cassées*, apparues lors de la Première Guerre mondiale. Il faut savoir que le dictionnaire des généraux et amiraux de la Révolution et de l'Empire ne compte pas moins de mille huit cents noms et on retrouve ceux-ci un peu partout en France, beaucoup étant considérés comme « le héros local ». Notamment la rive droite essonniennne de la Seine attira nombre de militaires à la retraite.

À **Montgeron** (91230), la municipalité considère le général-baron Henri de **Rottembourg** (1869-1857) comme le bienfaiteur de la commune. Lorrain et simple soldat de l'armée royale, il accède au statut d'officier dans les armées de la République, est en Italie pendant la campagne d'Austerlitz mais participe aux batailles d'Iéna et de Friedland, promu général de brigade en 1811 et affecté à la Garde impériale. Il emmène deux régiments de la Jeune Garde en Pologne pour y récupérer les survivants de la Bérézina et est promu général de division en 1813. Il s'illustre le 3 mars 1814 au combat de Laubressel près de Troyes, bataille qu'il fera représenter par le peintre Jean-Charles Langlois (œuvre conservée au Musée de l'Armée). Il est sur la frontière du Rhin lors de Waterloo et poursuit tranquillement sa carrière militaire jusqu'en 1834. C'est en 1822 qu'il achète à Montgeron une grande maison bourgeoise transformée par l'architecte Brongniart et qui mérite le nom de château, entourée d'une dizaine d'hectares. Membre du conseil municipal, estimé des Montgeronnais, il fait don en 1852 à la commune d'un terrain de 4300 m² proche de son château pour y édifier une nouvelle église, un presbytère, une mairie et une école, tous bâtiments constituant aujourd'hui la place Rottembourg. L'église Saint-Jacques est inaugurée en 1855 et le général Rottembourg est inhumé dans la crypte en 1857. Le château Rottembourg, remanié, est aujourd'hui un établissement religieux tandis que la Société d'Histoire locale de Montgeron maintient le souvenir du général.

Le général Jean-Pierre **Doumerc** (1767-1847) fit une carrière militaire très classique de 1783 (soldat) à 1814, général de division

commandant les cuirassiers lors de la campagne de Russie. Retraité en 1814, c'est seulement en 1836 qu'il acquiert à Montgeron, presque en face du château Rottembourg, une belle et grande maison construite sous l'Empire, où il vécut ses dernières années et qui abrite aujourd'hui le musée municipal Josèphe Jacquot, l'office de tourisme de Montgeron et un centre culturel.

À **Draveil**, le baron François **Lambert** (1755-1837), inspecteur en chef aux revues de la Grande Armée, succéda au château de Villiers à son cousin le préfet Gamot (déjà évoqué au sujet du maréchal Ney). D'une grande probité, Lambert est surtout connu pour ses démêlés avec les maréchaux portés aux trafics et aux impositions forcées.

Champrosay, hameau de Draveil connu pour son microclimat, attira le général François-Roch **Ledru, baron des Essarts** (1770-1844), héros d'Austerlitz et l'un des derniers à avoir franchi la Bérézina lors de la retraite de Russie. Il loue en 1816 et achète en 1821 une propriété appartenant depuis 1811 au général **Lefebvre-Desnouettes** (1773-1822), banni pour avoir conspiré en faveur du Retour de l'île d'Elbe. Ledru des Essarts fut conseiller municipal de Draveil de 1824 à 1840 et y est inhumé. Il avait pour voisin le baron Paul **Barbier** (1770-1848), ancien commissaire des guerres et directeur au ministère de la guerre, qui fut lui aussi conseiller municipal à Draveil, de 1831 à 1846. Son gendre Frédéric Villot, conservateur des peintures au Musée du Louvre, fit connaître Champrosay à Eugène Delacroix. De fil en aiguille, Delacroix, puis Alphonse Daudet et enfin Nadar vinrent acquérir une maison de campagne à Champrosay, et n'oublions pas Edmond de Goncourt, décédé à Champrosay chez Alphonse Daudet⁸.

À **Soisy-sur-Seine**, au général Lecourbe (exilé par Napoléon comme on l'a vu précédemment) succéda le général Ramon du Bosc **Du Taillis** (1760-1851), ancien de Rivoli, d'Arcole et d'Austerlitz qui eut le bras droit emporté par un boulet de canon en Autriche en 1807. Il termina sa carrière comme gouverneur de Varsovie. Il n'existe pratiquement plus de trace du château de Soisy. Toujours à Soisy, le château des Donjons vit succéder au général Mathieu Dumas qui l'occupa vers 1800, le général **Drouet d'Erlon** (1765-1844) à son retour de la guerre d'Espagne, de 1814 à 1817, puis François-Charles **Didelot** (1769-1850), qui avait été ambassadeur à Copenhague, chambellan de l'Empereur et préfet du Cher de 1813 à 1815. Drouet d'Erlon sera gouverneur général de l'Algérie en 1834 et promu maréchal de France

8. D'un refroidissement après un bain très chaud. Goncourt venait prendre son bain chez Alphonse Daudet à Champrosay car chez lui à Paris la baignoire était encombrée de livres.

en 1843. Également, le général Nicolas-Joseph **Maison** (1771-1840) posséda de 1808 à 1815 une maison à Soisy. Ancien d'Austerlitz et de Friedland, rescapé de la retraite de Russie, il sera gouverneur militaire de Paris sous la Restauration, promu maréchal de France en 1829 et ambassadeur à Vienne sous la Monarchie de Juillet.

Au sud du **Coudray-Montceaux** (91830), un prieuré situé aujourd'hui dans un parc résidentiel a appartenu à partir de 1811 à Adrien-François-Marie **Guiton** (1761-1819), nommé général en 1807 après avoir été colonel des grenadiers à cheval de la garde consulaire et qui, d'Austerlitz à Waterloo, a participé à la plupart des batailles de l'Empire. Mais il est surtout connu pour une autre raison. Le 20 mars 1804, le général Hulin, l'un des assaillants de la Bastille, commandant des grenadiers de la garde, fut nommé président de la commission militaire chargée de juger le duc d'Enghien, arrêté illégalement en Pays de Bade et transféré au fort de Vincennes. Le colonel Guiton fut désigné l'un des sept membres de cette commission qui vota la mort à l'unanimité. Le duc fut immédiatement exécuté dans les fossés de Vincennes. Savary (encore lui) et le conseiller d'État Réal se rejetèrent la responsabilité de cette décision précipitée, qualifiée depuis deux siècles de crime par les uns, de catastrophe par les autres, alors que les royalistes en rejetaient l'opprobre sur Caulaincourt qui n'avait été mêlé à l'affaire qu'à la marge. Une page noire de l'histoire napoléonienne.

Transportons-nous maintenant à **Ballancourt-sur-Essonne** (91610) où se dresse le vaste et double château du Saussay, appartenant depuis plus d'un siècle à la famille de Bourbon Busset, elle-même apparentée à trois généraux d'Empire. Jean-Baptiste-Camille **Canclaux** (1740-1817), bien que fils de magistrat, choisit la carrière des armes et est promu maréchal de camp (général de brigade) dès 1788. Il sert la République et participe à la répression de l'insurrection de Vendée. Il soutient Bonaparte lors du 19 Brumaire. Déjà âgé de 64 ans en 1804, il est promu Grand-officier de la Légion d'honneur et nommé sénateur, puis comte de l'Empire en 1808. Il vote la déchéance de Napoléon en 1814, est nommé à la chambre des Pairs, se montre discret pendant les Cent-Jours et vote en 1815 la mort du maréchal Ney. Ce parfait opportuniste avait épousé en 1775 Claudine d'Aramon, laquelle hérita par sa mère, née Bragelonne, du château du Saussay qui devint leur résidence. Leur fille Geneviève-Joséphine Canclaux (1785-1849) épouse en 1803 le général Auguste-François **Colbert**, baron de Chabanais (1777-1809), à ne pas confondre avec son frère aîné Pierre-David (dit Édouard) de **Colbert-Chabanais** (1774-1853) qui fit toutes les campagnes de l'Égypte à Waterloo, colonel jusqu'en 1809, puis général. Volontaire de 1792, Auguste-François Colbert

sert en Italie comme aide de camp de Murat, participe à la campagne d'Égypte, se distingue à Marengo, s'illustre à Ulm, Austerlitz et Iéna. À partir de juin 1808, il sert en Espagne et trouve la mort d'une balle en plein front lors d'un accrochage avec les insurgés le 3 janvier 1809, à l'âge de 30 ans. Il avait cependant eu le temps d'engendrer deux fils dont Napoléon-Joseph de Colbert-Chabanais (1805-1883), l'aîné qui sera député sous le Second Empire. La petite-fille de ce dernier, Guillemette de Colbert-Chabanais (1885-1944) épousa en 1911 le comte François-Louis-Joseph de Bourbon Busset et fut la mère de l'académicien Jacques de Bourbon Busset (1912-2001) dont les descendants résident toujours au château du Saussay. Le général Canclaux et le général Édouard Colbert-Chabanais, dont le château détient de nombreux souvenirs, sont inhumés dans la chapelle familiale au cimetière de Ballancourt.

Non loin de là, à **La Ferté-Alais** (91590), rencontrons le chef de bataillon Jean-Alexis **Ramé** (1754-1840), combattant de Marengo, d'Austerlitz et Iéna dans l'infanterie de ligne, inhumé au cimetière de la commune dans une imposante sépulture familiale, avec ses descendants dont notamment son arrière-petit-fils le colonel Henri Ramé (1909-1996), auteur de nombreuses études historiques publiées dans la revue du Souvenir napoléonien et le bulletin de l'Association pour la Conservation des Monuments napoléoniens (ACMN).

Le château de Monthuchet à **Saulx-les-Chartreux** (91160) nous permet d'évoquer le général Jean-Joseph-Paul-Augustin **Dessole** (1767-1828). Ayant débuté dans la Légion du Gers, Il est promu général dès la première Campagne d'Italie, puis sert à l'Armée du Rhin sous les ordres de Moreau dont il est proche. Si bien qu'en 1804 il est mis à l'écart lors de la condamnation de son chef. Il est rappelé pour la guerre d'Espagne en 1808 et débute la campagne de Russie mais, épuisé, ne dépasse pas Smolensk et rentre en France où il est mis à la retraite. C'est alors qu'il s'établit au château de Monthuchet. Nommé Pair de France sous la Seconde Restauration et ayant voté la mort du maréchal Ney, le général Dessole est quelques mois premier ministre en 1818 et ministre des Affaires étrangères en 1819 mais prend ses distances avec une politique qu'il trouve trop réactionnaire. Il est décédé à Monthuchet le 2 novembre 1828 et est inhumé au Père-Lachaise.

À **Milly-La-Forêt** (91490), retrouvons le général Jacques-Nicolas de **Bellavène** (1770-1826). Brillant cavalier, il s'illustre dans les armées de la République, est nommé général de brigade par Moreau et a une jambe emportée par un boulet à la bataille de Rastatt le 5 juillet 1796. Il poursuit sa carrière comme gouverneur de région militaire, inspecteur aux revues, commandant de l'École de Saint-Cyr. Mis à la retraite en septembre 1815, il se retira à Milly-la-Forêt où il est décédé le 8 février 1826 et est inhumé.

Mais Milly permet aussi d'évoquer une anecdote concernant la formation d'un jeune élève-officier corse – nommé Napoléon Buonaparte – à l'École militaire de Paris.

Après avoir été de 1779 à 1784 élève-boursier à l'École royale militaire de Brienne, le jeune Napoléon Buonaparte est admis à l'École militaire de Paris dont il sortira "lieutenant en second" en septembre 1785. Avec trois camarades et accompagné d'un religieux Minime, venant de Troyes et Sens, il arrive le 19 octobre 1784 à Paris au Pont Saint-Paul par le coche d'eau. Il a donc pris de Corbeil à Paris le *corbeillard*⁹, louvoyant lentement entre les bancs de sable du lit de la Seine, entre Évry et Étioles, Ris et Soisy, Juvisy et Draveil, Athis et Vigneux. Ce fut sa première vision de l'*Essonne*.

L'aide-major (sous-directeur des études) de l'École militaire de Paris était alors M. de Lanoix (ou La Noix), ancien capitaine du régiment de Vermandois, qui possédait une maison de campagne à Milly (Milly-la-Forêt). Celui-ci a laissé des souvenirs qui furent publiés en 1844 dans des *Essais historiques* sur la ville de Milly, par un nommé Armand Sougit. On y lit : « Dans le courant de l'année 1785, il y amena [à Milly] le jeune Bonaparte qui était alors l'un des élèves les plus distingués de l'École Militaire ». Que faut-il en penser car on ne trouve aucune mention de ce séjour dans les nombreux ouvrages publiés sur la jeunesse de Napoléon Bonaparte ?

Tout d'abord les élèves de l'École militaire ne pouvaient bénéficier d'une autorisation de sortie que dans des circonstances exceptionnelles, telles que le décès d'un membre de leur famille, et l'élève Buonaparte, à la noblesse corse tout juste reconnue, était loin d'être aussi « distingué » que les grands noms de France portés par certains de ses camarades. Il sortit de l'École avec le rang de 42^e sur 58. Mais passons sur ce détail.

Il est cependant plausible que l'anecdote soit véridique. Le 23 mars 1785, l'élève Buonaparte apprit le décès de son père, survenu le 24 février à Montpellier où celui-ci était venu tenter de faire soigner son cancer de l'estomac. On connaît la réaction de douleur du jeune homme par ses lettres à sa mère et à son oncle l'archidiacre Lucien. Dans ses derniers instants, Charles Buonaparte avait été assisté par l'abbé Pradier, aumônier du régiment de... Vermandois. On peut donc supposer que le major de Lanoix et l'abbé Pradier se connaissaient, que l'information passa par cette voie et que le major aurait pu emmener Bonaparte quelques jours chez lui à Milly pour se remettre de sa

9. Il aurait donné son nom à peine modifié à un autre véhicule aussi lent.

peine. Il existe une variante de cette hypothèse car le brevet de lieutenant en second fut décerné à Bonaparte le 23 septembre 1785 et il ne rejoignit son affectation au régiment d'artillerie de La Fère à Valence que le 30 octobre. On ne sait rien de son activité pendant ce mois. Est-ce à ce moment qu'il aurait bénéficié de l'hospitalité de M. de Lanoix, du fait d'un lien créé par la mort de son père ?

Nous n'en saurons sans doute jamais plus mais il ne nous est pas interdit d'imaginer le jeune Bonaparte se promenant dans le Massif des Trois Pignons à Milly en rêvant déjà à son destin...

Non loin de Milly, à **Buno-Bonnevaux** (91720), le château de Moignanville abrita la retraite du général Philippe-Joseph-Victoire de **Senneville** (1737-1824). Officier d'artillerie dès 1758, il se trouve aux Antilles lors de la Révolution, puis en 1795 est nommé colonel commandant l'artillerie des possessions françaises au-delà du Cap de Bonne-Espérance (Maurice, Réunion). Fait prisonnier par les Anglais, il rentre en France, commande l'école d'artillerie de Rennes et est mis à la retraite en 1803. Il est décédé au château de Moignanville.

Citons aussi Louis-Henri-Joseph **Hazar** (1771-1846), né à Lille, qui fait toute sa carrière (Italie, Égypte, Espagne) dans l'artillerie à cheval et est promu colonel en 1811. Fervent napoléoniste, il est mis en demi-solde en 1815 et à la retraite en 1820. Il a ensuite vécu à **Linas** (91310) où sa tombe porte l'épithète : « Décédé à Linas à l'âge de 75 ans, près de sa sœur chérie, où il termina une vie pure et respectueuse ». Ou encore le lieutenant François-Pierre **Louvel** (1789-1871), fils d'un garde de la forêt de Sénart né à **Draveil**. Incorporé comme cuirassier en 1808, il gagne le galon de lieutenant en second en Espagne, participe à la bataille de Leipzig en octobre 1813 et charge à Waterloo au côté du maréchal Ney. Redevenu garde forestier à Draveil, il a de graves ennuis en 1820 lorsque le duc de Berry est assassiné par un ouvrier-sellier nommé Louis-Pierre Louvel. La similitude de nom et de prénom usuel est telle qu'il demande à changer de nom puis, après la naissance de « l'enfant du miracle », il préfère garder le sien mais déménage à Vaujours (aujourd'hui en Seine-Saint-Denis), commune où il est toujours honoré en tant que médaillé de Sainte-Hélène¹⁰.

10. Pour exécuter l'une des volontés testamentaires de son oncle Napoléon 1^{er}, Napoléon III créa en 1857 la Médaille de Sainte-Hélène décernée à tous les survivants des campagnes napoléoniennes, portant au revers la mention : « À ses compagnons de gloire, sa dernière pensée, Sainte-Hélène, 5 mai 1821 ». 405 000 médailles furent décernées après recensement des ayant-droits à travers l'Europe. Le dernier de ces médaillés, Louis-Victor Baillot, est décédé en 1898 à l'âge de 105 ans, sous la présidence de Félix Faure. Le ruban vert rayé rouge de la médaille de Sainte-Hélène a été repris en 1915 pour être celui de la Croix de guerre. Témoignage de la continuité des sacrifices des Français pour leur patrie.

En passant à **Dommerville**, commune aujourd'hui rattachée à Angerville (91670), nous avons craint d'y rencontrer le général Donatien-Marie-Joseph de Vimeur de **Rochambeau** (1755-1813), hélas connu comme commandant du corps expéditionnaire à Saint-Domingue en 1802 et les massacres auxquels il se livra dans sa lutte contre l'indépendance du peuple noir. En fait, retenu prisonnier par les Anglais jusqu'en 1811 et décédé en 1813, il ne semble pas avoir séjourné au château de Dommerville, propriété de son père le comte Jean-Baptiste-Donatien de Vimeur de Rochambeau (1725-1807), vainqueur de la bataille de Yorktown lors de la Guerre d'Indépendance des États-Unis d'Amérique.

L'exode de l'Impératrice Marie-Louise

Alors que le 31 mars 1814, Napoléon faisait demi-tour à Juvisy-sur-Orge et se rendait à Fontainebleau où il abdiquera, l'Impératrice Marie-Louise, son fils et les membres du Conseil de Régence (sauf Talleyrand qui s'arrangea pour rester à Paris afin d'y préparer la succession !) qui avaient quitté Paris le 29 mars erraient sur les routes de Seine-et-Oise et de la vallée de la Loire, passant à Rambouillet, Chartres et Blois. C'est là que Marie-Louise reçoit le 8 avril une lettre de Napoléon lui demandant de se rendre à Orléans.

Pourquoi à Orléans et non à Fontainebleau ? Les historiens se posent encore la question. Les mauvaises langues prétendent que Napoléon se soignait alors d'une MST et voulait retarder leur rencontre. Plus vraisemblablement, pensant encore possible de revenir sur certaines conditions de l'abdication qui lui avait été arrachée, il envisageait d'utiliser son épouse comme négociatrice entre lui et l'empereur d'Autriche (père de Marie-Louise) et il estimait préférable qu'elle restât en terrain neutre. De Troyes à Chartres, des troupes russes, prussiennes, bavaroises désorganisées avaient envahi la Seine-et-Marne et le sud de la Seine-et-Oise, se livrant à des crimes et pillages, en représailles des exactions des armées napoléoniennes pendant dix ans à travers l'Europe. De nombreuses communes de l'Essonne portèrent longtemps les stigmates de cette invasion qui dura jusqu'à fin mai 1814¹¹ : pillages de maisons, incendies de châteaux, comme celui de Bois-Herpin (91150)¹², assassinats, destructions d'ateliers.

11. L'occupation par des troupes étrangères, cette fois plus organisée mais tout aussi destructrice, recommença en 1815 (après la chute définitive de l'Empire) et dura jusqu'en 1818 dans soixante départements du nord de la France, sauf la Bretagne.

12. SAINT-PERIER (René de), « Les cosaques à Étampes en 1814 et le pillage du château de Bois-Herpin » dans *Essonne et Hurepoix*, n° 19, Corbeil-Essonnes, 1913, p. 105-110.

Marie-Louise arrive traumatisée à Orléans car son convoi a été attaqué en route, plusieurs de ses voitures pillées. Le tsar ordonne à son aide de camp le général Schouvarov de se rendre à Orléans pour assurer la protection de l'Impératrice et l'accompagner près de son père, à Montargis ou Nemours lui dira-t-on. Il s'agit en fait de la mettre sous contrôle des Alliés et de l'empêcher de rejoindre Napoléon avec le Roi de Rome, ce qui ne ferait que compliquer le contexte politique.

Le 12 avril, Napoléon se rend compte de la situation et envoie le général Cambronne à Orléans avec deux escadrons de cavalerie pour ramener à Fontainebleau l'Impératrice ainsi que les fourgons du Trésor qui l'ont suivie. Cambronne arrive trop tard car Marie-Louise est déjà partie, enlevée en quelque sorte. Cambronne rentre bredouille et dans la nuit du 12 au 13 Napoléon tente de se suicider. Mais le poison qu'il portait sur lui depuis la Russie est éventé et il survit.

C'est à **Angerville** (91670) que Marie-Louise se rend compte du piège qui lui a été tendu. Au relais de poste, son escorte française est écartée et remplacée par des cavaliers russes et autrichiens. Elle a juste le temps d'écrire un mot, daté d'Angerville, à son mari : « On m'a fait partir d'Orléans et il y avait des ordres de m'empêcher d'aller te rejoindre, même à recourir à la force. On nous joue... ». Le convoi prend, à travers « l'Essonne », la route de Rambouillet où Marie-Louise attendra trois jours l'arrivée de son père qui lui signifiera sa décision de la ramener à Vienne avec son fils. On lui fera miroiter la possession du duché de Parme, la possibilité de se rendre à l'île d'Elbe, un avenir pour son fils. Mais les obstacles seront si nombreux que ses espoirs s'évanouiront quelques mois plus tard dans les bras du général Adam von Neipperg et qu'elle oubliera ses quatre années françaises.

Conclusion

Les communes de l'Essonne sont riches en souvenirs des personnages marquants de la Révolution, du Consulat et du Premier Empire. Évoquer leurs noms dans les lieux où ils ont vécu amène à revivre avec eux des épisodes importants ou anecdotiques de ces pages de notre histoire. Puisse ce récit, volontairement décousu, inviter le lecteur à reconstituer le puzzle en se reportant à quelques-uns des quelque quatre-vingt mille (dit-on) ouvrages consacrés depuis deux siècles à cette période, qu'il s'agisse d'études historiques érudites, d'Adolphe Thiers à Jean Tulard ou Thierry Lentz en passant par Frédéric

Masson¹³, ou d'ouvrages plus populaires, de la duchesse d'Abrantès à André Castelot ou Max Gallo, sans oublier les romans dits historiques, inspirés par tous les personnages qui ont écrit, souvent de leur sang, cette épopée, au point de susciter chez leurs héritiers de la génération suivante – les Musset, Stendhal, Vigny, Hugo, Hegel, Nietzsche, etc. – imprégnés du calvaire de Sainte-Hélène, une nostalgie et une admiration qui transformèrent l'Histoire en Légende, au point de faire écrire à un Chateaubriand repentant dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « Aucun homme de bruit universel n'a eu une fin pareille à celle de Napoléon. Aigle, on lui donna un rocher à la pointe duquel il est demeuré au soleil jusqu'à sa mort, et d'où il était vu de toute la terre. Ores donc que, détaché de son temps, son histoire est finie et que son épopée commence, allons le voir mourir. Quittons l'Europe, suivons-le sous le ciel de son apothéose ».

Car, même si le corps de Napoléon a été transféré aux Invalides en 1840, l'île de Sainte-Hélène, peu transformée depuis deux siècles, demeure un lieu de pèlerinage napoléonien, joignable seulement en six jours de mer depuis l'Afrique du Sud. Mais un aéroport est en cours de construction (enfin ou malheureusement ?) et, à partir de mi-2016, Sainte-Hélène deviendra une destination nouvelle et originale des opérateurs de voyage. Même si 2015 est l'année du bicentenaire de Waterloo et de la fin de l'Empire, on n'a pas fini de parler de Napoléon !

13. L'historien Frédéric Masson (184/-1923), secrétaire perpétuel de l'Académie française, fut des années 1890 à 1920 le grand spécialiste des études napoléoniennes, ayant connu et fréquenté les derniers survivants de l'épopée. Il passait de longues semaines d'été chez ses beaux-parents Cottin qui possédaient à Draveil-Champrosay la propriété voisine de celle d'Alphonse et Julia Daudet. Les deux familles étaient très proches.

Bibliographie

CHAPPET (Alain), Roger MARTIN, Alain PIGEARD, *Le Guide Napoléon, 4000 lieux pour revivre l'épopée*, Tallandier, 2005.

TULARD (Jean), Louis GARROS, *Napoléon au jour le jour*, Paris, Tallandier, 1992.

TULARD (Jean), (sous la direction de), *Dictionnaire Napoléon*, Paris, Fayard, 1987 et 1999.

SIX (Georges), *Dictionnaire biographique des généraux et amiraux de la Révolution et de l'Empire*, 2 volumes, Paris, Saffroy, 1934.

Le Patrimoine des communes de l'Essonne, Paris, Flohic, 2 volumes, œuvre collective, 2001.

Et toutes les biographies des acteurs de l'épopée napoléonienne.

Remerciements de l'auteur et de la Société d'Histoire et d'Archéologie de l'Essonne et du Hurepoix (SHAEH) aux membres des sociétés d'histoire locale de l'Essonne qui, par leur travail, ont apporté leur contribution à la rédaction du Patrimoine des communes de l'Essonne et ont ainsi grandement facilité l'écriture de cet article.

Index des communes essonniennes avec indication des personnages cités

- Angerville** : Impératrice Marie-Louise, 12 avril 1814 (*pour mémoire*)
- Athis-Mons** (cimetière) : Corvisart, Jean-Nicolas, médecin
- Ballancourt** (château du Saussay) : Canclaux, Jean-Baptiste-Camille, général ; Colbert, Chabonais de, Auguste-François-Marie, général ; Colbert-Chabonais, Pierre-David dit Édouard, général.
- Bièvres** : Bertin, Louis-François dit Bertin l'Aîné, journaliste ; Junot, Andoche, duc d'Abrantès, général ; Junot, Laure, duchesse d'Abrantès, mémorialiste ; Victor Hugo
- Brétigny-sur-Orge** (château La Fontaine) : Fain, Agathon-Jean-François, baron, secrétaire intime
- Bouray-sur-Juine** (château de Frémigny) : Sémonville, Charles-Louis Huguet de, ambassadeur, sénateur ; Montholon-Sémonville, Charles-Tristan de, ambassadeur, général
- Brunoy** (La Gouvernerie) : Talma, François-Joseph, comédien
- Buno-Bonnevaux** (château de Moignanville) : Senneville, Philippe-Joseph-Victoire, général
- Cerny** (château de Presles) : Carnot, Lazare, ministre, général
- Champlan** (château de) : Cottin, Marie-Sophie Risteau dite « Madame », écrivaine ; Baradère, Jean-Henri, commissaire des guerres
- Coudray-Montceaux** (prieuré) : Guiton, Adrien-François-Marie, général
- Courson-Monteloup** (château de Courson) : Montesquiou-Fézensac, Pierre-Élisabeth, comte de, chambellan ; Montesquiou-Fézensac, comtesse de, gouvernante du Roi de Rome, « *Maman Quiou* » ; Arrighi de Casanova, Jean-Toussaint, duc de Padoue, général
- Dommerville** (château rattaché à Angerville) : Rochambeau, Donatien de Vimeur de, général
- Dourdan** : Roustam, Raza, mameluk ; Jubé, Auguste, baron de la Pérelle, préfet, chef d'état-major
- Draveil** (châteaux de Villiers et Paris-Jardins) : Gamot, Charles-Guillaume, préfet ; Lambert, François, inspecteur en chef aux revues ; La Fayette, Gilbert du Motier de, général ; Louvel, François-Pierre, lieutenant ; Ney, Michel, maréchal d'Empire, duc d'Elchingen, prince de la Moskova
- Draveil-Champrosay** : Barbier, Paul, commissaire des guerres, directeur au ministère de la Guerre ; Ledru des Essarts, François-Roch, baron, général ; Lefebvre-Desnouettes, Charles, général
- Essonnes** : Bernardin de Saint-Pierre, Jacques-Henri, écrivain, naturaliste ; Oberkampf, Christophe-Philippe, industriel ; Napoléon, 2 avril 1814 (*pour mémoire*)
- Étampes** : Geoffroy Saint-Hilaire, Étienne, naturaliste
- Gif-sur-Yvette** (mairie) : Méneval, Claude-François, baron de, secrétaire intime
- Juvisy-sur-Orge** : Napoléon, 31 mars 1814 (*pour mémoire*)
- La Ferté-Alais** : Ramé, Jean-Alexis, chef de bataillon

- Linas** : Hazar, Louis-Henri-Joseph, colonel
- Massy** (château de Vilgénis) : Jérôme Bonaparte, roi de Wesphalie ; Appert, Nicolas, inventeur
- Menecy** : Napoléon, 3 avril 1814 (*pour mémoire*)
- Méréville** (château) : Laborde, Alexandre, comte de, diplomate, financier, écrivain ; Noailles, Nathalie de, née Laborde, duchesse de Mouchy, muse de Chateaubriand
- Milly-la-Forêt** : Bellavène, Jacques-Nicolas, général ; Buonaparte, Napoléon, élève-officier à l'École militaire de Paris
- Montgeron** (château Rottembourg) : Rottembourg, Henri, baron, général ; Doumerc, Jean-Pierre, général
- Morigny-Champigny** (château de Jeurre) : Mollien, Alexandre, ministre du Trésor
- Nainville-les-Roches** (château de) : Savary, René, duc de Rovigo, ministre de la Police, général
- Orsay** (Temple de la Gloire) : Moreau, Jean-Victor, général
- Palaiseau** (mairie, manoir de Lozère) : Tronchet, François-Denis, avocat, jurisconsulte, sénateur ; Jomard, Edme-François, ingénieur-géographe
- Ris-Orangis** (château Dranem) : Andréossy, ambassadeur, général
- Saint-Hilaire** (château de Champrond) : Debrun des Beaunes, Louis-Philibert, botaniste
- Sainte-Geneviève-des-Bois** (château de La Cossonnerie) : Fain Agathon-Jean-François, baron, secrétaire intime
- Saulx-les-Chartreux** (château de Monthuchet) : Dessole, Augustin, général
- Savigny-sur-Orge** (château-lycée Corot) : Davout, Louis-Nicolas, duc d'Auerstedt, prince d'Eckmühl
- Soisy-sur-Seine** : Didelot, Charles-François, ambassadeur, préfet ; Drouet, comte d'Erlon, dit Drouet d'Erlon, Jean-Baptiste, général, maréchal de France en 1843 ; Du Taillis, Ramon du Bosc, général ; Lecourbe, Claude-Jacques, général ; Maison, Nicolas-Joseph, général
- Val-Saint-Germain** (château du Marais) : Chateaubriand, François-René de, écrivain ; Pauline de Beaumont, femme de lettres
- Varenes-Jarcy** (Villa Boieldieu) : Boieldieu, François-Adrien, musicien, compositeur
- Vaugrigneuse** (château de La Fontaine aux Cossons) : Hédouville, Gabriel-Marie-Théodore, ambassadeur, général
- Verrières-le-Buisson** (château d'Amblainvilliers) : Visconti (marquise de), Giuseppa
- Vigneux-Sur-Seine** (château Frayé) : Bernadotte, Jean-Baptiste-Jules, maréchal d'Empire, prince héréditaire de Suède puis roi Charles XIV de Suède et de Norvège en 1818 ; Sarrazin, Jean, général
- Villeconin** (château de) : Pluvié de Guibert, aide de camp de Bonaparte, lieutenant
- Villiers-sur-Orge** (La Seigneurie) : Gay, Sophie, romancière ; Grimod de la Reynière, Alexandre-Balthazar-Laurent, gastronome, écrivain

Viry-Châtillon (château de Viry) : Marmont, Auguste-Frédéric-Louis, Viesse de, maréchal d'Empire

Yerres (château de Grosbois ; situé sur la commune contigüe de Boissy-Saint-Léger en Seine-et-Marne) : Moreau, Jean-Victor, général ; Berthier, Louis-Alexandre, maréchal d'Empire, prince de Neufchâtel, prince de Wagram.

L'église de Saint-Denis de Briis-sous-Forges

Alan SWAN

swanswan@wanadoo.fr

« Cette Église Paroissiale du titre de Saint Denis n'a rien de mémorable »
L'abbé Lebeuf (1754)



Église de Briis-sous-Forges, façade nord.

En plus de posséder une église qui « n'a rien de mémorable¹ », l'histoire de Briis-sous-Forges semble également aussi peu « mémorable ». Depuis 1987, date de la parution de l'article de Daniel Giganon sur

1. Malgré cette affirmation de l'abbé Lebeuf, l'église Saint-Denis de Briis-sous-Forges se trouve inscrite par arrêté sur la liste de monuments historiques depuis le 1^{er} mars 1958.

l'atelier métallurgique gallo-romain de Briis-sous-Forges dans le *Bulletin de la SHACEH*², pas le moindre article, note archéologique ou renseignement sur le patrimoine architectural ou archéologique de la commune.

Cependant, le territoire de Briis, *ad summum Bragium cum omni integritate praeter mansum dimidiu*, était compris dans la donation d'une partie de la forêt d'Yveline (*Aequilica foresta*) que Pépin le Bref fit à l'abbaye de Saint-Denis en 768³. Plus tard, au XII^e siècle, Briis-sous-Forges était une seigneurie, vraisemblablement entourée d'une double enceinte ; une première avec fossés pour défendre le château et une deuxième plus étendue qui protégeait le bourg. Bien que quelques vestiges des murs de l'enceinte extérieure existent au nord et au nord-est de la ville, nous ne connaissons pas le tracé précis des murailles ou l'emplacement de ses quatre portes⁴. Les dimensions de l'enceinte du château de Briis-sous-Forges auraient été semblables à celles de l'enceinte du château de Dourdan⁵. À Briis il y avait un prieuré hors les murs, fondé en 1047 et démoli en 1618, et une église plus ancienne sous l'invocation de Saint-Denis à proximité du château. On trouvait également un hôtel-Dieu fondé au XIII^e siècle.

Plusieurs familles notables, notamment les de Trie (XIV^e siècle), du Moulin (XVI^e siècle), et Lamoignon (XVII^e siècle), ont possédé les terres de Briis au long des siècles, et le blason de Briis-sous-Forges est celui des Trie-Sérifontaine ; enfin, Anne Boleyn est supposée avoir passé un partie de son enfance au château de Briis⁶. De ce passé il reste peu de vestiges, et ce sont l'église Saint-Denis et la tour maîtresse du château, également connue sous le nom du donjon de Briis ou la tour Anne Boleyn, qui sont les bâtiments les plus anciens et emblématiques de Briis-sous-Forges.

2. GIGANON (Daniel) : « L'atelier métallurgique gallo-romain de Briis-sous-Forges » dans *Essonne et Hurepoix*, n° 56, 1986, p. 47-56. Dans cet article, la liste des découvertes archéologiques connues antérieurement sur le secteur est bien maigre, ce qui peut paraître étonnant.

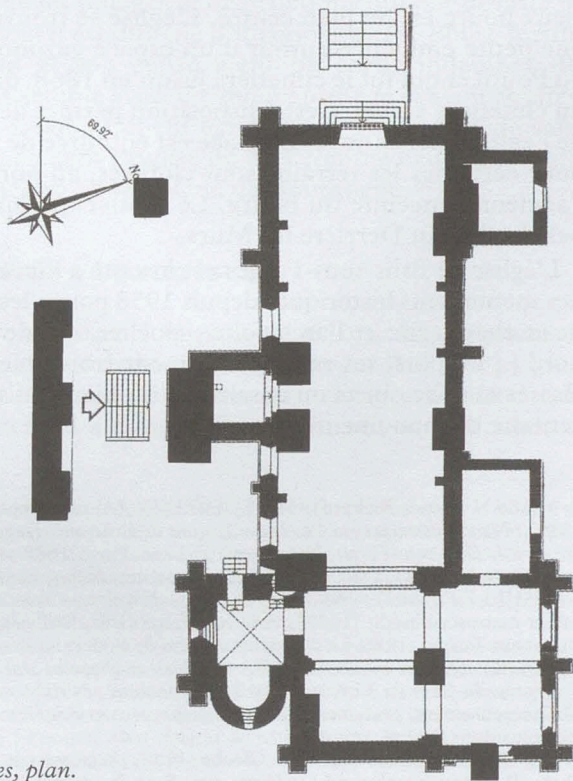
3. À défaut du texte en version française nous utilisons <http://racineshistoire.free.fr/DOC/PDF/Donation-de-Pepin-768.pdf>

4. « Le village de Briis, [...] était fermé de murs et avait quatre portes : deux au nord, une au sud et une à l'ouest. » COMBAZ. (M) : *Notice historique sur Briis*, Tours, Deslis Frères, 1897, p. 5. Des vestiges de la muraille et trois tourelles tronquées peuvent encore être vues sur le chemin Derrière les Murs et le chemin de Ronde. Combaz nomme les portes de Paris et de Chartres ; il est probable que la porte de Paris se trouvait sur la rue Boissière entre les deux chemins.

5. « Ce château, véritable forteresse, était entouré de hautes murailles flanquées de tourelles avec des « Foussez à eau » de 52 toises de long sur 4 de large, garnis de pont-levis. » Combaz, op. cit., p. 4.

6. Retha M. Warnicke donne une explication plausible pour l'existence de cette légende, dont l'origine part d'une calomnie de catholiques pour discréditer Élisabeth I^e, fille d'Anne Boleyn, et la monarchie protestante d'Angleterre, dans *The Rise and Fall of Anne Boleyn*, Cambridge University Press, 1989, dans le chapitre « The Legacy of Nicholas Sander », p. 243-247.

L'église de Briis-sous-Forges est mentionné à plusieurs reprises dans les *Visites Archidiaconales de Josas*⁷, visites qui se sont déroulés entre 1458 et 1470, mais un des plus anciens récits en français sur l'histoire de Briis-sous-Forges et de son église se trouve dans le chapitre consacré à Briis du livre de l'abbé Lebeuf *Histoire de la banlieue ecclésiastique de Paris*⁸ (1754). En quelques pages l'abbé nous relate neuf-cents ans d'histoire anecdotique de Briis (également orthographié Bries et Bris dans le texte) : de la donation du territoire à l'abbaye de Saint-Denis ; la fondation de l'église Saint-Denis ; la fondation et destruction du



Église de Briis-sous-Forges, plan.

7. ALLIOT (J.-M.), *Visites Archidiaconales de Josas [par Jean Mouchard]*, Paris 1902, visites n° 32, 163, 267, 362, 536, 622, 766, 826, 950, 952, 1117 et 1235.

8. LEBEUF (Abbé) : *Histoire de la banlieue ecclésiastique de Paris*, Prault Père, 1754, p. 201-210. Nous citons l'édition de 1754, d'autres éditions n'ont pas la même pagination. Le chapitre sur la Paroisse de Briis du Doyenné de Chateaufort ne fait qu'une dizaine de pages et peut être consulté librement sur Gallica, la bibliothèque numérique de la Bibliothèque nationale de France.

prieuré et de l'église de la Sainte-Croix ; l'histoire de la paroisse sous la forme d'une liste commentée des vies et faits des seigneurs de Briis-sous-Forges de Jean de Bries (XII^e-XIII^e siècle) à Guillaume de Lamoignon (1617-1677). Depuis, ce récit a servi de base incontournable pour toute histoire de Briis-sous-Forges, même si certains points restent à vérifier et d'autres s'avèrent erronés⁹.

L'église Saint-Denis

Du fait de sa topographie et de l'existence de l'ancien château, le vieux bourg est de plan centré. L'église se trouve en centre bourg sur une petite éminence autour d'un espace gazonné, dénommé la place du Poutil et qui fut le cimetière jusqu'en 1868, date de la consécration du cimetière actuel. Cette disposition permet de faire le tour complet de l'église sans entrave. La place est entourée de petites maisons dont, pour certaines les terrains sont clôturés, au nord, par les vestiges de l'ancienne enceinte du bourg. Le sentier qui longe ces vestiges s'appelle le chemin Derrière les Murs.

L'église de Briis-sous-Forges est inscrite à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques depuis 1958 pour « les restes du porche avec deux chapiteaux et l'archivolte ; clocher, abside et deux chapelles au nord » ; en plus, ses murs renferment trois objets mobiliers qui sont classés et seize objets ou ensembles d'objets qui sont inscrits¹⁰ sur l'inventaire de monuments historiques.

9. VIAN (Louis-Richard), 1872 ; DIEUZY (Aimé Joseph, instituteur à Briis 1877-1889) : *Notice historique sur l'école des garçons de Briis-sous-Forges* ; DU MESNIL (Robert), *Histoire de Briis-sous-Forges*, Imprimerie F. Levé, Paris, 1888 ; COMBAZ (M.) : *Note historique sur Briis*, Tours, 1897 ; DÉPRUN (Aimable), *Monographie de Briis-sous-Forges*, 1899 ; GREMILLET (abbé) : *Histoire de Briis-sous-Forges pour mon successeur à Briis-sous-Forges*, cahier manuscrit inédit [1947] ; Amis du Vieux Briis, *Briis-sous-Forges, Village de l'Essonne*, Briis-sous-Forges, 1986. La deuxième édition de ce dernier livre (2012) et la publication de JACQUET (A.) et FAUDOT (G.) : *Églises et chapelles du Pays de Limours*, Office de Tourisme du Pays de Limours, 2013, n'apportent pas de nouveaux éléments sur l'église. Malheureusement, certaines erreurs se perpétuent et des éléments de mobilier qui n'existent plus dans l'église sont décrits.

10. Objets mobiliers classés : la Cloche (1758) ; le tableau du retable : *Le Massacre de saint Denis* ; le tableau représentant la *Vierge entre Saint Joachim et Sainte Anne* (XVII^e siècle) et un Lutrin (XVII^e s.). Objets mobiliers inscrits : le Maître-autel avec son tabernacle ; deux statues : saint Paul et saint Denis (XVII-XVIII^e s.) ; Autel et retable de saint Joseph (XVII-XVIII^e s.) ; Autel et retable de la Vierge (XVII-XVIII^e s.) ; Poutre de gloire avec Christ en croix (XVI^e et XVIII^e s.) ; Panneau sculpté d'après Léonard de Vinci : *La Cène* ; Dalle funéraire de Nicolas Racynéau (1555) ; Dalle funéraire de Jacques du Moulin (1571) ; Dalle de fondation (Marguerite Normant, 1745) ; Tableau et son cadre : *Sainte Martyre* (XVIII^e s.) ; Tableau et son cadre : *L'Assomption* (XVIII^e s.) ; Fonts baptismaux (XVIII^e s.) ; Console (XVIII^e s.) ; Boiseries à droite du chœur (XVIII^e s.) ; Seau à eau bénite (XVIII^e s.) ; Ciboire (XIX^e s.) ; Ostensorioire (XIX^e s.). La console de style Louis XVI n'est plus visible, le bois vermoulu des pieds sculptés n'ayant pas résisté au poids du plateau en marbre. (Liste établie d'après les bases Mérimée et Palissy.)

L'église actuelle constitue un ensemble construit et remanié au cours des siècles. Il est probable qu'un bâtiment plus ancien existait ou que l'église actuelle soit construite sur l'emplacement de l'ancienne, mais dans l'absence de preuves archéologiques, il est difficile de l'affirmer. Certaines parties de l'édifice actuel ont été tellement remaniées qu'une lecture précise de leur âge est difficile. Dans son étude sur la reconstruction des églises rurales après la guerre de Cent Ans, Jean-Jacques Immel classe l'église de Briis-sous-Forges parmi celles qui ne comportent pas d'éléments du XV^e ou XVI^e siècles¹¹.

Nous ne savons pas quel fut le sort de Briis pendant la guerre de Cent Ans ; étant donné les pillages et destructions qui ont dévasté les campagnes du Hurepoix il est difficile d'imaginer que le bourg fortifié de Briis, son château et son église aient pu sortir indemnes des conflits, même si Briis semble avoir été mieux protégé et avoir souffert moins que Limours. L'abbé Lebeuf écrit que le corps [*sic*] de saint Marc « fut mis en refuge dans l'Église de Bris comme lieu plus fortifié dans le temps des Guerres de Jean Duc de Bourgogne.¹² »

L'église Saint-Denis : l'extérieur

Le chevet de l'église est orienté est-sud-est (110°), donc légèrement désaxé par rapport à une véritable orientation vers l'est (90°) ; pour les besoins de cet article nous utiliserons les points cardinaux ; nous situerons l'entrée principale à l'ouest, l'entrée latérale et le clocher au

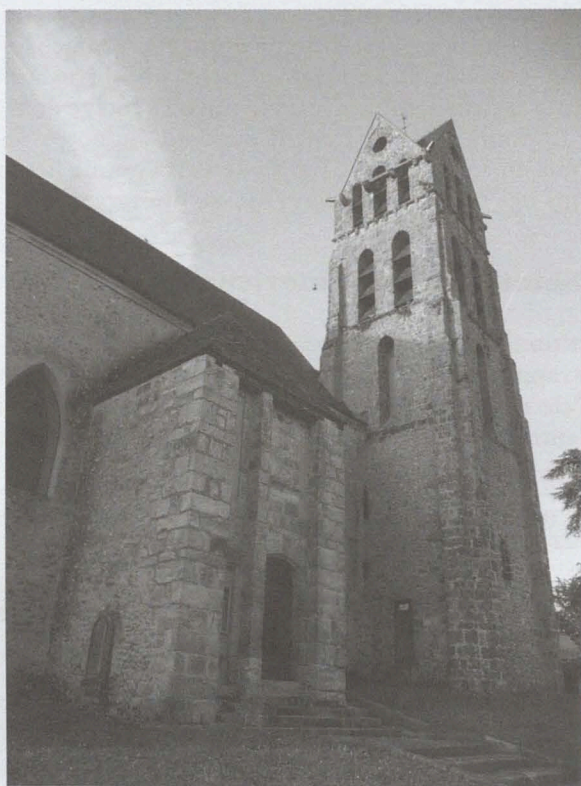
11. IMMEL (Jean-Jacques), « La reconstruction des églises rurales après la guerre de Cent Ans au sud de Paris (première partie) » dans *Essonne et Hurepoix*, n°63 (1993), 1994, p. 17. La suite et la fin se trouvent dans *Essonne et Hurepoix*, n° 64 (p. 9-59), et n° 65 (p. 25-76). À la fin de la troisième partie, l'auteur fait une comparaison et synthèse des différents éléments constitutifs de cinq édifices de l'Essonne. Plusieurs de ses observations peuvent s'appliquer également à l'église Saint-Denis de Briis-sous-Forges.

12. LEBEUF (Abbé), *op. cit.*, p. 203. Il semblerait que c'était une châsse contenant quelques reliques de saint Marc et non pas son corps qui avait été mis en sûreté à Briis. Le souvenir de la châsse de saint Marc est toujours d'actualité, même si nous ne savons pas ce qu'elle est devenue : « Pour échapper aux exactions des soldats anglais, lors de la guerre de Cent Ans, les habitants [de Limours] sont obligés de se réfugier à Briis-sous-Forges. En 1458-59, la paroisse de Limours est décrite comme déserte et totalement ruinée, l'église et le village sont ravagés [...] Au cours de la guerre de Cent Ans, les fidèles de Limours avaient mis la châsse de saint Marc en sûreté à Briis. » JACQUET (Annie) : *Mémoire en images, Limours-en-Hurepoix*, Alain Sutton, Joué-lès-Tours, 1998, p. 7-8. La « ruine totale » de Limours est mentionnée dans une note de pied de page dans : ALLIOT (J.-M.), *op. cit.*, visite 536 (1463), p. 169 : « Cette paroisse, totalement ruinée par la guerre des Anglais, ne fut jamais visitée par J. Mouchard. ». Dans le compte-rendu de la même visite, les trois cloches de l'église de Limours sont mentionnées, mais pas la châsse de saint Marc : « in ista ecclesia sunt tres campanae, pertinentes ecclesie de Lymours, et sunt reposita juxta altare Beate Maria [...] », p. 169. Par contre, il est question de la châsse dans les comptes-rendus de 1461 et de 1469 : « ...chassam de sancto Marco... » et « ...in dicta ecclesia sunt reliquie beati Marci Évangéliste, que honorifice reponuntur in archa, juxta magnum altare... », p. 117 et 356-7.

sud, le chevet à l'est et le mur gouttereau du côté de l'ancien cimetière au nord.

L'entrée principale de l'église est simple, fonctionnelle et dépourvue de décoration : une porte en bois à deux vantaux avec un encadrement en arc surbaissé surmonté d'une fenêtre ornée d'un vitrail dont la forme rappelle la forme du portail. Le pignon est assymétrique avec une gouttière le long du côté nord et un coyau du côté sud pour adoucir la pente du toit et rejeter les eaux de pluie loin de la maçonnerie.

Sur la façade sud en haut d'une douzaine de marches irrégulières en



Église de Briis-sous-Forges, façade sud (porche et clocher).

grès se trouve un porche atypique qui protège l'accès latéral à l'église. Ce porche est construit de matériaux de récupération provenant d'une porte de ville ou d'enceinte. On distingue clairement trois saignées de rainures de logements de flèches du pont-levis et les traces

d'une porte piétonnière à gauche de la grande porte. L'aspect de l'arc de la porte, l'asymétrie des claveaux et le voussoir mal-centré indiquent que l'encadrement de la porte a été rabaissé et rétréci pour occuper un espace plus réduit que celui d'origine. L'ensemble rappelle les vestiges de la tour-porche de l'ancienne ferme fortifiée de la châtelainie de Mesnil-Girault à Boissy-la-Rivière (XIV^e siècle) ou l'ancienne entrée principale du château de Bruyères-le-Châtel¹³. L'emplacement d'origine de cette porte est inconnu, comme la date où le porche a été rapporté à l'église. Il est possible qu'il s'agisse d'une des portes de ville de Briis, ou une des portes de l'enceinte castrale rapporté à l'église lors du démantèlement du château de Briis en deuxième moitié du XVII^e siècle. L'abbé Lebeuf ne fait pas allusion à cette curiosité architecturale, ce qui ne signifie pas qu'elle n'existait pas lors de sa visite même s'il évoque « des restes de tours et du donjon de l'ancien château ruiné ». Par contre, l'abbé Gremillet fait une allusion rapide à ce qu'il appelle un auvent, sans avoir vu la véritable nature du porche : « Au coté sud de l'église, je ne sais pas qui a fait maçonner un auvent à la porte. C'est une abomination ! Il masque une belle porte sculptée.¹⁴ ». Effectivement, quand le visiteur franchit la porte du porche il se trouve face à un beau portail roman avec archivolte en dents de scie et cintré de deux colonnes avec chapiteaux ornés de masques ou de grotesques, semblables à celui qui est présent sur une des clés de voûte du chœur. Le pied-droit de la porte est décoré d'une bande fine et délicate de noeuds. Le portail est à l'étroit à l'intérieur de ce porche, ce qui a contribué à le maintenir en bon état de conservation en le préservant des intempéries.

Dans le mur extérieur à gauche du porche improvisé on aperçoit les traces d'une meurtrière. Il est difficile de savoir s'il s'agit d'une véritable canonnière, fente avec orifice circulaire au pied, ou la disposition fortuite de pierres de construction qui donne cette impression. Fait troublant, ce phénomène se répète sur le pan de mur construit en *opus spicatum*¹⁵ entre le porche et le clocher.

13. Une belle gravure de la porte de Bruyères-le-Châtel se trouve dans : Duchesse d'Uzès (Manuela), *L'Arrondissement de Rambouillet, description pittoresque des sites... monuments... histoire, légendes... mœurs et curiosités, par Madame la duchesse d'Uzès* (1893) ; une réédition fac-similée (Éditions du Bastion) est sortie en 1999 avec le titre *L'ancien arrondissement de Rambouillet*, (cf. p.21).

14. GREMILLET (abbé) : *Histoire de Briis-sous-Forges pour mon successeur à Briis-sous-Forges*, cahier manuscrit. Nous ignorons où se conserve l'original de ce cahier écrit par celui qui fut curé de Briis de 1927 à 1947, mais nous avons pu consulter une photocopie du cahier grâce à l'amabilité de feue Mme Grosse, veuve de feu M. Charles Grosse, un des principaux rédacteurs de *Briis-sous-Forges, Village de l'Essonne, Amis du Vieux Briis*, [1986].

15. Appareil dit "en arête de poisson", surtout utilisé au XI^e s.

À gauche du porche se trouve une fenêtre ogivale maçonnerie et de facture moderne ; juste à gauche de cette fenêtre, partiellement détruite et déformée par celle-ci se trouve la trace d'une fenêtre romane plus petite. Deux autres fenêtres modernes éclairent les travées entre le porche et le clocher.

Le clocher est une belle tour romane carrée qui comporte une base élevée et trois étages. La base abrite une chapelle romane orientée comme l'église est-sud-est et dont l'absidiole en cul de four dépasse. La tour est symétrique ; chaque face du premier étage possède une lancette haute et étroite bouchée ; la lancette de la face nord est percée par une porte qui donne accès au grenier du chœur à partir de la tour (ceci n'est pas visible de l'extérieur). Le deuxième étage possède deux baies par face chacune avec des abat-sons à trois lames et le dernier étage possède trois baies par face, plus étroites et courtes également avec des abat-sons à deux lames. Un oculus est percé en haut de chaque pignon, ce qui donne un aspect harmonieux au clocher. Chaque étage, légèrement en retrait par rapport à l'inférieur, est délimité d'une façon différente : par une assise de gros moellons ; par une corniche ou bandeau étroit et par une corniche étroite soutenue par des modillons. Sur les faces est et ouest du dernier étage quatre corbeaux de pierre font saillie sur la façade. Ces corbeaux supportaient une corniche en grès qui a partiellement disparu de la face ouest et qui est absente de la face est. Le clocher est construit entièrement de pierre meulière, des puissants contreforts d'angle encadrent des murs de pierres disposées en appareil irrégulier ; l'encadrement des baies est assuré par des pierres taillées plus importantes. L'inspection de la face cachée du clocher, qui se trouve à l'intérieur du grenier du chœur de l'église montre que le clocher est construit en dehors de l'église et qu'il est plus ancien que le chœur de qui a été adossé à la tour. Les contreforts du clocher sont visibles du grenier et la maçonnerie de l'église proprement dite a été travaillée pour épouser la forme du clocher. Cette solution semble logique étant donné l'absence de transept et l'impossibilité de construire un clocher au croisement du transept avec la nef.

Plusieurs textes nous rappellent comme fait remarquable que le clocher mesure 39 mètres de haut¹⁶, ce qui est une surestimation grossière ;

16. Le manuscrit inédit de L.R. Vian (1872) semble être le premier à l'affirmer ; il dit : « En juin 1839, le tonnerre est tombé sur le clocher de Briis qui a 39 mètres de haut y compris la croix. En 1840, la reine Marie-Amélie, a fait remettre 200 francs pour aider à réparer le clocher, par le Comte de Montesquiou. » Ce texte est consigné dans un cahier manuscrit de Raymond Devevey, *Tout sur Briis-sous-Forges*, qui se trouve à la Mairie de Briis-sous-Forges. Combaz (1897) confirme cette élévation, mais il s'avère qu'elle est surestimée de quelques 10 mètres. En 2000 une compagnie de téléphonie mobile a élaboré un projet d'installation d'une antenne relais téléphonique sur le clocher de l'église. Sur les plans, l'élévation du clocher du sol au faîtage est de 28m50.

par contre, ce qui est remarquable n'est pas la hauteur du clocher mais ses quatre pignons et son toit à double bâtière : « Les toits en bâtière étaient rares en Île de France à l'époque romane ; ils sont au contraire très fréquents à l'époque gothique [...] Il y a aussi, sur certains clochers gothiques de l'Île de France, des toits en double bâtière¹⁷ ». En Essonne il y a une soixantaine d'églises avec un toit en bâtière, mais peu d'églises avec un toit en double bâtière¹⁸, et encore moins qui possèdent un clocher aussi bien proportionné que celui de Briis, ce qui lui confère son originalité et sa grâce.

La façade ouest de l'église est constituée de deux travées : le chevet plat de l'église avec une grande baie romane (obturée) du XII^e ou XIII^e siècle à gauche et la chapelle nord avec une baie gothique à droite. Cette chapelle est un ajout ; le contrefort entre les deux travées est en effet un contrefort d'angle du chevet, semblable à celui qui soutient l'angle gauche du chevet, et qui a été incorporé dans le mur de la chapelle nord. Le décalage ou la discontinuité visible entre la partie gauche et la partie droite de l'entablement à la base du versant du toit montre clairement que les deux travées ont été construites en deux temps ; ceci peut être corroboré par une visite au grenier. Les pierres de construction utilisées dans les deux parties sont différentes. La meulière prédomine sur le chevet y compris sur l'encadrement de la grande fenêtre romane, bien que la partie supérieure soit en grès, ce qui suggère une reconstruction. Par contre sur la chapelle nord, le grès est la pierre de construction dominante. Les deux fenêtres de la chapelle sur le pignon nord ainsi que celle de la façade est sont de typologie gothique, des baies géminées avec remplage, surmontées d'un tympan ajouré d'un oculus ou d'un quadrilobe. Mais ces fenêtres ont été restaurées à la fin du XIX^e siècle (fenêtre quadrilobée) ou pendant la deuxième moitié du XX^e siècle car des cartes postales de la première moitié du XX^e siècle montrent les deux fenêtres de la première travée bouchées et en piteux état. La petite porte sous la fenêtre de droite qui ouvre sur l'ancien cimetière est également de la deuxième moitié du XX^e siècle, et on s'interroge sur son utilité. Cette porte aurait eu un sens quand le cimetière était utilisé mais elle n'existe pas sur les cartes postales du début du XX^e siècle.

17. JALABERT (Denis), *Clochers de France*, Éditions A. et J. Picard, Paris, 1968. Chapitre 5, « Des clochers romans aux clochers gothiques : Clochers gothiques de l'Île de France du XII^e au XIV^e siècle ».

18. Les clochers à double bâtière les plus notables de l'Essonne sont : la tour-clocher de la collégiale Saint-Martin (bien qu'elle soit indépendante de l'édifice) et ceux des églises de Saint-Gilles à Étampes, Saint-Léonard à Videlles, Sainte-Marie-Madeleine aux Molières et Saint-Denis à Moigny-sur-École (bien que ces deux derniers soient surmontés d'une flèche). *Le patrimoine des communes de l'Essonne*, tomes 1 et 2, Flohic Éditions, 2001, p. 311, 444, 548 et 748.

Sur la façade nord se trouvent deux structures rectangulaires, la sacristie, juste derrière la chapelle nord, couverte en appentis par la prolongation de la toiture de la nef de l'église, est une structure de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. À l'autre extrémité, à côté de la porte d'entrée principale se trouve une chapelle avec toiture à trois pentes, vraisemblablement du XIX^e siècle qui a servi de baptistère. Sur des cartes postales du milieu du siècle dernier, on voit une structure quadrangulaire entre la sacristie et le baptistère ; il s'agit d'une réserve de cantonnier qui a été démolie depuis.

Les quatre contreforts visibles sont dépareillés : le contrefort d'angle à l'ouest est solide, construit de pierres meulières et monte jusqu'à la gouttière du toit ; les autres sont de type roman avec glacis pentu et sont construits avec des pierres mixtes (meulière et grès, y compris d'anciens moellons en réemploi). Ils montent aux deux-tiers de la hauteur du mur. Ce qui est frappant sur le mur gouttereau est l'absence d'ouvertures. Cette absence d'ouvertures, la hauteur des contreforts qui n'atteignent que les deux-tiers de la hauteur du mur et le mélange de pierres utilisées dans la construction suggèrent que le mur a été rehaussé lors d'une phase de reconstruction.

L'église Saint-Denis : l'intérieur

La nef est une structure rectangulaire avec une voûte en berceau en plein cintre. De l'extérieur, la nef de l'église est divisée en quatre travées par les contreforts, mais à l'intérieur elle est divisée en six travées par des doubleaux qui reposent soit sur des consoles soit sur des pilastres ou colonnes engagées dans les murs de l'église. Un des pilastres se trouve à l'emplacement de la fenêtre romane obturée visible à gauche du porche. La dernière travée de la nef qui loge l'autel moderne est surélevée, et la travée du maître-autel au fond du chœur est également surélevé par rapport à cette première surélévation et plus étroite.

L'abbé Lebeuf décrit l'église ainsi : « [...] le chœur est élevé & vouté, mais sans aucunes décorations d'architecture. La nef est un grand vaisseau nud, lambrissé en demi cercle. Il n'y a aucunes ailes ni à la nef ni au chœur. L'édifice paroît assez récent, on le dit rebâti depuis les guerres de la Religion [...]»¹⁹ Les lambris ont été retirés au milieu du XIX^e siècle, mais contrairement à ce que l'abbé Lebeuf affirme le chœur et la chapelle nord sont couverts de voûtes d'ogives quadripartites.

19. LEBEUF (Abbé), *op. cit.*, p. 205.

Il est probable que l'église ait été rebâtie après les guerres de Religion (1562-1598), mais quelques lignes plus loin l'abbé Lebeuf explique que le protestant Amos du Tixier, seigneur de Maisons et de Briis, Gentilhomme de la Chambre du Roy Henry IV, ayant été converti au catholicisme sur son lit de mort, fut enterré dans l'église et que son épouse, Madame du Tixier (Françoise Hurault), « répara l'Église de Briis qui avoit servi de Temple aux Calvinistes. » Cependant, Amos de Tixier est décédé en 1616 (et son épouse en 1632), plus d'un siècle avant que Lebeuf ne décrive le bâtiment comme « assez récent. » À plusieurs reprises il y a décalage entre ce que l'abbé Lebeuf écrit et ce que l'on constate sur place.

La chapelle romane et la tour clocher

L'accès à la chapelle romane à la base de la tour se fait par une petite porte sur le mur sud du chœur. L'orientation de la chapelle est identique à celle de l'église ; elle est couverte d'un plafond en voûtes d'arêtes et l'abside est voûtée en cul de four. L'épaisseur du mur est d'environ deux mètres et les deux petites fenêtres sur le mur sud et au centre de l'abside avec un ébrasement à ressaut éclairent la chapelle. Une petite porte sur le mur ouest de la chapelle, aujourd'hui oratoire, permet l'accès directement de l'extérieur et une deuxième porte à droite de celle-ci mène à l'escalier qui monte au premier étage du clocher. La chapelle est de dimension très modeste et ne mesure à l'intérieur qu'environ 6 mètres de long et un peu moins de 4 mètres de large (et 2,50 mètres à l'abside). L'abbé Lebeuf ne fait aucune allusion au clocher ou à cette chapelle ; et la plupart des textes s'obstinent à répéter que la chapelle a été « greffée » à la base du clocher. Nous ne savons pas comment le château était aménagé, ni l'emplacement où se trouvait sa chapelle ; la chapelle romane se trouve à environ 50 mètres à vol d'oiseau du donjon, ancienne tour maîtresse du château de Briis, et il est possible qu'il s'agisse de la chapelle du château et que le clocher ait été construit autour de cette structure plus ancienne.

Un escalier à vis d'une soixantaine de marches mène au premier étage du clocher, l'accès aux étages et aux cloches se fait par un escalier en bois. À partir du premier étage il est possible de pénétrer dans le grenier du chœur par une porte qui se trouve dans la lancette au nord. À partir du grenier nous pouvons voir clairement que la tour-clocher est une structure indépendante et que comment les moellons du pignon sud du chœur ont été taillés pour épouser les formes du clocher.

Une porte donne accès au grenier de la nef où la voûte et une belle charpente à panne caractéristique du milieu du XVI^e siècle sont visibles. Étant donné qu'il n'y pas eu d'étude dendrochronologique ou d'autres études plus poussées il n'est pas possible d'être plus précis.

Les cloches

Selon l'abbé Gremillet, il y avait trois cloches dans le clocher avant la Révolution, mais en vertu du décret du 23 juillet 1793 la petite et la moyenne furent envoyées à Versailles pour être fondues. La grosse cloche de 1200 kilos porte une inscription²⁰. Les deux cloches envoyées à Versailles furent remplacées en 1991 par deux cloches de 340 et 500 kilos grâce à une souscription lancée par l'association des Amis du Vieux Briis. Elle a été couverte par des Briissois et aussi grâce à la générosité de donateurs extérieurs amis du Professeur Marc Gentilini, Président de l'association à l'époque. Les cloches ont été bénites et baptisées Marie-Andrée-Georges et Marie-Robert²¹. Dans le même temps, la Municipalité avait fait restaurer le clocher et reconstruire intérieurement un beffroi pour soutenir le poids des trois cloches.

20. « L'an 1738, j'ai été bénite par Jacques Filon, / curé de cette paroisse, / et nommée par Charles Sizet, Marguillier / et Marie-Anne son épouse, / Comte de Launay-Courson, Seigneur de Briis. / Refondue en 1897, à l'aide de souscriptions / de Mlle de Frileuse, de Mme La Comtesse de Caraman, / des familles Loyer, Besnus, Goussu, / Boureau, Sanglier, Perrin, / Et d'un grand nombre de paroissiens. / Du Buisson fils, fondateur à Paris. / Saint-Denis, priez pour nous. / J'ai été bénite le 2 juillet / par Mr le chanoine Groux, / archiprêtre de Versailles / et nommée Louise Aline Ernestine, / par M. le Comte Maurice de Caraman, / Conseiller Général / et Mlle Louise Aline Godon de Frileuse, / M. Louis Wintz étant curé de Briis, / Ernest Goussu Maire, Sanglier Adjoint, / Fischer, Yvon, Braux, Filou, Huet, / Conseillers de fabrique. » Tiré du manuscrit de l'abbé Gremillet [p. 83-84]. Les deux éditions du livre *Briis-sous-Forges Village de l'Essonne* proposent deux versions abrégées de cette inscription légèrement différentes (1^e ed., p. 57-58 et 2^e ed., p.93-94). Devant une telle confusion une visite s'impose pour relever le texte exact de l'inscription.

À gauche de la chaire, un tableau représentant la bénédiction des cloches, de Jules Jean Aristide Duvanel (1844- ?), propriétaire du domaine de Verdureau à Briis, porte la légende suivante : « Cette cloche de 1200 kg fêlée par sa chute due à un incendie dans le clocher, fut refondue en 1897 à l'aide des souscriptions de : Melle de Frileuse, Mme de Caraman, des familles Loyer, Besnus, Goussu, Boureau, Sanglier, Perrin et d'un grand nombre de paroissiens. Fondue par Dubuisson et Fils, de Paris. Bénite le 1^{er} juillet 1897 par le chanoine Groux, Archiprêtre de Versailles et nommée Louise-Alix-Ernestine par M. le Comte Maurice de Caraman et Melle Louise-Aline Godon de Frileuse. M. Wintz étant curé de Briis, Ernest Goussu Maire, Sanglier Adjoint, Fischer, Yvon, Bron, Huet Conseillers de la Fabrique ».

21. Cf. Amis du Vieux Briis (2012), p. 95-96, pour une photographie du baptême des cloches.

Le chœur et les chapelles nord

Le chœur et les chapelles nord peuvent être vus comme un ensemble, malgré le fait qu'ils ont été construits à deux périodes différentes. La notice des Monuments historiques fait allusion à « deux chapelles au Nord » mais en réalité elles ont perdu ces fonctions ; l'une étant un lieu de passage qui mène à la sacristie et à la petite porte du nord, et l'autre ayant d'autres fonctions.

Les deux chapelles nord sont couvertes de croisées d'ogive sans clés de voûtes. Toutes les colonnes sont engagées dans les murs ou dans le pilier central. Les colonnes sont dotées de chapiteaux à crochets, soit quatre crochets pour les colonnes des extrémités ou huit pour les colonnes centrales faisant un chapiteau en étoile à huit branches. L'ornementation est assez typique du gothique, ce qui les daterait du XII^e ou XIII^e siècles. La disparité entre les plinthes et le fait que les colonnes sont construites en grès avec les deux ou trois tambours supérieurs en pierre de meulière suggère une restauration ou rehaussement de colonnes.

Sur le mur nord de la chapelle se trouvent l'épithaphe de Jean du Moulin, qui sera décrite plus en détail dans la section sur les sépultures et épithaphes, et un coussin en pierre, selon toute probabilité fragment d'une statue ou d'un monument funéraire représentant un orant agenouillé, puisque les traces des genoux sont visibles sur le coussin. C'est également dans cette chapelle où se trouve la reproduction en plâtre de la Cène de Léonard de Vinci. Il reste des traces d'une ancienne peinture murale sur une des pierres d'encadrement à gauche de la fenêtre de la façade ouest. Dans de bonnes conditions de lumière nous voyons clairement un orant aux cheveux longs bouclés vêtu d'une tunique blanche sur un fond orangé. Ses mains sont en position de prière.

Une niche de style gothique avec des traces de polychromie se trouve en bas à droite de cette chapelle, encadrée par deux colonnettes fines quelque peu détériorées sur socle avec ébrasement peu profond et culminant avec un arc brisé. Cette niche très élancée a peut-être abrité la chasse de saint Marc « in archa, juxta magnum altare » lors qu'elle a déposé à l'église au XV^e siècle.

Sur le chœur proprement dit les colonnes sont noyées dans des pilastres. Les voûtes d'ogives quadripartites ont été plâtrées mais les ogives restent visibles. La clé de voûte de la travée du maître-hôtel est de décor végétal, ainsi que celle de la deuxième travée. Le premier segment des quatre ogives qui rayonnent de la clé de voûte est décoré avec des masques portant les deux yeux et le nez.

Le maître-autel et le retable

Le retable de style néo-classique est ajusté et couvre la totalité de la largeur du chœur. Il atteint le sommet de la baie romane. Le tableau central représente la décollation de saint Denis : le bourreau lève l'épée au-dessus du saint agenouillé en prière ; saint Eleuthère et saint Rustique ayant subi le même supplice sont déjà morts décapités à ses pieds, sur la colline Sainte-Geneviève à Paris. Dans le ciel apparaît le Christ ou Dieu trônant ainsi qu'un ange qui lui offrent une couronne ; deux hommes assistent au martyr²². Le tableau est bordé par deux pilastres et dominé par un fronton triangulaire surmonté par une boule et une croix fleurdelisée et d'autres urnes décoratives. De chaque côté des pilastres, deux éléments rectangulaires avec des niches abritent les statues de saint Denis (*Dyonisius auditor Pauli*) à gauche, et de saint Paul (tenant le livre des épîtres) à droite. Sous la statue de saint Denis dissimulée dans la boiserie par un panneau qui se glisse, une cachette évitait le vol des hosties consacrées. C'est ce retable que l'abbé Lebeuf aurait vu en 1754 lors il écrit : « Saint Paul est représenté au grand autel à côté de S. Denis.²³ »

Un récolement émanant du Ministère de la Culture pour les objets classés et inscrits sur la commune de Briis-sous-Forges date le retable, le tableau de saint Denis et le maître-autel du XVII^e ou début du XVIII^e siècle et les statues des apôtres [*sic*, en réalité saint Paul et saint Denis] du XVIII^e siècle²⁴.

Selon l'abbé Gremillet, le maître-autel galbé de stuc marbré et doré sur bois serait de la fin du XVIII^e siècle. En 1783 Robert le Bis, curé de Briis entre 1772-1791, aurait commandé et payé une partie de ce nouveau maître-autel. Mais la fiche descriptive de la base Mérimée date le maître-autel de la fin du XVII^e siècle et le tabernacle du XVIII^e siècle. Si c'est le cas, Robert le Bis ne pouvait pas être le maître d'oeuvre des deux éléments. De plus, dans les descriptions de l'abbé Gremillet de cet ensemble il y a confusion entre le retable (l'élément vertical derrière la table de l'autel) et le maître-autel lui-même (la table sur laquelle se célèbre l'Eucharistie). L'abbé se livre à un récit dithyrambique sur le maître-autel. La phrase en italiques (c'est nous qui soulignons) induit à l'erreur : « Quel [*sic*] merveille que cet autel ! On pourrait le dire unique au monde. Il [Robert le Bis] s'est engagé à élever un autel et un tabernacle ; il en paierait la moitié. Il a fait des

22. Description du tableau central d'après le commentaire iconographique sur la base Mérimée.

23. LEBEUF (Abbé), *op. cit.*, p. 205.

24. Recollement daté du 20 janvier 2004 envoyé au conseiller municipal de Briis-sous-Forges délégué au patrimoine par les Archives de l'Essonne.

deux un chef d'œuvre. N'était-il pas maître-es-Arts ? *Il l'a fait immense, s'élevant jusqu'à la voûte de l'église et en prenant toute sa largeur.* Bien établie sur ses fondations par plusieurs marches en beau parquet, l'autel lui-même à de belles proportions. Le tabernacle y repose, et il est encadré par 2 gradins ; 2 anges adorateurs le surmontent, adorant la croix en bois supportant un beau Christ en ivoire²⁵ [...] »

Des consoles gris argentées, décorées avec des volutes et feuilles d'acanthé et quelques rehausses dorées supportent les statues de saint Denis et de saint Paul. La console de saint Denis (à gauche) porte les armes de la famille Hurault : [d'or,] à la croix [d'azur] cantonnée de quatre ombres de soleil [de gueules]. L'histoire de cette famille est intimement liée avec l'histoire de Limours aux XVI^e et XVII^e siècles et son blason est encore de nos jours celui de Limours. Mais le blason qui se trouve sous la statue de saint Paul est plus difficile à identifier : chevron accompagné de trois merlettes contournées. Ce blason n'est pas rare, et l'absence de couleur rend l'identification encore plus difficile. De plus, nous rentrons ici dans une problématique semblable à celle rencontrée par Claude Cornette pour l'identification des armes de la Grange.²⁶ Les armes de la famille Hurault sont symétriques, mais l'artisan aurait-il pu inverser les armes représentées sur la deuxième console ? Les merlettes, devraient-elles être contournées ? Est-ce que les oiseaux sont vraiment des merlettes ou s'agit-il de canettes (becquées et pattées) mal représentées sans bec ni pattes ? Si c'est le cas les armes pourraient être celles de la famille de Mesme, seigneurs de Marolles aux XVI^e et XVII^e siècles : « d'argent, au chevron d'azur, accompagné de trois canettes de sable, becquées et membrées de gueules ». Ces armes sont encore utilisées dans le champ du blason de Marolles-en-Hurepoix. Dans le *Rôle du Ban et de l'arrière-ban de la vicomté et prévôté de Paris en 1545*, les de Mesme sont décrits comme « seigneurs de Bajollet et de Marolles »²⁷. Peu de temps après (1552), « Jacques de Mesmes possède l'hôtel seigneurial de Bajollet, avec 20 arpents de terre dans le voisinage²⁸ ». Bajollet se trouve à quelques kilomètres de Briis ; mais en 1559 Odet de Baillon est seigneur de Forges et possède « le fief qui fut à Blanchette de Bajollet »²⁹. La présence des armes de la famille Hurault dans l'église de Briis pourrait

25. GREMILLET (abbé), *op. cit.*, p. 79. Malheureusement, les anges adorateurs et le Christ en ivoire ont disparu depuis la date de ce récit.

26. CORNETTE (Claude) : « La verrière armoriée de l'église Sainte-Madeleine de Marcoussis », dans *Essonne et Hurepoix*, n° 74, 2005 (p.57-82 et en particulier p. 64-66).

27. *Rôle du ban et de l'arrière ban de la vicomté et prévôté de Paris en 1545 publié par L. De la Morinerie*, Paris, 1865, p.25 : « Mesmes : seigneurs de Bajollet et Marolles : d'argent, au chevron d'azur, accompagné de trois canettes de sable, becquées et membrées de gueules. »

28. PETIT (Marcelle), *Forges-les-Bains*, t.1, Éditions Soleil natal, 1991, p.140.

29. PETIT (Marcelle), *op. cit.*, *loc. cit.*

s'expliquer par les actions de Françoise Hurault, épouse du gentilhomme protestant Amos du Tixier ; seigneur de Briis et de Maisons. Madame Hurault, « ayant eu de Marie de Beauvilliers, abbesse de Montmartre deux morceaux des Reliques des saints Martyrs de Montmartre, Michel Piolyne Curé du lieu à qui elle les donna, obtint le 8 Avril 1610 de l'Évêque de Paris la permission de l'exposer avec 40 jours d'Indulgences pour ceux qui visiteroient l'Église de Briis le 22 Avril pour l'Invention des Corps de S. Denis & de ses Compagnons. »³⁰

L'abbé Lebeuf explique que, au début du XVII^e siècle, la terre de Briis était la possession du protestant Amos du Tixier ; sa fille, Anne du Tixier qui fut mariée à Michel-Ferrand de Beaufort, seigneur de Janvry, obtint par ses prières la conversion de son père sur son lit de mort. Amos de Tixier fut porté et enterré en l'église paroissial : « Elle [Françoise Hurault] répara l'Église de Briis qui avoit servi de Temple aux Calvinistes. Elle fit dédier cette Église par l'Évêque de Digne, & elle mourut le 23 Décembre 1632. »³¹ Il y a donc bien un lien entre la famille Hurault et Briis-sous-Forges ; le rapport entre la famille de Mesme (ou Marolles) et Briis est plus difficile à établir.

Les autels de la Vierge et de saint Joseph

De chaque côté du chœur à la tête de la nef se trouvent deux petits autels dédiés à la Vierge Marie et à saint Joseph. Ces autels sont du même style et de la même période que le retable (XVII^e – XVIII^e siècle). La poutre de gloire galbée de style rocaille du XVIII^e siècle prend appui sur les cotés des petits autels. La poutre est surmontée d'un Christ de bois d'une autre période (XVI^e siècle).

Selon L.R. Vian, le 10 septembre 1745, « Marguerite Normant [...] et la communauté des sœurs de la charité Ste Margueritte à Paris, ont donné la chapelle Saint Barbe à l'église de Briis, ainsi qu'on le voit dans une inscription dans la chapelle Sainte-Barbe.³² » Mais cette inscription ne nomme pas sainte Barbe et dit seulement que Dame

30. LEBEUF (Abbé), *op. cit.* p. 205-206.

31. LEBEUF (Abbé), *op. cit.* p. 209.

32. Manuscrit inédit de L.R. Vian (1872) dans le cahier Devevay. L'inscription proclame : « Par acte passé devant Gaillard notaire au comté de Courson le 12. Septembre 1745 Messire Jacques-Nicolas Fillon curé, Denis Cheron, Claude Morlet, marguilliers et autres habitans de Brüs [*sic*], en considération de ce que Dame Marguerite Normant a donné la présente chapelle, calice, linges et ornemens, ont fondé un salut solemnel avec exposition du très Saint Sacrement, le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, à 6 Heures du soir, où doit être chanté Osalutaris, puis un repons, la prose, verset, magnificat, l'antienne et l'oraison de la Sainte Vierge, l'antienne de Saint Denis, le verset et l'oraison,

Normant « a donné la présente chapelle, calice, linges et ornements ». Dans son texte de 1872, Vian ne fait pas allusion à la chapelle de saint Joseph, ce qui laisse supposer que la chapelle de saint Joseph a remplacé celle de sainte Barbe après cette date. Le tableau du XVIII^e siècle qui se trouve à gauche de la porte principale et qui représente une sainte martyr non identifiée pourrait être un tableau de sainte Barbe qui autrefois se trouvait dans cette chapelle.

Sépultures et épitaphes

Les registres paroissiaux conservés aux Archives départementales à Chamarande documentent au moins une dizaine d'inhumations pratiquées à des endroits divers à l'intérieur de l'église entre 1713 et 1777 : au chœur ; au bas des marches du chœur du côté droit ; vis à vis la chaire du côté gauche ; au bas de la grille du côté droit ; proche le banc de l'oeuvre ; dans la nef de l'église le long de son banc³³. Aucune trace visible de ces inhumations n'existe aujourd'hui ; par contre deux dalles funéraires méritent notre attention.

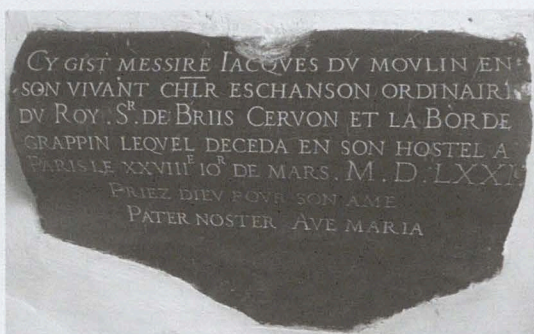
La plus ancienne, répertoriée comme « dalle funéraire de Nicolas Racyneau » se trouve encastrée dans le mur à droite de la chaire. En réalité il s'agit de la dalle de « Nicollas Racyneau, en son vivant marchand & laboureur, et Estiennete Trinquart, sa femme, demeurant à Launoy Courson, paroisse de Breiis » décédés en décembre 1555 et décembre 1554. Les quarante-deux lignes de texte sont lisibles même s'il manque quelques lettres aux extrémités des six dernières lignes où la pierre est détériorée. Le texte, écrit en petites lettres gothiques n'est pas facile à lire, mais vaut l'effort puisqu'il contient des noms de personnes et de lieux locaux³⁴.

La deuxième pierre se trouve scellée au milieu du mur nord de la chapelle nord. Il s'agit de la dalle funéraire de Jacques du Moulin, seigneur de Briis de 1554 à 1571. Plus que dalle funéraire, ce morceau cylindrique de marbre noir ressemble à un fragment de monument funéraire.

³² suite. Laveverum, le verset et l'oraison, la benediction du Saint Sacrement, le *Libera* tout au long, *Deprofondis*, l'oraison inclina, et une messe basse le 17. juillet jour de Saint Alexis, pour le repos de l'âme de feu maître Alexis-François Normant avocat en Parlement son neveu, a per-pétuité et après le décès de la ditte Dame bien-faitrice, après l'oraison inclina, à l'issue du Salut et à la Sainte Messe, sera ajouté l'oraison Quæsumus Dominé pour le repos de son âme. Requiescant in pace. ».

³³. Amis du vieux Briis, *op. cit.*, p. 89-91.

³⁴. Nos avons déchiffré le texte avec l'aide de l'archiviste des Archives de l'hôpital Bligny en 2004. Le texte complet sera publié ultérieurement.



Église de Briis-sous-Forges, dalle funéraire de Jacques du Moulin.

L'épithaphe de Briis proclame : « *Cy gist messire iacques dv movlin en son vivant chlr eschanson ordinaire dv roy.s^r. de briis cervon et la borde grappin lequel deceda en son hostel a paris le xxviii^e io^r de mars m.d.lxxi – priez diev pour son ame – pater noster ave maria* ».

Mais tous les écrits sur l'histoire de Briis sans exception relatent que Jacques de Moulin est décédé à Briis. Cette erreur est imputable à l'abbé Lebeuf qui transcrit : « *lequel décéda en son Hôtel à Briis*³⁵ ».

Le cas de Jacques du Moulin est intéressant et la famille du Moulin mérite une étude plus approfondie du fait de sa connexion avec Briis, ses liens de parenté (ou non) avec la famille d'Anne Boleyn et la confusion générale provoquée par les noms de villes très proches fréquentés par les familles. D'où la légende briissoise d'Anne Boleyn et le château de Briis qui ont leur parallèle à Servon-en-Brie (77170). Les textes biographiques s'accordent pour dire que vers la fin de sa vie Jacques du Moulin quitta Servon-en-Brie pour passer ses derniers jours dans sa maison à Briis où il est décédé. Mais l'épithaphe de Briis dit qu'il est décédé à Paris le 28 mars 1571 ; période de calme précaire entre la troisième et quatrième guerre de religion. Logiquement, il aurait dû être inhumé dans le mausolée de famille à l'église de Servon-en-Brie à côté des dépouilles mortelles de son épouse décédée en 1562 et de trois de ses enfants morts jeunes, mais il a été inhumé à Briis. Robert du Mesnil décrit le mausolée de Servon-en-Brie : « [...] haut de trois pieds et orné de statues représentant Jacques du Moulin, sa femme Marguerite de Hebert et ses trois fils, vêtus à l'ancienne ». Parmi les inscriptions gravées sur le monument figure l'épithaphe de Jacques du Moulin : « *Cy-dessous gist noble seigneur Jacques du*

35. LEBEUF (Abbé) : *Histoire de la banlieue ecclésiastique de Paris, tome X : Histoire du Diocèse de Paris* (1754), p. 205.

Moulin, Eschanson ordinaire du Roy Henri, second de ce nom, seigneur de Briis-sous-Monthéry, Servon et de la Mothe-Grapin-en-Brie, qui trépassa le [blanc] ». Du Mesnil ajoute que : « Jacques du Moulin survécut longtemps à sa femme et ne devait jamais reposer en l'église de Sainte-Colombe de Servon-en-Brie. Il mourut à Briis [sic.] le 28 mars 1571, dix-sept mois avant la Saint-Barthélemy [...] »³⁶.

En dehors de l'église, deux fragments de dalle funéraire furent trouvés dans la cour d'une ancienne exploitation agricole, au 12 rue Armée Patton, il y a quelques années. Les fragments se trouvent maintenant scellés en position horizontale sur le mur à côté d'un puits mitoyen dans le passage public qui traverse la cour. Le plus grand des fragments, qui mesure environ 63 par 40 centimètres, est la partie supérieure gauche de la dalle et comporte un bandeau latéral de lettres gothiques difficilement déchiffrables orientées vers l'extérieur et quelques motifs géométriques et végétaux décorant le haut ; devant un chapiteau à crochets, le visage et buste d'un homme sont visibles, la tête tournée vers le centre de la dalle. Vu la position du corps du gisant et l'épaule qui repose sur le bandeau latéral il est certain qu'il s'agit d'une dalle pour une sépulture double. Il est difficile de dater cette dalle avec précision, mais le personnage représenté porte un pourpoint avec l'épaulette rembourée qui pourrait être de la moitié ou la fin du XVI^e siècle.

Autres mobiliers remarquables

Plusieurs éléments de mobilier sont remarquables. L'aigle lutrin en bois, classé monument historique, est représentatif du XVII^e siècle. À pied tripodé, et orné de volutes, feuilles d'acanthe, lions ailés, lyres, flûtes dorées et têtes d'angelots, l'ensemble est imposant.

36. DU MESNIL (Robert), *Notice Historique sur Briis-sous-Forges*, Paris, F. Levé, 1988, p. 18-19. Anecdote reprise dans *Amis du Vieux Briis*, *op. cit.* (1^e éd.), p. 17-19. Malheureusement, dans la 2^e éd. (p. 24-25) le texte devient complètement incohérent. La description du mausolée de Servon correspond bien à la commande fait par du Moulin à l'artisan Frélon (ou Freslon) : « une sepulture de sept piedz de long, de quatre de large ou environ et de quatre piedz de hault du rê de chaulsée [...] et au dessus de lad. sepulture faire deux oratoires et deux grands personaiges, l'un d'escuier vestu de sa coste et espée d'armes, esperonné, la teste nue et le heaulme et gantelletz auprès, et l'autre à une damoiselle, leurs livres dessus lesd. oratoires, et trois enfans aussi prians à testes nues, tous agenouillez sur coussinetz [...] », *Documents du Minutier central des notaires de Paris. Histoire de l'art au XVI^e siècle (1540-1600), Tome II : Sculpture, peinture et gravure, broderie, faïence et émaillerie, orfèvrerie et joaillerie, armes et armures*, consulté sur : http://www.geneanet.org/archives/ouvrages/?action=detail&livre_id=731110&page=55&book_type=livre&search_type=livre&name=DU+MOULIN&tk=84e46bac7c751e63

Les fonts baptismaux du XVIII^e siècle, avec des compartiments en métal à l'intérieur de la vasque, sont peints en faux marbre, comme le lutrin. Ces fonts devaient se trouver dans la chapelle qui devait servir de baptistère juste à côté de l'entrée principale. Outre le vitrail qui représente le baptême de Jésus, un drain d'évacuation se trouve dans le sol.

Le placard blindé qui se trouve dans la sacristie est un chef d'œuvre de menuiserie et de serrurerie. Réalisé en 1782, le placard et les tiroirs pour le linge de l'office couvrent le mur du fond. Les deux placards verticaux des extrémités sont en réalité des coffres forts blindés de plomb. Un grand nombre de clous à grosse tête fixent le blindage de plomb sur le revers des deux portes, qui sont renforcées par des barres en métal. La porte de droite avait trois serrures, seule la centrale, une serrure à trois pènes subsiste. En se fermant des crochets en fer forgé pénètrent dans les parois derrière les gonds pour fournir une protection supplémentaire contre l'effraction. La porte de gauche est semblable mais elle ne possède qu'une serrure centrale.

Travaux et aménagements dans les églises de l'Essonne au cours du XXIII^e siècle

Frédéric GATINEAU

fregat65@hotmail.com

2^{ème} partie¹ : les paroisses essonniennes relevant de l'ancien diocèse de Sens (1685-1790)

Pas moins de 68 églises (ou anciennes églises) situées sur le territoire de l'actuel département de l'Essonne étaient le siège d'autant d'anciennes paroisses de l'archidiocèse de Sens dans ses anciennes limites. Elles dépendaient de trois doyennés. Seulement cinq églises relevaient du doyenné de Milly, 46 du doyenné d'Étampes et 17 du doyenné de Melun.

Certaines avaient le statut de prieurés-cures en tant qu'anciennes possessions d'abbayes : Oncy relevait de Saint-Victor de Paris (le prieur-curé d'Oncy était traditionnellement chanoine de Saint-Victor. Les armes de l'abbaye Saint-Victor figurent toujours sur l'ancien retable déplacé dans la nef) ; l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem possédait Chauffour et Auvernaux ; Etréchy et La Ferté-Alais étaient des prieurés dépendants de l'abbaye de Morigny (alors très déclinante) et Méréville était prieuré de l'abbaye de Bonneval,

Le clergé se réunissait par « conférence » dont les sièges se trouvaient, pour les curés de la zone étudiée, à Saint-Sauveur sur École, Cély, Saint-Gilles d'Étampes, Sermaise, Maisse, Méréville et enfin, au presbytère de la petite paroisse de Villeneuve-sur-Auvers.

Deux de ces églises paroissiales avaient également le titre de collégiale et étaient donc régies également par un chapitre de chanoines

1. La première partie de cette étude est parue en 2014 dans le n° 83(2013) de *Essonne et Hurepoix*, p. 79-124.

(Notre-Dame d'Étampes et Notre-Dame de Milly). Le cas particulier de l'ancienne collégiale Sainte-Croix d'Étampes (qui n'était pas paroisse) ne sera pas étudié ici. Citons aussi le curieux cas de deux paroisses doubles (à Auvers et à Maisse) où deux églises très proches étaient desservies par deux curés distincts.

Cet espace essonnien de l'ancien diocèse de Sens comprenait aussi deux abbayes : les bénédictins de Morigny et les cisterciennes de l'abbaye de Villiers (près de Cerny). Aucune des deux n'avait le statut de paroisse mais l'abbatiale de Morigny deviendra église paroissiale après la suppression de Saint-Germain-lès-Étampes.

Beaucoup de ces paroisses « essonniennes », sises aux confins nord-est de l'antique archidiocèse de Sens, étaient directement limitrophes des deux immenses diocèses voisins. L'archidiocèse de Paris touchait Auvernaux, Chevannes, Ballancourt, Itteville, Chauffour et les deux paroisses d'Auvers.

Le diocèse de Chartres confinait à Méréville, Saclas, Saint-Martin et Saint-Basile d'Étampes, Saint-Germain-lès-Étampes, Étréchy et encore Chauffour.

Dans cet ensemble « Senonais » seul Étampes fait figure de véritable ville avec ses cinq paroisses. La Ferté-Alais et Milly possédaient toutefois deux églises chacune.

La majorité de ces édifices sont toujours en place. Treize d'entre eux ont disparu : Saint-Pierre d'Arrancourt, Saint-Pierre d'Étampes, Saint-Pierre de La Ferté-Alais, Saint-Pierre de Milly, Saint-Lubin de Nainville, Saint-Merry de Portes, Saint-Sulpice de Bonnevaux, Saint-Étienne de Fontaine-la-Rivière. Saint-Germain-lès-Étampes, Saint-Martin de Champigny, Saint-Martin de Balancourt, Notre-Dame de Maisse et Notre-Dame d'Auvers.

Cinq évêques vont se succéder sur le siège de Sens pour la période étudiée.

Mgr Hardouin Fortin de La Hoguette devient archevêque de Sens en 1685 et y restera plus de 30 ans. C'est sous son épiscopat que se déroulent les visites archidiaconales dont plusieurs séries de procès-verbaux sont conservées aux archives départementales de l'Yonne. Les archidiacres de Sens ou de Melun envoyés par l'évêque s'y montrent relativement sévères pour les questions de morale et de discipline ecclésiastique mais ils sont aussi très stricts pour les questions d'aménagement d'église. À Blandy, Boigneville, ou Cerny, ils exigent certaines mises aux normes liturgiques.

On connaît plusieurs visites personnelles de Mgr Hardouin Fortin de La Hoguette dans notre région. En 1687, le curé de Villeneuve-sur-Auvers rédige soigneusement *un mémoire des paroissiens et paroissiennes de Villeneuve-sur-Auvers ayant reçu la confirmation en leur église par*

Monseigneur Hardouin Fortin de la Hoquette, évêque de Poitiers, nommé à l'archevêché de Sens. En 1703 c'est le curé de Milly, Bottier, qui note le 6e jour de juillet 1703 messire Hardouin Fortin de la Hoguette archevêque de Sens a visité cette paroisse et a donné le sacrement de confirmation à plus de 600 personnes de Milly, Oncy, Tousson, Noizy et Moigny. Sa grandeur a esté édifié par la dévotion des habitants envers le très Saint-sacrement de l'autel et du bon ordre qu'elle a trouvé parmi nous².

Denis-François Bouthillier de Chavigny était précédemment évêque de Troyes avant d'arriver à Sens en 1716. Il y mourra en 1730. On sait qu'il préside une confirmation à la Ferté-Alais, le jeudi 30 avril 1722

Jean-Joseph Languet de Gergy succède à Mgr Bouthillier de Chavigny en 1730. Il était précédemment évêque de Soissons. Réputé pour son anti jansénisme, il sera un ardent défenseur de la bulle Unigenitus mais sera mêlé à de nombreuses controverses politico-religieuses. Il mourra à son poste en 1753. Mgr Languet de Gergy s'est montré un visiteur assidu des doyennés d'Étampes et de Melun. En 1735 il donne la confirmation le mercredi 19 octobre, dans l'église de Baulne *au peuple du dit Baulne, de La Ferté-Alais, de Guigneville, de Ballancourt, Chevannes, Champcueil et Mondeville. Il était accompagné de M. Morice, pré-chantre de l'église de Sens et grand vicaire, de M. Hasseth, docteur irlandais et de Jean-Maurice Chesnil, prêtre de la Mission (Lazariste) de la paroisse de Fontainebleau. Le lendemain 20 octobre, vers les neuf heures du matin, l'archevêque de Sens vient faire sa visite en l'église paroissiale N.-D. de cette ville de La Ferté-Alais. Il s'est revêtu de ses habits Pontificaux dans le presbytère d'où il a été conduit à la dite église sous le dais... Mgr l'Archevêque a célébré la Sainte Messe, a prêché et a trouvé tout en bon ordre. Après la visite il est rentré au presbytère d'où il s'en est retourné dîner au château de Presles dans la paroisse de Cerny où il a logé pendant son séjour et où il était arrivé le mardi précédent. Deux ans plus tard en octobre 1737 on connaît une nouvelle visite pastorale de l'évêque à la Ferté-Alais. Le curé François Lambert s'obstine à ne pas enseigner le catéchisme de Mgr Languet contre le jansénisme. En représailles l'archevêque l'exile au séminaire de Sens pour y passer trois mois. En 1742 le curé de Chauffour dresse soigneusement la liste de personnes qui ont reçu le sacrement de confirmation par Mgr l'archevêque de Sens le 13 octobre dans l'église voisine d'Étrechy³.*

2. BMS Milly.

3. BMS Chauffour.

Paul d'Albert de Luynes était évêque de Bayeux avant de prendre possession du siège de Sens en 1753. Il reçut le chapeau de cardinal lors du consistoire de 1756. Le cardinal de Luynes s'occupa néanmoins activement de son archidiocèse en multipliant les visites paroissiales. Son long épiscopat (35 ans) le mènera jusqu'à la veille de la Révolution.

En 1758 le 10 mai il préside une confirmation à Étréchy.⁴ En 1772 il confirme à Saint-Georges d'Auvers.⁵ La même année le curé de Bois-Herpin relate en détail la visite du cardinal dans sa petite paroisse. *Son éminence Monseigneur le Cardinal de Luynes, archevêque de Sens, accompagné de deux vicaires généraux, Monsieur Caquin de Mombourg abbé de Saint-Crépin archidiacre de Provins, Monsieur Gigot de Boisberniers archidiacre du Gastinois, de monsieur roy secrétaire, prieur de Saint-Julien d'Abbéville... est venu donné la confirmation à Bois-Herpin, son éminence a été reçu dans l'église par le curé de Roinvilliers desservant de Bois Herpin. Monsieur Gigot de Boisberniers y a dit la messe qui a été suivie d'une belle exhortation de l'archevêque après laquelle tous messieurs les curés sont allés processionnellement dans la grande allée du bois devant le château du côté de la Forest faire placer ceux qui devoient être confirmés, la cérémonie de la confirmation faite M. de Grandmaison a donné à dîner en maigre à son éminence, le repas fini le susdit Monsieur de Grandmaison seigneur et vicomte de Bois Herpin, maréchal de camps des armées du roi a fait son compliment à son éminence... à son départ Mgr l'archevêque lui a témoigné sa sensibilité pour les honneurs et les honnêtetés qu'il avoit reçu dans sa maison.*⁶

Étienne-Charles de Loménie de Brienne est nommé archevêque de Sens à la mort du cardinal de Luynes mais il est alors absorbé par sa tâche de contrôleur général des finances du Royaume. Dès décembre, il part pour Rome et ne reviendra que deux plus tard. Il deviendra alors le nouvel évêque constitutionnel de l'Yonne. L'immense archidiocèse de Sens dans ses anciennes limites aura vécu. Étampes, La Ferté-Alais, Milly ou Méréville n'auront désormais plus rien à voir avec les évêques de Sens.

La question des sources

Pour étudier la question des travaux dans les églises il est nécessaire d'explorer de nombreuses sources d'archives.

4. *Idem.*

5. *Ibidem.*

6. BMS Bois-Herpin.

Les registres de délibérations du conseil de fabrique

Ils sont conservés aux archives départementales ou bien aux archives diocésaines d'Évry mais il y a de très nombreuses lacunes. Les fonds les mieux conservés concernent les paroisses de Notre-Dame d'Étampes, Saint-Pierre d'Étampes, Villeneuve sur Auvers, Puiset-le-Marais ou Chevannes,

Les registres paroissiaux

Nombres d'aménagements sont consignés dans les registres paroissiaux d'Abbéville, de Blandy ou de Saint-Martin d'Étampes, Les notes circonstanciées du curé de Boissy-la-Rivière ou celui de Chaufour se révèlent très précieuses pour l'analyse de leurs églises respectives.

Les pièges du mobilier

Comme pour la partie chartraine la présence dans ces églises d'un important mobilier, datable du XVIII^e siècle, ne doit pas faire illusion. Si on peut affirmer qu'un certain nombre de pièces importantes étaient bien en place dans l'édifice dès cette époque comme les fonts baptismaux de Boigneville, d'Abbéville ou de Gironville, les retables de Saint-Georges d'Auvers, de Brouy et de Mespuits ou encore la chaire à prêcher de Blandy, on connaît aussi des mobiliers d'époque rapportés postérieurement comme à Saint-Basile d'Étampes où comme le retable de Bouville qui provient de la chapelle castrale de Farcheville ou bien encore la tribune de Cerny rapportée de l'abbaye de Villiers.

On relève la fonte d'au moins 27 cloches dans cette partie essonienne du diocèse de Sens : une à Oncy, une à Notre-Dame d'Étampes, une à Arrancourt, trois à Bouray (la dernière sera posée en 1790 !), une à Cerny, une à Buisson, deux à Étréchy, trois à Itteville, trois à Saint-Médard de Maisse, deux à Marolles, une à Saint-Cyr, une à Méreville, une Ballancourt, une à Courances, trois à La Ferté-Alais, une à Guigneville, une à Mondeville et une à Videlles

Autre signe d'un certain enrichissement des paroisses pour cette époque, on construit de nombreuses sacristies « hors d'œuvre ». C'est le cas pour les églises de Boigneville, Champmotteux, Bourray, Saint-Cyr-la-Rivière, Villeneuve sur Auvers, Vayres, Moigny et même à Saint-Martin d'Étampes On se contentait jusque-là des parties arrières des retables ou bien d'une portion de chapelle pour conserver les ornements et vases sacrés.

Dans plusieurs églises de la région les hommes du XVIII^e ont peu respecté l'architecture médiévale originelle. À Oncy, on élargit des baies romanes ; à Boutigny, on aménage une sacristie au-devant d'un portail médiéval ; à Brouy et à Itteville on bouche les baies du chevet pour construire des retables, à Blandy, on bouche aussi la baie d'axe pour construire une sacristie.

Les marguilliers ne sont tenus que de faire les réparations de la nef précise l'archidiacre d'Étampes lors de sa visite à Saint-Martin de Champigny en 1683⁷. En théorie les travaux et aménagement du chœur relève effectivement du décimateur à savoir le curé local. Très souvent ce dernier doit partager ce droit de dîme avec un « grand décimateur » extérieur. En théorie, ceux-ci doivent être responsables des travaux du chœur, ils en sont, au mieux, les partenaires.

Pour cette aire géographique ces grands décimateurs sont variés. La vénérable abbaye de Morigny dîme à Saint-Martin d'Étampes et Saint-Gilles d'Étampes, Bouray, Cerny, Étréchy, Saint-Germain-lès-Étampes, Ballancourt, Baulne et Guigneville. Viennent ensuite les chapitres des cathédrales. Le chapitre Sainte-Croix d'Orléans dîme à Fontaine-la-Rivière, La Forêt-Sainte-Croix et à Ormoy-la-Rivière (nous verrons comment les chanoines d'Orléans rechignent à payer les réparations du chœur d'Ormoy en 1771). Le chapitre de Paris dîme à Itteville, celui de Sens à Brouy et Roinvilliers. Le lointain chapitre Saint-Gatien de Tours dîme à Blandy et financera bien les travaux du chœur de l'église Saint-Maurice mais c'est la fabrique qui financera la sacristie implantée au chevet. Les chartreux d'Orléans sont décimateur à Dhuisson. Ils seront sollicités pour les gros travaux qui suivront l'effondrement d'une partie de l'église en 1685, Les mêmes chartreux d'Orléans sont décimateur de Saint-Pierre d'Étampes. Ils participeront de fait aux réparations du beffroi de cette église. Le chapitre Notre-Dame d'Étampes dîmait à Champigny. Saint-Lomer de Blois dîme la paroisse de Saint-Médard de Maisse. Enfin le commandeur du Saussay sera lui aussi sollicité, en tant que décimateur, au sujet des travaux du clocher d'Auvernaux

Ce système inégalitaire de la perception des dîmes et les responsabilités complexes qui en découlent susciteront nombre d'opposants au cours du XVIII^e siècle. *Ne seroit il pas permis, ou plutôt de droit qu'un curé possédât plutôt que toute autre et aux mêmes charges toute la dixme de sa paroisse ?* Ainsi s'exprime le curé de Courdimanche, Thomas Lorieul, dans son journal en l'année 1736⁸.

7. AD89 G 89.

8. *Essonne et Hurepoix*, n° 43, 1973.

Plusieurs curés des paroisses étudiés, dépassant les difficultés, vont se monter particulièrement actifs pour l'amélioration de leurs églises. Citons René Martin, curé de La Ferté-Alais de 1749 à 1759, Nicolas Regnauld le curé auvergnat de la Forêt-Sainte-Croix ou encore Voltigem, le curé de Boissy-la-Rivière de 1766 à 1790. Leleu, le curé de Chaufour a payé de sa poche (aidé par sa famille) nombre des aménagements de l'église Saint-Jean Baptiste dans les années 1730. Étienne Perthuis, le curé de Bouray, avance de ses deniers les travaux de la réfection de la nef et François Cheval, curé de Cerny de 1713 à 1743, a financé, avec sa propre famille, la pose de la grille du chœur de l'église Saint-Pierre.

Enfin dans cette partie « Senonnaise » comme dans les autres régions de l'Essonne on peut voir l'influence non négligeable du ou des seigneurs locaux. Le seigneur de Bierville finance une partie des aménagements du chœur de Boissy-la-Rivière. Le châtelain du Saus-say est sollicité pour les travaux de Saint-Martin de Balancourt. En revanche le curé de Chaufour écrit dans le registre paroissial *qu'il n'a rien pu obtenir de son seigneur*. Les aménagements réalisés directement par les seigneurs peuvent aussi être sources de conflits comme à Valpuiseaux en 1702.

1 – Archidiaconé du Gâtinais, doyenné de Milly

Le doyenné de Milly s'étendait alors bien au-delà des frontières de l'actuel département de l'Essonne. Seules cinq églises essonniennes en relevaient.

Bonnevaux (église Saint-Sulpice)

Il ne reste aujourd'hui que le chœur de l'ancienne église paroissiale de Bonnevaux. L'édifice est désaffecté et vide de son mobilier originel. Les quelques indications glanées concernant cette église sont par conséquent très précieuses

1743 – Il est question de « *travaux de vitreries et de toitures* »⁹.

1774 – Le maître-autel est surmonté d'un tableau dû au sieur Voltigem moyennant la somme de 60 livres. Nous retrouverons ce peintre Voltigem à l'œuvre dans d'autres églises de la région d'Étampes¹⁰.

1778 – Une précieuse lettre de M. d'Arcy, seigneur de Bonnevaux, adressée à l'archevêque de Sens nous renseigne sur l'état de l'église

9. ADE 37 J 6.

10. ADE 37 J 6.

Saint-Sulpice : « *L'église paroissiale tombe en décadence et le presbytère en ruine... il faut pourvoir à cette église abandonnée d'un pasteur qui réparera les fautes de ses prédécesseurs* ». ¹¹ Cette église isolée et en mauvais état sera supprimée durant la Révolution et la vieille paroisse de Bonnevaux sera réunie à celle de Buno pour former la commune de Buno-Bonnevaux.

Buno (église Saint-Léger)

Nous n'avons pas trouvé de mention de travaux pour la période étudiée. Toutefois la voûte de la nef, construite en 1867 en brique et plâtre, cache une ancienne voûte lambrissée datable du XVIII^e siècle et qui est toujours en place¹².

Milly (église Notre-Dame)

L'église Notre-Dame de Milly avait le double statut d'église collégiale et paroissiale. Le chapitre et la fabrique se répartissaient les travaux.

1703 – 15 août « *ce jour nous soussigné avec la permission des supérieurs avons fait la bénédiction de la grosse cloche de l'église Notre-Dame* »¹³.

1786 – Le sanctuaire est peint par Herbaut, peintre à Tonnerre¹⁴.

Milly (église Saint-Pierre)

L'église Saint-Pierre de Milly est aujourd'hui disparue. Les travaux sont relativement bien documentés grâce à un riche fonds d'archives sur la période étudiée.

1685 – *Contrat portant marché pour la construction du chapiteau de la dite église Saint-Pierre passé par les marguilliers avec Jacques Couasnon moyennant 350 livres*. Le chapiteau désigne ici une construction en avant du porche de l'église destinée à protéger les fidèles des intempéries. Il en existe encore dans les églises de Bouville, Cerny ou Champcueil. Quant à l'ancien porche de Saint-Pierre de Milly lors la démolition de cette église au début du XIX^e siècle il a été démonté puis rapporté à l'église Notre-Dame¹⁵.

11. ADE 37 J 6.

12. IMMEL (Jean-Jacques), « La charpente de l'église Saint-Léger de Buno-Bonnevaux » dans *Essonne et Hurepoix* n° 69 (1999), 995, p. 89.

13. BMS Milly.

14. AD89 G 2470.

15. ADE G sup 170 (Inventaire des titres et contrats appartenant à l'église paroissiale de Saint-Pierre de Milly en Gatinois remis au trésor de la dite église par Messire Pierre Pachau ancien procureur au baillage de la-dite ville de Milly, 1704).

1709 – Dans les comptes de la fabrique Saint-Pierre de Milly figure : *Payé à Claude Quinton serrurier pour avoir fourni un étai à une cloche de la dite église... Frais pour deux cordes pour la dite église.* Cette précision nous indique que le clocher de Saint-Pierre comportait au moins deux cloches¹⁶.

1723 – Il est encore question de « *Réparations de la toiture du clocher, de la couverture de l'église ainsi que des ouvrages de charpente fait au clocher* »¹⁷.

1731 – Le clocher, particulièrement exposé dans cette église relativement isolé nécessite de nouveaux travaux : *Ouvrage de charpente fait à la cloche de Saint-Pierre... Pose du plomb sur le clocher.*

1737 – *Réparation du bastant de la petite porte de l'église*¹⁸.

Oncy (église Saint-Martin)

Le rapport de l'architecte Bray rédigé en 1959 et conservé à la médiathèque du patrimoine émet l'hypothèse que *la seconde travée est éclairée par des fenêtres élargies sans doute au XVIII^e s.*

L'inscription sur la cloche dit que : *L'AN 1789 A ÉTÉ BÉNITÉ PAR MESSIRE NICOLAS VICTOR RENÉ SULEAU CHANOINE REGULIER DE L'ABBAYE ROYALE DE SAINT-VICTOR & PRIEUR CURÉ DE LA PAROISSE DE ST MARTIN D'ONCY THEIROT JEAN DE LA PORTE MARGUILLIER*

2 – Archidiaconé et doyenné d'Étampes

Le doyenné d'Étampes s'étendait également au-delà des frontières de l'actuel département de l'Essonne. Pas moins de quarante-cinq églises essonniennes relevaient de cette portion occidentale du diocèse de Sens. La ville d'Étampes comptait alors cinq églises paroissiales. Quatre subsistent et une a disparu.

Abbéville-la-Rivière (église Saint-Julien)

1725 – On bénit les nouveaux fonts baptismaux : « *Le samedi 31 mars audit an, pendant l'office et après la bénédiction des fonts, tout le peuple assemblé, je soussigné, pretre, curé de cette paroisse, ai baptisé solennellement*

16. ADE G sup 173.

17. ADE G sup 173.

18. ADE G sup 173.

Louis, fils de Louis Penot, receveur de la terre et seigneurie de Quincampoix de cette paroisse et de Marguerite Poisson, son épouse... »¹⁹.

1778 – L'inventaire de 1906 mentionne un « lutrin en bois peint daté de 1778 ».

Arrancourt (église Saint-Pierre)

La modeste église d'Arrancourt a été démolie vers 1939. Tous les renseignements la concernant sont donc particulièrement précieux.

1686 – La visite archidiaconale précise que l'église d'Arrancourt est *petite et pauvre toutefois toute vouée*.²⁰

1735 – « *Le 26 octobre, a été béni par moy, pretre, curé de cette paroisse soussigné, la cloche de cette église qui a été nommée Louise, par messire Pierre Poncet de la Rivière, chevalier, comte d'Ably, seigneur de cette paroisse et autres lieux, et dame Louise-Françoise Bonaventure Lelay de Villemore, son épouse, représentés par honorable homme Charles Vinet, bourgeois d'Estampes, et dame Catherine de La Chapelle, espouse d'honorable homme Louis Briet, échevin de la ville d'Estampes* ».²¹ Cette cloche existetoujours ; elle a été réinstallée, en 2012, sur le pignon de la mairie.²²

Auvers (église Saint-Georges)

Le territoire d'Auvers se divisait en deux paroisses distinctes. Les deux églises étaient toutefois si proches qu'elles partageaient le même clocher.

1691 – La visite archidiaconale fait état de *réparations à faire à la couverture* sur l'église Saint-Georges d'Auvers.²³

1716 – En septembre le procès-verbal de la visite de l'archidiaconé d'Étampes par Jacques de Cosse, prêtre, chanoine de Sens indique que *nous avons trouvé la sacristie mal propre*.²⁴

L'église Saint-Georges a conservé un assez riche mobilier ancien. Pour la période étudiée on peut relever la curieuse cuve des fonts baptismaux mais surtout le monumental retable en bois polychrome et doré orné de colonnes torsées et de niches

19. BMS Abbéville.

20. AD89 G 89.

21. BMS Arrancourt.

22. *Essonne et Hurepoix*, n° 82 (2012), p. 171.

23. AD89 G 89.

24. AD89 G 78.

Auvers (église Notre-Dame)

1691 – Comme pour l'église Saint-Georges qui lui était contigüe le visiteur de 1691 fait état de « plusieurs réparations à faire l'église Notre-Dame d'Auvers »²⁵.

Blandy (église Saint-Maurice)

1691 – La visite archidiaconale relève : *Il n'y a pas point de tableau au grand autel ce qui le rend très difforme*²⁶. La toile « Adoration des mages » qu'on trouve aujourd'hui au grand retable est donc postérieure et date probablement du XVIII^e siècle.

1739 – Messieurs les chanoines de Saint-Gatien de Tours font rétablir, à leurs frais, une partie du chœur de l'église, moyennant la somme de 1250 livres²⁷.

1741 – En complément des travaux du chœur la fabrique fait construire une nouvelle sacristie au chevet à hauteur de 400 livres²⁸. On trouve sur le linteau de la fenêtre de la sacristie l'inscription de ce millésime « 1741 ».



Blandy, église Saint-Maurice, la sacristie bâtie au chevet en 1741.

25. AD89 G 89.

26. AD89 G 89.

27. PREVOSAINT (Jacques), *Blandy, notice historique*, 1982.

28. FORTEAU (Charles), *Les registres paroissiaux du canton de Méréville, Étampes*, Dormann, 1910.

1767 – Une note insérée dans le registre paroissial concerne l'autel : *La pierre sacrée du maître autel, consacrée à Paris, a été posée le 21 juillet, Maître Henry-Adrien Langlet, natif de la paroisse de Notre-Dame de Mortemer, près Montdidier en Picardie, étant curé.* »²⁹

On trouve, à Blandy, un riche mobilier du XVIII^e siècle (chaire à prêcher, devant d'autel, etc.)

Seul un ancien pied du chandelier pascal transformé en pied de lutrin est datable avec précision grâce à un millésime (« 1763 ») lisible sur l'œuvre.

Boigneville (église Notre-Dame)

1688 – Lors de sa visite de l'église du 29 Avril, l'archidiacre d'Étampes note « *Nous avons fait la bénédiction d'une chapelle laquelle depuis longtemps était inconnu et rempli d'immondices que le sieur Caro, marguillier, et les habitants ont évacués sous l'invocation de la Sainte Vierge et Sainte Catherine et de Sainte Reyne.* Il s'agit de la chapelle à demi enterrée qu'on trouve au bas-côté nord et qu'on appelle communément la « crypte ». Dans le même procès-verbal on trouve la mention d'une « *très belle sacristie nouvellement construite* » La sacristie en question est la partie supérieure de cette chapelle souterraine³⁰.

Bois-Herpin (église Saint-Antoine)

L'église du hameau de Bois-Herpin était à l'origine une dépendance de la paroisse de Puiset-le-Marais. Bois-Herpin ne devint une paroisse qu'en 1676³¹.

1686 – Le procès-verbal de la visite archidiaconale précise que *la tour du clocher menace ruine... Il y a beaucoup de réparation à faire à la couverture de l'église* »³². On sait que la tour³³, probablement située sur la façade ouest, finira par être démolie. On reconstruira un modeste clocher par la suite³⁴.

1691 – Cinq ans plus tard l'église est toujours décrite comme « *en assez mauvais ordre... le carreau est rompu.* »³⁵ En revanche Jacques de

29. BMS Blandy.

30. AD89 G 89.

31. CAILLET (Armand), *Puiset-le-Marais, village de France*, imprimerie Humbert à Largentière, 1951, p.82.

32. *Idem*.

33. ADE 2 0 110 Bois-Herpin. Une délibération du Conseil municipal précise que *le pignon de face de l'église est surmonté d'une petite partie de maçonnerie dans laquelle se trouve une ouverture recevant la cloche ; on est, peut-être, en présence d'un clocher-mur comme on en voit encore la trace sur le pignon ouest de l'église voisine de Marolles-en-Beauce, comme ceux que l'on peut voir à Congerville-Thionville, Orveau et Gironville-sur-Essonne*.

34. Les travaux ont été réceptionnés le 10 septembre 1864.

Cosse l'archidiacre d'Étampes note en 1716 « *avons trouvé tout en fort bon état* »³⁶.

Boissy-la-Rivière (église Saint-Hilaire)

1733 – Les panneaux peints dédiés à « *Saint-Éloi* » et « *Saint-Hilaire* » sont signés « *Fredou fecit 1733* ». Il s'agit du peintre Jean Martial Fredou³⁷ actif dans la région d'Étampes.

1774 – Le 16 octobre, « *nous, curé, Liphard Sellerin, laboureur à Mesnil-Girault et Claude Boulomier, marguilliers, avons fait placer au haut du clocher, un coq neuf, l'autre étant hors d'état de service.* ».³⁸ Ce coq toujours en place.

1775 – Le curé Voltigem relate les dégâts causés par un gros orage de grêle : « *le vendredy 28 juillet 1775 vers trois heures après-midy, pendant qu'on était en pleine moisson... Le vitrage de la chapelle de la Vierge, en cette église, au-dessus du confessionnal, entièrement fracassé* ».³⁹

1777 – *Le 28 juin, a été placée dans la sacristie de cette église, une armoire que j'ay fait faire par Biaise Thomain, menuisier à Abbéville, et qui lui a été payée la somme de 74 livres, du tems de la charge de marguillier de Jacques Angiboust et René Robert, et, dans le même tems, a été posée une gouttière en plomb au-dessus de la sacristie, du côté du jardin du sieur curé.*⁴⁰

La même année dans le livre de compte de la Congrégation de Notre-Dame d'Étampes figure la mention « *payée pour le clocher de Boissy la Rivière à cause des terres de Dhuiet* ». ⁴¹

1784 – Nouvelle mention de travaux par le très actif curé Voltigem « le 20 mars a été posée dans l'église une grille de fer avec cintre et crucifix au dessus, séparant le chœur de la nef. Cette grille a été faite par le nommé Vaquin, serrurier à Étampes ; elle a été ordonnée et conduite par M. Jean-Baptiste de Poilloùe de Saint-Mars, seigneur de Bierville et du fief de Boissy-la-Rivière, à qui le sieur Voltigem, curé, et les habitants de la paroisse de Boissy-la-Rivière ont donné plein pouvoir de l'ordonner, selon son goût et volonté ». Le curé nous donne les détails du paiement de cette grille mitoyenne : Ledit monsieur de Saint-Mars de Bierville a donné 30 livres, le chapitre de Sainte-Croix d'Orléans, gros décimateur, a donné 60 livres, et la fabrique 90 livres,

35. AD89 G 89.

36. AD89 G 78.

37. Jean Martial Fredou (Fontenay-Saint-Père (78) 1710- Versailles 1795) est surtout connu comme peintre du Cabinet du roi.

38. BMS Boissy-la-Rivière.

39. *Idem*.

40. *Ibidem*.

41. ADE D 1928.

ce qui fait en tout la somme de 180 livres, qu'elle a coûté. Décimateur, seigneur et fabrique se repartissent les frais selon leurs compétences et responsabilités.⁴²

Boissy-le-Cutté (église Saint-Michel)

L'église de Boissy-le-Cutté était au départ une simple dépendance de la paroisse de Cerny. Boissy obtiendra son indépendance fiscale en 1727. En 1773, l'Almanach de l'archidiocèse de Sens nous confirme qu'un vicaire du curé de Cerny réside bien à Boissy-le-Cutté conférant à cette entité le statut de quasi paroisse.

1716 – Le procès-verbal de la visite de l'archidiaconé d'Étampes : « *À la paroisse Saint-Michel de Boissy nous avons trouvé tout en bon état vu la pauvreté de l'église* ». ⁴³

Bouray-sur-Juine (église Saint-Pierre)

1700 – Le tournant du XVIII^e siècle verra la bénédiction de deux nouvelles cloches à Bouray : « *L'an de grâce 1700 en le deuxième jour du mois de juin, la cloche moyenne nommée Catherine, a été nommée par Messire Daniel François Voysin, chevalier, seigneur du Mesnil-Bouray et dépendances, conseiller d'État, et par Catherine Françoise de Mornay, femme de messire Arnaud de Pracomtal, chevalier, seigneur, marquis de Senneneaux et autres lieux, maréchal des camps et armées du roy, gouverneur du Maine, et a été bénite par moy, curé de Bouray... le même jour la plus petite cloche a été nommée Elisabeth, par Messire Daniel Voysin et par Mademoiselle Elisabeth Françoise de Lamoignon* ». ⁴⁴

1715 – Le visiteur nous apprend que *le curé a fait édifier une sacristie dans le cimetière aux dépens de la fabrique*. ⁴⁵

1767 – Le curé signale le mauvais état des couvertures de l'église, du clocher et de la sacristie. *Jean-Marie CARDINEAU, couvreur et maçon en plâtre prévoit une recherche sur toutes les toitures et la réfection des solins, faîtières, enduits, pignons dans un bref délai*. C'est la fabrique qui prendra en charge l'intégralité de la dépense⁴⁶.

Le mauvais état de la toiture a entraîné des dégâts sur les voûtes car la même année une délibération nous apprend que « *Les plafonds des trois nefs de l'église sont dans un danger imminent de périr pouvant occasionner de graves accidents*. Après examen, Jean TURCOT, maître charpentier et Jean-Marie CARDINEAUX, maître maçon en plâtre et

42. BMS Boissy-la-Rivière.

43. AD89 G 78.

44. BMS Bouray-sur-Juine.

45. AD89 G 89.

46. Registre de la fabrique de Bouray dans bull. *Bouray et son histoire*.

couvreur, constatent qu'il faut procéder à la démolition des plafonds et à leur réfection. La fabrique ne peut faire face à cette dépense extraordinaire qui est estimée à 800 ou 900 livres. Le curé s'offre d'en faire l'avance... il demande, que sitôt qu'il y aura des deniers plus que suffisants, *il faudra recrépir le clocher en entier, de faire ouvrir les baies bouchées pour poser des abat-vent.*⁴⁷

1776 – Le mauvais état du clocher est-encore signalé par Jean-Marie CARDINEAUX, maçon en plâtre à Chamarande, et par BRILLONEAU dit « Pot à vin », maître charpentier à Lardy. Le curé est chargé de l'établissement des marchés.⁴⁸

1781 – En raison du mauvais état de la couverture de l'église, le curé est autorisé à entreprendre la procédure des marchés. Il faut aussi envisager le remplacement de bancs à l'église.⁴⁹

1790 – La dernière cloche de Bouray est bénite alors que dans quelques mois on ne fera descendre deux du clocher. « L'an 1790 j'ai été bénie par Messire Nicolas Jacques Dumazy curé de Bouray et nommé Marie Françoise » Il est curieusement encore mentionné les titres des parrains et marraines Dame Marie Françoise de Broglie veuve de Charles Joseph Robert Chevalier comte de Lignerac et par Joseph Louis Robert comte de Lignerac duc de Caylus grand d'Espagne de première classe.⁵⁰

Bouville ou Villiers-en Beauce (église Saint-Martin)

1686 – La visite archidiaconale précise que l'église a été *en partie lambrissée cette année*⁵¹.

1709 – Une inscription placée dans la sacristie précise la date de sa construction « *ad majorem Dei gloriam hoc sacralium aere aedificatum est quod a domino Vicenti Maynon Bouvilliaci barone Farcovillae Valis-puseae Vilaemartini, aliorum quae locorum domino datum est anno 1709* »

Brouy (église Saint-Pierre et Saint-Paul)

1691 – Brouy relevant directement du chapitre de la cathédrale de Sens, l'archidiacre d'Étampes ne visite pas systématiquement l'église au cours de ses visites. On relève toutefois en 1691 la note suivante « *Il y a sur le grand autel une image et relief de Saint-Nicolas qui est très difforme et n'a point de bras non plus que l'image de la Sainte Vierge... Il y a beaucoup de réparation à faire à l'église* »⁵².

47. *Idem.*

48. *Ibidem.*

49. *Ibidem.*

50. BMS Bouray-sur-Juine.

51. AD89 G 78.

52. AD89 G 89.

1753 – Le monumental retable de l'église de Brouy n'est pas daté avec précision. À la différence des retables de menuiserie en place dans de nombreuses églises il offre la particularité exceptionnelle d'être édifié en maçonnerie. La récente restauration du tableau central a permis de connaître l'auteur de la toile et sa date d'exécution « *Voltigem fecit 1753* ». On connaît d'autres œuvres du même peintre Cantien Voltigem pour la même période à Boissy la Rivière (il est l'oncle du curé)⁵³, à savoir une Assomption, un Saint-Vincent, Saint-Sébastien et Saint-Mammès, ainsi qu'à Puisselet le Marais (tableau d'autel) et à Bonnevaux (toile disparue). Curieusement, le tableau de Brouy est décrit par l'agent d'inventaire, le 26 août 1790, comme représentant *Saint-Pierre et Saint-Paul*. Or il s'agit clairement d'une Ascension.⁵⁴



Brouy, église Saint-Pierre et Saint-Paul, retable en maçonnerie XVIII^e siècle.

53. Cantien Voltigem fut inhumé, en 1771, dans l'église de Boissy-la- Rivière.

54. AD78 1Q51.

Cerny (église Saint-Pierre)

1686 – La visite archidiaconale précise « *Le principal autel est peu correspondant à la beauté et à la grandeur de l'église* »⁵⁵. Deux ans plus tard le même visiteur note « *Il sera acheté un tabernacle* ». ⁵⁶

1696 – Le 11 octobre a lieu le baptême d'une cloche nommée Charlotte.⁵⁷

1717 – 16 septembre on pose une nouvelle cloche.⁵⁸

1742 – Pose d'une grille pour le chœur. Elle fut payée 700 livres à Jean Sendre, serrurier à Longjumeau, et donnée par François Cheval, curé de Cerny, et par sa tante Jeanne Brice.

Champigny (église Saint-Martin)

La paroisse de Champigny sera supprimée après la Révolution et réunie à celle de Saint-Germain-les-Étampes pour former la nouvelle commune de Morigny-Champigny. L'église de Champigny vendue en 1810 a été entièrement démolie en 1834.

1684 – La visite archidiaconale précise qu'on vient de poser un *tabernacle neuf* ⁵⁹ ; quatre ans plus le visiteur note : *La couverture de l'église a besoin d'être restaurée*⁶⁰ et en 1691 : *Il n'y a point de confessionnal*⁶¹.

1716 – Les aménagements et réparations demandés par l'archidiacre ont du être réalisés car, en septembre, l'archidiacre d'Étampes Jacques de Cosse fait noter : *nous avons trouvé tout en état.* ⁶²

Champmotteux (église Sainte-Marie-Madeleine)

1686 – La visite nous apprend qu'une nouvelle sacristie vient d'être construite *au côté gauche*. Elle y est – toujours.⁶³

1691 – *Il y a beaucoup de réparations à faire à la toiture de l'église*⁶⁴.

1733 – Le 17 septembre on bénit deux cloches à Champmotteux Louise et Catherine.

Il existait à Champmotteux un joli retable en menuiserie du XVIII^e siècle. Il a été démoli lors d'une restauration abusive de l'église réalisée dans les années 1960

55. AD89 G 78.

56. AD89 G 89.

57. BMS Cerny.

58. BMS Cerny.

59. AD89 G 89.

60. Idem.

61. *Ibidem.*

62. AD89 G 78.

63. AD89 G 89.

64. *Idem.*

Chauffour (église Saint-Jean Baptiste)

1720 – Leleu le nouveau prêtre-curé de Chauffour dresse un piètre état des lieux à son arrivée : « *État de la situation, du mauvais ordre, du peu de linge et d'ornements que je trouve, en prenant possession de cette paroisse. Le chœur de l'église couvert de quelques planches de côté et d'autre. Pour la nef, il n'y a d'autre couverture que le toit de tuiles, plus tous bans de plâtre cassés et à moitié faits, tant autour du chœur que de la nef. Les murs du clocher entrouverts et menaçant ruines de toutes parts. La nef cerclée de grosses pierres malpropres et inégales, et le chœur et la nef en partie décarlez, et point de séparation l'un de l'autre par aucune balustrade. Dans la sacristie, tous les murs et le plancher décrépi et malpropre, une croisée pourrie et de mauvaises vitres* ». ⁶⁵

1737 – Dix-sept ans plus tard le même curé Leleu (qui est religieux de Saint-Jean de Malte) explique en détail ce qu'il a pu réaliser dans sa pauvre église de Chauffour. « *Comme je n'ay rien pu obtenir des seigneurs depuis que je suis ici pendant le cours du mois de juin de cette année j'ay fait orné l'église en entier d'une manière la plus convenable que j'ay pu imaginer sans qu'il en ait coûté à la fabrique qui est – obérée et pauvre. Marie Madeleine Leleu ma tante et Jean Baptiste bourgeois demeurant à Paris et moy prêtre curé de ce lieu nous avons fourni a toutes le dépenses hors les crépis et carrelages et chaux et nous la décorerons de plus en plus tant que nous vivrons, nous prierons seulement les paroissiens de prier pour nous* ». ⁶⁶

Courdimanche (église Saint-Gervais et Saint-Prothais)

1688 – La visite nous apprend que l'église est « *toute décarlée* » ⁶⁷. La même année parmi les dépenses de la fabrique figure : « *10 livres pour ouvrages de menuiseries faits à l'église* ». ⁶⁸

Dhuison-Longueville (église Saint-Pierre)

1685 – L'année de l'arrivée du nouvel archevêque à Sens correspond à l'effondrement de la nef de l'église. « *Procès-verbal, dressé à la requête des marguilliers de la paroisse, au sujet des réparations à faire à l'église, à cause de la chute du comble de la nef, et des murs du chœur... les voûtes des deux ailes du chœur menacent aussi prochaine ruine étant fendus de tous cotés... le pignon qui a été mis sur cette voûte autrefois pour soutenir le comble à cause de la faiblesse des boys est aussi fendu en plusieurs*

65. BMS Chauffour.

66. *Idem*.

67. AD89 G 89.

68. ADE G Sup 80.

endroits... les murs pignons du chœur menace aussi ruine prochaine... ainsi j'estime qu'il est nécessaire de faire rebâtir ladite église à neuf »⁶⁹.

1686 – L'année suivante, l'archidiacre d'Étampes confirme le terrible état des lieux de cette pauvre église.

« L'église est dans un état déplorable, Un mur du clocher est tombé sur la nef... tous les matériaux sont brisées et on appréhende qu'il n'arrive un semblable désastre au chouer duquel la voûte menace ruine. Les frères chartreux d'Orléans gros décimateur pour moitié et le sieur curé pour l'autre on fait descendre les tuiles et bois si bien qu'il ne reste qu'une petite chapelle de la Vierge où on fait l'office. Elle est exposée à tous les vents... Les trois cloches du clocher qui ont été extraite des débris sont mises dans l'aile droite auprès des fonts et élevés de terre d'un demy pied. Le sieur curé travaille auprès de Mgr et de M l'intendant pour trouver quelques fonds pour en relever la principale partie étant impossible dans le peu de biens de la cure et pauvreté des habitants de la relever dans l'état qu'elle était »⁷⁰.

1688 – Deux ans plus tard le même visiteur constate que cette fois « la sacristie qui est derrière le maître autel est en grand péril »⁷¹.

1691 – Trois ans plus tard les dommages s'étendent au chœur pour tant plus solidement bâti. « La voûte qui est au dessus du maître autel est crevée par endroit et menace ruine, le sieur curé est contraint de dire la messe paroissiale à l'autre autel qui est dans la nef ». Il est encore remarqué que « ce sont les Chartreux d'Orléans qui ont fait bâtir le pignon qui est au dessus de la dite voûte qui est la cause qu'elle est crevée et qu'elle tombée »⁷². De quand datait cette réparation malheureuse ?

1716 – Les travaux de réparations ont-ils été exécutés ? Toujours est-il que qu'en septembre Jacques de Cosse, visiteur de l'archidiocône d'Étampes, note : *Saint-Pierre de Dhuisson, nous avons trouvé toutes choses en bon ordre.*⁷³

1738 – Le 13 mars a lieu le baptême de la moyenne cloche.⁷⁴ Un clocher a donc été rebâti.

1750 – Le 30 juillet, bénédiction de la grosse cloche *Denise Marie.*⁷⁵

Estouches (église Saint-Eutrope)

1783 – Peu de choses concernant cette petite église pour la période concernée. On notera toutefois qu'en 1783 la foudre est tombée sur le

69. ADE G 638.

70. AD89 G 89.

71. *Idem.*

72. AD89 G 89.

73. AD89 G 78.

74. BMS Dhuisson.

75. *Idem.*

clocher. Le sonneur y a trouvé la mort. Ce terrible orage entraînera la reconstruction du clocher en beaucoup plus réduit.⁷⁶

Étampes (église Notre-Dame)

L'église « royale, collégiale et paroissiale Notre-Dame d'Étampes » était de loin la plus majestueuse de cette portion du diocèse de Sens. Bordée à l'est et au nord par les bâtiments de l'ensemble canonical, l'édifice était l'objet des soins jaloux du puissant chapitre Notre-Dame. Pour la période étudiée on connaît les travaux et aménagements suivants.

1696 – Réparations des venteaux de la porte (inscriptions sur l'œuvre).

1703 – Des orgues neuves sont exécutées par le facteur parisien Tribuot ou Arribuot, en 1703.⁷⁷

1718 – Pose d'une nouvelle cloche : « *Je m'appelle Cant et m'ont ainsi nommé maître Jean Dansfleit prêtre doyen des chanoines ayant exercé très honorablement son ministère dans cette église pendant plus de 65 ans et dame Marie Bredet femme très recommandable de très illustre homme Pierre Hemard Danjouan sous gouverneur...* ». ⁷⁸

1773 – Dans le livre des comptes de la fabrique, figure parmi les dépenses : *confection d'une armoire pour enfermer les ornements.* ⁷⁹

1785 – À toutes les époques les très nombreuses baies qui éclairent l'église Notre-Dame causent de nombreuses dépenses pour leurs réparations. On trouve ainsi dans les comptes de 1785 : « *Mémoire des vitres, faits et fournis à l'église de Notre-Dame par l'ordre de M Perier, le greffier, marguillier en charge fait par Bouché maître verrier, 5 panneaux neufs au grand vitrail du chœur et au vitraux derrière le chœur... avoir relevé 3 panneaux... a voir fait l'étoile du vitrail des roses À la sacristie remplacer 6 pièces et à la chapelle de Sainte Marguerite 12 pièces... À la chapelle de Saint-Louis un panneau neuf et 15 pièces* ». ⁸⁰ À l'exception de la baie des Sybilles et du double vitrail dit de Jean Hue toutes les baies anciennes de l'église Notre-Dame ont toutes disparu. On trouve dans la sacristie deux autres médaillons anciens à l'état d'épaves réemployés.

1786 – L'ensemble de la vaste et complexe toiture de l'église fait l'objet d'importants travaux entre 1786 à 1788. ⁸¹

76. BMS Estouches.

77. LEFEVRE (Louis Eugène), *Œuvres d'art diverses, disparues ou existantes dans les églises d'Étampes et principalement dans l'Église Notre-Dame, sculpture, orfèvrerie, cloches, tissus, peintures, vitraux.* Commission des Antiquités et des Arts de Seine-et-Oise, XXXII^e vol., Versailles, Cerf 1912.

78. BMS N-D Étampes.

79. Arch. Dioc. K 08 -25.

80. Arch. Dioc. K 08-26.

81. AD78 3 Q 25.

Étampes (église Saint-Basile)

1772 – Une plaque toujours conservée dans l'église indique que la sacristie a été réaménagée à cette date.

1781 – Un précieux « *inventaire des effets de l'église Saint-Basile d'Estampes, fait en conséquence de la délibération du dix-huit juin mil sept cent quatre vingt* »⁸² nous donne une longue liste des objets en place dans l'église à l'époque pour cette riche paroisse étampoise. Hélas cette liste ne donne ni l'époque ni l'origine de ces différents objets mais nombre d'entre eux ont du être achetés ou installés durant les décennies précédentes. L'important mobilier conservé aujourd'hui à Saint-Basile ne correspond pas à cette liste. On sait que nombre de tableaux, ou des meubles antérieurs au XIX^e siècle proviennent d'autres églises. C'est le cas des jolies boiseries de style rocaille qui forment le tambour des portes. Elles sont clairement datables des années 1750, mais on sait qu'elles ont été achetées par l'abbé Buffet dans les années 1850 et qu'elles proviennent du château d'Andonville et de l'église Saint-Ayoul de Provins

Étampes (église Saint-Gilles)

1716 – En septembre, Jacques de Cosse, prêtre, chanoine de Sens, note au procès-verbal de la visite de l'archidiaconé d'Étampes « *avons trouvé tout en état... les ornements blancs sont en très mauvais état... le bâton de la croix, les tapisseries du chœur et l'encensoir seront raccommodés* »⁸³.

Étampes (église Saint-Martin)

1686 – Le visiteur délégué par l'archevêque note : *Une partie de la nef du costé de la tour est tombée quelques espaces au dessus menace ruine*⁸⁴. Cette mention est particulièrement intéressante car on sait que cette partie de l'édifice connaîtra des désordres structurels récurrents qui mèneront à la reconstruction complète de la travée en 1875.

1701 – Les registres paroissiaux consignent un projet d'aménagement de la sacristie « *Après avoir averty les habitans au prône de la messe paroissiale d'une assemblée pour affaires de l'église, nous soussignés cure, marguilliers et habitans de la p^{se} S. M. d'Étampes, nous sommes assembles, issue de la dicte messe, au son de la cloche, en la manière accoutumée pour convenir ensemble des dépenses nécessaires qu'il convient faire dans la sacristie de cette église, et avons résolu de faire faire un coffre a mettre les*

82. ADE G 1130.

83. AD89 G 78.

84. AD89 G 89.

ornements ou il y aura 6 tiroirs, et 2 armoires, le tout en bois de chêne avec un marchepied au dessous dud. coffre, un porte-manteau pour attacher les chapes et les robes, 2 forts volets en bois de chêne à mettre dans le mur, 2 marchepieds aux autels de N. D. de Pitié et de Saint-Sulpice ». ⁸⁵

1761 – Sans doute pour pallier les désordres structurels de la nef, la fabrique remplace, à l'économie, le voûtement de la nef par de fausses voûtes de bois recouvert d'enduit. Elles sont toujours en place. Le baron Guilhermy visitant l'église vers 1860 avait relevé l'inscription suivante « *cette voûte en bois a été faite par Jean Chastelin en 1761* » Cette inscription figurait sur le mur antérieur de la nef démolie lors des travaux de 1872 à 1875. Elle n'est donc plus visible.

1763 – Le fonds d'archives de la famille Saint-Perrier contient un « *projet pour un parquet d'autel de l'église de Saint-Martin* ». ⁸⁶

Étampes (église Saint-Pierre)

De l'ancienne église Saint-Pierre, dont la vente des matériaux a commencé en prairial An V, il ne reste pratiquement plus de vestiges.

1776 – « *Mémoire des ouvrages de menuiseries que moi Colleau j'ai fait et fourni dans l'église Saint-Pierre... pour le mausolée... pour avoir déposé un grand banc et le reposer en un autre endroit et avoir ajuSaint-é les linteaux derrière le mausolée pour le poser en face* ». ⁸⁷

1781 – « *Compte que rend à messieurs les curés, marguilliers et habitants de la paroisse Saint-Pierre d'Étampes assemblés au bureau de l'œuvre après les avoir dûment averti au prosne ; au chapitre des dépenses extraordinaires on note : « Ouvrage de maréchalerie pour la reconstruction du beffroi »*. ⁸⁸

1783 – *Payé au sieur Carnevilers pour un coq*. ⁸⁹

1789 – *Confection de deux bancs dans la chapelle de la Vierge*. ⁹⁰

1789 – Le prieur de la chartreuse d'Orléans en tant que décimateur de Saint-Pierre d'Étampes participe aux réparations du beffroi de l'église. ⁹¹

Étréchy (église Saint-Étienne)

1722 – En octobre bénédiction de la cloche « *Thérèse* ». ⁹²

85. BMS St-Martin.

86. ADE 76 J 5.

87. ADE E 3763.

88. Arch. Dioc. K 08-25.

89. *Idem*.

90. *Ibidem*.

91. AD78 3 Q 25.

92. BMS Etréchy.

1741 – Fonte d'une nouvelle grosse cloche par Gaudiveau fondeur à Lieusaint – nommée « Marie Louise ». ⁹³

Fontaine-la-Rivière (église Saint-Étienne)

Peu de détails sur les travaux durant cette période pour cette église aujourd'hui disparue et dont les matériaux ont été vendus dès 1813.

La visite archidiaconale de 1686 nous apprend toutefois qu'à cette époque « *le chœur, la chapelle de la Vierge et une partie de la nef sont voués* ». ⁹⁴

La Forêt-Sainte-Croix (église Saint-Saturnin)

1703 – À la suite du premier acte de cette année, est inscrite la mention suivante : « *Monsieur le curé qui a fait rebâtir par ses soins l'église, se nommait Nicolas Regnauld de Tavannes, proche Clermont*. » ⁹⁵

Gironville (église Saint-Pierre)

Peu de détails pour cette période. En 1716 le visiteur note *avons trouvé tout en bon état*. ⁹⁶

On notera toutefois que parmi l'intéressant mobilier ancien qui subsiste dans l'église se trouve des fonts baptismaux de marbre rouge et gris typiques du XVIII^e siècle

Itteville (église Saint-Germain)

1701 – Le millésime « 1701 » est gravée sur une des pièces du beffroi témoignant sans doute d'une réparation à cette époque. ⁹⁷

1715 – Le procès-verbal de la visite archidiaconale note que le curé demande d'ériger des fonts *en lieu plus convenable que le milieu de la nef où ils sont placés*. ⁹⁸

1739 – Dès son arrivée à Itteville le curé Chesnel va ouvrir un registre des délibérations du conseil de fabrique. « *Il ne paraît pas qu'on ait jamais tenu registre des délibérations de la fabrique d'Itteville. Aussi, voit-on l'état affreux dans lequel elle est aujourd'hui réduite. Quoiqu'avec un revenu annuel plus de 1 000 livres en loyer et en rentes, l'église heureusement bien bâtie, et une des plus belles du diocèse de Sens, et cependant par sa malpropreté, l'indécence de ses ornements et son défaut de linge plutôt semblable à une grange qu'à un temple du Seigneur* ».

93. *Idem*.

94. AD89 G 89.

95. BMS La Forêt-Ste-Croix.

96. AD89 G 78.

97. Médiathèque du Patrimoine Etu 5119.

98. AD89 G 89.

Ce document exceptionnel retranscrit par Cahen⁹⁹ dans son ouvrage sur l'église d'Itteville est très précieux pour retracer les étapes des travaux de l'église. Dès novembre « *en l'assemblée de la paroisse d'Itteville, M. le curé a représenté que la réparation la plus urgente qu'il convenait de faire était le rétablissement de la charpente qui soutenait les cloches qu'on n'osait mettre en branle à cause du beffroi qui était désassemblé et qui paraissait vouloir jeter les murs du clocher en bas.*

1740 – À l'effet de décorer convenablement les autels de l'église, M le curé est autorisé à traiter avec Pierre Monpatour, menuisier à la Ferté-Aleps Ce dernier fournira un marchepied pour le maître autel. Ce marchepied sera *parqueté de la longueur de l'autel, sur trois pieds et demi de large... La table du maître autel sera boisée sur tous ses côtés. La principale face sera composée d'un cadre dans lequel sera attaché avec des fiches de fer un panneau qui pourra être ôté et remis, quand bon semblera, et dans lequel sera représentée en relief une croix de Jérusalem*

1741 – Ce sont des travaux parfois considérables qui sont envisagés par la fabrique : *il est nécessaire de décarreler les parties de l'église qui sont carrelées, démolir toutes les marches et bancs de pierre et de plâtre qui sont en icelle, rapporter dans la nef des terres du sanctuaire et du chœur de sorte que le chœur et la nef soient de niveau et le sanctuaire demi-pied plus élevé que le chœur, desceller la menuiserie qui est sous le crucifix et autour du chœur, transporter les fonts baptismaux qui sont au milieu de la nef et les poser à côté de la principale porte dans le bas-côté et vis-à-vis l'autel de la Sainte Vierge.*

La même année, on a passé un marché avec Pierre Monpatour, menuisier, pour la fourniture et la pose, entre les arcades du chœur et des bas-côtés de l'église, de bancs avec lambris d'appuis.

1750 – La fabrique d'Itteville prévoit la réfection du perron devant le portail Ouest de l'église.

« *Ce jour'hui dimanche 23 août 1750, par-devant Baillard notaire en ce lieu d'Itteville, a été fait par Guillaume Saint-ier, marguillier en charge de la fabrique d'Itteville, autorisé par le S curé et du consentement verbal des habitants donné en leur assemblée le dimanche précédent, le marché des ouvrages ci-après mentionnés, avec Michel Merisier, carrier et piqueur de grès demeurant à la Ferté-Alais, savoir ledit Merisier s'oblige de donner à ladite église quatre toises courantes de marches de grès piqué dont chacune aura au moins quatre pieds de longueur sur quatorze à quinze pouces de largeur et six à sept pouces d'épaisseur, de fournir de plus le pavé autant qu'il en sera nécessaire pour le perron à conSaint-ruire devant la grande*

99. CAHEN (Gustave), *Saint-Germain d'Itteville (1739-1793) Une paroisse rurale au XVIII^e siècle en Seine-et-Oise*, Imprimerie Durand à Chartres, 1927.

porte de l'église de Saint--Germain paroissiale de ce lieu, de plus cinq marches de trois pieds et demi de longueur sur un pied de largeur et six pouces d'épaisseur pour le petit escalier du passage appelé le fort

La même année on prévoit aussi « des boiseries de quatre piliers du chœur et autres ouvrages ».

1758 – « M. le curé à faire réparer la boiserie de la sacristie ».

1759 – Il faut à nouveau réparer voir même reconstruire le beffroi du clocher. Ces pièces souvent réparées, étaient alors très exposées à la foudre.

1763 – La boîte de l'horloge du clocher est posée par Charles Moreau, menuisier à Saint-Vrain

1766 – Une note sur le registre paroissial nous apprend que *viennent d'être posés les fonts de baptême... donnés par M. Claude Léger Sorbet, écuyer, propriétaire du fief de Rouany, et la maison bourgeoise, situés en cette paroisse Le même jour a été placé dans la chapelle, et au-dessus de l'autel de Saint-Gomhert, le tableau qui représente le Saint-Archevêque de Sens habillé à la grecque... Ce tableau est du sieur Alizard*

1768 – Le conseil de fabrique de la paroisse d'Itteville délibère au sujet de la « réparation de la couverture de l'église de Saint-Germain ».

1775 – On procède au « blanchissage de l'église de Saint-Germain ».

1776 – On évoque la réparation du « lambris de la grande porte ». Et on pose le banc d'œuvre en bois sculpté.

1780 – Un marché est passé entre Voussy, sculpteur marbrier demeurant à Paris, rue des Francs-Bourgeois, le curé Chesnel et les marguilliers de la paroisse, concernant la confection d'un nouveau tabernacle.

1785 – Baptême de 3 cloches dénommées « Marie » « Louise » et « Toussaint- »

Maise (église Saint-Médard)

1705 – Bénédiction de la cloche « Marie ». ¹⁰⁰

1757 – Le 27 juin bénédiction de la petite et de la moyenne cloche. ¹⁰¹

Maise (église Notre-Dame)

L'église Notre-Dame était contigüe à l'église Saint-Médard. Située à l'emplacement de l'actuelle mairie, elle a été vendue en 1811 puis démolie par la suite. Dès 1686, l'archidiacre note « Cette église est

100. BMS St Médard de Maise0

101. *Idem.*

*superflue tenant à celle de Saint-Médard. Elle est grande, fort obscure et la nef peu ornée et décorée... la sacristie est petite, obscure et humide.*¹⁰²

1711 – L'église est décrite comme en mauvais état, le culte est célébré à Saint-Médard.¹⁰³

1716 – Des travaux semblent avoir été effectués car le procès-verbal de l'archidiacre précise « *avons trouvé tout en bon état à la réserve des fonts que nous voulons être incessamment rétablis et mis en état de sûreté* ». ¹⁰⁴

Marolles-en-Beauce (église Saint-Nicolas et Saint-Sébastien)

1686 – Le visiteur note : « *la chapelle de la Vierge sur la droite étant vouée... un autel inutile dans le chœur appuyé sur pilier sera ôté* ». ¹⁰⁵

1733 – Le onze octobre bénédiction la petite cloche « *Pierre CLERE* ».¹⁰⁶

1765 – Bénédiction d'une nouvelle cloche (inscription sur l'œuvre).

Méréville (église Saint-Pierre)

1716 – Bénédiction d'une cloche¹⁰⁷.

1734 – *Le 14^e de décembre 1734. les nommés Louis Poiraton et Mathurin Debos ont fini de raccomoder le lambris du chœur de notre église, où ils ont travaillé conjointement avec Germain Billard, menuisier à Saint-Père, pendant 6 à 7 jours, par les soins M. Thomas, receveur du prieuré* ». ¹⁰⁸

Mespuits (église Saint-Médard)

1684 – Visite de l'archidiacre d'Étampes : *il est nécessaire de reconstruire l'autel, celui qui y est pauvre et sans retable*¹⁰⁹. Un retable a été effectivement construit à Mespuits et il est toujours en place

Ormoy la Rivière (église Saint-Étienne)

L'évolution architecturale de l'église d'Ormoy, mutilée de sa nef puis réorientée, a été étudiée avec soin par Patrick DE WEVER dans la remarquable monographie qu'il a consacrée à ce village¹¹⁰.

Différentes données inédites complètent ces travaux.

102. AD89 G 89.

103. AD78 2 V 29.

104. AD89 G 78.

105. AD89 G 89.

106. BMS Marolles-en-Beauce.

107. *Annales du Gâtinais* XIX 351.

108. BMS Méréville.

109. AD89 G 89.

110. DE WEVER (Patrick), Marie-José DE WEVER & Jean-Louis DUCLOS, *Ormoy-la-Rivière. Un village de l'Étampeois*, Ormoy-la-Rivière, CAHOR, 1990.

1686 – Le procès-verbal de la visite archidiaconale nous livre une très intéressante note sur l'état de l'église avant la démolition de sa nef « *l'église comprend une partie voûtée et partie lambrissée* ». ¹¹¹

1718 – L'archidiacre note : « *avons trouvé le tout en bon ordre, vu la pauvreté de l'église* ». ¹¹²

1771 – Le procès-verbal de l'assemblée des habitants d'Ormoiy, établi devant notaire et daté 8 décembre, nous indique que des travaux sont aussi à prévoir dans le chœur (à savoir la partie restante de l'actuelle église d'Ormoiy). « *Convoqués et annoncés au prône de la messe paroissiale je me suis, François Babault, notaire royal au baillage d'Étampes résidant à Saclas, transporté au banc de l'oeuvre et fabrique de Saint-Étienne d'Ormoi la Rivière à l'issue de la messe paroissiale. Les habitants convoqués au son de la cloche... Sont comparus Charles Durandet prêtre curé, André Baroché, Antoine Hautefeuille, Étienne Marecha, tous trois marguilliers... lesquels ont dit que les planchers du chœur et la cancelle de Saint-Sébastien de la dite église sont en si mauvais état qu'ils menacent ruine au point que le sieur curé dans la célébration des Saints ministères est exposé ainsi que les fidèles à périr ou à être blessés par les éboulements... Que les ornements et linges de la sacristie sont également en très mauvais état et incapable de servir à l'usage nécessaire et indispensable pour l'office divin*

Que le marchepied de l'autel est pourri et consommé de vétusté et expose le sieur curé durant la célébration de l'office divin à être blessé et les officiers de l'église qui pour la cérémonie sont obligés de monter sur le dit marchepied. Que les revenus annuelles de la fabrique dudit Ormoi sont si modiques qu'à peine ils sont suffisant pour acquitter les charges qui doivent être pris et perçus tous les ans et pour les menues réparations qu'on est obligé de faire pour l'entretien et la propreté de la dite église. Que différentes fois les dits sieurs curés et marguilliers ont fait part à messieurs les chantres et chanoines de l'église Sainte Croix d'Orléans qui ont toujours été et se prétendent encore seigneurs et décimateurs des paroisse et territoire d'Ormoi la Rivière des réparations urgentes et nécessaires pour la célébration des Saints mystères sans avoir pu obtenir d'eux le rétablissement et le fournissement que leurs qualités de seigneurs, gros décimateurs, constituent à leurs charges... ¹¹³

Orveau (église Notre-Dame)

1716 – Le procès-verbal de la visite de Jacques de Cosse dit : *nous avons trouvé toutes choses en bon état vu la pauvreté de l'église.* ¹¹⁴

111. AD89 G 89.

112. AD89 G 78.

113. ADE 2^E 34/122.

114. AD89 G 78.

Prunay (église Saint-Martin)

1688 – La visite archidiaconale précise que *le confessionnal qui est dans le sanctuaire proche le grand autel sera déplacé dans la nef*.¹¹⁵

1774 – Un acte de baptême consigné sur registre paroissial nous livre un détail très important concernant la tour du clocher. : *Le 18 septembre Jean Spire Leloup a été baptisé par moi curé de Prunay sur les fonts baptismaux de l'église de Boigneville à cause du danger imminent dont celle ci est menacée d'être écrasée par la chute du clocher qui se démolit et prêt à tomber sur icelle.*¹¹⁶ Le clocher actuel a donc été réparé ou reconstruit par la suite.

Puisselet-le-Marais (église Saint-Martin)

1698 – Au compte de la fabrique figure : *ont paye à M Voltigem pour avoir fait un tableau au dit autel... Plus une serrure au tabernacle... on fait une ouverture au dedans du clocher.*¹¹⁷

1752 – L'église de Puisselet conserve encore une plaque de bois peinte dédiée à Sainte Julienne, vierge et martyre, qui comporte le millésime « 1752 »

1761 – Confection d'une armoire pour l'église.¹¹⁸

1762 – *Travaux de menuiserie pour le devant d'autel, les deux crédences, l'escalier et le dossier de la chaire. La dite chaire est l'oeuvre de Dusaigne, menuisier à Morigny.*¹¹⁹

1768 – Aux comptes de la fabrique on relève de nombreux travaux pour cette année : *Achat d'un armoire pour la sacristie ordonné par M l'archidiacre... Travaux à la couverture de la nef... Mise en peinture du chœur... Réparation à la toiture de l'église.*¹²⁰

1770 – Deux ans plus tard le même compte prévoit la *réfection de la porte de la tour.*¹²¹

Roinvilliers (église Saint-Étienne)

Peu de détails sur les travaux à Roinvilliers pour cette période. On relèvera toutefois que l'église Saint-Étienne conserve trois pièces de mobilier en bois sculpté authentiquement XVIII^e à savoir la table de communion, la chaire en bois sculpté et la balustrade entre le chœur et la nef.

115. AD89 G 89.

116. BMS Prunay-sur-Essonne.

117. Arch. dioc. K 03 61.

118. *Idem.*

119. *Ibidem.*

120. *Ibid.*

121. *Ibid.*

Saclas (l'église Saint-Germain-l'Auxerrois)

1716 – Le procès-verbal de la visite de l'archidiaconé d'Étampes précise *nous avons trouvé tout en bon état à la réserve des gros murs et la voûte tant du chœur que de la nef. Préconisons des réparations au gros décimateur pour le chœur et à l'intendant pour la nef.*¹²²

Le maître-autel, le retable et le tabernacle en bois sculpté peint et doré, sont datables du XVIII^e siècle

Saint-Cyr-la Rivière (Église Saint-Cyr et Sainte-Julitte)

1686 – Encore une fois l'archidiacre d'Étampes nous livre de très intéressants détails : *le chœur est voûté ainsi que la moitié de la nef... la sacristie vient d'être rebâtie.*¹²³

1741 – Le 11 juin, baptême de la grosse cloche Claude Marguerite.¹²⁴

1761 – La charpente de la nef 1761 selon une étude dendrochronologique.¹²⁵

Saint-Germain-les-Étampes (église Saint-Germain-l'Auxerrois)

L'église de Saint-Germain-les-Étampes est aujourd'hui disparue. De l'enclos paroissial au milieu de laquelle elle était bâtie ne subsiste que le cimetière de Morigny (agrandi de nombreuses fois depuis). Les procès-verbaux des visites archidiaconales ne nous apprennent hélas rien quant aux travaux.

1788 – En juin, la procédure consignée au baillage d'Étampes, suite au vol du ciboire dans l'église Saint-Germain, précise que ladite église *est isolée au milieu de la campagne, une porte de l'église donnant sur la mazure de l'ancien presbytère*¹²⁶. Cette situation dangereuse et mal commode conduira à abandonner définitivement l'église Saint-Germain au profit de l'église abbatiale (l'actuelle église Sainte Trinité de Morigny, au centre du bourg).

Valpuiseaux (église Saint-Martin)

1702 – On trouve dans les archives du baillage d'Étampes, à la date du 12 octobre, une sentence qui concerne un conflit entre *M Paul de Bonneval seigneur de Chantambre, Buno en partie et du fief de Beauvais* (une des multiples seigneuries de Valpuiseaux) et *M Clair Jaques Barré*

122. AD89 G 78.

123. AD89 G 89.

124. BMS St-Cyr-la-Rivière.

125. Toits et charpentes des édifices anciens, comment savoir quand ils ont été construits, Conseil général de l'Essonne, 2004.

126. ADE B 2560.

curé de Valpuseaux. Il s'agit d'un espace aménagé par Bonneval en vertu de ces prérogatives seigneuriales et que le curé s'était permis de supprimer... *Le sieur de Bonneval sera maintenu et gardé et gardant la possession et jouissance de la chapelle de la Vierge estant au coté senestrrre du chœur de l'église de Valpuseaux, de la grande balustrade servant de clôture et de séparation de la dite chapelle dans la nef de la dite église ensemble des bans et prie Dieu estant en icelle chapelle.. Condamnant le sieur Barré à rétablir à ses frais et dépens les dites grande balustrade et remettre le tout en l'état qu'il estoit avant le déplacement des dites choses dans la quinzaine.*¹²⁷

Ce jugement donnant droit au seigneur contre le curé aura fait jurisprudence car on le trouve cité par Saugrain *j'avois écrit pour le curé et les marguilliers de la paroisse de Val de Puseaux contre le sieur de Bonneval... le curé avoit fait ôter une balustrade que ce gentilhomme y avoit fait mettre... je fis voir que ce n'etoit qu'une tolérance dont il avoit abusé.*¹²⁸

Vayres (église Saint-Martin)

1686 – La visite archidiaconale fait état d'une *sacristie nouvellement bâtie*.¹²⁹

1689 – Un maître-autel est construit. Il remplace un autel « *petit et pauvre* »¹³⁰ Il est toujours en place.

1702 – *Pierre Brocard et François Sabatier, marchands, fondateurs de cloches du pays de Bassigny* passent marché afin de refondre la grosse cloche pesant 800 livres, *sur le lieu même dudit Vayres*. Avec cette cloche, ils devaient en fabriquer deux autres, respectivement de 450 et de 300 livres, pour la somme de 90 livres.

127. ADE B 1883.

128. Mareschal *Traité des droits honorifiques des seigneurs dans les églises* Saugrain Paris 1740.

129. AD89 G 89.

130. BAILLY (Roger), *Trois villages sur l'Essonne à travers les siècles : Vayres-sur-Essonne, Boutigny et Courdimanche*, Amattéis, 1997.



Vayres-sur-Essonne, église Saint-Martin,
ensemble retable et tabernacle bois peint XVIII^e siècle.

Villeneuve-sur-Auvers (église Saint-Thomas Becket)

1684 – La visite archidiaconale fait mention d'un projet de sacristie hors œuvre¹³¹. Est-ce la petite sacristie bâtie au chevet du bas-côté nord que l'on trouve aujourd'hui ?

1781 – Parmi les dépenses de la fabrique figurent : *Travaux de couverture à la tour de l'église, frais de plomb, frais pour avoir refait la croix du clocher, réparations aux portes de l'église, réparation aux vitres de l'église*¹³².

1785 – Parmi les dépenses de la fabrique figurent : *achat et transport d'un tabernacle*¹³³.

131. AD89 G 89.

132. Arch. dioc. K 21-81.

133. *Idem.*

1786 – Parmi les dépenses de la fabrique figurent : *Réparations de menuiserie à l'église*¹³⁴.

1788 – Parmi les dépenses de la fabrique figurent : *Réparation à l'église, Pose d'un millier de thuiles.*

*Fourniture et pose d'abats vents du clocher, réparation au battant d'une des cloches*¹³⁵.

3 – Archidiaconé et doyenné de Melun

Pas moins de 17 églises essonniennes relevaient de cette portion du diocèse de Sens. La plupart sont des monuments relativement modestes à l'exception de l'église Notre-Dame de la petite ville de La Ferté-Alais et de l'énigmatique église Notre-Dame de Champcueil.

Auvernaux (église Saint-Prix)

1701 – Le clocher d'Auvernaux menace ruine. Il est adossé à la nef (dont l'entretien revient à la fabrique) mais non loin de la travée du chœur. En tant que décimateur le commandeur du Saussay s'inquiète des dégâts que pourrait provoquer la chute de la tour sur le chœur dont il a la responsabilité. *Sommation faite à la requête de frère François Lebeau commandeur du Saussay et d'Auvergnaux aux habitants de la paroisse dudit Auvergnaux de faire travailler incessamment au rétablissement du clocher de leur paroisse qui étoit en danger et péril de tomber, sous protestation faite par le dit sieur commandeur qu'a faite d'y remédier par eux au plustot de tous dépens dommages et interrets et de se pourvoir pour en estre fait la visite à leur frais et faire ensuite ordonner ledit rétablissement.*¹³⁶

134. Arch dioc K 21-81.

135. *Idem.*

136. ADE 80 H 1 : Inventaire des titres de la commanderie du Saussay rédigé en 1750.



Auvernaux, église Saint-Prix, le clocher tour dont la partie supérieure a été réparée après 1701.

Ballancourt (église Saint-Martin)

L'ancienne église Saint-Martin de Ballancourt a été démolie vers 1872. Une partie des matériaux a servi à construire la nouvelle église.

1755 – Deux lettres du curé Mariette, conservées dans le fonds des archives du château du Saussay, font mention d'un marché de fonte de cloche. Il s'adresse au seigneur aux sujets des inscriptions... *nous avons fait marché pour faire refondre notre grosse cloche, et cela au commencement du mois de May, suivant le marché par écrit fait double entre nous. Le fondeur m'a dit qu'il faut luy envoyer les inscriptions qu'on veut mettre sur la cloche, au commencement d'Avril, nous y voilà bientôt. Je souhaiterais de tout mon coeur, y voir votre nom en qualité de parrain, et celui de la marraine qu'il vous plaira choisir. J'espère ainsi que toute la Paroisse, que vous nous accorderez cette grâce.* La même année une autre lettre fait état de démarches auprès de l'intendant pour des réparations à prévoir à l'église et au presbytère.¹³⁷

137. Archives du Château du Saussay : Lettres de Monsieur Mariette, curé de Ballancourt.

Baulne (église Saint-Étienne)

1738 – Le procès-verbal de la visite l'archidiacre de Melun indique « *Le reliquat sera employé aux besoins les plus pressants de la fabrique et spécialement à faire ce qui a été ordonné lors de notre dernière visite pour le tabernacle de l'autel, 12 nappes pour les autels, une lampe de cuivre... Avons ordonné audit Charbonneau de continuer les poursuites qu'il a commencé contre le gros décimateur dudit Baulne pour se voir condamner à faire faire les réparations du chœur. Le décimateur récalcitrant est, en l'occurrence, le prieur de Notre-Dame de La Ferté-Alais.*¹³⁸

Une précieuse note conservée dans le registre du conseil de fabrique de La Ferté-Alais précise qu'à la fin de la même année « *M. le curé de la Ferté a dû représenter que depuis quelque temps il y a dans cette ville des maîtres doreurs de Paris qui travaillent actuellement à l'église de Baulne* ». Ces travaux de dorures pourraient bien être les travaux ordonnés par l'archidiacre lors de sa visite quelques mois auparavant sur le tabernacle.

1739 – Les archives du baillage de La Ferté-Alais conserve un procès-verbal des réparations de l'église... *Jean Frosin, prêtre, curé de la paroisse de Baulne... François Collignon masson en plâtre et couvreur en thuille demeurant à la Ferté Aleps commis pour faire la visite, prise et estimation des ouvrages à faire au chœur et cancelles de l'église paroissiale de Baulne... Henry Charbonneau receveur du domaine et comte de la Ferté Aleps demeurant au moulin du Guay paroisse de Baulne marguillier... dom Estienne Vernot prêtre et religieux de la congrégation de Saint-Maur, prieur du prieuré de Notre-Dame de la Ferté Aleps et en la dite qualité gros décimateur de la dite paroisse de Baulne... Premièrement à la couverture du chœur de la dite église il est nécessaire d'y mettre un millier de tuiles pour la rétablir... Pour le crépi des murs dudit chœur il faut 20 sacs de plâtre et un poignon de chaux.*¹³⁹

Boutigny (église Saint-Barthélemy)

1694 – L'archidiacre de Melun fait noter : *Nous a esté fait remarquer par le sieur Curé quatre autels dont deux sont à la porte du Chœur et les deux autres au bas costé lesquels sont fort inutiles et indesservis.*¹⁴⁰

L'église de Boutigny comprend quelques pièces de mobilier de l'époque étudiée, en particulier des fonts baptismaux en pierre blanche et deux très belles toiles signées *Wicar* et datées de 1787 représentant un Saint-Sébastien et un Saint-Jean-Baptiste.

138. ADE 89 G 219.

139. ADE B 1863.

140. AD89 G 91.

Champcueil (église Notre-Dame)

1728 – Cette grande église est un gouffre d'entretien. Le visiteur de Melun note : *Le sieur curé est obligé pour sa moitié à l'entretien et aux réparations du chœur de la dite église ce qui lui coûte presque tous les ans à cause de sa trop grande élévation et qu'il est fortement endommagé par les orages et les grands vents.*¹⁴¹

Chevannes (église Saint-Symphorien)

1772 – « *Compte que rend par-devant M l'archidiacre de l'archidiaconé de Melun Jean Denise Vognern laboureur et Pierre Sachot marguilliers* ». Parmi les dépenses figure : *Payé au sieur Polini peintre italien demeurant à Sens 96 livres pour avoir blanchi et réparé la dite église.*¹⁴²

1776 – Sur le même registre est consigné « *Payé à Biez menuisier à Ponthierry la somme de 133 livres pour avoir fait et fourni le banc d'oeuvre et l'avoir posé... Pour avoir raccommo­dé l'horloge* ». ¹⁴³

1777 – Le registre du conseil de fabrique fait état de réparations *du tableau du maître autel par le sieur Tessier peintre à Paris... Devis pour faire décorer l'autel de Saint-Symphorien... Faire faire un panneau de grille à la sacristie et une porte semblable à la grille du chœur pour la fermer et déposer les bancs du chœur et les faire fermer par un appui.*¹⁴⁴

1781 – La fabrique complète l'aménagement du chœur en faisant exécuté *deux petites portes de grilles pour fermer le chœur savoir une partie pour fermer l'arcade du pilier du chœur au piler du clocher l'autre pour fermer le passage qui va à la sacristie.* Le nom de l'artisan nous est connu : *Laurent Dumesnil serrurier à Ponthierry.* Une autre délibération de la fabrique au cours de la même année fait état de devis *pour faire réparer la couverture de l'église, la nef, le chœur et le clocher.*¹⁴⁵

1782 – Parmi les dépenses de la fabrique : *Au sieur Texier peintre à Paris 66 livres pour avoir réparé le tableau du maître autel.*¹⁴⁶

1783 – Ont été posées dans le chœur de l'église les boiseries, les stalles et les appuis faits par Biez menuisier à Ponthierry.¹⁴⁷

1787 – En juin a été posée *la boiserie en retour des grilles du chœur pour l'autel de Saint-Symphorien et la partie joignant l'oeuvre par les ouvriers de la veuve Biez.* (l'artisan est mort entre temps). *Le tableau a été fait à Paris*

141. AD89 570.

142. ADE G Sup 52.

143. *Idem.*

144. Arch. dioc. K 06-01.

145. *Idem.*

146. ADE G Sup 52.

147. Arch. dioc. K 06-01.

et a coûté 36 livres. Pour la peinture tant des dites partie de boiserie que de l'oeuvre et la chaire faite par Dupont vitrier peintre à la Ferté Aleps.¹⁴⁸

Courances (église Saint-Étienne)

1705 – Pose d'une cloche.

1738 – Visite de l'archidiacre de Melun... *tout s'est trouvé dans un état propre et décens. À la réserve de la sacristie et du bas coté de la nef qui dépérissent entièrement et que nous avons ordonné d'être réparés incessamment.*¹⁴⁹

1748 – On procède à un remaniement malheureux à l'intérieur de l'édifice : l'ouverture de deux arcades dans le mur entre le clocher et la nef ce qui provoque l'écroulement du mur.

L'année suivante Mme de Novion, dame de Courances, fait reconstruire la petite nef de l'église et poser des grilles en fer forgé, hautes de 14 pieds, d'un travail précieux et ornées de ses armoiries devant le chœur¹⁵⁰.

1777 – Reconstruction partielle de la grande nef, à cette occasion on déplace le gisant de Jean de Monsault pour la replacer sur une sorte de tombeau en maçonnerie.¹⁵¹

Dannemois (église Saint-Mammès)

Peu de détails sur des travaux pour la période dans cette église aujourd'hui mutilée.

1738 – Visite de l'archidiacre de Melun *tout s'est trouvé dans un état propre et décens. Nous sommes informés du spirituel, il n'y a aucune plainte...*¹⁵²

La Ferté-Alais (église Notre-Dame)

1691 – Travaux à la flèche du clocher

1724 – Remise à neuf du carreau de l'église

1732 – Les délibérations du conseil de fabrique soigneusement transcrites par le curé Desgrandchamps et publiées dans le journal paroissial « l'Écho catholique » dans les années 1920 donne de très nombreux renseignements sur les travaux d'aménagements de cette vaste église.

À l'assemblée du dimanche du 31 août 1732, *M. le Curé a représenté qu'il serait à propos de faire des bancs à dos, semblables à ceux qui occupent la plus grande partie de la nef de l'église pour les placer dans les endroits*

148. *Idem.*

149. ADE 89 G 219.

150. PREVOST (Ernest), *La voix de nos cloches*, 1962.

151. *Idem.*

152. AD89 G 219.

libres ; que cette uniformité de bancs ferait meilleur effet et rendrait libre la voie que l'on tient pour faire les quêtes et qui est actuellement gênée et même fermée par de petites bancelles ou chaises qui ont été placées confusément, du propre mouvement des personnes qui s'en servent, et, qu'après l'installation des nouveaux bancs, les places en seraient concédées au profit de la Fabrique.

1735 – A été approuvé le plan de la grille ou porte du Chœur... À la porte, il y aura à la hauteur du lambris une frise en fer... Aux deux pilastres seront appuyés deux arcs boutants, et il y aura une plate-bande le long des portes pour servir de battement... Aux pilastres qui seront sur le lambris seront percés deux trous plans goupillés de chaque côté... Le dit couronnement sera composé de quatre anses de panier sur cartouche au milieu duquel sera fabriqué aussi de fer un « nom de Jésus », et en haut sera faite une croix de fer plate pour recevoir un Christ, lequel Christ ne fera point partie du marché cy-après. Le dit travail sera confié au maître serrurier Louis Alland, qui s'est engagé à le faire pour cent quatre-vingt-huit livres et à le poser huit jours avant Noël suivant. Quelques mois plus tard, M. le Curé a exposé qu'il avait appris que le plus grand nombre des habitants de la paroisse souhaitaient que la grille de fer fût continuée sur le lambris de bois de chêne des deux côtés de la dite porte et qu'il serait aussi expédient de mettre une petite balustrade pareillement de fer au sanctuaire du maître-autel, laquelle servirait d'appui pour la communion des fidèles et à fermer le dit sanctuaire.

1738 – M. le Curé a représenté que le tabernacle est dédoré, en plusieurs endroits cassé, et disjoint en plusieurs parties, que le cadre du tableau du maître-autel, est entièrement dédoré, ce qui provient de sa vétusté, qu'il convient de les faire rétablir pour empêcher principalement le dépérissement total du tabernacle et prévenir une dépense qu'on ne pourrait garantir, que le tableau est aussi gâté par l'humidité et commence à pourrir...

1740 – La couverture de l'église est si endommagée que les eaux pluviales percent la voûte surtout au dessus de la sacristie, l'adjudication de l'ouvrage a été confiée au sieur Gâumont à qui Jean Meunier, marguillier, paiera cinquante livres

1742 – M. le Curé a proposé de mettre en adjudication l'ouvrage en fer d'un pied de lutrin qui doit supporter un aigle en bois, duquel pied il a été donné différents dessins et modèles de l'un desquels on a fait choix.

1751 – Conflit autour de la fonte de cloches. M. le desservant a exposé que les trois cloches de cette église étaient auparavant bien sonnantes et cordantes, donnant un son harmonieux ; que, la moyenne ayant été fêlée, les nommés Antoine Brocard père et fils, et Jean Jacquot, maîtres-fondeurs demeurant à Breuannes avaient dans le mois d'avril dernier, entrepris de la fondre et avaient donné à entendre qu'elle pesait 1.400 livres ; qu'on avait fait marché avec eux sur le pied de quatorze cents livres pesant, à la somme de deux cents livres... que la dite cloche ayant été pesée en leur

présence ne fut trouvée que du poids de neuf cent soixante livres ; qu'ils l'ont fondue à Vayres... et qu'ayant été pesée elle fut trouvée du poids de mil cinquante-cinq livres ; qu'ils ont été présents lorsqu'elle a été bénite le 24 juin dernier, issue des Vêpres, qu'ils ont reçu des parrain et marraine une gratification ; que le même jour on leur a payé la somme de 200 livres convenues pour la fonte d'icelle sous la promesse par eux faite de la monter le lendemain, malgré laquelle promesse ils ont refusé de la monter et se sont absentés sans qu'on ait pu découvrir où ils étaient, ce qui a contraint les sieurs Desservant et Marguillier en charge de la faire monter et placer le lundi 9 du présent mois d'août... ce qui est cause que les dits desservant et marguillier leur ont refusé le paiement de la somme de 120 livres.

1764 – À l'assemblée du 30 décembre 1764, M. le Curé a représenté que l'église étant fort pauvre, on pouvait transporter les fonts baptismaux dans la chapelle Saint-e-Anne et en leur place faire des bancs qu'on louerait au profit de la fabrique.

1773 – À l'assemblée du 22 septembre 1773, M. le Curé a représenté qu'il convient de réparer la couverture du toit de l'église, de mettre des tuiles, partout où il eSaint-nécessaire, de démolir et rétablir, le mur du pan de la nef, du côté du jardin du prieuré au-dessous de la première croisée, là où il menace ruine.

1775 – Ce jourd'hui, mercredi, quatre octobre 1775, ont été bénites par le R. Père Fidel Amant Constant Caron, prêtre religieux bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, célièrier de l'abbaye royale de Saint-Germain-des-Prés, prieur du prieuré de Notre-Dame de cette ville, trois cloches nouvellement fondues : Scolastique-Constance, Magdelaine-Renée, Jeanne-Françoise.¹⁵³

1786 – Il y a nécessité à réparer la toiture de l'église.

1787 – Réparation du beffroi des cloches.

1788 – À l'assemblée du 27 janvier, M. le Curé a représenté que les paroissiens, dont les places dans le chœur étaient situées à gauche, ne pouvaient y tenir à cause du froid qui venait par l'ouverture des voûtes.... M. Fauvel a été chargé de la menuiserie pour les ouvrages en bois devant servir à boucher la dite ouverture... Plusieurs paroissiens ayant demandé qu'on fit une balustrade de bois pareille à celle de la chapelle de M. de Marillac, la matière mise aux voix a recueilli 13 voix contre sept ; mais à cause du prix demandé par Fauvel et vu les fonds actuels de la fabrique, l'exécution a été remise à des jours plus favorables.

153. BMS La Ferté-Alais.

La Ferté-Alais (église Saint-Pierre)

Il ne reste que des vestiges de l'ancienne église Saint-Pierre. Elle fut mise en vente au titre des biens nationaux le 10 octobre 1791, au prix des matériaux tant le bâtiment était déjà ruiné. Elle fut acquise par le sieur Robert l'aîné, maire de La Ferté-Alais pour la somme de 1600 livres.

Guigneville (église Saint-Firmin)

1697 – Dans le registre du conseil de fabrique, il est question de *travaux de menuiserie* faits à l'église Saint-Firmin.¹⁵⁴

1700 – Confection des armoires de la sacristie.¹⁵⁵

1708 – Réparation aux fenêtres de la sacristie « *endommagées par les voleurs* ». ¹⁵⁶

1709 – Réparation de maçonnerie à l'église et frais *pour avoir fermé la petite armoire où sont les papiers de l'église*.¹⁵⁷

1734 – Parmi les dépenses : 66 livres à Louis Gaudiveau fondeur pour la fonte de la cloche.¹⁵⁸

1736 – Parmi les dépenses : *44 livres payé à Gasnier maître serrurier à la Ferté Alais pour avoir fourni, fait et posé une grille de fer à la forme vitrée au dessus du maître autel et avoir réparé et reposé les serrures du coffre de l'oeuvre et du tronc... au vitrier pour réparation du degast fait par les voleurs à la forme vitrée au dessus du maître autel*.¹⁵⁹

1765 – Parmi les dépenses : *Payé à Laurent Gascier menuisier à la Ferté pour le tambour de l'église*.¹⁶⁰

Moigny (église Saint-Denis)

1738 – Comme pour Dannemois, l'archidiacre de Melun note : *tout s'est trouvé dans un état propre et décens*.¹⁶¹

La sacristie accolée au bas-côté sud a probablement été construite au XVIII^e siècle.

Mondeville (église Saint-Martin)

1730 – Une nouvelle cloche est bénite

154. ADE E dépôt 6 GG 1.

155. *Idem*.

156. *Ibidem*.

157. *Ibid.*

158. ADE E dépôt 6 GG 1.

159. *Idem*.

160. *Ibidem*.

161. AD89 G 89.

1738 – Visite de l'archidiacre de Melun : ... *tout s'est trouvé dans un état assez propre et décent à la réserve du marchepied du principal autel et d'une encoignure de la nef que nous avons ordonné de réparer* (ADE 89 G 219).

Parmi le riche mobilier de l'église figure pour l'époque le tabernacle de l'autel de la Vierge en bois peint ainsi que la barrière du chœur et le banc seigneurial en bois sculpté.

Nainville (église Saint-Lubin)

De l'ancienne église Saint-Lubin il ne reste que la tour du clocher et le portail aujourd'hui inclus dans le parc du château. Supprimée à la Révolution ses vestiges furent vendus en 1813. L'actuelle église a été construite par la suite sur un autre emplacement.

Portes (église Saint-Merry)

Portes était une minuscule paroisse de quelques feux. Elle fut réunie à Saint-Prix d'Auvernaux pour former la commune d'Auvernaux durant la Révolution. L'église fut alors supprimée puis détruite.

1738 – Visite de l'archidiacre de Melun : « *avons après avoir fait notre prière, visité les fonts baptismaux dans le quel on ne conserve point l'eau, il n'y a point de vaisseaux pour les saintes huiles, le cimetière est interdit depuis longtemps, les vitres du chœur sont en très mauvais état, il n'y a qu'une aube, un corporal, une seule chasuble, un voile de calice très usé et déchiré en plusieurs endroits, il n'y a point de purificatoires... avons ordonné qu'il soit fait une autre chasuble un voile de calice et au moins 2 purificatoires et que les vitres soient réparées incessamment* ».¹⁶²

Soisy-sur-École (église Saint-Aignan)

Peu de détails pour la période. La visite de l'archidiacre de Melun précise *tout s'est trouvé dans un état propre et décens*.¹⁶³

Le tableau représentant Saint-Aignan toujours conservé dans l'église est certainement la toile de l'ancien retable du XVIII^e aujourd'hui disparu.

Videlles (église Saint-Léonard)

1723 – Bénédiction d'une petite cloche « *Anthoinette* ». ¹⁶⁴

1764 – Charles Dominique Leroy est nommé curé de Videlles. Il constate que l'autel est délabré, on peut à peine y dire la messe. On fait remettre un marchepied et on refait le carrelage du sanctuaire et

162. AD89 G 219.

163. *Idem*.

164. BMS Videlles.

de la nef. Le retable est construit par Cornélius O Brien, un artisan irlandais exilé.

1772 – Bénédiction de l'autel de Saint-Jean Baptiste proche des fonts.

1791 – Bénédiction de la cloche Antoinette.

On relève au-dessus de l'entrée sud sous le clocher et sur le pilier entre les deux autels les vestiges d'une litre funéraire aux armes de Marc-Antoine de Beaupoil de Saint-Aulaire qui était seigneur aux alentours de 1760.

L'art rupestre attribué au paléolithique supérieur en Essonne et Hurepoix

Alain BÉNARD

Président du GERSAR

Docteur en préhistoire

alain.benard.gersar@orange.fr

Les représentations artistiques du Paléolithique supérieur, mobilières ou rupestres, sont très peu nombreuses dans la moitié nord de la France. Ce fait contraste fortement avec leur abondance et leur grande qualité que l'on observe dans les contrées plus méridionales comme le Périgord ou les Pyrénées pour ne citer que ces deux régions. Les quelques témoins que nous présenterons n'en n'ont que plus d'intérêt en raison de leur rareté, à ce jour du moins, malgré l'abondance des autres vestiges matériels issus des fouilles archéologiques de notre région concernant cette période.

Cette rareté peut avoir plus prosaïquement pour origine l'absence de formations géologiques pouvant receler des cavités dont l'existence est naturellement indispensable. Nous ne trouvons dans le Bassin parisien de telles formations qu'en périphérie avec, par exemple, la grotte de Gouy en Seine-Maritime, la Grande Grotte d'Arcy-sur-Cure dans l'Yonne ou encore la cavité de Mayenne-Sciences en Mayenne. Ces cavités sont toutes situées dans des niveaux calcaires ou crayeux et ont pour origine des phénomènes de dissolutions karstiques. Dans

1. Dans la littérature scientifique internationale, on distingue les articles de recherche exposant les résultats de travaux originaux (*research article* ou *original article*) et des articles proposant une synthèse ou un "état de la question" (*review article* ou *survey article*) sur un sujet important mais insuffisamment connu ou en développement constant. Cet article n'a pas la prétention d'apporter de l'inédit dans l'étude des quelques témoignages artistiques rupestres se rapportant au Paléolithique supérieur en Essonne et ses abords immédiats. Il vise à présenter, de manière synthétique, ce très petit nombre d'œuvres, de loin les plus anciennes de notre département, aux lecteurs du bulletin de la SHAEH qui ne sont pas tous familiarisés avec cette période si lointaine.

le centre du Bassin parisien, et particulièrement en Essonne et dans les départements voisins, seuls les bancs gréseux sont susceptibles de présenter les cavités nécessaires. Elles sont néanmoins de dimensions bien plus réduites et ne sont pas favorables à des manifestations artistiques de grande ampleur.

La peinture animalière de l'abri de la Justice à Boutigny-sur-Essonne

En 1954, dans une carrière de grès en exploitation, au lieu-dit La Justice, été découverte une plaque de grès provenant du débitage par les carriers du banc en place. Cette dalle de 46 cm sur 35, divisée en deux parties, se trouvait dans les déblais (**Fig. 1**)². Nous pouvons supposer qu'elle provenait d'un abri démantelé par la carrière. Cette découverte est due à M. J. Angelier, ancien pharmacien à Milly-la-Forêt³. Cette pièce est de nos jours conservée au musée d'Archéologie Nationale à Saint-Germain-en-Laye et exposée dans la salle consacrée au Paléolithique (**Fig. 2**).

La figure, qui mesure 34 cm du poitrail à l'extrémité de la queue, a été obtenue en utilisant une peinture de couleur ocre rouge appliquée en points jointifs. La tête n'a pas été retrouvée. La plaque de grès a été découverte brisée en deux parties de taille inégale, le fragment le plus petit ne portant que les extrémités de la queue et des membres postérieurs. La robe de l'animal présente une série de ponctuations également de couleur ocre, réparties sur l'ensemble du corps. Un examen attentif permet de constater que ces ponctuations sont en réalité des points accompagnés de courtes trainées) (**Fig. 3**).

Déterminé à l'origine comme un bovidé⁴, une analyse plus approfondie a permis de proposer une détermination autre. Malgré quelques proportions aberrantes et les ponctuations de la robe, il s'agirait d'une représentation d'un équidé⁵. Naturellement l'absence de la tête empêche d'être affirmatif sur cette identification.

2. Les reproductions sont regroupées en fin de l'article.

3. BAUDET (J.), « Peinture préhistorique inédite découverte dans la vallée de l'Essonne », *Bulletin de la société préhistorique française* (dorénavant *BSPF*), tome LVII, 3, 1954, p. 97-99.

4. BAUDET (J.), 1954, *op. cit.* ; « Peinture pariétale dans le massif de Fontainebleau », *Bulletin des Naturalistes de la Vallée du Loing*, tome XXXI, n°1, 1955, p. 10 ; « Les peintures préhistoriques de l'Île-de-France », *BSPF*, tome LVII, 1960, p. 210-213.

5. LEROI-GOURHAN (A.), « La peinture pariétale de Boutigny (Essonne) », *Antiquités Nationales* n° 8, 1976, p. 8-10 ; « Grotte de la Justice » dans *L'art des cavernes. Atlas des grottes ornées paléolithiques françaises*. Paris, Imprimerie Nationale, 1984, p. 309.

L'attribution chronoculturelle de cette peinture animalière en l'absence de tout contexte archéologique ne peut reposer que sur des comparaisons stylistiques avec les exemples connus dans les grottes du Périgord, du Quercy ou des Pyrénées. André Leroi-Gourhan propose de placer cette peinture au magdalénien, soit entre – 17000 et – 11000 ans avant notre ère, en notant que « ses caractères ne sont nullement archaïques »⁶.

La composition gravée de la Ségognole à Noisy-sur-École

Bien que Noisy-sur-École se trouve dans l'actuel département de Seine-et-Marne, la vallée de l'École est suivant les sources, placée dans le Hurepoix. Les incertitudes bien connues sur les limites de ce territoire, appellation traditionnelle sans bases administratives, nous permettrons d'annexer, peut être un peu abusivement, cette commune pour les besoins de la présente étude.

En 1981, à l'occasion d'une prospection systématique à la recherche d'abris ornés sur Noisy-sur-École, C. Wagneur a découvert, sur le lieu-dit La Ségognole, une gravure de cheval dans une cavité ne présentant pas, par ailleurs, de gravures abstraites caractéristique de l'art rupestre de Fontainebleau⁷.

Un examen ultérieur approfondi a mis en évidence une composition gravée constituée d'une représentation de cheval complet avec sur sa gauche, un autre cheval plus schématique et réduit à son avant-train (**Fig. 4 et 5**). Entre les deux, nous avons un ensemble de 3 fissures, partiellement retouchées et disposées en triangle⁸.

Le cheval complet montre quelques caractéristiques stylistiques spécifiques : disproportion de l'abdomen et membres trop courts par rapport à la taille de la figure, interruption du tracé des membres au niveau de l'abdomen pour donner un effet de perspective de second plan, animation segmentaire des membres avant semi cabrés et une composition bien cadrée entre l'angle du plafond, celui du sol, la fissure sur la droite et la convexité de la paroi sur la gauche. À cela s'ajoute l'utilisation de la technique dite linéaire pour la réalisation de

6. LEROI-GOURHAN (A.), 1976, *op. cit.*

7. NELH (G.), « Abri du Cheval » dans *L'art des cavernes. Atlas des grottes ornées paléolithiques françaises*. Paris, Imprimerie Nationale, 1984, p. 307-308.

8. BÉNARD (A.), « L'abri orné de la Ségognole, Noisy-sur-École, Seine-et-Marne. Description des gravures et proposition d'attribution chronoculturelle », *BSPF*, tome 107, 2010, p. 521-536 ; *Symboles et mystères. L'art rupestre du Sud de l'Île-de-France*, Paris, Éditions Errance, 2014, 324 p.

la gravure avec la présence de bourrelets siliceux sur l'arrière-train et la mâchoire du cheval indiquant une réalisation sur un support non encore induré (**Fig. 6**).

Ces observations nous permettent de comparer le cheval de Noisy-sur-École avec certaines peintures de la grotte de Lascaux. Nous proposons donc un âge paléolithique à cette gravure et plus précisément une attribution au magdalénien ancien ou au Solutréen récent soit entre – 22 000 et – 17 000 ans avant notre ère. Cette hypothèse est confortée par la nature de l'espèce représentée, le cheval avec ses caractéristiques stylistiques et la présence des 3 fissures centrales représentant un motif vulvaire, motif fréquent au Paléolithique, utilisant des irrégularités naturelles de la paroi.

La gravure d'aurochs du Terrier au Renard à Buno-Bonnevaux

Remarquée dès 1977, cette gravure animalière n'avait pas été perçue alors dans tous ses détails et dans ses relations avec l'art rupestre abstrait qui lui est associé. Sur ce lieu-dit, 14 abris sont ornés de gravures abstraites classiques de l'art rupestre dit « de Fontainebleau ». L'un d'eux, en plus d'un bel ensemble gravé de nombreux sillons, de cruciformes, de cupules et de quelques quadrillages, présente, bien insérée parmi ces gravures abstraites, une gravure animalière qui a fait l'objet d'une étude poussée lors de la révision d'inventaire de ce secteur effectuée en 2014.

Longue de 80 cm, la gravure a été obtenue essentiellement par rainurage, technique habituelle utilisée pour la réalisation des gravures abstraites de type « Fontainebleau ». La partie droite de la ligne dorsale, au-delà de la bosse, reprend une fissure naturelle en l'accentuant par rainurage. La ligne du ventre reprend également une fissure mais sans la modifier. La tête n'est représentée que par son contour, sans détail anatomique. L'encornure, très importante pour l'identification spécifique de l'animal, est représentée en perspective tordue. C'est-à-dire que les deux cornes sont visibles alors que l'animal est vu de profil (**Fig. 7**). Elles ont été obtenues par rainurage et par une petite plage piquetée occupant l'espace central. Les quatre membres sont tous représentés sur un même plan, ce qui est en contradiction avec une vue de profil. Ils se terminent tous en pointe, sans sabot. La queue est tracée par deux sillons divergents sans toupillon (**Fig. 8**).

Plusieurs détails anatomiques permettent une identification zoologique certaine : l'encornure et la forme de la tête, la voussure cervico-dorsale, la longueur de la queue et la silhouette massive de l'animal.

Nous avons un bovidé et plus précisément un aurochs dont le sexe est indéterminé en l'absence de fourreau ou de pis.

Cette gravure d'aurochs est étroitement associée aux gravures abstraites qui l'entourent. Le tracé de l'aurochs recoupe ou est recoupé par ces sillons. Il y a donc contemporanéité entre elle et l'ensemble abstrait.

Nous attribuons classiquement ces gravures abstraites au Mésolithique et les comparaisons stylistiques de la gravure d'aurochs avec d'autres représentations voisines en art mobilier ou pariétal nous indiquent une attribution chronoculturelle située vers l'extrême fin du paléolithique supérieur. Nous avons donc ici un cas de transition entre ces deux périodes qui montre une perduration de l'art animalier au début du Mésolithique soit une apparition de l'art rupestre massivement abstrait dès le Paléolithique final. Nous serions pour ce site dans une fourchette chronologique autour de - 11 000 à - 8 000 avant notre ère⁹.

Grâce à la présence des chaos gréseux et des cavités qu'ils renferment, l'Essonne a le privilège au sein du Bassin parisien, de posséder quelques-uns des rares témoignages de l'art rupestre attribués au Paléolithique dans la moitié nord de la France. Nous n'avons pas évoqué dans cette synthèse la gravure de tête de cheval de la cavité dite du Trou du Sarrazin à Villeneuve-sur-Auvers¹⁰ dont l'attribution chronoculturelle, proposée au Paléolithique, est plus que douteuse. Bien que n'entrant pas dans le cadre de la présente étude, nous ne pouvons éviter de citer le galet gravé d'Étiolles¹¹, autre témoignage exceptionnel de la présence de l'art mobilier paléolithique en Essonne.

9. BÉNARD (A.) et VALOIS (L.), « La gravure animalière du Terrier au Renard (Buno-Bonnevaux, 91) », *Art Rupestre, Bull. du GERSAR*, n° 65, 2014, p. 17-24.

10. BÉNARD (A.), « La tête de cheval du Trou du Sarrazin », *Art Rupestre, Bull. du GERSAR*, n° 33, 1989, p. 64-7 ; TARRETE (J.), « Île-de-France » dans *L'art des cavernes. Atlas des grottes ornées paléolithiques française*, Paris, Imprimerie Nationale, 1984, p. 303-304.

11. FRITZ (C.) et TOSELLO (G.), « Un témoin privilégié de l'art paléolithique dans le Bassin parisien : le galet gravé d'Étiolles (Essonne) », *BSPF*, tome 108, 2011, n° 1, p. 27-51 ; OLIVE (M.), CHRISTENSEN (M.), PIGEOT (N.) et TABORIN (Y.) 2006. « Le site magdalénien d'Étiolles en 2006 », *Essonne et Hurepoix*, n° 76 (2006), 2007, p. 121-135.



Fig. 1. – Boutigny. La Justice. La peinture au moment de sa découverte. Carte postale de 1954. Les mains sont celles de J. Angelier.



Fig 2. – Boutigny. La Justice. Présentation actuelle au Musée d'Archéologie Nationale de Saint-Germain-en-Laye. Photo A. Bénard.

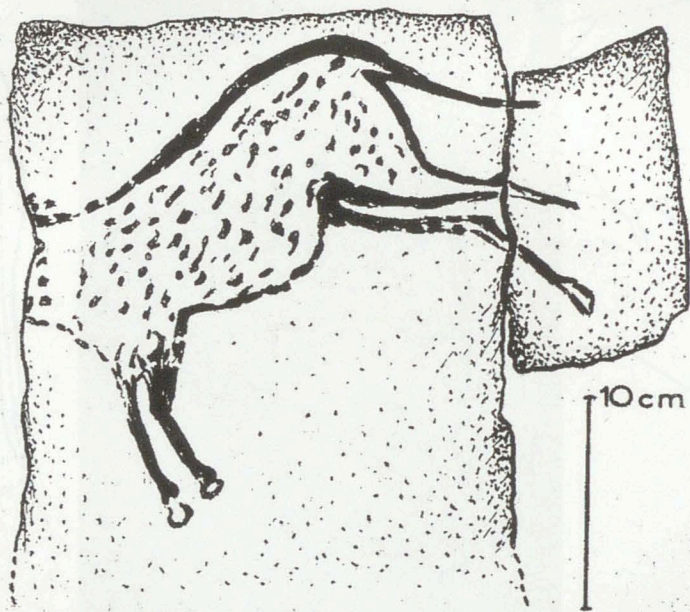


Fig 3. – Boutigny. La Justice. Relevé de Baudet (1960).



Fig. 4. – Noisy-sur-École. La Ségognole.
Ensemble de la composition gravée.

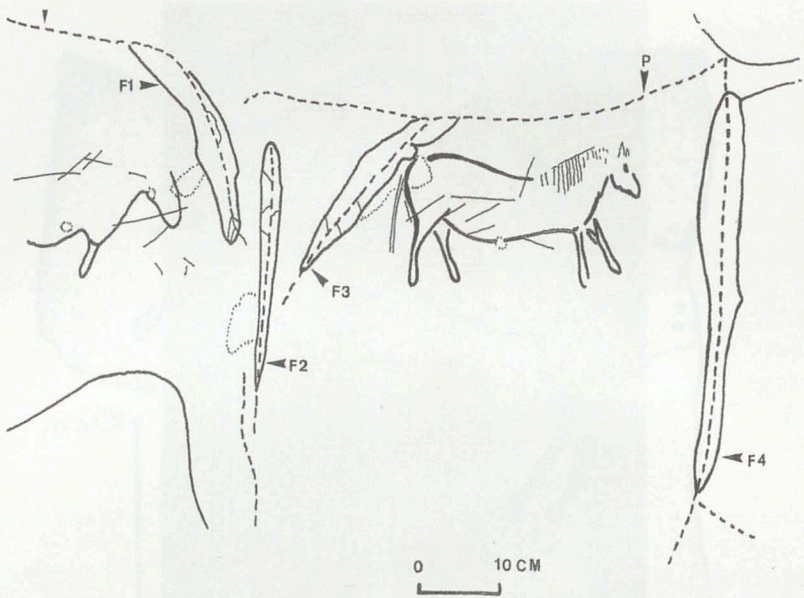


Fig. 5. - Noisy-sur-École. La Ségognole.
Relevé de la composition (Bénard 2010).



Fig. 6. - Noisy-sur-École. La Ségognole.
Le cheval complet.

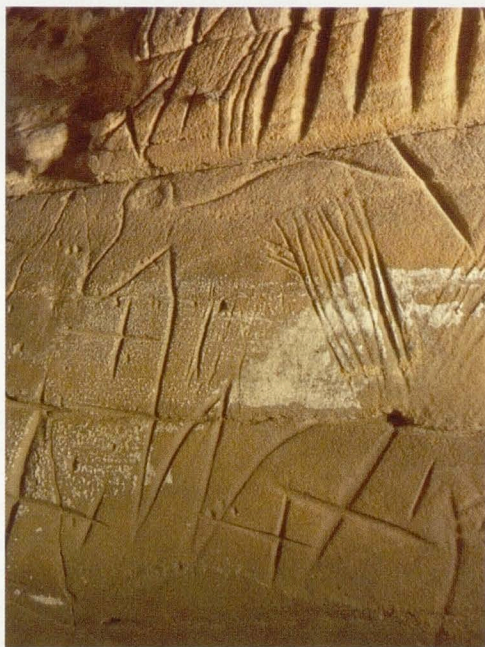


Fig. 7. – Buno-Bonnevaux. Le terrier au Renard.
Vu du train avant de l'aurochs.

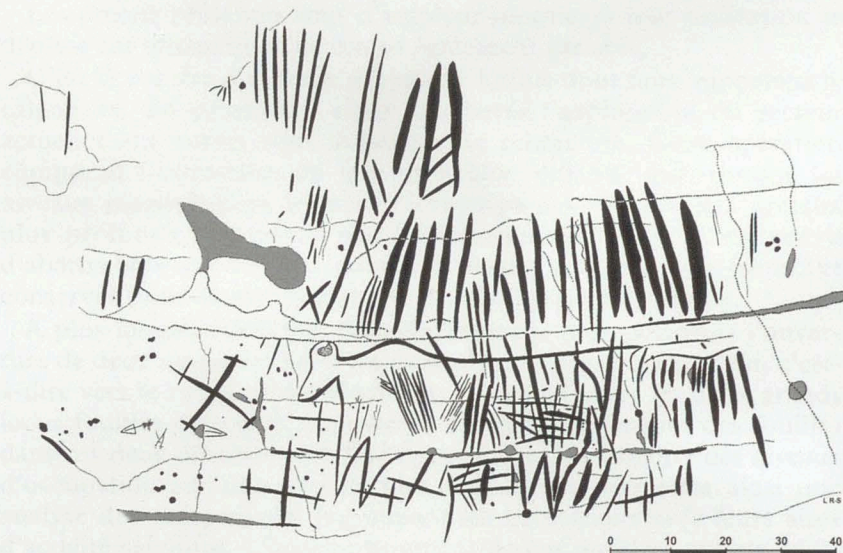


Fig. 8. – Buno-Bonnevaux. Le terrier au Renard. Relevé de l'ensemble du
panneau gravé de l'aurochs et des gravures abstraites (Bénard et Valois 2014).

Le site magdalénien d'Étiolles en 2014

Monique OLIVE, Marianne CHRISTENSEN

CNRS et Université de Paris (UMR 7041)

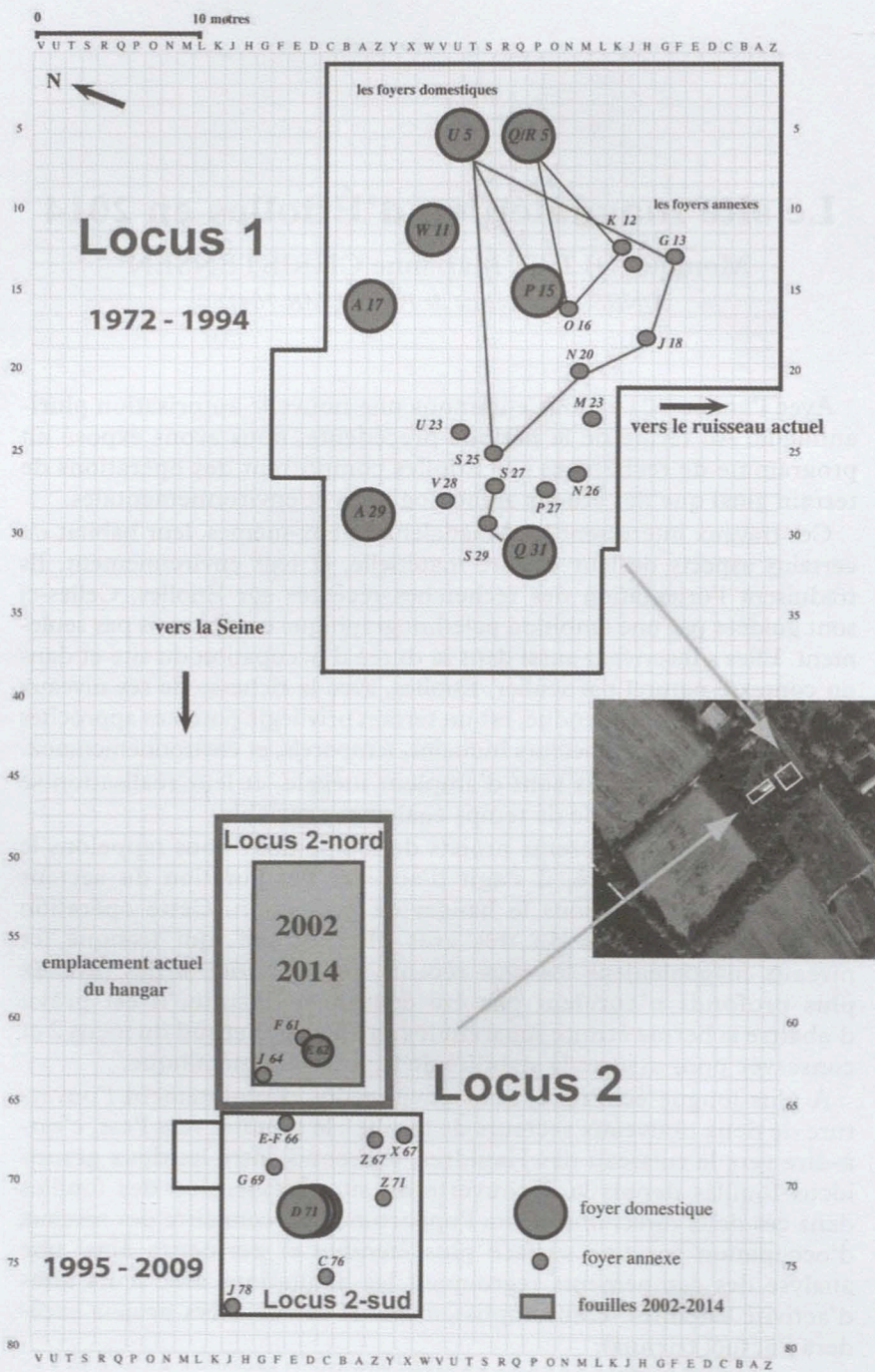
Avec l'année 2014, nous entamons une nouvelle autorisation pluri-annuelle. Au terme de la période précédente, nous avons exposé un programme de recherches sur Étiolles comportant des opérations de terrain ainsi que des études archéologiques et environnementales.

Ces travaux intéressent les Magdaléniens eux-mêmes, leur habitat ou certains aspects de leur culture matérielle, et leur environnement. Ils traduisent l'orientation des recherches récentes sur Étiolles. Celles-ci sont guidées par une ambition paethnographique certes, mais pas seulement. Elles s'inscrivent aussi dans la durée d'occupation du site et dans un contexte naturel particulier. Étiolles, avec la richesse de ses niveaux d'occupation et leur étendue, est un terrain privilégié pour ces approches croisées, intégrant les facteurs humains, temporels, et environnementaux.

Les projets présentés sont d'ampleur inégale, et leur réalisation se déploie sur une période de temps également variable.

C'est le cas des différents projets de fouille dont nous rappelons le calendrier. En priorité, il s'agit d'achever l'exploration du secteur actuellement ouvert sous le hangar de protection. Cette opération comprend l'extraction du très gros bloc intrusif, qui tronque les niveaux magdaléniens les plus récents, pour vérifier si des niveaux plus profonds n'auraient pas été épargnés. Ensuite, il est prévu d'abattre la berme étroite séparant les parties nord et sud du locus 2 et conservée pour assurer la stabilité de la structure métallique.

À plus longue échéance, nous envisageons conjointement l'ouverture de deux nouveaux secteurs de fouille : le premier vers l'est, c'est-à-dire vers le ruisseau des Hauldres, le second entre les deux grands locus fouillés depuis la découverte du site. L'extension des fouilles dans ces deux directions offrira l'opportunité de connaître des niveaux d'occupation sur une surface plus étendue et permettra ainsi une analyse des campements regroupant les habitations avec leurs aires d'activité satellites. L'accomplissement de ces derniers projets excèdera l'actuel triennal.



Les différents locus de fouilles à Étioilles - Les Coudray.

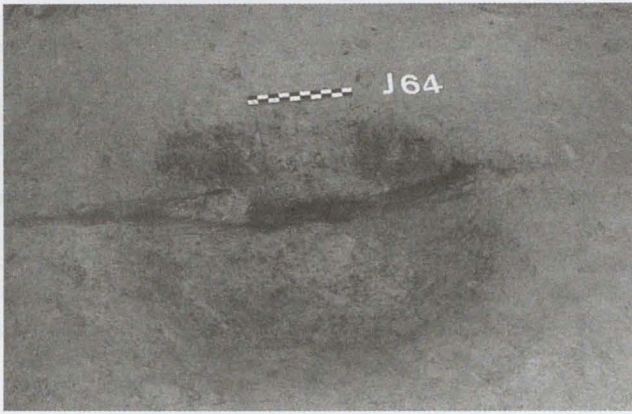
Le bilan des fouilles 2014

Nous décrivons successivement les opérations et les découvertes réalisées dans chaque partie du locus en commençant par la partie ouest, la plus riche. Il n'est pas inutile de rappeler que l'ensemble des sols d'habitat, découverts à l'intérieur de ce périmètre, n'ont pu être fouillés intégralement en raison de la présence d'un très gros bloc qui s'enfonce profondément dans les limons et que nous n'avons pas réussi à extraire malgré plusieurs tentatives. Ce bloc est visible sur la plupart des photos et sur les plans de répartition.

Le niveau du foyer J64

Ne subsistait de ce niveau que le foyer lui-même, situé en limite de fouille. Il se présente comme une structure de dimension modeste (une quarantaine de cm de diamètre), non appareillée mais incluant deux fragments de pierres chauffées. Par sa simplicité, il évoque nettement un foyer annexe. Sa fouille en 2014 a révélé une altération du sédiment en forme de légère cuvette de 4 cm de profondeur en son centre. La sole contenait quelques esquilles thermiques de pierres ainsi qu'un front de grattoir brûlé et de probables éclats de retouche. Ce fragment d'outil rejeté dans le foyer s'ajoute donc à l'autre grattoir retrouvé à sa proximité. Avec la dalle ocrée, la présence de ces pièces suggère que cette structure était consacrée à des opérations – telles que le façonnage et l'usage de grattoirs – liées au travail de la peau. Par ailleurs, le burin et les restes d'os dispersés plus en retrait du foyer pourraient signifier que cet espace n'était pas étroitement spécialisé dans cette activité. Selon la procédure habituelle, un bloc de sédiment a été prélevé au sein de l'aire de combustion à fin d'analyse micromorphologique.

Ce sol ne trouve pas de correspondance dans la partie médiane du locus 2-nord ; il pourrait être lié au niveau intermédiaire mis au jour dans le locus 2-sud.



La sole du foyer J64.

Le niveau 5

Une trentaine de centimètres sous le sol d'occupation J64, nous avons retrouvé le niveau 5 qui avait été reconnu sur une petite surface dès 2012. Désormais, il s'étend sur une vingtaine de m².

Ce sol apparaît comme une aire de dispersion associant des pierres chauffées ou non (dont un élément de grande dimension), des silex (dont deux nucléus, des lames, un grattoir) et de nombreux restes osseux appartenant au renne. Parmi les éléments fauniques, ont été identifiés une mandibule, des côtes et des fragments de métapodes. Une association et une distribution spatiale de témoins d'activités désormais classiques dans ce locus.

Cet ensemble a été totalement démonté cet été.



La surface du niveau 5 mise au jour en 2014.

Nous posons l'hypothèse que ce sol est relié au niveau retrouvé sous le foyer E62, mis au jour au centre et à l'est du locus en 2011-2012. Ce niveau est composé de plusieurs amas de silex, 7 au total, a priori interprétés comme des ateliers de taille d'après leur composition et leur organisation. Ces amas sont reliés entre eux par des vestiges isolés – des silex, des pierres brûlées et quelques os.



Sol d'occupation pouvant être raccordé au niveau.

Signalons que l'ensemble de cette surface d'une soixantaine de m² n'a livré aucun foyer. On note toutefois la présence de petites taches de sédiment altéré par le feu, une en F57 et une autre en D64, qui pourraient correspondre à des vidanges. Cette interprétation doit être confirmée par la micromorphologie.

Cet espace dans lequel se distribuent aires de taille, supports, restes de faune, pierres chauffées, et peut-être vidanges, apparaît donc à la fois comme un lieu d'activités et d'évacuation. Cependant, si l'on admet la continuité de cette surface d'occupation (qui doit être validée par les remontages), on observe une partition intéressante entre les témoins osseux, retrouvés vers l'ouest, et les ateliers de taille vers l'est. Cette séparation des activités a déjà été notée dans des niveaux sus-jacents (les niveaux « renne » et « sup. renne » et E62). Le niveau plus ancien se distingue néanmoins par une localisation différente de ces espaces, inverse des niveaux plus récents.

Ce niveau pourrait correspondre à l'occupation la plus récente de l'habitation D71.

Le niveau du foyer F61

Quelques centimètres sous le niveau 5 (une dizaine parfois moins) est apparu le sol du foyer F61. Ce foyer et son espace proche ont été découverts et en partie fouillés en 2013. Cette année, nous avons recherché l'extension de ce sol vers le haut de la pente, sous les niveaux J64 et 5 précédemment décrits. Il a également été entièrement démonté durant cette dernière campagne.



Le sol du foyer F61 mis au jour en 2014.

Le foyer F61 est un petit foyer pierreux, de dimension modeste, qui rappelle des structures déjà connues et interprétées comme des foyers annexes. Dans le rapport 2013, nous avons évoqué sa ressemblance avec plusieurs constructions semblables mises au jour dans le locus 1 comme les foyers N27 et P27.

Quelques ossements et silex, dont un burin en silex allochtone, sont intégrés dans la structure pierreuse ou l'entourent. Sous les pierres, le sédiment n'apparaît que très faiblement altéré. Cet indice donne l'impression d'un usage modéré de ce foyer.

Il est associé à un espace couvert de vestiges divers, les mêmes catégories que dans les niveaux supérieurs : on retrouve de nombreux restes de renne, des silex dont beaucoup de supports et des nucléus, des pierres chauffées en abondance.



Vue rapprochée du sol d'occupation F61 associant lames, terres chauffées et restes osseux.

Quelques découvertes particulières sont à signaler : la présence de grosses pierres à proximité du foyer d'une part, de deux bois de renne d'autre part retrouvés à proximité (en G63-64 et F64). Le plus grand (G63.119) est un bois de massacre de moyen module, l'autre (F64.113) est un fragment de bois plus petit. Précisons qu'un léger doute subsiste sur l'appartenance du premier à ce niveau, en raison du fait qu'il est très légèrement plus profond que les silex environnants.



Le bois de renne E63.466.

Ces bois ne portent pas de marque de travail visible, cependant ils ont été démontés très tardivement et nous n'avons pas eu le temps de les nettoyer sur toutes leurs faces. Il est donc nécessaire d'attendre que cette opération soit réalisée avant de se prononcer définitivement sur leur état de surface. Ils s'ajoutent à un probable support en bois de renne, appartenant à ce niveau, et découvert en E63 (E63.466). Ce support type baguette, décrit par Marianne Christensen dans le rapport 2013, est en cours de restauration.

Ce sol apparaît donc comme un espace relativement dense en vestiges mais sans concentration particulière, à l'exception d'un petit groupement d'éclats en G63, à côté du grand bois de renne. Il semble dédié, comme les sols retrouvés plus haut, à des activités multiples. Et si l'attribution des deux nouveaux bois de renne à ce niveau se confirme, le rassemblement de ce type de témoins, dont une probable baguette, à l'ouest du foyer suggère que le travail des matières osseuses était l'une de ces activités.

Dans notre dernière lecture stratigraphique, nous proposons de relier le foyer F61 au second niveau apparu sous l'unité du foyer E62. Ce sol couvre approximativement la même surface que les occupations plus récentes. Il s'en distingue cependant par l'absence d'amas de silex taillés et se caractérise par un voile continu de vestiges osseux et lithiques dont des fragments de pierres brûlées. Cet espace se trouve donc en dehors des aires de taille et il semble plutôt dédié à l'évacuation des déchets alimentaires et des pierres de foyers et peut-être aussi, comme semble l'indiquer la présence de nombreux supports laminaires, à la préparation du gibier. Rajoutons la présence d'un fragment d'andouiller de renne en D54 (D54.58) décrit par Marianne Christensen dans le rapport 2012 et montrant des traces de rainurage. Cette découverte porterait donc à 4 le nombre de bois sur ce sol, dont 2 sont travaillés, suggérant une autre activité, le traitement des matières dures animales.

Enfin, nous rappelons la reconnaissance par O. Bignon-Lau d'une mandibule de jeune renne appartenant à ce niveau. Elle apporte un indice de saisonnalité qui confirme la récurrence d'occupations estivales dans ce locus.

Une phalange (E60.111), attribuée à ce sol d'habitat, a été envoyée au laboratoire de datation de Lyon. Cette donnée s'ajoutera aux deux autres dates radiométriques obtenues sur l'un des niveaux découverts dans le locus 2-nord, le niveau « renne ».

Le sol du foyer F61 pourrait être en relation avec l'une des habitations D71 du locus 2-sud (D71-2).

Le 7^e niveau d'occupation

Ce niveau, dont les premiers éléments sont apparus à la fin de la campagne 2013, a été recherché cette année dans les parties ouest et centrale du locus. Il présente beaucoup de ressemblances avec les occupations plus récentes à savoir une surface couverte de nombreux témoins lithiques (pierres et silex) et osseux que l'on a pu suivre sur une trentaine de m² depuis la bande de mètres 64 jusqu'à la bande 55. Il ne semble pas se prolonger au-delà, vers la partie est de la fouille.

Vers l'ouest, quelques centimètres sous le niveau F61, la fouille a révélé un riche sol d'habitat, particulièrement dans le coin sud du locus. En C61-62, en bordure de la coupe, un groupement serré de pierres chauffées, de beaux supports laminaires et de restes de faune annonce la proximité d'une structure de combustion (fig. 22). L'existence d'une possible aire foyère est suggérée aussi par la découverte d'une importante surface ocrée (dont la couleur est restée vive sous les vestiges) qui s'étend sur plus d'un m², associée à de nombreux outils (grattoirs et burins). Dans cette même zone, l'ocre est également présente sous forme d'un fragment d'hématite.



Le dernier sol d'occupation mis au jour en 2014 dans le coin sud du locus.



Concentration de pierres chauffées et de lames appartenant au niveau 7.

Deux amas de silex, situés plus en retrait, sont rattachés à ce niveau : l'un en C55/56, l'autre, près de la coupe 64.

Les témoins fauniques appartiennent essentiellement au renne. Parmi les éléments identifiables, on peut citer : des mandibules, un maxillaire, un crâne, une omoplate, des côtes, et de nombreux os des pattes dont plusieurs en connexion.



L'amas C55/56.

Le temps nous a manqué pour fouiller et démonter l'ensemble de ce sol d'occupation. Il reste encore à vérifier s'il se prolonge vers le haut de la pente, dans les mètres G-H 61-64. Cela nous permettra, espérons-le, d'éliminer le doute quant à l'attribution stratigraphique du grand bois de renne signalé dans le paragraphe précédent. En outre, la zone la plus dense située au sud du locus a été laissée en place. Seuls les os les plus fragiles ont été enlevés. Subsistent également sur le sol le fond de l'amas découvert en C55/56 et quelques os, apparus très tardivement en B55 et en C59/60, que nous avons préféré conserver pour les fouiller correctement l'an prochain et comprendre leur attribution stratigraphique, le rapprochement des sols incitant à la prudence (s'agit-il de pièces un peu profondes du niveau 7 ou d'un niveau encore inférieur ?)



Un crâne de renne du niveau 7.



Détail d'un secteur riche en os comprenant plusieurs mandibules de renne.

La réalisation d'un sondage de vérification

Une fois le dernier niveau démonté au centre du locus, nous avons commencé un sondage sur une douzaine de m², à mi-pente, pour vérifier l'existence de niveaux d'occupation plus anciens. Cette opération, réalisée sur une vingtaine de cm de profondeur seulement, n'a rien livré. Il faudra la poursuivre en 2015 et peut-être élargir le sondage vers le bas de la pente, là où se concentrent les découvertes, si les conditions climatiques sont favorables et la nappe phréatique pas trop haute.

La partie est du locus a aussi été descendue. Un nucléus a été découvert à l'écart en D50, associé à un petit fragment de lame, que nous ne pouvons attribuer à un niveau particulier. Toujours par prudence, nous avons préféré les laisser en place. Rappelons que d'autres nucléus isolés, raccordés à des niveaux supérieurs, ont été mis au jour dans ce même secteur dont la situation périphérique dans l'habitat semble se répéter d'occupation en occupation.



Le sondage commencé en fin de campagne 2014.

Des sols d'occupations similaires le long d'une berge

Les fouilles 2014 corroborent les observations effectuées depuis l'ouverture du locus 2-nord. Les sols d'occupation mis au jour dans ce secteur montrent une configuration identique. Ils se développent sur la même pente qui marque l'ancienne berge du ruisseau des Hauldres, orientée en diagonale par rapport à la surface ouverte. Clairement, cet affluent de la Seine a joué un rôle majeur dans le choix d'implantation des campements, nous l'avons déjà souligné, et les découvertes récentes confortent son attractivité pour les Magdaléniens.

Tous ces niveaux ne représentent qu'une partie d'un campement qui s'étend au-delà de l'emprise de la fouille. Tous ont livré les mêmes catégories de vestiges – silex, pierres chauffées, ossements majoritaires de renne – étroitement associés. Dans le détail, leur organisation générale peut varier (présence ou absence de foyers, d'amas de silex) mais, à l'exception peut-être de l'unité d'occupation E62, ce segment de berge apparaît constamment comme un espace d'activités et d'évacuation, situé en marge des habitations. Les indices de saisonnalité recueillis sur deux niveaux (« renne » et F61) indiquent une occupation estivale et l'ensemble des sols d'habitat de ce secteur, riches en faune rappelons-le, semble refléter une modalité d'acquisition du gibier, originale dans le Bassin parisien, une chasse individuelle ou en petits groupes de quelques rennes.

Ces différents points rapprochent ces occupations dont plusieurs doivent probablement se succéder rapidement dans le temps. On se gardera cependant de conclusions hâtives, avant de les connaître de manière plus extensive, car les connaissances acquises sur des sites de plein air fouillés sur de grandes surfaces montrent clairement que ces habitats ne peuvent s'interpréter finement que dans un cadre élargi.

C'est tout l'objet des fouilles à venir à venir à Étiolles.

Notes archéologiques*

*Arpajon*¹

L'INRAP a entrepris, le 1^{er} août, une fouille préventive sur la place du marché dont le sol n'avait pas été sondé depuis plus de dix ans ; la fouille précédente avait permis de reconnaître un site gallo-romain². Cette nouvelle fouille a confirmé, sans surprise, une forte présence gallo-romaine (murs et tuiles), et médiévale (céramique). Parmi les objets récoltés se trouvent quelques pièces de monnaie de l'époque de Louis XIII.

*Buno-Bonnevaux*³

Dans le cadre des prospections de 2014, le territoire de cette commune a livré de nouveaux abris ornés. En particulier, sur le coteau qui domine le hameau de Chantambre, et qui porte le curieux toponyme de *Vieille Marmotte*, M. Rey en a découvert cinq, dont un présentant une belle rouelle ; le n° 5 est particulier car doté d'un couloir d'accès et d'un muret de pierres sèches qui fait penser à un travail de carriers. GERSAR.

*Palaiseau*⁴

Dans le cadre de l'aménagement du quartier de l'École polytechnique, la fouille préventive, commencée en 2013⁵, s'est poursuivie cette année sur le site dont la richesse est bien connue depuis les recherches de Jean Cattant.⁶

* Ces notes sont rassemblées par Paulette Cavailer avec la collaboration d'Alain Bénard et Alain Devanlay.

1. Essonne, arr. de Palaiseau, chef-lieu de cant.

2. *Essonne et Hurepoix*, n° 71 (2001), 2012, p. 97.

3. Essonne, arr. d'Évry, cant. de Mennecy.

4. Essonne, chef-lieu d'arr. et de cant.

5. *Essonne et Hurepoix*, n° 83(2013), 2014, p. 194-195.

6. *Les civilisations oubliées des sites désertés*. Palaiseau, M.J.C, 1978, in-8°, 265 p. et nos bulletins de 1970 à 1980.

Ris-Orangis⁷

Sur le site de l'hippodrome, l'INRAP a commencé une fouille préventive le 24 février. Des foyers et des trous de poteaux qui pourraient être gallo-romains ont été repérés. La fouille devrait reprendre début 2015 et durer six mois.

Saint-Pierre du Perray⁸

La stèle gravée de 320 kg, mise au jour par le GERAME dans le massif forestier de Rougeau (dont seule une face ornée était lisible, l'autre étant enterrée) a pu être retournée ; une « croix pattée », bien incisée dans le bloc de grès, a pu être relevée. Le style de l'ensemble des gravures, ainsi que la proximité d'une « motte castrale » a permis de dater cette stèle du milieu de la période médiévale (X^e au XII^e siècles).

Vert-le-Grand⁹

Des fouilles ont été entreprises, par ARCHEODUNUM sur une partie de la future extension du site où la SEMARDEL enfouit des déchets non dangereux. Elles ont mis en évidence une ferme « indigène », qui remonte à la période gauloise, à laquelle a succédé une exploitation gallo-romaine. Plusieurs caisses ont été remplies de tessons de céramique tant gauloise que gallo-romaine (sigillée et commune) ; en revanche, seulement quatre pièces de monnaie gallo-romaine en bronze ont été récoltées.

7. Essonne, arr. d'Évry, chef-lieu de cant.

8. Essonne, arr. d'Évry, cant. de Corbeil-Essonnes.

9. Essonne, arr. d'Évry, chef-lieu de cant.

Patrimoine architectural

Ballancourt-sur-Essonne¹



Madame Elisabeth TALBOT, présidente de « Ballancourt au fil du temps » (membre de la SHAEH), nous signale, à propos de l'article de Pierre WITTMER, *Un pèlerinage à Ballancourt-sur-Essonne en 1789*, paru dans notre précédent bulletin², que l'estampe "*Foire et Pèlerinage de Palluau*" décrite dans cet article a été éditée en format carte-postale³, au début du XX^e siècle, par les soins de Paul Allorge (Montlhéry 1858-

1. Essonne, arr. d'Évry, cant. de Mennecy.

2. *Essonne et Hurepoix*, n° 83(2013), 2014, p. 43-48.

3. BALLANCOURT HISTORIQUE, Collection Paul Allorge, Montlhéry – Série C c 2.

Montlhéry 1918), membre de notre Société, qui a beaucoup fait pour la protection des richesses historiques et artistiques du département. Paul Allorge a, également, édité, dans la même série, une carte-postale reproduisant « l'édicule élevé à l'emplacement de la Chapelle St-Spire détruite en 1799 » au Hameau de Palleau-la-Chapelle à Ballancourt. Madame Talbot nous précise que cette stèle ancienne, détruite il y a fort longtemps, a été remplacée, vers 1950 (source INRAP), par une autre, sans intérêt historique autre que son emplacement. Ces informations ont été communiquées à Pierre Wittmer, membre de la SHAEH, qui nous a transmis le commentaire suivant :

L'intérêt porté à cette estampe, probablement au début du XX^e siècle, à l'origine de l'impression et de la diffusion d'une carte postale, est peut-être en rapport avec la publication d'un article du bulletin de la S.H.A.C.E.H⁴ ; et peut-être également, en rapport avec la reprise à Ballancourt-sur-Essonne, du château du Grand-Saussay, par des membres de la famille de Bourbon Buset/Colbert, qui ont en particulier fait réaménager le parterre des jardins du château vers 1912-1913.

L'intérêt de cette estampe me semble résider, cependant et essentiellement, (comme celui des deux estampes ayant trait à Saint-Germain-lès-Corbeil), dans la manifestation culturelle (avec des objets mobiliers d'art sacré), qui se déroulait encore vers 1793, et qui témoigne d'une importante pérennité au cours des siècles, dans ce secteur de l'Essonne, dont elle a contribué à forger l'« identité régionale spécifique et originale », non loin d'Évry, et bien avant l'inauguration en 2007, du « Musée Paul Delouvrier » (et en dehors de toute attraction par la capitale).

En ce qui concerne la vue photographique légendée en tant qu'« édicule », il s'agit d'une « fabrique de jardin » d'architecture rurale traditionnelle en Ile-de-France (dans ce cas dite à « pierre-vue », c'est-à-dire sans revêtement). La niche était probablement destinée à recevoir une sculpture en ronde-bosse, d'art religieux.

Dans le « Traité de la composition et de l'ornement des jardins », son éditeur et auteur Louis-Eustache AUDOT (6^e éd. 1859), a consacré d'importants développements à ce type de fabriques « à caractère utilitaire » (« Il est un autre genre de monuments qui appartiennent aussi à la piété et qui, se rattachant à des souvenirs d'événements merveilleux, font naître dans le cœur un sentiment de respect religieux, de curiosité et d'admiration : ce sont les Ex-Voto. Ils seront motivés sur la lisière d'un bois, où jadis la protection d'une sainte, invoquée dans le moment d'un grand danger, a sauvé miraculeusement le voyageur égaré pendant une nuit obscure »).

4. DUFOUR (A.), « Saint Spire à Ballancourt et à Corbeil », Bulletin de la Société historique et archéologique de Corbeil, d'Étampes et du Hurepoix (ancêtre de la SHAEH), n° 1, 1895, p. 5-19.

Dans le cas présent, l'« Oratoire et Ex-Voto de Palleau » pourrait être un indice de la reprise de ce pèlerinage après les événements révolutionnaires, et peut-être à l'époque de la Restauration, motif pour lequel il aurait été édifié.

À titre d'exemple, des oratoires analogues destinés au recueillement des voyageurs, ainsi qu'à des processions religieuses (occasions au cours desquelles ils servaient de reposoirs), avaient été édifiés dans le canton de La Grave (Hautes-Alpes) le long des chemins reliant les différents hameaux et alpages, ainsi que le long des voies menant au col du Lautaret, le plus célèbre étant l'« Oratoire du Chazelet », étant le plus photographié, du fait de sa situation au premier plan du massif de la Meije.

Au même titre que les cabanes de cantonniers, un tel oratoire/Ex-Voto relève du petit patrimoine rural, témoignant en outre de la piété populaire dans le monde agricole, et ce au même titre que les croix édifiées aux intersections de chemins et parfois conservées après avoir été déplacées dans les cimetières communaux. Ainsi, à Yerres (Essonne), où l'intersection de la « rue de Paris » (= rue Charles de Gaulle), de la « rue de La Montagne de la Croix » (dite également rue de La Grange, car menant au château de « La Grange-du-Milieu »), et de la « rue des Vignes » (= rue Danièle Casanova), portait l'appellation de « Carrefour de la Croix », une croix en pierre, susceptible d'en provenir ayant été réédifiée à une date non documentée, à l'intersection de deux allées du cimetière communal.

Pierre WITTMER

Brières-les-Scellés⁵

L'association Saint-Quentin qui œuvre pour la sauvegarde du patrimoine du village a entrepris la restauration du colombier du logis seigneurial ; le toit, depuis longtemps disparu, a été remis en place, dans les règles de l'art. La préservation de cette construction est importante pour cette région où la plupart des colombiers ont été détruits depuis le XVII^e siècle.

Chalo-Saint-Mars⁶

Le prix « Coup de cœur De Clarens » a été décerné, en 2013, à la chapelle du château du Grand Saint-Mars. Cette chapelle néogothique édifiée entre 1895 et 1899 est construite, sur des piliers, entre deux rivières, avec des matériaux ultralégers tels que la brique creuse pour les murs ou la pierre reconstituée pour les décors moulés.

5. Essonne, arr. et cant. d'Étampes.

6. Essonne, arr. et cant. d'Étampes.

Champcueil⁷ – église Notre-Dame

Découvertes de décors peints et parti de restauration des intérieurs

L'église Notre-Dame de Champcueil, malgré ses dimensions et son architecture exceptionnelles, n'a jamais bénéficié d'une étude historique. Les travaux de restauration, menés depuis dix ans, ont toutefois permis d'acquérir une meilleure connaissance archéologique de ce grand édifice gothique qui fut victime d'un incendie à la fin du Moyen-Âge, et dont les intérieurs ont été « restaurés » au XVI^e siècle. En particulier, le récent dégagement de décors peints apporte un supplément de connaissance sur la campagne de travaux du XVI^e siècle, qui n'avait pas été jugée digne d'intérêt par les restaurateurs du XX^e siècle. Ces derniers avaient en effet privilégié le caractère « médiéval » de l'édifice en mettant à nu, selon le goût de l'époque, la maçonnerie et la pierre.

La nef de l'église Notre-Dame date du XII^e siècle et se présente dans son état d'origine, à l'exception de ses voûtes ; les pieds de gerbe des anciennes voûtes d'ogive d'origine ont en effet été découverts en cours de chantier dans les remblais des reins des voûtes actuelles⁸. Au XIII^e siècle, le chœur est reconstruit en élévation, sans doute sur les bases de celui du XII^e siècle⁹.

La mise à nu volontaire des parements en pierre et en maçonnerie, au cours du XX^e siècle et jusque dans les années 1980, a montré que les intérieurs de l'édifice médiéval ont été éprouvés par un important incendie. L'histoire ignore cet événement, mais on peut faire l'hypothèse qu'il a pu avoir lieu durant la guerre de Cent Ans, comme celui qui a ravagé l'église Saint-Clément d'Arpajon à cette époque.

La stylistique du décor, dégagé en 2014-2015 sur les murs dont les enduits ont échappé à la pioche, confirme la datation de la campagne de restauration de l'église dans la première moitié du XVI^e siècle. Ce décor consiste en un ensemble de cartouches, centrés au-dessus des clefs des grandes arcades nord et sud de la nef, accompagnés de blasons, et d'une litre funéraire dans les collatéraux. Le motif central des cartouches s'assimile à des armoiries dont le profil général indique en effet une production de cette époque.

Les travaux de reconstruction des voûtes de la nef et des bas-côtés, menés également dans la première moitié du XVI^e siècle, ont été l'occasion de repenser l'équilibre de la structure de l'édifice, en réduisant

7. Essonne, arr. d'Évry, cant. de Mennecy.

8. La charpente à chevrons porteurs du comble de la nef a été datée, par dendrochronologie, entre 1489 et 1519 ; les voûtes de la nef ont donc été, comme celles des bas-côtés, en partie reconstruites en plâtre sur coffrage, peu après la charpente.

9. Une fouille archéologique, menée dans les années 1984-85, avait vu la mise au jour de maçonneries appartenant à un édifice préroman, situé sous le chœur de l'édifice actuel.

l'épaisseur des couvrements en comparaison avec ceux du Moyen-Âge. Plusieurs chapiteaux des collatéraux ont été refaits à cette occasion, dans le style éclectique de la première Renaissance. Plusieurs chapiteaux du XII^e siècle, qui avaient été recouverts de plâtre, ont aussi été dégagés lors des travaux de 2015. On peut aujourd'hui se féliciter du résultat du dégagement des décors et de la réfection d'enduits sur les surfaces murales mises à nu durant le XX^e siècle dans la nef et les bas-côtés de l'église.

Si la restauration de la nef des bas-côtés n'a pas posé de questions, la restauration du chœur, qui reste encore à mener, est plus délicate. L'Architecte des Bâtiments de France Delaunay avait en effet privilégié, en son temps, la mise en évidence des parements médiévaux, pourtant blessés par l'incendie. L'architecture du chœur avait été « renforcée » par la restitution des éléments de colonnettes et de bandeaux en pierre disparus, mais sans recherche d'une intégration de ces restitutions, laissées volontairement très visibles.

Les récentes découvertes de décors peints sur les enduits épargnés par les campagnes de dégagement nous inciteraient en fait plutôt à effacer les stigmates de l'incendie, non documenté historiquement, afin de privilégier une unité de l'espace intérieur de l'église. Il faut dire que la juxtaposition de la nef, restaurée, et du chœur, traité en écorché archéologique, est devenue difficilement compréhensible et même supportable !

Le parti retenu à l'unanimité aujourd'hui est donc celui de « restaurer » la décoration intérieure de l'édifice. La litre seigneuriale, ainsi que les blasons des grandes arcades, sont ainsi progressivement dégagés et restaurés. Les parements du chœur seront « calmés » grâce à des joints à fleur de pierre et un badigeon d'harmonisation.

Ce chantier met en évidence, comme d'autres, le nécessaire arbitrage entre plusieurs états historiques d'un édifice, auquel le restaurateur est souvent confronté.

Antoine MADELENAT, architecte du patrimoine (RL & Associés architectes)

Cheptainville¹⁰

L'association « Les amis de Bois blanc » a entrepris, depuis 2010, de rénover machines et outils agricoles abandonnés. Maintenant réunis à la ferme de la Doudou, ils constituent un nouveau musée agricole.

10. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. d'Arpajon.

Chilly-Mazarin¹¹

La charpente de l'église Saint-Étienne doit être complètement réhabilitée. Dans ce but, la commune a reçu 20 000 € du prince Albert II de Monaco, « duc de Mazarin », car descendant de Louise d'Aumont, duchesse de Mazarin, mariée en 1777, à Honoré de Grimaldi.

Forges-les-Bains¹²

L'association « les Amis de l'église » a organisé, à l'occasion des Journées du patrimoine, une visite de l'église du XII^e siècle, en travaux depuis deux ans : toiture, murs extérieurs et charpente ont été rénovés. Par contre, tout l'intérieur (sols, murs, chauffage) doit être remis en état.

Gometz-le-Châtel¹³

La maison où vécut Charles Péguy, de 1899 à 1901¹⁴, est menacée de destruction. Il semble que la municipalité ait renoncé à la sauvegarder pour des raisons financières.

Jouy-en-Josas¹⁵

Le Clos des Metz qui fut la demeure de Léon Blum, de 1945 à sa mort en 1950, propriété de la commune, a été conservé dans l'état où il se trouvait en 1950. Inscrit sur la liste supplémentaire des Monuments Historiques, il est devenu musée en 1986. Il est en cours de restauration.¹⁶

Juvisy-sur-Orge¹⁷

Après presque deux ans de travaux de réhabilitation, le parc des grottes a été rouvert à l'occasion des Journées du Patrimoine. La visite de la grotte en rocaille, Monument Historique depuis 1947, est enfin possible.

11. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. de Massy.

12. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. de Dourdan.

13. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. des Ullis.

14. Klein (Denys), « Charles Péguy en Essonne (1898-1913) », *Essonne et Hurepoix*, n° 81 (2011), 2012, p. 41-46.

15. Yvelines, arr. de Versailles, cant. de Versailles-2.

16. *Vieilles Maisons Françaises*, n°257, sept. 2014, p.18.

17. Essonne, arr de Palaiseau, cant. d'Athis-Mons.

Linass¹⁸

Après dix-neuf ans de fermeture pour une rénovation complète¹⁹, l'église Saint-Merry a rouvert ses portes.

À cette occasion, les 5 et 6 avril, une messe inaugurale a été donnée par Monseigneur Dubost, une conférence a été proposée par notre président Frédéric Gatineau et une exposition a été organisée pour illustrer les travaux et la découverte des sarcophages mérovingiens.

Montgeron²⁰

Le moulin de Senlis, vestige d'une abbaye construite au XI^e siècle, devenue moulin à blé puis, au XX^e siècle, refuge de familles russes fuyant l'U.R.S.S, parmi lesquelles nombre d'artistes, est dans un état de délabrement grave. La municipalité souhaite son rachat par la communauté d'agglomération et sa restauration.

Vigneux-sur-Seine²¹

Dès 1826, a été entreprise la culture des mûriers et l'élevage des vers à soie, à la Magnanerie. Cet intéressant témoignage d'une activité disparue a été démoli à partir de novembre.

18. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. de Longjumeau.

19. *Essonne et Hurepoix*, n° 82(2012), 2013, p. 171.

20. Essonne, arr. d'Évry, canton de Vigneux-sur-Seine.

21. Essonne, arr. d'Évry, chef-lieu de cant.

Bibliographie*

À la découverte du plateau de Palaiseau. Parcours historique. Palaiseau, ADPP, Deuxième édition 2014, 68 p.

Architecture durable, 30 architectes, 30 projets en Ile-de-France. Sous la direction de Jacques FERRIER. Paris, Picard, 2008, in-8°, 264 p.

Le catalogue de l'exposition « Architecture durable » (2008), donne la parole aux architectes qui, au travers de projets en cours de fabrication en Ile-de-France, expriment leur démarche et leur manière de concevoir l'architecture face aux enjeux du développement durable. Au travers d'une analyse détaillée de ces 30 projets, l'exposition a présenté les dispositions et solutions envisageables et envisagées à différentes échelles.

BARTHET (Laure), *Le cœur d'Anne de Bretagne.* Paris, <http://www.priceminister.com/offer/buy/282202885/le-coeur-d-anne-de-bretagne-de-collectif.html> Silvana Éditoriale, 2014, 223 p.

Il est fait mention des étapes du cortège de la dépouille de la reine à Angerville, Étampes et Monthéry.

BENARD (Alain), *Symboles et mystères ; l'art rupestre du sud de l'Ile-de-France.* Paris, Éditions Errance, 2014, 22 x 28 cm, 224 p.

La thèse de doctorat en préhistoire soutenue par notre collègue Alain Bénard en octobre 2010 à la Sorbonne a été publiée dans la prestigieuse collection "pierres tatouées" dirigée par Jean-Loïc Le Quellec, avec de très nombreuses illustrations (photographies d'Hervé Paitier et relevés, essentiellement, de l'auteur).

Depuis 1864, l'art rupestre dit « de Fontainebleau » a suscité bien des commentaires et de nombreuses études, plus ou moins approfondies, ont été consacrées à ces représentations abstraites ou schématiques qui ont déroutés les observateurs. Personne n'était plus qualifié qu'Alain Bénard pour faire la synthèse de ce fascinant sujet. Non seulement en sa qualité de président du Groupe d'études, de recherches et de sauvegarde de l'art rupestre- GERSAR, mais aussi parce qu'il a, personnellement, visité tous les sites et "abris ornés" caractéristiques de l'art rupestre du sud de l'Île de France dont il présente, ici, une pertinente sélection. Ce parcours de plusieurs décennies permet à

* Cette bibliographie est établie par Paulette CAVAILLER, avec la collaboration de Denise POULTON, Frédéric GATINEAU et Alain DEVANLAY. La saisie a été réalisée par Laureline LE ROUX.

l'auteur de proposer de nouvelles perspectives interprétatives et de contribuer au débat sur les appartenances chronoculturelles de l'art rupestre d'Île de France, comme se plaît à le souligner, dans sa préface, le professeur Denis Vialou.

BIANCHI (Serge), *Une tragédie sociale en 1908 les grèves de Draveil, Vigneux et Villeneuve-Saint-Georges*. Comité des recherches historiques sur les révolutions en Essonne et éditions Albret, 2014, in-8°, 665 p.

Ce livre magistral, œuvre de notre vice-président, fait le point sur les grèves du Val de Seine en 1908 déjà bien connues grâce aux publications de notre trésorier Jacques Macé, mais aussi brosse un tableau détaillé de la vie ouvrière, syndicale et politique de la région au début du XX^e siècle à partir de sources innombrables : archives, presse, littérature, caricature et importante bibliographie et précieux index. Un seul regret : l'illustration, très abondante mais de format très réduit, nécessite trop souvent l'emploi d'une loupe.

BOURACHOT (André), *Le Camp Retranché de Paris – 1792-1940*. Paris, <http://www.priceminister.com/offer/buy/289506268/le-camp-retranche-de-paris-1792-1940-de-andre-bourachot.html>. Bernard Giovanangeli Éditeur, 2014, in-8°, 331 p.

Il est question ici des forts de Palaiseau.

BRAMI (Maia), *Cocteau à Milly la Forêt, Lettre au poète*. Paris, Belin, 2014, in-8°, 126 p.

Cahier de campagne (1914-1918) de Pierre NOEL (Le), Marcoussis dans la Grande Guerre. Association historique de Marcoussis, 2014, A4, 70 p., ill.

Transcription du cahier d'un ancien de Marcoussis qui a participé à la guerre 14-18, publié grâce à sa famille.

Caillebotte À Yerres, Au Temps de l'impressionnisme. Catalogue de l'exposition. Paris, Flammarion et ville d'Yerres, 2014, in-8°, ill.

CAMUS (Renaud), *Demeures de l'esprit – France V Ile-de-France*. Paris, Fayard, 2014, in-8°, 520 p.

Il est question de la maison Cocteau à Milly-la-Forêt et de celle de Foujita à Villiers-le-Bâcle.

CAPDEVILLE (Yvonne), *La faculté des Sciences d'Orsay et le Vietnam – De la solidarité militante à la coopération universitaire (1967-2010)*. Paris, L'Harmattan, 2011, in-8°, 293 p.

Chanvre, lin, laine, soie, coton, Industries textiles en Essonne aux XVIII^e et XIX^e siècles. Association « Dannemois se raconte », 2013.

1. CAVAILLER (Paulette), « Répertoire archéologique du canton de Montereau-Fault-Yonne », dans *Bulletin du Groupement archéologique de Seine-et-Marne*, 6, 1965, p. 89.

CHOMETTE (Guy), *Le piéton du Grand Paris voyage sur le tracé du futur métro*. Paris, Parigramme, 2014, in-8°, 282 p.

De belles pages sur le plateau de Saclay.

CHRIST (Bernadette) et CHRIST (Xavier), *Valpuseaux au XX^e siècle. Cartes postales anciennes et photographies d'aujourd'hui. Vie du village*. Association Valpuseaux Histoire, 2014, in-4°, 286 p., très nombreuses illustrations.

Très bel ouvrage qui restitue, surtout par l'image, la vie du village au siècle dernier : hameaux, église, travaux agricoles, carrières, commerces, école, administration.

Commémorer la Première Guerre mondiale en Essonne. Chamarande, Archives départementales, 2014, 21 x 29.7 cm, 106 p. et un cahier d'ill. en couleur.

Actes de la journée d'études du 16 novembre 2013.

COSTA-PRADES (Bernadette), *Niki De Saint Phalle*. Paris, Libretto, 2014, in-8°, 112 p.

Il est question de l'atelier de l'artiste à Soisy sur École.

DAUDET (Alphonse), *Contes de Noël et du jour de l'an. Contes d'hiver : la fête des toits. Nuit de Noël*.

Draveil, Maison Daudet, 2014, 2 vol., in-8°.

A été édité par G. Picard en 1896 (106 p.) et ne semble pas avoir été réédité depuis.

DECAUX (Jean-Hugues), *La tour de Montlhéry*. Association historique de Marcoussis, 2014, 200 p.

Outre l'histoire de la tour, l'auteur signale les nombreuses bornes qu'il a découvertes dans les forêts autour de Montlhéry.

DOUGIER (Henry), *L'Ile-de-France réinventée – Quelle région pour 2030 ?* Paris, Éditions Autrement, 2014.

DUFLY (Christine), *Paris et l'Ile-de-France, richesses et contrastes en 150 lieux*. Rennes, Ouest-France, 2014, in-8°, 119 p.

Eugène Delacroix – Écrivain, témoin de son temps. Écrits choisis. Paris, Flammarion, 2014, in-8°, 331 p., ill.

FAUCHARD (Gabriel) et ROBIN (Jean-Claude) *Des hydravions transatlantiques à Courcouronnes ?* Comité d'histoire locale de Courcouronnes, 2014, 189 p.

FAUVEL (Denis), *L'Essonne insolite, cent lieux étranges*. Allainville-aux-Bois, Art Éditions, 2014, in-4°, 110 p., ill.

L'auteur, illustrateur et photographe, présente les lieux du département qui l'ont séduit ou intrigué avec fantaisie et humour.

Les Fusillés de l'Essonne au Mont-Valérien 1941-1944 : Christian Drouillard, Georges Duffau-Epstein, Lucien Duverger-Châtelet, Jacques Garaud, Martine Garcin, Roger Hommet, Guy Krivopissko, Roberto Lamplé, Jean-Pierre Morvan, Jacques Varin. Éditions Amis essonniers du Musée de la Résistance nationale, 2012.

Préface de Jérôme Guedj, président du Conseil général de l'Essonne et avant-propos de Guy Krivopissko, conservateur du musée de la résistance nationale.

GARCIA (Daniel), *C'était Bory* – livre et 2cd Audio, Paris, <http://www.priceminister.com/offer/buy/139615732/c-etait-bory-2cd-audio-de-daniel-garcia.html> Cartouche – 2011, 122 p.

Très nombreuses mentions de Méréville.

GOMEZ-PARDO (Julian), *La maréchaussée et le crime en Ile-de-France sous Louis XIV et Louis XV.* Paris, Les Indes Savantes (Collection : La Boutique de l'histoire), 2012, 621 p.

Le livre, issu de la thèse de doctorat de l'auteur, décrit l'évolution de la maréchaussée et de la délinquance en Ile-de-France de 1667 à 1770.

Granges-le-Roi (les)-Patrimoine bâti. Association Mémoire vivante, 2014.

GIRAULT (Pierre-Gilles), *Les funérailles d'Anne de Bretagne, reine de France – L'hermine regrettée.* Montreuil, <http://www.priceminister.com/offer/buy/270541501/les-funeraillles-d-anne-de-bretagne-de-gourcuff-gradenigo.html> Gourcuff Gradenigo, 2014, 95 p.

Il est fait mention des étapes du cortège de la dépouille de la reine à Angerville, Étampes et Montlhéry.

GUETIENNE (Colette) et BEISSON (Georges), *Huit aérodromes sur un plateau. Le patrimoine aéronautique autour de Toussus-le-Noble.* Seiches-sur-le-Loir, Bleu ciel, 2011, 127 p.

Habiter dans le périurbain. Paris, Institut d'aménagement et d'urbanisme Ile-de-France, 2012, 108 p.

HANNOTIN (Denis) et MOISSINAC (Christine), *Antoine-Rémy Polonceau (1778-1847), un homme libre, un ingénieur au parcours eclectique.* Paris, Presse des Ponts et Chaussées, 2011, in-8°, 246 p.

Des années 1850 à la guerre de 1914, la famille Polonceau a été propriétaire du château de Viry à Viry-Châtillon, ancienne propriété de Marmont, duc de Raguse, aujourd'hui disparue.

HOFFMANN (Daniel), *1914-2014 Saint Germain-lès-Corbeil se souvient de ses enfants et les honore.* Association Histoire et patrimoine de Saint-Germain-lès-Corbeil, 2014.

HURARD (Séverine), *Fouilles et découvertes en Ile-de-France.* Rennes, Ouest-France, 2013, 143 p.

JORDANIA (Redjeb), *Toutes Mes Georgies : Leuville-New York-Tbilissi*. Tampa, Driftwood Press, 2013, 298 p.

L'auteur est le fils du premier président de Géorgie, Noé Jordania, qui, avec tout son gouvernement, fut contraint d'émigrer en France après l'occupation soviétique de la Géorgie en 1921. Né à Paris, Redjeb grandit parmi la colonie géorgienne émigrée mais finit par s'installer à New York. Sa première occasion de visiter le pays de ses ancêtres se présenta en 1990. Ces événements vécus sont racontés avec des aperçus historiques et culturels comme toile de fond, y compris : la vie dans la colonie géorgienne émigrée à Paris et Leuville.

KARCEL (Claude), *Sur les pas d'Alphonse Daudet, de la Provence à Paris*. Sophia-Antipolis, Éditions Campanile, 2012, 160 p.
Nombreuses pages sur Champrosay.

KNAPP (Andrew), *Les Français sous les bombes alliées – 1940-1945*. Paris, Éditions Tallandier, 2014, 591 p.
Mention des bombardements d'Étampes et de Juvisy.

LA BARRE de NANTEUIL (de), *Quelques heures avec moi*. Auto Édition, 2010.

Certains souvenirs de famille évoqués dans cet ouvrage se déroulent au château du Mousseau à Évry dans les années 1930.

LACOURT (Jeanne-Bathilde), *Picasso, Léger, Masson, Daniel-Henry Kahnweiler et ses peintres*. Musée d'art moderne Lille Métropole, 2013, 172 p.

Catalogue de l'exposition. Plusieurs mentions de Saint-Hilaire, où résidait le fameux marchand de tableaux.

LARPIN (Dominique), *La Ferté-Alais, église Notre-Dame, étude de diagnostic en vue de la restauration*. Chez l'auteur, 2014.

Cette étude a été longuement commentée par Antoine MADELÉNAT, architecte du patrimoine et collaborateur de Dominique Larpin : *La Ferté-Alais, un nouveau regard sur l'église Notre-Dame ; Essonne et Hurepoix n° 83*, p. 200-202.

LE BAS (Antoine) et AUDUC (Arlette), *Architectures de brique en Ile-de-France, 1850-1950*. Paris, Éditions Somogy, 2014, in-8°, 300 p.

Cette étude très approfondie montre la richesse et la diversité de cette architecture en banlieue parisienne. D'abord considérée comme « usinière » et « populaire », elle a acquis une place de premier plan.

LEFEBURE (Christophe), *Trésors religieux en Ile-de-France*. Rennes, Éditions Ouest-France, 2015, 120 p.

LEFEBVRE-FILLEAU (Jean-Paul), *Chroniques d'une libération, Paris et sa banlieue*. Sayat (63417), Éditions De Borée, 2014, 347 p.

Le récit, jour par jour et heure par heure, des événements qui ont permis, il y a 70 ans, la libération de Paris et de sa région. L'Essonne est délivrée entre le 20 et le 25 août 1944 grâce à l'action des divisions américaines, en particulier

celles de la III^e Armée du général Patton qui libèrent Étampes et Milly-la-Forêt, tandis que d'autres traversent le département de Dourdan à Brunoy et Corbeil. Partie de Rambouillet, la 2^e DB de Leclerc rejoint Arpajon et se dirige vers Paris en suivant la N 20, libérant au passage villes et villages. L'auteur met en avant les faits d'armes de combattants oubliés, civils ou subalternes, qui ont conduit à la capitulation allemande.

LEROY (Claude), *Dans l'atelier de Cendrars*. Paris, Honoré Champion, 2014, in-8°, 288 p.

LEROY (Géraldi), *Charles Péguy, L'inclassable*. Paris, Armand Colin, 2014, 368 p.

La résidence palaisienne est bien entendu évoquée.

LOEILLOT (Daniel), *L'étourneau ou du plomb dans la cervelle*. Paris, La Compagnie Littéraire-Brédys, 2014, 248 p.

Sont évoqués, entre autres, des souvenirs d'enfance à Leudeville.

LOUBATIERE (Jacques), *Chefs-d'œuvre du tour de France des Compagnons, 127 chefs-d'œuvre et lieux remarquables*. Rennes, Éditions Ouest-France, 2014, 504 p.

Menneçois (Les), dans la Grande Guerre. Association Mennecey et son histoire, impr. Maury, 2014, in-4°, 172 p., nombreuses ill.

Remarquable travail collectif qui évoque la vie du village de 1870 à 1914, puis fait revivre, au jour le jour, les événements de la guerre pour chaque famille et chaque soldat. Illustrations très parlantes. Ce livre a reçu le label « centenaire », délivré par la Mission nationale du centenaire de la Première Guerre mondiale.

1905-2000, les édifices religieux du XX^e siècle en Ile-de-France, 75 lieux de culte « patrimoine du XX^e siècle ». Paris, Beaux-arts éditions, 2013, 160 p.

Milly-La-Forêt d'hier à aujourd'hui. Les Amis de Milly-en-Gatinais et environs, 2014.

Catalogue de l'exposition de photos anciennes mises en relation avec des vues actuelles.

NELIAS (Thierry), *Histoire de la Nationale 7 : De l'antiquité à la route des vacances*. Paris,

Pygmalion, 2014, 415 p.

L'ouvrage comporte une belle évocation du tronçon essonnien de la Nationale 7.

Niki de Saint Phalle, exposition au Grand Palais du 17 Septembre 2014 au 2 février 2015. Paris, Réunion des musées nationaux, 2014.

Ce catalogue évoque les deux ateliers de l'artiste en Essonne : l'auberge du Cheval Blanc à Soisy-sur-École et la « commanderie » à Dannemois.

NOEL (Jean-François), *La Grande Borne aux beaux jours*. Blurb, 2013, 34 p.

Livre de photographies sur le quartier de Grigny.

NOEL (Jean-François) *Espèces d'espaces en Essonne*. Blurb, 2011, 44 p.

Livre de photographies.

PESAPANE (Lucia), *Le petit dictionnaire Niki de Saint Phalle en 49 symboles*. Paris, Réunion des musées nationaux, 2014.

Un article sur le Cyclop de Milly-la-Forêt.

PEYTHIEU (Bruno) et PANNETIER (Pascal), *Autodrome de Linas Monilhéry le pari fou d'Alexandre Lamblin*. Paris, Le voyageur éditions, 2014, 184 p.

La restauration du patrimoine en Ile-de-France : 2007-2014, 100 chantiers illustrés. Ministère de la culture, Drac Ile de France, 2014, 168 p.

Notices sur les restaurations des églises de Saint-Sulpice-de-Favières, Champcueil, Le Val-Saint-Germain, Saint-Étienne de Corbeil-Essonnes, Linas, le château de Dourdan, le parc des grottes de Juvisy, le parc de Saint-Jean-de-Beauregard, le parc de Méréville.

RÉTIF de LA BRETONNE, *Les contemporaines ou aventures des plus jolies femmes de l'âge présent*. Édition critique par Pierre TESTUD. T.I, *Nouvelles 1-27* et T.II, *Nouvelles 28-52*. Paris, Honoré Champion, 2014, in-8°, 624 +620 p.

L'auteur a longtemps vécu à Bicêtre.

Retour sur les villes nouvelles. Une histoire du XX^e siècle, sous la direction de Loïc VADELORGE, Paris, Créaphis ed., 2014, 425 p., ill.

REYNAUD (Elisabeth), *Niki De Saint Phalle – Faire saigner la peinture*. Paris, L'Archipel, 2014.

Il est question de l'atelier de l'artiste à Soisy-sur-École.

RHODIER (Sylvia), *Les Decauville au service de la Grande Guerre. Chevry-Cossigny (77173)*, chez l'auteur, 2014, in-8°, 150 p.

L'auteur insiste sur le rôle joué par cette famille d'industriels tant au niveau de l'entreprise que de l'utilisation militaire du matériel fabriqué.

RHODIER (Sylvia), *Les Decauville, l'histoire d'une réussite sociale. De la culture de la betterave aux chemins de fer. Chevry-Cossigny (77173)*, chez l'auteur, 2014, in-8°, 145 p.

L'auteur insiste sur l'évolution sociale de la famille et son implantation à Évry et à Courcouronnes. On y regrette l'absence d'un tableau généalogique et de photographies des nombreuses propriétés recensées grâce aux archives fiscales.

SCHUH (Julien), *Alfred Jarry, le colin maillard cérébral*. Paris, Honoré Champion, 2014, in-8°, 648 p.

Alfred Jarry a longtemps vécu à Corbeil où sa maison, rue de l'Apport Paris, inhabitée, se détériore peu à peu.

Seigneurs (les) de Dannemois vicomtes de Melun, Association « Dannemois se raconte », 2014.

Seine (la) en Ile-de-France-Étude économique de l'OCDE sur la gestion des risques d'inondation, OCDE, 2014.

SURPLY (Joëlle), *La Grande Guerre des Étampois : les femmes et les enfants*. Collection Mémoire(s) d'Étampes, vol. 2, Archives municipales d'Étampes, 2014, in-8°, 44 p.

TEXIER (Fabienne), *L'Essonne il y a 100 ans en cartes postales anciennes*. Prahecq (79216), Éditions Patrimoines Médias, 2014, 188 p.

Villes nouvelles (les). Atlas statistiques, 1968-1989. Cédérom diffusé par l'INSEE-Ile-de-France, 2005.

Contient des données très précises sur Évry, ville nouvelle.

Visites royales, personnages historiques, personnalités dans le parc régional du Gâtinais français. Association « Dannemois se raconte », 2012.

Vivre la guerre 14-18 dans le canton de Méréville. Société historique et archéologique Sud Essonne canton de Méréville et Lys Éditions Amatteis à Dammarie-les-Lys, 2014, 16 x 24 cm, 400 p., plus de 300 ill.

La Société historique et archéologique de Méréville a souhaité, avec cet ouvrage, rendre hommage aux soldats du canton qui ont combattu sur le front, à leur famille restée au pays et à tous ceux qui ont œuvré à l'arrière dans le canton, à travers de très nombreux documents, lettres, journaux, trouvés dans les archives des particuliers, des communes, des paroisses et des départements.

WINGLER (Clément), *La Grande Guerre des Étampois : D'une guerre à l'autre (1870 1918) la France et le monde dans la presse étampoise*. Collection Mémoire(s) d'Étampes, vol. 1, Archives municipales d'Étampes, 2014, in-8°, 44 p., ill.

WINGLER (Clément), *Tout feu, tout flamme pompiers et lutte contre l'incendie à Étampes, t.1, de 1778 à 1900*. Collection Mémoire(s) d'Étampes, vol. 3, Archives municipales d'Étampes 2014, in-8°, 44 p., ill.

ZOGLAMI (Michel-Mokhtar), *Milly-la-Forêt ma ballade*. Strasbourg, Zog Epik Éditions, 2013, in-8°, oblong, 48 p.

Orné d'une aquarelle de Kathy BOSC.

Périodiques

BULEY-URIBE (Christina), « Du vrai et du faux, les dessins de Rodin du fonds du musée d'Orsay », dans *La Revue des musées de France*, Paris, Éditions de la Réunion des Musées Nationaux, 2014-1, pp. 77-89.

« Cent (Les) ans de la guerre 1914-1918 » ; « Libération 1944-2014 », dans *Le Républicain*, supplément au n° 3634 du 6 novembre 2014, in-4°, 72 p., très nombreuses ill.

« Cyclop (Le) de Jean Tinguely », dans *Dada*, Hors-série n° 2, Paris, Éditions Arola, 23 juin 2014, 52 p.

« Domaine (Le) de Chamarande », *Connaissance des arts*, Hors-série n° 10, Paris, Éditions SFFA, in-4, 3 6p.

FONT-RÉAUX (Dominique de), « Delacroix, le plus légitime des fils de Shakespeare », dans *Grande Galerie, le journal du Louvre*, n° 27, Paris, Louvre éditions, mars-mai 2014, pp. 68-73, ill.

À propos de l'exposition « Delacroix, le plus légitime des fils de Shakespeare » qui s'est tenue au musée Delacroix du 26 mars au 27 octobre 2014.

FONT-RÉAUX (Dominique de), « Un Géricault chez Delacroix », dans *Grande Galerie, le journal du Louvre*, n° 27, Paris, Louvre éditions, mars-mai 2014, pp. 16-17, ill.

Le musée a acheté une œuvre de Géricault qui fut ami et inspirateur de Delacroix.

FONT-RÉAUX (Dominique de), « "J'ai des moments de paresse délicate" », dans *Grande Galerie, le journal du Louvre*, n° 29, Paris, Louvre éditions, septembre-novembre 2014, pp. 66-67, ill.

FONT-RÉAUX (Dominique de), « L'antiquité secrète de Delacroix », dans *Grande Galerie, le journal du Louvre*, n° 30, Paris, Louvre éditions, décembre 2014-février 2015, pp. 64-65, ill.

À propos de l'exposition « Objets de la peinture, souvenirs du Maroc » qui s'est tenue au musée Delacroix du 5 novembre 2014 au 2 février 2015.

FONT-RÉAUX (Dominique de), « La fureur de Médée, Chassériau émule de Delacroix », dans *Grande Galerie, le journal du Louvre*, n° 30, Paris, Louvre éditions, décembre 2014-février 2015, pp. 20-21, ill.

À propos de l'exposition « Objets de la peinture, souvenirs du Maroc » qui s'est tenue au musée Delacroix du 5 novembre 2014 au 2 février 2015.

GINESTE (Bernard), « Les jugements derniers jumeaux de Saint-Basile d'Étampes et de Sainte-Croix d'Orléans », in *Art Sacré, Cahier de Rencontre avec le Patrimoine Religieux*, n° 29, 2011, pp. 56-73, ill.

MAGNIEN (Aline), « Une acquisition du musée Rodin : le « Roméo et Juliette » de la collection Armand Cabrol », dans *La Revue des musées de France*, Paris, Éditions de la Réunion des Musées Nationaux, 2014-3, pp. 50-60.

MAURICE-CHABARD (Brigitte), « Entre Goya et Delacroix : les Guillemardet, une famille romanesque », dans *Grande Galerie, le journal du Louvre*, n° 29, Paris, Louvre éditions, juin-août 2014, pp. 98-99, ill.

« Niki de Saint Phalle », dans *Beaux-arts magazine*, Hors-série, Beaux-arts éditions, Paris, n° du 1^{er} octobre 2014, 60 p.
Photographie de sa maison à Soisy-sur-École.

« Républicain (Le) fête ses 70 ans », dans *Le Républicain*, supplément au n° 3631 du 16 octobre 2014, in-4°, 34 p., ill.
Histoire du journal en hommage à son fondateur Jean Bouvet.

SAINT-JALME (Michel), « Un cerf cour Puget, une lionne chez Delacroix », dans *Grande Galerie, le journal du Louvre*, n° 29, Paris, Louvre éditions, septembre-novembre 2014, pp. 72-79, ill.

La Fédération des sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Ile-de-France a publié le tome 65 de son bulletin *Paris et Ile-de-France, Mémoires* : le tiers de l'ouvrage est réservé aux communications présentées le 21 novembre 2010, à Dourdan, consacrées aux structures anciennes de soins dans le sud de l'Essonne : p.111-116, « Avant-propos » par Jacques GELIS ; p.117-120, « Une journée à l'hôtel-Dieu de Dourdan » par Liliane PRISCA-MORANO ; p. 121-140, « L'hôtel-Dieu de Méréville » par Raymonde AUTIER ; p. 147-164, « Naissance d'une profession médicale : les sages femmes de Dourdan et d'Étampes (XVII-XVIII^e siècles) » par Christian CARENTON et Marianne CHARDINE ; p. 165-182, « Dourdan, laboratoire de l'hygiénisme ? La reconstruction de l'hôtel-Dieu de 1767 à 1772 » par Charlotte RAFFIN et, p. 183-192, « Les plantes médicinales et les enjeux de l'industrie pharmaceutique (passé, présent et avenir) », par Jean-Christophe GUEGUEN.

Dans le *Papyvore*, organe des Archives départementales, nous avons remarqué, les n° 39 et 40. Le premier est consacré à la justice : p. 3, « Histoire de la justice, des lois et des hommes » par Claudine MICHAUD ; p. 4-5, « Série B comme « Justice sous l'Ancien Régime » par Dominique BASSIERE ; p. 6-7, « L'affaire est dans le sac... ou la justice en Essonne, du Moyen-âge au XIX^e siècle » par Véronique GUASCO ; p. 10-11, « Les sources de la justice en Essonne (XIX^e-XX^e siècles) » par Dominique BASSIERE ; p. 16-18, « Les graffiti de la prison de Montlhéry » par Alain BENARD ; p. 19, « Dourdan, un château-prison (1672-1852) » par Isabelle MITTON.

Le n° 40, (2^{ème} trimestre 2014), est consacré à la guerre 1914-1918. On y trouve : p. 3, « L'espace centenaire 1914-1918 » (ressources historiques relatives à cette guerre aux Archives départementales) ; p. 4-8, « La collecte de la mémoire familiale essonnoise autour de la Grande Guerre » par Véronique GUASCO ; p. 9-10, « 1914-1918, si loin... si proche » (exposition présentée aux Archives Départementales) par Nathalie NOEL ; p. 12-15, « Souvenirs de guerre d'Édouard Lefort » par Lisbeth PORCHER ; p. 15-17, « L'éclairage de la vie de l'arrière par les archives des tribunaux d'instances » par Dominique BASSIERE ; p. 20-23, « Le carnet d'Émile Reymond, héros de l'aviation, (1865-1914) » par Claudine MICHAUD ; p. 24-27, « Alphonse Lalauze, un peintre aux armées à Milly-la-Forêt » (tableau dans l'église), par Frédérique BAZZONI.

La Première Guerre mondiale a, bien sûr, donné lieu à de nombreuses autres publications :

- « Ballancourt au fil du temps » y a consacré sa publication annuelle : *1914-1918 souvenirs de guerre* ;
- « Étampes-Histoire » a fait paraître un numéro spécial de ses cahiers, *Le pays d'Étampes et la Grande Guerre* (48 p.).
- « Les amis du patrimoine du canton de La Chapelle la Reine » ont consacré un numéro de leur revue, *Le passé présent*, à la Grande Guerre : *Le canton de la Chapelle-la-Reine et la Grande Guerre* où nous avons noté une page concernant Milly-la-Forêt.
- « La Société historique et archéologique de Saint-Arnoult-en-Yvelines » y a consacré plus de la moitié de son bulletin n° 66.

Le « Groupe d'études, de recherches et de sauvegarde de l'art rupestre (GERSAR) » a publié les n°s 65 et 66 de son bulletin *Art rupestre* où nous avons noté un article de nos collègues Alain Bénard et Laurent Valois (*La gravure animalière du terrier au renard*, n° 66, p. 17-24) qui relate la relecture fine de cette gravure animalière qui peut être identifiée comme celle d'un auroch. La présence de cette gravure, paraissant pouvoir se rattacher, stylistiquement, au Paléolithique, associée à des gravures, habituellement attribuées au Mésolithique, et manifestement réalisées de manière concomitante, amène à se poser bien des questions.

La « Maison de Banlieue et de l'Architecture » d'Athis-Mons a publié ses bulletins 20 et 21 : *Comme une maison commune : mairies et sièges d'intercommunalité en Essonne* (in-8° carré, 120 p., ill.) et *Ils sont venus, nous sommes tous là ; les étrangers dans le peuplement d'Athis-Mons, Juvisy-sur-Orge, Paray-Vieille-Poste* (in-8° carré, 120 p., ill.).

La « Société historique de Dourdan en Hurepoix » a publié ses bulletins n^{os} 66 et 67 ; ce dernier est presque entièrement consacré à la publication de l'essentiel de la thèse d'architecte en chef des Monuments historiques réalisée par Pierre-Yves Cailliaut en 1996.

« Mémoires et Avenir de la ville nouvelle » a distribué son document-mémoire n^o 15 : *Évry ville nouvelle : le manteau végétal*.

La « Société d'art, d'histoire et d'archéologie de la vallée de l'Yerres » à Brunoy a fait paraître le n^o 39 de son bulletin *Le Monmartel*.

« Mennecy et son histoire » a distribué son n^o 98. On y trouve : p. 6 à 25, « La justice à Villeroy aux XVII^e et XVIII^e siècles » par Nicole DUCHON ; p. 26 à 43, « Mennecy sous la Restauration » par Pierre BLANCHOT et p. 44 à 48, un très utile index des articles parus dans les 98 numéros de la revue.

L'association « Valpuseaux-Histoire » a publié le troisième numéro d'*AVE gazette*. On y trouve, comme d'habitude, des photographies insolites.

Publications des Sociétés savantes avec lesquelles nous avons un accord d'échange

La Société archéologique d'Eure-et-Loir a diffusé ses quatre bulletins (119, 120, 121 et 122) qui sont, essentiellement, consacrés à la *Moisson de la Grande Guerre, si loin, si proche* ; comme le volume annuel de *Mémoire* (XXXVI-3), où, parmi les itinéraires de combattants présentés, nous avons noté celui du soldat instituteur Marius Grenet qui fut en poste à Dommerville. Toutefois, dans le n^o 121, nous avons noté l'article de Paul MOLLE, « l'aventure du Mérinos ou la prodigieuse ascension d'une famille de laboureurs beaucerons : les Bourgeois ». Outre la référence à l'abbé Tessier, agronome originaire d'Angerville, on découvre l'alliance de la famille Bourgeois avec celle des Darblay de Corbeil au début du XIX^e siècle.

Dans le n^o 46 de *Monuments et sites de Seine et Marne*, il est fait mention de l'ancienne chapelle de Saint-Éloi de Milly-la-Forêt (p. 52).

Chronique*

Forum des associations

À l'initiative d'Albert Thiry, président fondateur de Mémoire castelgometzienne, une quinzaine d'associations historiques du nord du département s'est réunie le 12 janvier à Gometz-le-Châtel pour présenter leurs activités. Notre président y a fait la promotion de nos publications que ne peuvent ignorer les historiens locaux.

Colloque des Yvelines

La fédération des sociétés historiques et archéologiques des Yvelines s'est réunie, le 11 octobre, à Marly-le-Roi. Douze communications y ont été proposées parmi lesquelles : Louis XVIII et Charles X à Rambouillet par Helga Briantais-Rouyer.

Archives départementales des Hauts de Seine

En avril et mai, on a pu y visiter une exposition sur « Trois siècles de création dans les Hauts-de-Seine ».

Conseil général de l'Essonne

Direction des archives et du patrimoine mobilier (DAPM)

L'année a été marquée par le départ de Frédérique Bazzoni qui a quitté, le 8 septembre, ses fonctions de directrice des Archives départementales et de conservatrice des Antiquités et Objets d'art de l'Essonne, après avoir été nommée auprès du général commandant le

* Cette chronique est établie par Paulette CAVAILLER, avec la collaboration de Denise POULTON et Alain DEVANLAY. La saisie a été réalisée par Laureline LE ROUX.

Service historique de la Défense (SHD, à Vincennes) pour coordonner la politique de conservation matérielle et la prospective métiers du SHD.

L'intérim, assuré, côté Archives par Véronique Guasco et coté CAO par Laurence Mayeur, a été surtout consacré à la réinformatisation.

Pierre Quernez, 46 ans, directeur des Archives départementales des Deux-Sèvres depuis septembre 2011, a pris, le 1^{er} mars 2015, ses fonctions de directeur des Archives départementales et du patrimoine mobilier de l'Essonne. Ce Lorientais formé à la prestigieuse École nationale des Chartes puis à l'École nationale du patrimoine a exercé à Belfort, Montpellier, Lyon puis Niort.

Notes d'histoire littéraire et artistique

Une sculpture sur bois « Adam, Eve et le petit serpent » (1939) ainsi que six feuilles d'études (après 1928) d'Étienne Béothy, décédé à Montrouge en 1961, ont été acquises par le musée de Dijon.¹

Pierre Bonnard a fait l'objet de trois expositions : au musée de Saint-Tropez, « Bonnard peint Marthe, sa muse et son modèle », du 15 mars au 23 juin ; au musée du Cannet, « L'œil d'un collectionneur, les peintres graveurs : Bonnard, Vuillard et les Nabis » du 15 mars au 15 juin, et « Les belles endormies, de Bonnard à Balthus » en septembre et octobre.

Pour la première fois, quarante deux œuvres de Gustave Caillebotte ont été exposées dans sa propriété à Yerres, où elles ont été peintes, du 5 avril au 20 juillet. Cette réalisation a magnifiquement illustré le cent-vingtième anniversaire de sa mort.

« La partie de bésigue », peinte en 1881 par cet artiste, a été acquise, en 2009, pour le Louvre d'Abou-Dabi.

Au musée du château de Compiègne, s'est tenue, du 25 juin au 27 octobre, une exposition : « Albert-Ernest Carrier-Belleuse, le maître de Rodin ». Deux œuvres de ce sculpteur, mort à Sèvres en 1887, sont entrées dans ce musée, cette année : un groupe en bronze « lecture » réalisé en 1867² et le buste en terre cuite de Marguerite Bellanger qui fut la maîtresse de Napoléon III, de 1863 à 1865³.

Thierry Citron, né à Maisse en 1953, a exposé ses pastels à Corbeil-Essonnes du 11 septembre au 18 octobre, puis à Gif-sur-Yvette, du

1. Voir illustrations dans *La Revue des musées de France*, 2014, n°2, p.90.

2. Voir illustration dans *Revue des musées de France*, 2014-2, p.14-15.

3. Voir illustration, *Ibid.*, p. 75.

15 novembre au 13 décembre où il a dédié son livre « Des couleurs pour le dire ».

L'association évréenne « Une ville, des livres » a réalisé un documentaire sur Jean Cocteau, à l'occasion du cinquantenaire de sa mort, en collaboration avec Pierre Bergé, Arielle Dombasle et le Caméra Club Orsay Faculté. Vingt photographies tirées de ce film ont été exposées à Courcouronnes du 13 au 17 octobre pour accompagner la projection du documentaire. La même manifestation a eu lieu à Milly-la-Forêt en décembre.

De nombreuses expositions ont présenté les œuvres d'Eugène Delacroix : au musée Delacroix : « Delacroix en héritage, chefs d'œuvre de la collection d'Étienne Moreau-Nélaton » du 11 décembre au 17 mars⁴ et « Un objet dans la peinture, souvenirs du Maroc » du 5 novembre au 2 février 2015 ; au musée du château de Sceaux, « De Rubens à Delacroix, neuf cents dessins du musée des Beaux Arts d'Angers », du 21 mars au 29 juin ; au musée Rolin à Autun, « De Goya à Delacroix, les relations artistiques de la famille Guillemardet », en septembre. Enfin, au musée de l'Annonciade à Saint-Tropez : « La couleur sous la lumière de l'Orient, de Delacroix à Matisse » du 5 juillet au 13 octobre.

Une toile de Jean Fautrier, mort à Châtenay-Malabry, en 1984, qui figurait dans son exposition, « Les partisans Budapest » présentée à Paris en 1957, est entrée, par dation, au musée du Centre Pompidou.⁵

À l'occasion de la Nuit des musées, le 17 mai, la maison-atelier Foujita à Villiers-le-Bâcle, a présenté, pour la première fois, la dernière donation en provenance du Japon « Notre maison », toile peinte en novembre-décembre 1960, dès l'arrivée de l'artiste en vallée de Chevreuse, et conservée par sa veuve jusqu'à sa mort.

Deux tableaux acryliques de Charles Lapicque, mort à Orsay en 1988, ont été offerts au musée de Besançon qui en possède déjà neuf.⁶

Du 3 au 20 mars, aux Ulis, plusieurs associations ont organisé une exposition sur l'œuvre de Fernand Léger, mort à Gif-sur-Yvette en 1955. Une autre exposition s'est tenue au musée de Nantes, du 20 juin au 27 septembre, « Reconstruire le réel : Fernand Léger ». Un dessin de cet artiste, « Paysage en Argonne », réalisé sur le front, en septembre 1916, a été acheté par le musée Fernand Léger de Biot.

L'atelier marseillais du photographe Felix Tournachon dit Nadar qui avait été classé Monument Historique en 2012 vient d'être détruit en majeure partie. Heureusement sa demeure en forêt de Sénart, existe toujours.

4. Reprise au Louvre, fin mars.

5. Voir illustration dans *La Revue des musées de France*, 2014-2, p.54.

6. Voir illustration, *Ibid.*, 2014-2, pp. 22-23.

La magnifique table dite de Teschen réalisée par l'orfèvre J.C. Neuber, ornée d'une mosaïque de pierres dures et semi-précieuses, offerte par Frédéric-Auguste de Saxe au baron de Breteuil, ambassadeur de Louis XVI à Vienne, pour le remercier de son action diplomatique qui facilita la signature du traité de paix de Teschen, le 13 mai 1779, que nous avons admirée lors de notre visite au château de Breteuil, le 4 octobre 1970, a été proposée au musée du Louvre pour un million d'euros. Le musée cherche des donateurs pour être en mesure d'acquérir ce meuble unique.

Le 20 septembre, à l'opéra de Massy, on a pu entendre l'oratorio que Bernard Esposito, compositeur dourdannais, a créé, à la demande de « l'amitié Charles Peguy » pour accompagner le poème « Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres » que le poète écrivit après son pèlerinage jusqu'à Chartres, depuis sa maison de Palaiseau.

Du 8 avril au 21 septembre, le musée Rodin a présenté l'exposition « Rodin-Mapplethorpe ».

Aux galeries nationales du Grand Palais, une exposition a été consacrée à Niki de Saint-Phalle qui créa nombre de ses œuvres à Moigny-sur-École.

Du 10 au 29 septembre, à Orsay, a été proposée une exposition sur le peintre Nicolas Tarkhoff, né à Moscou en 1871, qui s'installa à Orsay dès 1905 et qui peignit nombre d'œuvres en vallée de Chevreuse. Le 27, une conférence a permis de mieux connaître l'artiste, « Quand Nicolas Tarkhoff habitait au Guichet ».

Le musée national de la céramique de Sèvres, a fait l'acquisition de plusieurs objets réalisés par la manufacture au début du XIX^e : une paire de vases Médicis (v.1890), un plateau de déjeuner (1824) et un autoportrait de François-Antoine Legros d'Anizy qui travailla à Sèvres entre 1802 et 1806 ainsi que deux veilleuses en forme d'escarots réalisées en 1925 pour l'éclairage du jardin reliant les deux pavillons de l'esplanade des Invalides.⁷

Le musée du château de Compiègne a acheté deux corbeilles « jasmin » du service de table du roi, datées de 1834.⁸

Le musée de Quimper a acquis une statuette en grès patiné, « Servante bretonne » de René Quillivic réalisée en 1925.⁹

Enfin, le musée du château de Versailles s'est enrichi de trois œuvres : un pot à jus du service à frise riche en couleur et en or, offert par Louis XVI à Gustave III de Suède en 1784 ; il rejoint l'unique pièce du même service livré à Marie-Antoinette le 26 août 1784 conservé au

7. Voir illustration dans *La Revue des musées de France*, 2014-2, p.85 et p.96.

8. Voir *Ibidem*, 2014-2, p.74.

9. Voir *Ibid.*, 2014-2, p.95.

château¹⁰ ; un vase-pendule à fond blanc-bleu en porcelaine tendre, émail et bronze doré qui se trouvait dans le cabinet des bains de Louis XVI à Versailles, probablement offert au roi par sa tante, Madame Victoire, acheté à la manufacture en 1777¹¹ et une pendule en marbre blanc, bronze ciselé et doré, fer, émail, agrémentée d'une prière à l'amour, qui se trouvait dans la petite bibliothèque du roi en 1787.¹²

Manifestations culturelles locales

Le centenaire de la première guerre mondiale a donné lieu à de très nombreuses expositions. Les Archives départementales ont commencé, le 28 juin, avec l'inauguration de « 1914-1918 : si loin... si proche » ainsi qu'une conférence du colonel Jean-Michel Sorlin, « 1914-1918, la musique au canon », le 6 décembre. Puis, une quarantaine de communes ont évoqué, pendant tout l'automne, souvent avec l'aide des habitants qui ont conservé de nombreux souvenirs de poilus, divers aspects de ce conflit (Boissy-sous-Saint-Yon, Brétigny-sur-Orge, Breuillet, Briis-sous-Forges, Chevannes, Corbreuse, Épinay-sur-Orge, Étampes (2), Gometz-le-Châtel, Itteville, Lardy, Limours, Longpont-sur-Orge, Marolles en Hurepoix, Mennecy, Méréville, Saintry, Saulx-les-Chartreux, Viry-Châtillon, Wissous). Certaines communes ont insisté sur la vie quotidienne des soldats comme Boutigny-sur-Essonne, Courcouronnes, Dourdan, Marcoussis, Milly-la-Forêt, Moigny-sur-École, Monthléry, Palaiseau (École Polytechnique), Ris-Orangis, Saint-Cyr-sous-Dourdan, Sainte-Geneviève-des-Bois, Saint-Germain-lès-Arpajon, Savigny-sur-Orge, Videlles, Villabé. D'autres sur la vie des civils, (Brunoy, Draveil,) ou sur l'importance d'une usine (Athis-Mons) ou d'un hôpital (Ris-Orangis). À Gif-sur-Yvette et à Leuville on a fait appel à la philatélie.

Angervilliers

Les 20 et 21 septembre, une exposition, préparée par Christian Roquillet, regroupant des documents originaux et des photographies a rappelé le passé du village et principalement du château.

10. Voir *Ibid.*, 2014-2, p.14.

11. Voir *Ibid.*, 2014-2, p.71.

12. Voir *Ibid.*, 2014-2, p.71.

Arpajon

« La résistance et la libération », tel était le thème de l'exposition proposée aux Arpajonnais du 22 août au 8 octobre.

Le 22 juin, a eu lieu une visite guidée de la ville « des gallo-romains à la seconde guerre mondiale ».

En outre, le 20 octobre, une balade géologique a été organisée par le Muséum national d'Histoire naturelle et l'office du tourisme pour découvrir les richesses historiques et minérales de la ville.

Athis-Mons

La Maison de Banlieue a proposé, du 1^{er} février au 9 juillet, « Comme une maison commune », exposition rappelant l'essor, au XIX^e, de la construction des mairies et des écoles. Une conférence par Antoine Le Bas, sur ce thème, a eu lieu le 15 mars. Du 1^{er} au 31 août, on a pu revoir « Du potager au gazon chéri » qui montre la diversité des jardins. L'année s'est terminée, le 12 décembre, avec une conférence sur l'histoire de l'immigration aux Portes de l'Essonne (Athis, Juvisy et Paray-Vieille-Poste).

On a pu voir aussi, du 15 au 27 mars, à la Maison de l'environnement de l'aéroport d'Orly, « La fabuleuse histoire de la Méridienne », qui met l'accent sur le travail effectué au XVII^e et au XVIII^e siècle par les mathématiciens, suivie d'une conférence de Philippe Gras sur l'aviation dans la Grande Guerre, le 26 septembre.

Ballancourt-sur-Essonne

À Ballancourt et à Chevannes, les 3 et 4 mai, ont défilé Napoléon et sa garde, pour évoquer les événements de 1814, manifestation organisée par Marc Amiot, président de « Chevannes, patrimoine et environnement ».

Bièvres

Du 11 au 19 janvier, Jean-Félix Bapterosses, créateur d'une machine à fabriquer des boutons en porcelaine, né à Bièvres en 1813, a été mis en vedette par une exposition.

Boutigny-sur-Essonne

L'association « Boutigny Histoire et Patrimoine », présidé par notre collègue Pierre Gérard, est toujours très active : du 17 au 29 septembre, l'exposition « La vie quotidienne à Boutigny entre 1870 et 1918 » et, le 17 décembre, une conférence « Que reste-t-il de la préhistoire à Boutigny ? »

Brunoy

Le musée a proposé plusieurs animations : du 8 février au 1^{er} juin, « Brunoy à la Belle Époque », exposition de six cents photographies, et, en octobre, « La vie de Brunoy pendant la Grande Guerre », exposition accompagnée d'une conférence le 17 octobre, « Le camp retranché de Paris » par notre collègue Alain Senée et, le 19 octobre, d'une visite des tranchées de la forêt de Sénart.

Bures-sur-Yvette

L'association « Des auteurs et des voix de Bures » a proposé les 5, 7, 8 et 10 novembre, des lectures, témoignages des soldats de 14-18, à Briis-sous-Forges, à Saclay, à Bures-sur-Yvette et à Gometz-le-Châtel.

Cerny

Notre confrère, Pierre Gérard, a organisé plusieurs conférences : le 15 octobre, « À quoi sert l'histoire locale », le 26 novembre, « Les peuples gaulois et nous ».

Champcueil

En mars, le foyer rural a présenté une exposition sur l'aqueduc de la Vanne.

Corbeil-Essonnes

« Mémoire et patrimoine vivant » a fêté ses vingt ans. À cette occasion, une très belle exposition, « La mémoire des photos de famille », a

réuni, à la commanderie Saint-Jean, du 3 octobre au 30 novembre, plusieurs centaines de photographies, le plus souvent inédites, provenant du Corbeil-Essonnois, évoquant l'aspect et la vie de la commune depuis la fin du XIX^e siècle. Des dizaines de milliers de clichés ont, depuis vingt ans, été recueillis et reproduits. Ils seront déposés aux Archives départementales de l'Essonne.

En outre, l'association propose, chaque premier jeudi du mois, des réunions où sont présentés des films sur la vie locale : l'école, les paroisses, les sports, l'industrie (papeterie, imprimerie...), le commerce, les associations, les fêtes et l'art (le jardin extraordinaire de François Mélin à Villabé).

Dannemois

L'association « Dannemois se raconte » a organisé une exposition « Les seigneurs de Dannemois, vicomtes de Melun » du 13 au 21 septembre.

Draveil

Les Amis de l'histoire de Paris-Jardins ont proposé, le 18 mai, une conférence de Marie Gaimard sur Jean Walter, architecte créateur de Paris-Jardins en 1911, suivie d'une balade « Sur les pas de Jean Walter ».

Étampes

« Étampes Histoire », comme chaque année, a organisé diverses manifestations : le 15 février, Jacques Gélis a traité de « la peau » à partir de sources anatomiques, religieuses et artistiques et Jean-Pierre Durand a évoqué « l'opinion publique étampoise à la veille de la Grande Guerre ». Le 17 mai, Hervé Joubaux a rappelé la vie et l'œuvre de Simon-Mathurin Lantara (1729-1778), paysagiste né à Oncy-sur-École. Le 14 juin, Françoise Hébert-Roux a fait revivre la maison Rabourdin, commerce étampoise pendant la guerre 14-18 et, le 13 décembre, Raymonde Autier et Bernard Métivier ont rappelé le souvenir des « Morts pour la France ». Enfin, en novembre, on a pu visiter l'exposition « Le pays d'Étampes et la Grande Guerre ».

« Le Corpus étampoise » a proposé deux conférences de Bernard Gineste : le 29 mars, « Deux chefs d'œuvre étampoise : le vitrail de

saint Clément et la statue de la nymphe Louette » et, le 3 mai, « Vie de la paroisse Notre-Dame en 1515 ».

« Les Amis de Notre-Dame-du-Fort » ont organisé deux visites-conférences : le 15 mars à l'église Notre-Dame, Jacques Gélis a présenté la verrière « le baptême du Christ » et, le 12 avril, Sylvain Duchêne a fait découvrir le décor Renaissance du clocher de Saint-Martin.

La bibliothèque Diane de Poitiers a accueilli, du 20 septembre au 29 octobre, une exposition sur « les écrivains dans la Grande Guerre » accompagnée, le 27 septembre, d'une conférence sur le poète étampois Louis Kremer.

Enfin, le musée intercommunal a présenté du 17 octobre au 18 janvier 2015, une exposition sur « Édouard Béliard (1832-1912), peintre, maire et libre penseur ».

Étréchy

Le 1^{er} décembre, notre vice-président Serge Bianchi, a fait une conférence sur la propagande et les médias pendant la Grande Guerre.

Évry

Le 21 janvier, s'est tenue une table ronde pour les quarante ans de la ville nouvelle, en présence de Jacques Guyard, ancien maire, André Darmagnac, François Delouvrier et notre confrère Jacques Longuet.

Du 2 au 21 juin, le Conseil Général, en partenariat avec l'agglomération Évry Centre Essonne, a proposé une exposition archéologique et historique sur le patrimoine de six villes, accompagnée, le 5 juin, d'une conférence sur le site du Bois-Chaland à Lisses par Laure Cissé et Sophie Palin d'Eysazac.

Le 18 novembre, la communauté d'agglomération et Canopé ont organisé une table ronde sur le thème des tranchées de Sénart.

La Ferté-Alais

Le 14 novembre, la ville et plusieurs associations ont proposé une veillée sur les lettres et poèmes de 1914-1918.

Gif-sur-Yvette

Rachel Jaeglé et Isabelle Zdroui, deux palaisiennes rescapées de la rafle du Vel d'Hiv ont présenté du 10 au 18 janvier, une exposition qui retrace l'histoire des familles originaires de la vallée de Chevreuse victimes de la rafle du 26 octobre 1942.

Gometz-le-Châtel

« Mémoire castelgometzienne » a organisé, outre l'exposition, une conférence d'André Filière sur la Grande Guerre.

Jouy-en-Josas

Le musée de la toile de Jouy a proposé, en octobre-novembre, une exposition : « Avatars, les réincarnations de la toile de Jouy ».

Juvisy-sur-Orge

« Les amis de Camille Flammarion » ont proposé, le 13 mars, une conférence animée par Jean-Louis Lambourdière, sur « l'alimentation en eau de Paris, des Romains à nos jours » et, du 13 décembre au 6 janvier, une exposition sur les ascensions en ballon et principalement celles du grand astrologue.

Longjumeau

À l'occasion de nouvelles fouilles autour de l'église Saint-Martin, « Renaissance et culture » a ouvert, du 8 au 14 février, le musée municipal d'archéologie crée en 1997 dans l'ancien hôtel des Dauphins.

Longpont-sur-Orge

Le 9 novembre, notre président Frédéric Gatineau, a évoqué, à la basilique, la place des religieux pendant la guerre 14-18.

Marcoussis

Le 6 novembre, a été donnée une conférence sur la Grande Guerre vécue par un habitant de la ville, Pierre Noël et, le 28 novembre, Olivier Echasserieau a évoqué la mémoire du père Daniel Brottier, organisateur de l'aumônerie militaire en 1914.

Milly-la-Forêt

Du 3 au 25 mai, « les Amis de Milly » ont exposé des cartes postales anciennes et des photographies des mêmes lieux aujourd'hui, permettant de comparer la ville d'hier et celle d'aujourd'hui.

Montlhéry

La Société historique a proposé, le 11 mars, une conférence sur Montlhéry de 1465 à 1789. L'amicale des anciens combattants a présenté du 8 au 31 mai, une exposition sur la Résistance et la Libération à Montlhéry et, du 4 au 25 juin, on a pu voir une autre exposition préparée par notre collègue, Françoise Payen, sur son père, Nicolas Payen, ingénieur aéronautique de génie qui fut aussi archéologue et vice-président de notre Société.

Orsay

Le 16 octobre, la nouvelle association buressoise « Des auteurs et des voix » a donné vie, grâce à trois lecteurs, à des témoignages écrits de soldats de la Première Guerre mondiale.

Rambouillet

On a pu voir, de la fin de décembre 2013 au 19 janvier 2014, une exposition sur « L'architecture publique à Rambouillet, 1870-1914 » et, en mars-avril, « Le patrimoine mobilier rural des environs de Rambouillet ».

Ris-Orangis

Le groupe d'histoire locale a organisé, le 21 novembre, une conférence sur les événements survenus dans la ville de 1914 à 1918. Le lendemain, étaient proposées la visite du sanatorium qui fut hôpital militaire pendant la Grande Guerre et l'exposition sur le même thème.

Sainte-Geneviève-des-Bois

Les 6 et 7 septembre, le conseil des sages a présenté une exposition sur la Belle Époque.

Savigny-sur-Orge

Marie-José Chavenon a raconté, le 16 juin, la trajectoire de la maréchale Davout qui fut une châtelaine bienfaitrice.

Le Val-Saint-Germain

Le 9 février, à l'occasion d'une visite guidée proposée par l'Office de tourisme du Pays de Limours, notre président, Frédéric Gatineau, a, de nouveau, fait revivre l'histoire du pèlerinage, dédié à sainte Julienne de Nicomédie (qui était censée protégée de la peste et du choléra) et qui, à partir du XVII^e siècle fit converger les pèlerins de toute la région vers l'église du village où ils déposaient des "souches" de cierges, sortes de chandeliers en marbre, en bois voire en métal, bruts, peints ou dorés, très ouvragés ou grossièrement taillés ; une bonne centaine est encore visible.

Vauhallan

« Vivre à Vauhallan » a fêté ses trente ans les 8 et 9 mars et a organisé, à cette occasion, une exposition présentant la situation et le devenir de la commune inscrite dans l'opération d'intérêt national du plateau de Saclay.

Villabé

Le musée de la vigne créé en 2005 par « le Sarment Villabéen » a rouvert ses portes à l'occasion des Journées du patrimoine, en septembre.

Villebon-sur-Yvette

Du 22 au 31 mai, on a pu visiter à la mairie, une exposition de vingt panneaux illustrant les quartiers de la ville hier et aujourd'hui.

Villejust

Le 11 mai, notre président, Frédéric Gatineau, a donné une conférence à l'église Saint-Julien, sur ce monument.

Viry-Châtillon

Les Archives municipales, sous la direction de Sylvie Joubert ont poursuivi leurs animations : nous avons retenu, le 4 juin, la visite de la chapelle de Châtillon dirigée par notre collègue Jeannie Buisson. Le 19 juillet, c'est sur une péniche qu'a été donnée une conférence sur le quartier de Châtillon. En outre, deux expositions ont été proposées : du 3 au 5 avril, à la Ferme, dix panneaux ont évoqué la construction du département grâce aux témoignages des militants, à des photographies rares et des documents inédits mis en scène par notre collègue Odile Nave (présidente du Centre, Action, Recherche et Documentation des Entreprises – CARDE). Du 13 septembre au 2 novembre, c'est à l'Embarcadère, qu'a été retracée la vie du quartier de Châtillon et des « Gens d'à bord ».

Yerres

D'avril à juillet, au centre d'exposition de la Ferme Ornée (« la Propriété Caillebotte »), s'est tenue une grande et belle exposition consacrée à Gustave Caillebotte. Les 43 toiles exposées ont amplement démontré que l'artiste a vécu à Yerres, où il a passé tous les étés, depuis l'âge de 12 ans, dans la propriété acquise par son père.

Le 22 novembre, Jacques Canaud a évoqué la vie dans les tranchées.

Nécrologie*

Monsieur Pierre GRAIN, président de l'association « Renaissance et Culture » de Longjumeau, habitait Ballainvilliers, village limitrophe, où il est décédé en août 2014. Il s'intéressa, tout particulièrement, à l'histoire de sa région. Ainsi, en 1978, présenta-t-il à l'École des Hautes Études, un mémoire intitulé *Longjumeau de 1750 à 1851, étude de démographie*. On lui doit aussi *Le musée municipal d'histoire et d'archéologie de Longjumeau*, article paru, en 2007, dans notre bulletin n° 76 (p. 11-12), musée qu'il fit visiter aux membres de notre Société, à l'occasion de la sortie d'automne du 24 septembre 2006, où nous fûmes accueillis par son association. Il avait adhéré dès 1974.

★

Notre ami, Daniel JALMAIN, qui nous a quitté en mars 2014, fut un précurseur en archéologie aérienne. Jeune surveillant au lycée de Montereau-Fault-Yonne, il participa à la création, en 1959, du Groupement archéologique de Seine-et-Marne où il publia, chaque année, un compte-rendu de ses observations en Brie et en Gâtinais. Nommé, en 1964, principal du collège de Gif-sur-Yvette, il étendit ses prospections à la Beauce et en rendit compte dans nos bulletins de 1965 à 1979. Nous lui devons aussi *L'archéologie aérienne en Île de France, Brie, Beauce, Champagne*, Paris, Technip, 1969, in 4°, 172 p., 68 pl. ; *Trésor monétaire de la Grosse Haie à Souzy-la-Briche*, article paru, en 1976, dans notre bulletin n° 45 pour 1975 (p. 27-31) ; *Archéologie aérienne en Île de France, un patrimoine en péril*, Paris, CRDP, 1980, in 8°, 24 p., 16 diapos (en collaboration avec G. ANTIER) ; « Mise au point sur la mort du roi Hugues Capet, le 24 octobre 996 », article paru en 1987 dans le *Bull. Ass^{on} des Amis du château de Dourdan*, n° 5 (p. 25) et *Aérovision 2000*, s. l. n. d. 2002, in 4°, 24 p., ill.

★

Monsieur Jacques LAFOSSE, de Viry-Châtillon est décédé en avril 2012. Il avait adhéré en 1972.

* Ce nécrologue a été établi à partir des informations parvenues à notre connaissance. Il ne prétend pas à être exhaustif.

★

Monsieur Michel Lambert, habitant de Courances, est décédé le 3 avril 2014. Il était des nôtres, et assidument, depuis 1990.

★

Monsieur Henri SINEAU, qui est décédé le 9 juin 2014, s'est vivement intéressé au passé de son village de Bouray-sur-Juine. Il fut l'in-fatigable animateur de « Bouray et son histoire », association née en 1980 et du musée des métiers pour la création et le développement duquel il a beaucoup travaillé. Lors de notre assemblée générale du 28 septembre 1997 tenue au château de Bouray, où nous avions été très amicalement reçu par Monsieur et Madame Beaugrenier, il avait bien voulu nous faire l'historique de ces deux institutions. On lui doit trois articles parus dans *Bouray et son histoire*, « Toponymie et promenade à travers Bouray à la recherche du passé », n° 7, 1987 (p. 13-23) ; « La paroisse de Bouray », no 11, 2006 (p. 23-27) ; « La baignade [de Bouray] » en 2007, ainsi que « Le marquis de Semonville, châtelain de Frémigny, maire de Bouray » dans *Bulletin municipal*, n° 2, 1975 (p. 11-13). Il était des nôtres depuis 1969.

Toutes demandes de renseignements peuvent être adressées à :

Société historique et archéologique de l'Essonne et du Hurepoix
Archives départementales de l'Essonne
91730 Chamarande

Cotisation annuelle (2016) :

membre ordinaire : 23 €
membre bienfaiteur : 30 €

Tous les chèques doivent être libellés à l'ordre de la SHAEH

C.C.P. de la Société : Paris 1508-40 M

Achévé d'imprimer en octobre 2015
sur les presses du

Groupe Horizon

Parc d'activités de la plaine de Jouques
200, avenue de Coulin
F - 13420 Gémenos

N° d'impression : 1510-009
Imprimé en France



LISTE DES PUBLICATIONS DISPONIBLES DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ARCHÉOLOGIQUE DE L'ESSONNE ET DU HUREPOIX

BULLETINS

Année 1973	Année 1980	Année 1990	Année 2000	Année 2010
Année 1975	Année 1981	Année 1991	Année 2001	Année 2011
Année 1976	Année 1982	Année 1992	Année 2002	Année 2012
Année 1977	Année 1984	Année 1993	Année 2003	Année 2013
Année 1978	Année 1985	Année 1994	Année 2004	Année 2014
Année 1979	Année 1986	Année 1995	Année 2005	
	Année 1987	Année 1996	Année 2006	
		Année 1998	Année 2007	
		Année 1999	Année 2008	
			Année 2009	

Les bulletins antérieurs à 2000 sont soldés à 15 €.

Le prix est de 20 € pour les autres.

Les frais d'expédition sont compris.



MÉMOIRES ET DOCUMENTS

- XI – Louis BRUNEL, *Juvisy au XVIII^e siècle. – Le détournement du Pavé royal de Lyon. Ses conséquences économiques et humaines*, 1975, 178 p., 20 pl., 10 €
- XII – J.-M. MORICEAU, *La population du Sud de Paris aux XVI^e et XVII^e siècles* et P. DUMONTIER, *L'oppidum de Champlan*, 1979, 85 p., 22 pl., 10 €
- XIII – J. GAUCHET, *Un notable à Brunoy au début du XIX^e siècle : le général-ambassadeur Antoine Dupont-Chaumont, 1759-1838*, 1983, 74 p., 10 pl., 10 €
- XIV – J. DELIVRE, *L'immigration dans le doyenné d'Étampes après la Guerre de Cent Ans* et J.-P. CROCY, *L'Hôtel-Dieu d'Etampes de 1695 à 1789*, 1988, 143 p., 26 ill., 10 €
- XV – S. BIANCHI, *La déchristianisation dans le district de Corbeil, 1793-1799*, 1990, 160 p., 27 ill., 10 €
- XVI – S. LEFÈVRE, *L'aménagement du Sud de l'Ile-de-France par les établissements religieux, XI^e-XIII^e siècles*, 1993, 160 p., 23 ill., 10 €
- XVII – *Archéologie et Numismatique. Miscellanées* (D. GIGANON, *Archéologie aérienne au sud-ouest de Paris* ; Y TABORIN, *Identification du territoire exploité par chaque groupe magdalénien d'Étiolles* ; V GOUSTARD et D. ORSSAUD, *Diagnostics archéologiques aux « prisons de Montlhéry »* ; G NIQUET, *Nouveau regard sur les monnaies d'Étampes*) 1998, 96 p., 53 ill., 10 €
- XVIII – Louis BRUNEL, *Vincent DUVAL (1722-1807, un curé de Corbeil dans la tourmente. Contribution à l'histoire du Jansénisme et de la Révolution* 2005, 106 p., 6 ill., 10 €
- XIX – Jean-Marie FAYE, Nicole GOUTRAY, France LÉOTARD, Gérard LEROY, Jacqueline & Jean-François MÉLON, Dominique NOTTEGHEM, *Histoire de l'enseignement en Essonne sous l'Ancien Régime*, 2008, 212 p, 26 ill., 20 €
- XX – Élise BAILLIEU (dir.), *Art et Architecture à Étampes au Moyen Âge*, 2010, p. 197, 145 ill., 20 €
- XXI – Alain BÉNARD, *Les mégalithes de l'Essonne*, 2012, 120 p., 80 ill., 20 €
- XXII – Jean-Marie BREMARD, Pierre GAILLARD, Maurice GELBARD, Gérard LEROY, Dominique NOTTEGHEM, Françoise PAYEN, Jean-Pierre QAEGEBEUR, Maïté ST ÉPANSKI, *L'Essonne, un berceau de l'aviation*, 2013, 167 p, 99 ill., 20 €



TABLE GÉNÉRALE 1895-2004 (70 p. + 20 p. + 20 p.) : 10 €



ESSONNE et HUREPOIX

ANNÉE 2014 – BULLETIN N° 84

TABLE DES MATIÈRES

VIE DE LA SOCIÉTÉ (Conseil d'administration, nouveaux membres, sortie d'été et Assemblée générale au château de Ballancourt, promenade d'automne à Dourdan)	5
HARTWEG (Jean) : <i>Francisque SARCEY et l'enseignement</i>	13
CROSNIER (Thomas) et MASSON (Aude) : <i>Edouard Béliard (Paris, 1832 – Étampes, 1912). Aux origines de l'impressionnisme</i>	31
THIÉBAUD (François) et MARTIN (Philippe) : <i>Les seigneurs de Bandeville et Saint-Cyr-sous-Dourdan sous l'Ancien Régime</i>	51
MACÉ (Jacques) : <i>L'Essonne napoléonienne</i>	81
SWAN (Alan) : <i>L'église de Briis-sous-Forges</i>	117
GATINEAU (Frédéric) : <i>Travaux et aménagements dans les églises de l'Essonne au cours du XVIII^e s. (2^{ème} partie : les paroisses relevant de l'ancien diocèse de Sens 1685-1790)</i>	137
BÉNARD (Alain) : <i>Art rupestre attribué au paléolithique supérieur en Essonne et Hurepoix</i>	179
OLIVE (Monique) et CHRISTENSEN (Marianne) : <i>Le site magdalénien d'Étiolles en 2014</i>	189
NOTES ARCHÉOLOGIQUES	203
PATRIMOINE ARCHITECTURAL	205
BIBLIOGRAPHIE	213
CHRONIQUE	225
NÉCROLOGIE	239